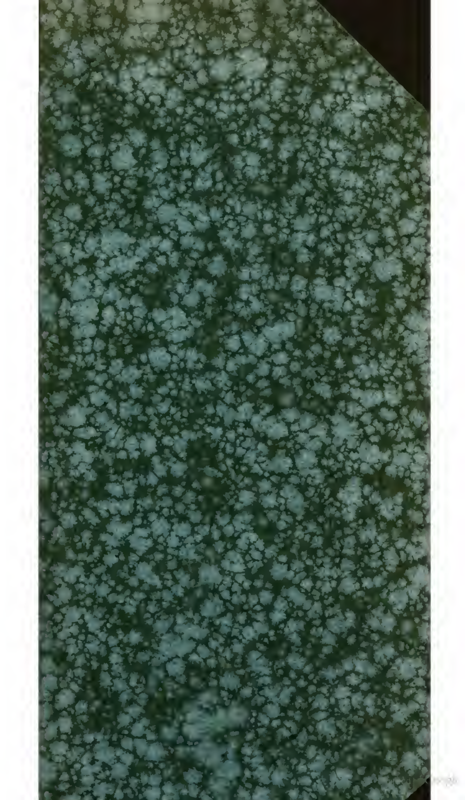


MORCEAUX CHOISIS

EN PROSE ET EN VERS

DES CLASSIQUES ALLEMANDS

PAR F.-G. EICHHOFF

TRADUITS EN FRANÇAIS, AVEC DES NOTES EXPLICATIVES

PAR

LOUIS PREVOST

NOUVELLE ÉDITION

TROISIÈME SÉRIE



PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1863



PROSE

TRADUCTION

DES

MORCEAUX CHOISIS

DES

CLASSIQUES ALLEMANDS.

TROISIÈME SÉRIE.

PROSE.

I.

FABLES ET ALLÉGORIES.

LE COQ ET LE RENARD.

Un coq était perché entre les branches d'un arbre, et chantait si haut qu'un renard, qui s'était mis en campagne pour faire curée, l'entendit et vint de ce côté. Lorsque maître renard[1] s'aperçut qu'il ne pouvait atteindre le coq, il eut recours à la ruse pour l'attirer en bas; et, s'approchant de l'arbre : « Cousin, dit-il, je me réjouis de te voir; mais je suis vivement contrarié, il faut le dire, que ce lieu ne me permette pas de te saluer plus tendrement. Ainsi donc, mon très-cher cousin, descends, je t'en supplie, et souffre que je

1. Reinefe, nom du renard dans le célèbre roman Reinefe Fuchs.

t'embrasse. — En vérité, cousin, dit le coq, s'il faut parler avec franchise, je ne crois pas prudent de me hasarder à descendre[1]; car, quelque convaincu que je sois de ton amitié, je pourrais avoir le malheur de tomber entre les griffes d'un autre animal, et alors qu'adviendrait-il de moi? — O mon trésor! dit le renard, ne sais-tu donc pas que la paix entre les animaux a été récemment proclamée, et qu'à l'avenir nous vivrons tous en parfaite harmonie? »

Pendant tout ce temps, le coq paraissait allonger le cou comme s'il voyait quelque chose dans le lointain. « Cousin, dit le renard, que regardes-tu donc si attentivement? — Il me semble, répondit le coq, que je vois, non loin d'ici, une couple de chiens. — Oh! dans ce cas, dit le renard, ton humble serviteur! Il faut que je m'en aille! — Mais non, mon cher cousin, ne t'en va pas! Je descends à l'instant. J'espère que dans ces temps de paix tu n'as pas peur des chiens? — Non, non! dit-il; mais il y a cent à parier contre un qu'ils n'ont pas entendu proclamer la paix. »

Schaller.

L'AURORE.

L'Aurore se plaignait dans l'assemblée des dieux de ce que, louée outre mesure par les hommes, elle était si peu aimée et visitée par eux, par ceux-là surtout qui la chantaient et la célébraient le plus.

« Ne te chagrine pas de ta destinée, dit la déesse de la Sagesse; en est-il autrement pour moi? D'ailleurs, poursuivit-elle, vois quels sont ceux qui te négligent et à quelles rivales ils te sacrifient. Regarde-les en passant, plongés dans les bras du Sommeil et abrutissant leur corps et leur âme. N'as-tu donc pas assez d'amis, assez d'adorateurs? Tu es fêtée par toute la création; toutes les fleurs s'éveillent et, dans ton

1. De me hasarder en bas (Germ.).

éclat de pourpre, se parent d'une beauté nouvelle; le chœur des oiseaux salue ta bienvenue; tout s'efforce à l'envi de semer de plaisirs ta présence fugitive. Le laborieux villageois, le sage studieux ne te négligent jamais; dans la coupe que tu leur présentes, ils boivent la santé et la vigueur, la tranquillité et la vie, et s'estiment doublement heureux de pouvoir jouir de tes charmes sans être interrompus par le bavardage de cette foule d'insensés ensevelis dans le sommeil. Ne regardes-tu pas comme un bonheur d'être chérie sans être profanée? C'est la suprême félicité de l'amour chez les dieux et chez les hommes. »

Herder.

LES TROIS AMIS.

Ne te fie pas à un ami si tu ne l'as mis à l'épreuve; on trouve plus d'amis à la table du banquet qu'à la porte du cachot.

Un homme avait trois amis : deux d'entre eux lui étaient très-chers; le troisième lui était indifférent, quoique celui-ci lui portât l'attachement le plus sincère[1]. Un jour, gravement accusé, bien qu'innocent, il fut appelé en justice. « Qui de vous, dit-il, veut venir avec moi et témoigner en ma faveur? car une grave accusation pèse sur moi, et le roi est irrité. »

Le premier de ses amis s'excusa à l'instant de ne pouvoir l'accompagner à cause d'autres affaires; le second le suivit jusqu'aux portes du Palais de justice; là, redoutant la colère du juge, il revint sur ses pas; le troisième, sur lequel il avait compté le moins, entra, parla en sa faveur, et témoigna de son innocence avec tant de conviction[2] que le juge le renvoya absous et le récompensa.

1. Quoique celui-ci pensât au plus loyalement avec lui.
2. Si joyeusement.

L'homme a trois amis dans ce monde : comment se comportent-ils à l'heure de la mort, lorsque Dieu l'appelle devant son tribunal? L'*argent*, son bon ami, le délaisse d'abord, et ne va point avec lui; ses *parents et amis* le suivent jusqu'aux portes du tombeau, et retournent chez eux; le troisième, qu'il a souvent négligé le plus dans sa vie, sont ses *bonnes œuvres* : elles seules l'accompagnent jusqu'au trône du Juge; elles le précèdent, parlent en sa faveur, et trouvent miséricorde et grâce.

Herder,

LES TROIS VIEILLARDS.

Celui que le Créateur honore, pourquoi les hommes ne l'honoreraient-ils pas aussi? Sur la tête d'un homme sage et vertueux, les cheveux blancs sont une belle couronne. Trois vieillards célébraient ensemble leur jubilé et racontaient à leurs enfants pourquoi ils avaient atteint un âge aussi avancé. L'un d'eux, docteur et prêtre, dit : « Quand je sortais pour enseigner, je ne m'inquiétai jamais de la longueur du chemin; jamais je n'eus l'orgueilleuse prétention de m'élever au-dessus de la portée de la jeunesse; jamais je n'élevai les mains pour bénir sans bénir réellement et louer Dieu : c'est pour cela que j'ai vécu si longtemps. » Le second, qui était marchand, dit : « Jamais je ne me suis enrichi au détriment de mon prochain; jamais sa malédiction n'est entrée avec moi dans ma couche, et c'est de bon cœur que j'ai partagé mon bien avec les pauvres : c'est pour cela que Dieu m'a accordé de longues années. » Le troisième, qui était juge du peuple, dit : « Jamais je ne reçus de présents; jamais je ne m'opiniâtrai dans mon opinion; dans les affaires les plus graves, je cherchais d'abord à me vaincre moi-même : c'est pour cela que Dieu m'a béni dans ma vieillesse. » Alors leurs fils et leurs petits-fils s'approchèrent d'eux, leur baisèrent les mains et les couronnèrent de fleurs; et les pères les bénirent en disant : « Puisse votre

vieillesse ressembler à votre jeune âge! que vos enfants soient pour vous ce que vous êtes pour nous : une guirlande de roses fleuries sur notre blanche chevelure. »

La vieillesse est une belle couronne : on ne la trouve que dans le sentier de la modération, de la justice et de la sagesse.

Herder.

LE CHEMIN DU CIEL.

Dans ce sentier étroit et raboteux, qui conduit à la porte de la vie, les citoyens de la terre cheminent d'une manière étrange.

Quelques-uns, revêtus d'habits blancs et sans taches, mesurent et comptent les pas ; tout à coup un vertige les saisit ; ils se heurtent aux plus petites pierres, tombent et souillent leurs tuniques resplendissantes.

D'autres semblent poussés à coups de fouet ; ils franchissent les rochers et les gouffres, et n'ont pas le temps d'avoir le vertige; ils ne s'inquiètent pas de leur habit, et fournissent rapidement leur carrière sans qu'on s'en aperçoive.

Quelques-uns, doués d'une vue perçante, regardent en avant, autour d'eux, en arrière; ils s'arrêtent et ne vont pas plus loin ; tandis que d'autres, au contraire, qui semblent avoir en tête d'autres idées et même aller à reculons, gagnent sans cesse du chemin.

Ceux-ci courent, se hâtent, suent, halètent et tombent évanouis ; ceux-là paraissent oisifs et tranquilles, et avancent toujours.

Quelques-uns s'épuisent à tel point par les jeûnes et les macérations, que la force les abandonne quand ils veulent se mettre en route, d'autres jouissent des dons de la nature, et font du ciel le but de leurs efforts.

Bref, les préceptes et les règles de l'humaine sagesse sont de peu de secours dans ce pèlerinage; tout dépend de la bonté

suprême du Créateur et de la simplicité parfaite[1] de la créature.

Herder.

LES. DEUX ANGES.

Fraternellement enlacés, les anges du sommeil et de la mort parcouraient la terre. Le soir étant venu, ils se reposèrent sur une colline non loin des habitations des hommes. Un silence mélancolique régnait autour d'eux, et la cloche du soir du hameau lointain se taisait elle-même. Paisibles et silencieux, comme il est dans leur nature, les deux génies bienfaisants se tenaient tendrement embrassés[2], et déjà la nuit s'approchait. Alors l'ange du sommeil se leva de son lit de mousse, et d'une main légère il répandit les graines invisibles de ses pavots. La douce brise du soir les porta dans la demeure du villageois fatigué, et, depuis le vieillard courbé sur son bâton jusqu'au nourrisson dans son berceau, tous les habitants des cabanes champêtres tombèrent dans un doux sommeil. Le malade oublia ses maux, l'affligé ses chagrins, le nécessiteux son dénuement : tous les yeux se fermèrent. Après avoir accompli sa mission, l'ange bienfaisant du sommeil vint reprendre sa place à côté de son frère plus sérieux. « Quand s'éveillera l'Aurore, dit-il avec la joie de l'innocence, les hommes me béniront comme leur ami et leur bienfaiteur. Oh ! il est si doux de faire le bien en secret et à la dérobée! Que nous sommes heureux d'être les messagers invisibles de la bonté divine[3] ! Que notre mission est belle ! » — Ainsi parla l'ange bienfaisant du sommeil.

L'ange de la mort le regarda avec une silencieuse tristesse, et une de ces larmes qui viennent mouiller la paupière des immortels roula dans ses grands yeux. — « Hélas ! dit-il, que

1. La plus pure.
2. Étaient assis dans un embrassement familier.
3. Du bon esprit.

ne puis-je comme toi trouver mon bonheur dans les témoignages d'une joyeuse reconnaissance ! La terre me nomme son ennemi, le destructeur de ses plaisirs. — O mon frère ! répliqua l'ange du sommeil, l'homme de bien en se réveillant ne reconnaîtra-t-il pas en toi son ami et son bienfaiteur ? Ne recevras-tu pas le tribut de ses bénédictions et de sa reconnaissance ? Ne sommes-nous pas frères et messagers d'un même père ? » Il dit, le bonheur brilla dans les yeux de l'ange de la mort, et les deux génies fraternels s'embrassèrent plus tendrement.

Krummacher.

II.

MAXIMES ET RÉFLEXIONS.

POIDS DE LA RAISON.

Si la raison met un frein à l'imagination[1], on va sans doute moins vite; mais, en revanche, on ne peut revenir sur ses pas.

Zimmermann.

POUVOIR DE L'HOMME.

Tout ce qui est grand et bon prospère en son temps.... Ce que les hommes ont été une fois, ils peuvent l'être toujours. Mais celui qui vit à une époque où les plus grandes choses se font coup sur coup dans le monde, ne doit jamais croire qu'il ne peut rien.... Il n'est rien que nous n'ayons la force d'exécuter[2]. Dès qu'on le veut et le désire, la sagesse et la vertu réussissent à la cour comme dans la vie privée la plus obscure, dans les palais comme dans la mansarde.

Zimmermann.

EFFET DE LA FRANCHISE.

Il y a une occasion sans cesse renaissante[3] de plaisir vrai et durable dans la facilité à ouvrir son cœur aux autres quand

1. Suspend son plomb à l'imagination.
2. Force pour tout est là.
3. Infiniment beaucoup d'occasion au plaisir vrai, etc.

on le veut. Il ne faut être embarrassé avec personne, et alors personne ne le sera avec nous.

Zimmermann.

LUMIÈRE DU CHRÉTIEN.

Le chrétien, à la vérité, a son étoile au ciel comme les Mages de l'Orient; mais il faut aussi qu'il tienne sa lampe à la main comme les cinq vierges sages.

Hippel.

RELIGION ET RAISON.

Corriger la religion par la raison, c'est, ce me semble, comme si je voulais régler le soleil d'après ma vieille pendule de bois.

Claudius.

LA RELIGION DU CHRIST.

La religion du Christ, celle que lui-même professait, enseignait et pratiquait, était l'humanité même; il ne connaissait pas pour lui de nom plus noble que le nom de Fils de l'homme, c'est-à-dire d'homme même.

Herder.

CARACTÈRES MALHEUREUX.

Y a-t-il eu, en effet, comme tu le dis, des esprits assez étroits pour trouver beaucoup à blâmer dans l'organisation de ce monde? et leur était-il possible de combattre avec tant d'opiniâtreté pour soutenir une pareille extravagance? Non, Théoclès, cette audacieuse critique qui sortait de leur bouche ne pouvait être une conviction pour leur cœur. Car supposé qu'ils sentissent ce dont ils se plaignaient; supposé qu'ils

fussent en effet accablés de tous les maux, que leur corps fût maladif et leur âme déchirée de mille tourments, pourquoi auraient-ils doublé eux-mêmes leur malheur, en associant les plaintes à la tristesse, le désespoir aux chagrins et le souci rongeur à l'affliction? De prétendus sages pouvaient-ils agir d'une manière aussi insensée?

Mais si, aux jours de la douleur, ils trouvent une sorte de soulagement dans leurs lamentations; si, en donnant libre carrière à leurs griefs contre leur Créateur, ils arrachent leur âme un instant seulement aux douleurs présentes; si, par des murmures, ils peuvent se soustraire à des pensées plus cruelles, accordons à ces malheureux cette consolation. Leurs plaintes sont les profonds soupirs d'une âme oppressée; ils nous percent le cœur, mais ils adoucissent leurs souffrances; ce sont des preuves de la bonté du Créateur dont la main droite guérit, tandis que la gauche blesse. Mais maintenant que la tourmente est passée, voulez-vous faire connaître vos blasphèmes à la postérité? immortaliser dans des écrits les paroles extravagantes que vous avez prononcées comme dans un accès de fièvre? Pourquoi? Qu'est-ce qui vous pousse à faire voir de plus près leur infortune à vos semblables qui rêvent le bonheur? Vous trouvez du plaisir (je vous prête une intention louable) à voir vos semblables penser comme vous.... Du plaisir! vous en trouvez donc? Oh! avouez-le, les hommes ont été créés pour le plaisir; vous seul n'en trouvez que dans les plaintes.

Mais quelques malheureux poussés par le désespoir ne se sont-ils pas arraché la vie? Affreuse pensée! A peine me viendrait-elle à l'esprit si nous n'en avions plus d'un triste exemple; des exemples d'hommes qui se sont portés à cette extrémité, plus par réflexion que par frénésie. A vrai dire, depuis le petit nombre d'années que j'ai vécu sur la terre, je n'ai jamais pu concevoir la possibilité de ce désespoir extravagant. J'ai considéré la mort sous mille aspects divers, mais jamais elle ne s'est présentée à moi comme le but de nos dé-

sirs, le but que nous devons poursuivre de nos efforts. Pourtant, peut-être est-ce à mon tempérament que je suis redevable de cet amour pour la vie. Le sang de la jeunesse, qui bouillonne maintenant dans mes veines, m'excite continuellement à la gaieté, et me rend précieux les instants que mon Créateur m'a destinés ici-bas. La jeunesse ressemble à l'aurore d'une matinée de printemps. Tout est animé, un feu actif pénètre tous les êtres ; et il n'est pas d'homme qui, éveillé, vienne, de propos délibéré, se jeter dans les bras du sommeil. La nature agissante excite les créatures à la vie et au travail. Mais dès que la nuit enveloppe notre horizon de son voile sombre et cache à nos yeux la main active de la nature, on voit la plus grande partie des hommes soupirer après le repos[1], car la conscience de leur être devient pour eux un fardeau accablant. Ils aiment mieux, pendant un certain temps, ne pas sentir qu'ils existent que de sentir le vide qui, de la nature, se répand dans leur âme, ou, plus malheureux encore, de rouler dans leur esprit les chagrins et les soucis qui s'y réveillent à l'entrée de la nuit.

O Théoclès ! je frémis à la pensée que ma vieillesse pourrait ressembler au soir de ces malheureux ; que ma gaieté, mon égalité d'âme, pourrait s'évanouir avec la jeunesse; qu'avec le temps, la tristesse, le dégoût, le chagrin, pourraient peut-être empoisonner ma vie[2]. Mais alors, en résulte-t-il comme conséquence[3] que je devrais soupirer après le sommeil? Que me conseillera la raison, lorsque mon tempérament m'abandonnera? Et puis-je douter qu'il m'abandonne un jour, moi qui certainement n'aurais pas eu des pensées si sombres, si le ciel ne s'était tout à coup couvert de nuages. Mais voilà que tout se rassérène autour de moi ! La campagne et les prairies reprennent leur aspect riant, et je ris maintenant moi-même de ma mélancolie hors de saison....

Mendelssohn.

1. Le secours du sommeil.
2. Se tresser, se mêler avec ma vie.
3. La conséquence est-elle fondée que, etc.

PENSÉES DIVERSES.

L'autorité qu'acquiert[1] ce qui est déjà arrivé, a été dit ou décidé a, sans doute, une grande valeur; mais il n'y a que le pédant qui exige l'autorité en tout.

On respecte ce que l'antiquité a fondé; mais il ne faut pas abandonner le droit de fonder aussi dans l'avenir[2].

On fait toujours mieux d'exprimer nettement ce qu'on pense que de s'attacher beaucoup à démontrer; car toutes les preuves que nous mettons en avant ne sont, en dernière analyse, que des variations sur le thème de nos opinions, et ceux qui nous sont hostiles n'écoutent ni les unes ni les autres.

La raison se préoccupe de ce qui devient, l'entendement de ce qui est devenu. Celle-là ne s'inquiète pas de la fin[3], celui-ci ne s'interroge pas sur la cause[4].... La raison trouve son plaisir dans les phases d'un développement successif; l'entendement veut tout immobiliser afin d'en tirer profit.

C'est une singularité innée à l'homme et intimement liée à sa nature que de ne pas se contenter de la connaissance de l'immédiat. Cependant tout phénomène est immédiat pour nous au moment où nous le percevons, et nous pouvons, en le scrutant avec énergie, le forcer à s'expliquer lui-même.

C'est pourtant ce que les hommes n'apprendront jamais,

1. L'autorité, à savoir que quelque chose est déjà une fois arrivé, etc.
2. En avant.
3. Ne s'inquiète pas : à quoi ?
4. D'où.

parce que c'est contraire à leur nature. Il en résulte que les gens instruits eux-mêmes, quand ils ont constaté une vérité particulière isolée[1], ne peuvent s'empêcher de la rattacher, non-seulement à ce qui en est le plus voisin, mais même à ce qui en est le plus éloigné : de là naissent erreurs sur erreurs. Le phénomène immédiat se rattache au phénomène éloigné, seulement dans ce sens, que tout se rapporte à un petit nombre de lois générales qui se manifestent partout.

L'analogie a à craindre deux sortes d'égarements : le premier, c'est de s'abandonner à l'imagination qui l'absorbe et l'anéantit[2]; le second, qui, à vrai dire, est moins nuisible, c'est de s'envelopper de tropes et de comparaisons.

Il ne faut souffrir dans la science ni mythologie ni légendes. Qu'on les laisse aux poëtes qui ont mission de les mettre en œuvre pour l'utilité et le plaisir du monde. L'homme de science doit se renfermer dans le présent le plus immédiat et le plus clair. Si cependant il voulait par occasion, se montrer rhéteur, que ces ornements ne lui soient pas défendus.

Tout ce que nous nommons inventer, découvrir, dans le sens le plus élevé du mot, n'est autre que la mise en œuvre, l'exercice remarquable d'un sentiment primitif de la vérité, qui, perfectionné longtemps en silence, arrive inopinément et avec la rapidité de l'éclair à une connaissance fructueuse. C'est une révélation qui, se développant du dedans au dehors, fait pressentir à l'homme sa ressemblance avec la divinité; c'est une synthèse de l'esprit et du monde qui nous donne l'assurance la plus consolante de l'éternelle harmonie de l'être.

1. En lieu et place bornée dans le temps et l'espace.
2. .... A l'imagination où elle se fond en rien.

Il y a dans la science beaucoup de choses certaines, si cependant on ne se laisse pas égarer par les exceptions, et si l'on sait s'incliner devant les problèmes.

Gœthe.

LE VRAI BONHEUR.

Suivre soi-même la direction la plus élevée et agir avec bienveillance à l'égard du monde, voilà le secret de la félicité et le fondement[1] de la morale.

J. de Muller.

LA VRAIE MORALITÉ.

La fin dernière que l'homme moralement bon se propose dans tous ses actes en général, et ses actes extérieurs en particulier, peut se résumer dans cette formule : il veut que la raison, et la raison seule, règne dans le monde sensible. Toutes les forces physiques doivent être soumises à la raison. Or, la raison ne peut régner que dans des êtres raisonnables et par leur entremise. Ainsi, l'acte moral, lors même qu'il se rapporte immédiatement à la nature irraisonnable, a toujours du moins pour but médiat et exclusif les êtres raisonnables. Comme par rapport à la nature il n'y a pas de droits, il n'y a pas non plus de devoirs. C'est un devoir de la cultiver, mais seulement en vue des êtres raisonnables. En conséquence, l'homme moralement bon veut que la raison et la moralité règnent dans la communion des êtres raisonnables. Ce n'est pas seulement à cette fin que ce qui est bon et conforme à la raison s'accomplisse, que la légalité seule gouverne; mais que cela s'accomplisse avec liberté et en vertu de la loi morale, et que, partant, la vraie et pure moralité règne. C'est là un point essentiel qu'il ne faut pas oublier. Pour l'avoir négligé,

1. Le noyau.

bien des choses nuisibles et pernicieuses se sont introduites dans la théorie, et de là dans la vie. Il n'est d'acte moral que celui qui est accompli avec liberté.

Fichte.

PRÉVOYANCE HUMAINE.

Il n'y a que nous, hommes, qui puissions prévoir l'agonie et la décomposition de notre corps, parce qu'à nous seuls il est donné aussi de voir au delà. Seuls, nous sommes continuellement en relation avec nos proches. Dans la bête, le souvenir de ses petits[1] s'efface à mesure que diminue la nécessité de pourvoir à leurs besoins ; dès qu'ils sont devenus grands, on ne voit plus entre eux ni tendresse ni reconnaissance. Le but de la nature est atteint ; cette borne dépassée, ils ne se connaissent plus[2]. Nous ne cessons pas de nous connaître ici-bas, et nous partageons réciproquement les épreuves auxquelles nous sommes soumis. Nous nous reconnaîtrons aussi là-haut, nous nous réjouirons de notre bonheur réciproque, et, comme nous avons marché ensemble vers la tombe, ensemble aussi nous nous élèverons éternellement vers la perfection et la béatitude.

Blessig.

AVEUGLEMENT DES HOMMES.

Armant notre œil du télescope, nous l'avons dirigé vers le ciel ; mais il est sombre et désert, et l'immensité n'est que solitude. — Je le crois bien[3], insensés que vous êtes, vous tenez le télescope à rebours.

J.-P. Richter.

1. De ses appartenants.
2. Leur borne est prochaine ; ils ne se connaissent plus.
3. Comme vous avez raison.

LA FAUSSE CHARITÉ.

Nous faisons le serment d'une éternelle philanthropie toutes les fois que nous sommes attendris, ou que nous avons accompagné quelqu'un à son dernier asile, ou que nous avons goûté un grand bonheur, ou commis une grande faute, ou observé longtemps la nature, ou lorsque nous sommes dans l'ivresse de la joie; mais, au lieu de devenir philanthropes, nous ne sommes que parjures.

J.-P. Richter.

MALHEUR DE L'ATHÉE.

Personne n'est plus seul dans l'univers que l'athée. Le cœur orphelin, car il a perdu le Père par excellence, il gémit à côté de l'immense cadavre de la nature qu'aucune âme du monde ne meut, ne conserve, et qui végète dans la tombe; il gémit sans cesse jusqu'à ce qu'il se soit lui-même détaché de ce cadavre comme une faible parcelle. Le monde entier est étendu devant lui comme le grand sphinx de pierre égyptien à moitié enseveli dans le sable, et l'univers est le masque de fer glacé de l'éternité sans forme.

J.-P. Richter.

LES PRÉVISIONS.

Les espérances des hommes de bien et les inquiétudes des méchants sont des prophéties.

Il est plus facile de créer une époque que de la transformer, plus facile de la transformer que de rajeunir celle qui vieillit.

Bœrne.

L'IMAGINATION.

Une imagination forte n'a guère besoin des secours du dehors. Sans doute, elle est obligée d'emprunter à l'expérience sa matière et sa première impulsion; mais ces conditions une fois remplies[1], elle se meut avec assurance et liberté sur son propre terrain, et se constitue un monde à part de ce qu'elle a reçu. Une fois affranchie de l'expérience, elle plane au-dessus d'elle, et sa vie se répand en grandes, puissantes et merveilleuses créations; tandis qu'au contraire l'imagination débile est condamnée à revenir à tout instant à l'expérience, et ne crée rien sans recevoir d'elle les contours et les matériaux tout préparés. Les hommes à imagination énergique sont ceux qui retiennent longtemps une idée, la travaillent sur toutes ses faces, et peuvent s'y absorber entièrement.

Il faut une imagination forte pour élever sa vie jusqu'à l'autonomie de la raison, et se consacrer à ce qu'il y a de plus sublime pour l'homme; elle est aussi nécessaire pour produire quelque chose qui sorte de l'ordinaire, et indispensable quand il s'agit d'imprimer à l'état présent des choses un vigoureux élan. Seulement, que les autres facultés de l'esprit soient à sa hauteur; qu'avec elle soient associés une pensée claire, de profondes racines dans la réalité, le bon sens dans les affaires de la vie[2] et le penchant à agir. Sans cela, elle ne conduit qu'à de frivoles raffinements ou à des rêves fantastiques.

Malheur au siècle où le marasme physique et spirituel a engendré une imagination d'une force anomale! La vie réelle manque à cette force, parce qu'elle manque à l'homme de bien, et il ne lui reste plus qu'à se pétrifier dans quelques productions difformes. Abandonnée par ses ailes im-

1. Enrichie par celle-là et touchée par celle-ci.
2. Un sens ouvert pour les circonstances de la vie.

puissantes, elle retombe bientôt sur le sol comme grossière superstition.

La nature a eu en vue [1] chez l'homme la force de l'imagination, et on la retrouve, à des degrés différents sans doute, partout où l'essor de l'intelligence [2] n'a pas été arrêté par le flegme ou étouffé par une fausse éducation première. Il faut de l'imagination pour une vie active.

Ehrenberg.

1. A visé.
2. Ce mouvement plus fort.

III.

NARRATIONS.

LES HABITANTS D'ABDÈRE.

A peine les Téiens devinrent-ils Abdérites qu'ils dégénérèrent. Ce n'est pas qu'ils eussent complétement perdu leur vivacité première et qu'ils se fussent transformés en moutons, comme Juvénal les en accuse; leur vivacité prit seulement une direction étrauge, et l'imagination gagna tant de terrain sur leur raison, qu'il ne fut jamais possible à celle-ci de la rattraper. Les Abdérites ne manquaient jamais d'idées; seulement ces idées concordaient rarement avec les circonstances auxquelles on les appliquait, ou bien elles ne venaient que lorsque les circonstances étaient passées. Ils parlaient beaucoup, mais sans réfléchir un seul instant à ce qu'ils voulaient dire pas plus qu'à la manière dont ils voulaient le dire. Il en résultait tout naturellement qu'ils n'ouvraient guère la bouche sans dire quelque sottise. Par malheur, cette maudite habitude s'étendait à leurs actions; car, d'ordinaire, ils ne fermaient la cage que lorsque l'oiseau était envolé. Cela leur attira le reproche d'étourderie; mais l'expérience prouva qu'ils ne réussissaient pas mieux lorsqu'ils réfléchissaient. S'ils faisaient (ce qui leur arrivait assez souvent) quelque grosse bêtise, cela provenait toujours de ce qu'ils voulaient trop bien faire; et lorsqu'ils consacraient de longues et sérieuses délibérations aux affaires de leur république, on pouvait conclure à coup sûr que, de toutes les résolutions possibles, ils prendraient la plus mauvaise. A la fin, leur sottise

passa en proverbe chez les Grecs[1]. Une idée, un trait d'Abdérite fut chez eux à peu près ce qu'est chez nous un trait de Schildbourgeois ou un trait de Lallebourgeois chez les Suisses. Citons un exemple : Il leur vint un jour à la pensée qu'une ville commo Abdère ne pouvait se passer d'une belle fontaine. Elle devait être construite au milieu de la place du grand marché, et l'on établit un nouvel impôt pour subvenir à la dépense. Les Abdérites firent venir d'Athènes un célèbre sculpteur pour exécuter un groupe de statues qui devait représenter le dieu des mers sur un char traîné par quatre chevaux marins, entouré de nymphes, de tritons et de dauphins. Les tritons et les dauphins devaient lancer une grande quantité d'eau par leurs narines; mais quand tout fut terminé, il se trouva qu'il y avait à peine assez d'eau pour humecter les naseaux d'un seul dauphin; et lorsqu'on voulut faire jouer la fontaine, on eût dit que tous ces chevaux marins et ces dauphins avaient un rhume de cerveau. Pour éviter qu'on ne se moquât d'eux, les Abdérites firent transporter le groupe entier dans leur arsenal; et toutes les fois qu'on le montrait à un étranger, le gardien de l'arsenal gémissait très-sérieusement au nom de l'honorable cité d'Abdère de ce que l'avarice de la nature rendait inutile un si magnifique monument.

Une autre fois, ils achetèrent une très-belle Vénus d'ivoire que l'on comptait parmi les chefs-d'œuvre de Praxitèle ; elle avait environ cinq pieds de hauteur, et devait être placée sur un autel de la déesse de l'Amour. Lorsqu'elle arriva, toute la ville fut enthousiasmée de sa beauté; car les Abdérites se donnaient pour connaisseurs et amateurs passionnés des beaux-arts.

« Cette statue est trop belle, s'écrièrent-ils d'une voix unanime, pour occuper un lieu bas. Un chef-d'œuvre, qui fait tant d'honneur à la ville et qui a coûté tant d'argent, ne sau-

1. Ils passèrent enfin en proverbe, etc.

rait être placé trop haut; ce doit être la première chose qui frappe les yeux des étrangers à leur entrée dans Abdère. »

Conformément à cette heureuse inspiration, on plaça la charmante petite statue sur un obélisque de quatre-vingts pieds; et quoiqu'il fût alors impossible de reconnaître si elle représentait Vénus ou une lavandière, les Abdérites forçaient tous les étrangers de convenir qu'on ne pouvait rien voir de plus accompli.

Wieland.

JEUNESSE DE HENRI D'OFTERDINGEN.

Henri venait d'atteindre sa vingtième année. Il n'avait jamais dépassé les environs de sa ville natale; le monde ne lui était connu que par des récits; peu de livres lui étaient tombés sous les yeux. La vie que l'on menait à la cour du landgrave était en harmonie avec les mœurs de l'époque, c'est-à-dire simple et tranquille, et la magnificence et le confort d'une existence princière de ce temps soutiendrait difficilement la comparaison avec les commodités qu'un riche particulier pouvait, dans les temps ultérieurs, procurer, sans prodigalité, à lui-même et aux siens. En revanche, l'amour des meubles et des objets que l'homme rassemble autour de lui pour les divers usages de son existence n'en était que plus tendre et plus profond; ils avaient pour l'homme plus de valeur et d'importance. Si déjà le mystère dont s'enveloppe la nature dans la production de ses corps excitait la curiosité[1], la sympathie pour ces muets compagnons de notre vie recevait une nouvelle force de l'art plus rare alors de les mettre en œuvre, de l'éloignement romanesque des contrées lointaines d'où on les recevait, et enfin de leur vénérable antiquité; car, soigneusement conservés, ils étaient

1. Si déjà le mystère de la nature et la naissance de ses corps attirait l'esprit pressentant, etc.

souvent l'héritage de plusieurs générations successives. Maintes fois, ils étaient élevés au rang de talismans, gages de prospérité, d'une destinée particulière, et le bonheur de royaumes et de grandes familles dépendait de leur conservation. Une grâce charmante parait cette époque d'une simplicité caractéristique, sérieuse et naïve tout à la fois; les joyaux, sobrement répartis, brillaient dans ce crépuscule d'un éclat d'autant plus vif, et remplissaient de merveilleux pressentiments une âme méditative. S'il est vrai qu'une habile distribution de lumière, de couleur et d'ombre révèle la splendeur cachée du monde visible, et qu'un œil nouveau et plus noble semble s'ouvrir alors, on pouvait, dans ce temps, apercevoir partout une distribution et une économie semblables, tandis qu'au contraire les temps modernes plus riches présentent l'image uniforme d'une lumière partout également répandue[1]. Dans toutes les époques de transition, une force spirituelle plus élevée semble vouloir se faire jour comme dans un genre intermédiaire, et de même qu'à la surface de la terre que nous habitons les contrées les plus riches en productions agricoles et métallurgiques[2] tiennent le milieu entre les stériles montagnes primitives et les immenses plaines, de même, entre les temps grossiers de la barbarie et une époque remarquable par le développement des arts, des sciences et de la richesse, vient se placer une période méditative et romantique qui cache une noble figure sous un humble vêtement. Qui ne chemine volontiers au crépuscule, à cette heure où le jour et la nuit opposent l'un à l'autre de hardis contrastes d'ombres et de couleurs? De même, nous nous enfonçons avec plaisir dans l'époque où vivait Henri qui, le cœur plein de confiance[3], allait au-devant de nouvelles aventures. Il prit congé de ses compagnons et de son vieux maître, le sage chapelain, qui connaissait les heureuses

1. D'un jour universel.
2. En trésors surterrains et souterrains.
3. Le cœur plein.

dispositions de Henri, et qui lui fit ses adieux d'un cœur ému et avec une prière muette. La landgrave était sa marraine : souvent il lui avait rendu visite au château de Wartbourg. Il prit aussi congé de sa bienfaitrice qui lui donna de bons conseils, une chaîne d'or, et se sépara de lui avec des témoignages de bienveillance.

C'est l'âme pleine de tristesse que Henri quitta son père et sa ville natale. Seulement alors, il vit clairement ce que c'était que la séparation. Les idées que précédemment il se faisait de son voyage n'étaient pas accompagnées du sentiment étrange qu'il éprouvait maintenant. Arraché au monde dans lequel il avait vécu jusqu'alors, il se voyait, en quelque sorte, jeté par les flots sur un rivage étranger. Pour un jeune cœur, l'expérience de la fragilité des choses terrestres est accompagnée d'une douleur infinie : elles doivent paraître à une âme novice aussi nécessaires, aussi indispensables, aussi immuables que l'existence personnelle à laquelle elles se rattachent par les liens les plus indissolubles.

Avant-coureur de la mort, la première séparation reste ineffaçable, et après nous avoir tourmentés longtemps comme une vision nocturne, lorsque le plaisir que nous prenons aux rêves du jour diminue, et que l'aspiration vers un monde stable et sûr devient plus ardente, ce souvenir se change en un guide bienfaisant, un ami consolateur. Le jeune homme trouvait une grande consolation dans la présence de sa mère ; l'ancien monde ne lui paraissait pas entièrement perdu, et il l'embrassait avec un redoublement de tendresse. Il était de bonne heure quand les voyageurs sortirent des portes d'Eisenach, et le crépuscule favorisait l'émotion qu'éprouvait Henri. A mesure que le jour augmentait, ces contrées nouvelles et inconnues devenaient pour lui plus distinctes, et lorsque, du haut d'une colline, le pays qu'il abandonnait se montra à ses regards éclairé par le soleil levant, le jeune homme étonné sentit les antiques mélodies se réveiller dans les profondeurs de son âme, et se mêler au torrent de ses

sombres pensées. Il se voyait sur le seuil de ce lointain dans lequel ses regards s'étaient vainement égarés du haut des montagnes voisines, et que souvent il avait peint de couleurs si étranges ; il était sur le point de se plonger dans ses ondes d'azur. En regardant la Thuringe qu'il laissait maintenant derrière lui, il avait le singulier pressentiment qu'après un long pèlerinage dans les contrées vers lesquelles il se dirigeait, il retournerait dans sa patrie[1], et, en réalité, c'était vers elle qu'il lui semblait s'acheminer maintenant.

Novalis.

DÉSASTRE DE MAGDEBOURG.

Alors commença une scène de carnage pour laquelle l'histoire n'a point de langue, la poésie de pinceaux. L'enfance innocente, la vieillesse débile, la jeunesse, le sexe, le rang, la beauté, rien ne peut désarmer la rage du vainqueur : les femmes sont maltraitées entre les bras de leurs époux, les filles aux pieds de leurs pères, et le sexe sans défense n'a d'autre privilége que d'être sacrifié à une double fureur. Il n'est pas de lieu assez caché, assez auguste, pour mettre à l'abri des investigations de la convoitise. On trouva cinquante-trois femmes décapitées dans une église ; les Croates se faisaient un jeu de jeter les enfants dans les flammes ; les Wallons de Pappenheim, d'embrocher les nourrissons sur le sein de leurs mères. Révoltés de cet horrible spectacle, quelques officiers de la ligne osèrent prier le comte de Tilly de mettre un terme à ce bain de sang :

« Revenez dans une heure, répondit-il ; je verrai alors ce que j'ai à faire ; il faut que le soldat soit dédommagé de ses travaux et de ses dangers[2]. »

Ces scènes d'abomination continuèrent avec une fureur

1. Qu'après un long pèlerinage il reviendrait dans sa patrie des contrées, etc.

2. Ait quelque chose pour, etc.

toujours croissante jusqu'à ce qu'enfin la fumée et les flammes vinssent mettre un terme au brigandage. Pour augmenter le désordre et briser la résistance des habitants, on avait tout d'abord mis le feu en divers endroits; un vent furieux qui s'éleva tout à coup étendit les flammes dans toute la ville avec une effrayante rapidité, et rendit l'incendie général. C'était quelque chose d'épouvantable que de voir la foule se frayer un passage à travers la fumée, les cadavres, les sabres nus, les ruines croulantes, les ruisseaux de sang. L'air était en feu, et la chaleur insupportable força enfin ces égorgeurs à aller chercher un refuge dans leur camp. Douze heures s'étaient à peine écoulées, que déjà cette ville grande, forte, populeuse, une des plus belles de l'Allemagne, était réduite en cendres, à l'exception de deux églises et de quelques masures. Après avoir reçu plusieurs blessures, l'administrateur Christian Guillaume avait été fait prisonnier avec trois bourguemestres; plusieurs braves officiers et magistrats avaient trouvé dans le combat une mort digne d'envie. Quatre cents des plus riches bourgeois furent arrachés à la mort par la cupidité des officiers qui espéraient leur extorquer une forte rançon. Ce furent, en général, des officiers de la ligne qui montrèrent cette humanité, et telle était l'aveugle et homicide fureur des soldats impériaux qu'ils furent regardés comme des anges sauveurs.

A peine la rage de l'incendie s'était-elle calmée, que les hordes impériales revinrent à la charge avec une avidité nouvelle pour chercher leur proie en fouillant les cendres et les décombres. Plusieurs de ces barbares furent étouffés par la fumée; beaucoup d'autres firent un riche butin, car les bourgeois avaient caché dans leurs caves ce qu'ils avaient de plus précieux. Le 13 mai, Tilly parut enfin dans la ville après qu'on eut débarrassé les principales rues des décombres et des cadavres. La scène qui s'offrit alors aux regards de l'humanité fut épouvantable, horrible, révoltante! C'étaient des vivants qui rampaient sous des cadavres, des en-

fants qui erraient çà et là et cherchaient leur famille avec des cris déchirants, des nourrissons qui suçaient le sein de leur mère égorgée ! Pour débarrasser les rues, on eut à jeter dans l'Elbe plus de six mille cadavres ; un nombre incomparablement plus grand de vivants et de morts avait été dévoré par les flammes. On évalue à trente mille le nombre total des victimes.

L'entrée solennelle du général, qui eut lieu le 14, mit fin au pillage, et tous ceux que le massacre avait épargnés eurent la vie sauve. Environ mille personnes furent retirées des caveaux de la cathédrale, où elles avaient passé trois jours et deux nuits dans des angoisses perpétuelles et sans aucune nourriture. Tilly leur annonça lui-même leur grâce et leur fit distribuer du pain. Le lendemain, une messe solennelle fut célébrée dans cette même cathédrale, et l'on chanta un *Te Deum* au bruit des salves d'artillerie. Le général parcourut les rues à cheval, afin de pouvoir, comme témoin oculaire, écrire à son maître que, depuis la destruction de Troie et de Jérusalem, on n'avait jamais vu pareille victoire, et cette affirmation n'avait rien d'exagéré, si l'on tient compte de la grandeur, de la richesse, de l'importance de la ville qui succomba, et de la rage de ses destructeurs.

Schiller.

LES MINES DE FALUN.

(Elis Frœbom, matelot, de retour d'un long voyage, apprend la mort de sa mère. Pendant qu'il se livre à sa douleur, un étranger mystérieux, vêtu du costume des mineurs, entame conversation avec lui.)

« Bah ! dit le vieux mineur, tu retourneras bientôt en mer[1], et alors ta douleur sera passée en peu de temps. Les vieilles gens meurent ; ce ne peut être autrement ; et ta mère, comme

1. In die See stechen (Germ., terme de marine), piquer dans la mer, prendre le large.

tu l'avoues toi-même, n'a fait que quitter une vie pleine de fatigue et de misère.

— Hélas! répliqua Élis, ce qui précisément me met hors des gonds c'est que personne ne croit à ma douleur, et que l'on va même jusqu'à me traiter d'imbécile et de fou.... Je ne retournerai plus sur mer. Je suis dégoûté de la vie. Autrefois mon cœur s'épanouissait lorsque le vaisseau, déployant ses voiles comme de puissantes ailes, glissait sur la surface des mers, que les vagues bruissaient et clapotaient avec une joyeuse musique, et que le vent sifflait à travers les cordages qui grinçaient. Alors, sur le pont avec mes camarades, je poussais des cris d'allégresse, et puis, quand j'étais de quart[1], par une nuit tranquille et sombre, je songeais à mon retour, à ma bonne vieille mère, à la joie qu'elle aurait de revoir son Élis!... Ah! je pouvais prendre part aux plaisirs du hœnsning[2], quand j'avais versé mes ducats dans le sein de ma mère, et que je lui avais offert de beaux fichus et autres marchandises rares des pays lointains. Il fallait alors voir comme ses yeux rayonnaient de joie, comme elle battait des mains à plusieurs reprises, comme, toute remplie de plaisir et de bonheur, elle trottait à petits pas et allait chercher l'excellente ale[3], qu'elle avait conservée pour son Élis[4].... Et lorsque le soir j'étais assis auprès de la bonne vieille, je lui parlais des hommes étrangers avec lesquels j'avais trafiqué, de leurs mœurs, de leurs usages, et de tout ce qui m'était arrivé d'extraordinaire dans mon long voyage. Elle avait grand plaisir à écouter ces récits, et me racontait à son tour les merveilleux voyages de mon père dans l'extrême Nord. Elle mêlait à tout cela[5] mainte effrayante tradition maritime que j'avais

1. De garde.

2. Fête donnée par l'équipage des vaisseaux suédois à leur arrivée à terre. Le conte d'Hoffmann débute par une description de cette fête.

3. Sorte de bière forte.

4. La tournure de la phrase a été modifiée dans la traduction.

5. Elle me mettait sur table avec cela.

déjà entendue cent fois, et que cependant je ne pouvais me rassasier d'entendre.... Ah! qui me rendra ce bonheur?... Non jamais je ne retournerai sur mer!... Que deviendrais-je avec des camarades qui ne feraient que se moquer de moi? Et quel goût pourrais-je prendre à un travail qui me semblerait une peine inutile pour n'arriver à rien?

— Jeune homme, dit le vieillard quand Élis se tut, je vous entends parler avec le même plaisir que j'ai eu déjà à voir votre conduite, car il y a déjà deux heures que je vous observe sans que vous m'ayez aperçu. Toutes vos actions et vos paroles prouvent que vous avez une âme sérieuse, réfléchie, pieuse et naïve, et le ciel ne pouvait vous accorder un plus beau don. Mais jamais de votre vie vous n'avez rien valu pour l'état de marin. Comment la vie sauvage et agitée qu'on mène sur mer pourrait-elle convenir à un paisible Néricien porté à la mélancolie? car je vois aux traits de votre visage et à tout votre maintien, que vous êtes de la Néricie. Vous faites bien d'abandonner pour toujours ce genre de vie. Mais vous n'allez pas cependant rester les bras croisés[1]?... Suivez mon conseil, Élis Frœbom! Allez à Falun, faites-vous mineur! Vous êtes jeune et vigoureux, vous deviendrez bientôt, je n'en doute pas, un excellent garçon mineur, puis maître mineur, inspecteur, et ainsi de suite en augmentant. Vous avez de bons ducats dans votre poche; en les plaçant et ajoutant ce que vous gagnerez, vous arriverez certainement à posséder un hemman[2], vous aurez votre action indivise dans la mine. Suivez mon conseil, Élis Frœbom; faites-vous mineur.»

Élis Frœbom fut presque effrayé des paroles du vieillard. «Comment! s'écria-t-il; que me conseillez-vous? Quoi! je quitterais cette terre belle et libre, ce ciel serein et resplendissant de soleil qui m'entoure, me réjouit et me réconforte; je m'ensevelirais dans le gouffre effrayant de l'enfer, et,

1. Vous ne mettrez pas cependant les mains dans le sein (Germ.).
2. Portion de mine

semblable à la taupe, je fouillerais sans cesse en cherchant du minerai et des métaux pour un misérable gain?

— Voilà, voilà bien le peuple! s'écria le vieillard en colère; il méprise ce qu'il est incapable de comprendre. Misérable gain! Comme si tous les tourments cruels que le commerce amène sur la surface de la terre avaient quelque chose de plus noble que le travail du mineur, dont le savoir, l'application infatigable ouvre les trésors les plus secrets de la nature! Tu parles de misérable gain, Élis Frœbom! Eh! peut-être pourrait-il y avoir là un but plus élevé[1]. Si la taupe aveugle fouille la terre par un aveugle instinct, il pourrait bien se faire qu'à la faible clarté de la lampe du mineur l'œil de l'homme devienne de plus en plus clairvoyant, et que même en se fortifiant de plus en plus, sa vue puisse à la fin reconnaître dans la gangue merveilleuse le reflet de ce qui est caché là-haut au-dessus des nuages. Tu ne sais rien du travail des mines, Élis Frœbom, souffre que je t'en parle. » A ces mots le vieillard s'assit sur le banc auprès d'Élis, et commença à décrire en détail comment on procédait dans l'extraction des métaux, en s'efforçant de peindre tout cela des plus vives couleurs et avec une telle clarté, que l'ignorant matelot pût le voir en quelque sorte de ses yeux[2]. Il en vint aux mines de Falun, dans lesquelles, disait-il, il avait travaillé depuis sa première jeunesse. Il décrivit le grand puits avec ses murailles d'un brun sombre; il parla de l'immense richesse de la minière et de ses gangues magnifiques. Son discours s'animait par degré, et son regard devenait de plus en plus ardent. Il parcourait les galeries de la mine comme les allées d'un jardin magique. La gangue s'animait, le fossile se mouvait; l'almandine, le merveilleux pyrosmalithe étincelaient à la clarté de la lampe de mineur ; les cristaux de

1. Il pourrait bien là valoir encore quelque chose de plus élevé (Germ.).

2. Dans cette phrase de la traduction la concision du texte a été sacrifiée à l'exactitude.

roche resplendissaient et se renvoyaient mutuellement leurs rayons. Élis écoutait avidement[1], et la manière étrange dont le vieillard parlait des merveilles souterraines, comme s'il se trouvait au milieu d'elles, s'empara de tout son être. Il sentait sa poitrine oppressée ; il lui semblait qu'il était déjà descendu avec le vieillard dans la profondeur des mines, et que, retenu par un charme puissant, il devait renoncer à tout jamais à la douce lumière du jour. D'un autre côté, on eût dit que le vieillard lui avait ouvert un monde nouveau et inconnu dont il faisait partie, et que toutes les merveilles de ce monde lui avaient été déjà révélées dès sa plus tendre enfance par des pressentiments étranges et mystérieux.

« Élis Frœbom, dit enfin le vieillard, je vous ai montré toute la noblesse d'un état auquel la nature vous a spécialement destiné. Maintenant, ne prenez conseil que de vous-même, et faites ensuite ce que votre sens intime vous inspirera. »

A ces mots, le vieillard se leva brusquement et s'éloigna sans faire à Élis d'autre salut, et même sans se retourner vers lui. Bientôt il avait disparu à ses regards.

Sur ces entrefaites, tout était devenu tranquille dans le cabaret. La force de l'ale et de l'eau-de-vie avait remporté la victoire. Quelques-uns des matelots étaient partis à la dérobée, d'autres étaient couchés dans les recoins de la taverne et ronflaient. Élis, qui ne pouvait pas retourner dans son domicile accoutumé, obtint, sur sa demande, une petite chambre à coucher.

Harassé de fatigue comme il était, à peine se fut-il étendu sur son lit que le songe agita sur lui ses ailes. Il lui semblait voguer à pleines voiles dans un beau vaisseau sur le miroir poli de la mer; au-dessus de lui s'arrondissait la voûte d'un ciel sombre et couvert de nuages. Mais, en regardant dans les ondes, il reconnut bientôt que ce qu'il avait pris pour

1. Hautement.

une mer était une masse diaphane et étincelante dans la lueur de laquelle le vaisseau tout entier s'évanouit miraculeusement. Il se trouva alors sur un sol de cristal, et aperçut au-dessus de sa tête une voûte de gangue noire et brillante. C'était ce qu'il avait pris d'abord pour un ciel nuageux. Poussé par une force inconnue, il s'avança; mais à l'instant tout se mit en mouvement autour de lui, et, comme des vagues bouillonnantes[1], s'élevèrent du sol des fleurs et des plantes merveilleuses de métal étincelant, qui entrelaçaient leurs feuilles et leurs corolles de la manière la plus gracieuse. Ce sol était si transparent qu'Élis pouvait apercevoir distinctement leurs racines. Mais bientôt, son regard pénétrant toujours plus profondément, il vit tout à fait au fond d'innombrables et gracieuses figures de vierges qui se tenaient enlacées de leurs bras d'albâtre. C'était de leurs cœurs que sortaient ces racines, ces fleurs et ces plantes, et quand les vierges souriaient, une douce harmonie résonnait sous la voûte immense, et les merveilleuses fleurs de métal s'élançaient plus joyeusement et à une plus grande hauteur. Un inexprimable sentiment de douleur et de volupté s'empara du jeune homme; un monde d'amour, de mélancolie, de désir profond, s'éveilla dans son cœur. Vers vous! vers vous[2]! s'écria-t-il; et il se jeta les bras étendus sur le sol de cristal. Mais il céda sous lui, et il plana comme dans un éther lumineux. « Eh bien! Élis Frœbom, comment te trouves-tu au milieu de ces splendeurs[3]?... Ainsi cria une voix forte. Élis aperçut près de lui le vieux mineur; mais au moment où il le considérait plus attentivement, le vieillard prit la forme d'un colosse d'airain fondu. Élis était glacé d'effroi; mais tout à coup un éclair soudain jaillit de l'abîme et lui permit de voir le visage grave d'une femme puissante. Élis sentit que les transports qui grandissaient sans cesse dans son cœur se

1. Crépées, frisées.
2. En bas! en bas! vers vous.
3. Comment cela te plaît-il au milieu, etc. (Germ.)

changeaient en angoisse déchirante. Le vieillard l'avait pris dans ses bras en s'écriant : « Prends garde à toi, Élis Frœbom, c'est la reine; tu peux encore regarder en haut.... » Involontairement il tourna la tête et vit les étoiles du ciel briller à travers une fente de la voûte. Une douce voix l'appelait par son nom avec une inconsolable douleur : c'était la voix de sa mère. Il crut voir sa figure en haut tout près de la crevasse; mais, en réalité, c'était une gracieuse jeune femme qui allongeait la main à travers la voûte en l'appelant. « Porte-moi en haut, cria-t-il au vieillard, j'appartiens encore au monde supérieur et à son ciel ami. — Prends garde à toi, dit le vieillard d'une voix sourde, prends garde à toi, Frœbom; sois fidèle à la reine à laquelle tu t'es voué.... » Pendant que le jeune homme abaissait de nouveau ses regards sur le visage immobile de la puissante femme, il sentit que son être se confondait avec la gangue brillante. En proie à une anxiété inexprimable, il poussa un cri et se réveilla de ce rêve mystérieux dont les délices et les terreurs résonnaient profondément dans son âme.

Hoffmann.

LE MARTYRE DE FLORIEN.

Agathocle raconte au jeune Constantin la mort de Florien, martyr du christianisme sous la tyrannie de Galerius.

Laureacum, juin 304.

Suivant mon opinion et les enseignements de l'histoire, si la Providence a de temps en temps suscité de grandes âmes douées de qualités supérieures et capables de résister la tête haute aux orages qui viennent fondre sur l'humanité, comme les rochers qui s'élèvent dans les nues, c'est pour servir aux autres hommes d'exemple et de protection, pour relever et fortifier leur faiblesse. Un pareil exemple devient encore plus sublime lorsque l'âme fortement trempée qui le donne est destinée à gouverner, et que la vocation divine qui l'appelle à

conduire et à diriger les autres se manifeste d'abord dans l'empire qu'elle a sur elle-même et ses penchants les plus nobles. C'est ainsi, mon cher Constantin, que tu t'es révélé à mes yeux depuis le premier moment où nous nous rencontrâmes, et j'espère que tu montreras la même fermeté en recevant la nouvelle que j'ai à te donner[1].

Depuis quelque temps nous attendions à Laureacum l'arrivée de ton respectable maître et ami, le centurion Cneius Florianus. Le hasard voulut que précisément alors Valérie se trouvât ici également avec ses parents adoptifs. D'après tes instructions, je communiquai à Asinius Ponticus la nouvelle que j'avais reçue, et lui laissai la liberté de faire ce qu'exigerait son devoir. Il fit, en effet, dans le plus grand mystère, ses préparatifs de départ ; mais Florianus arriva à l'improviste quelques jours plus tôt qu'on ne l'attendait, et Aquilinus, préfet de la ville, créature et fidèle instrument du cruel Galère, le fit arrêter sur-le-champ comme un espion, un émissaire suspect de Constantin, et lui fit enlever toutes les lettres et écrits qu'il avait pour toi et pour Dioclétien à Salone.... Sous des prétextes frivoles auxquels on chercha à donner une forme légale, il fut traîné devant le tribunal dont les juges, dignes satellites du préfet, avaient déjà prononcé la sentence avant que l'accusé eût seulement comparu. Il fut condamné à mort.

Je volai chez Aquilinus ; je mis en œuvre tout ce qui était en mon pouvoir pour obtenir de lui, sous toute espèce de prétextes spécieux, sinon la vie de ton ami, du moins un délai jusqu'au retour du courrier que je t'avais expédié aussitôt après l'emprisonnement de Florianus. Soit qu'Aquilinus devinât mes intentions, soit qu'il eût des ordres positifs de son maître, après m'avoir traité avec la plus grande politesse, et tout en protestant de sa considération pour moi, et du regret

1. Il est facile de rétablir le mot à mot de cette longue phrase, dont la traduction littérale m'a paru impossible.

qu'il avait de ne pouvoir se rendre à mes vœux, il repoussa ma demande. Je sortis profondément affligé. Le lendemain, il me fit appeler. M'accueillant avec des paroles doucereuses et des flatteries qui me révoltaient, car je ne pouvais les considérer que comme le masque de sa basse méchanceté et de sa perfidie, il me dit que, par égard pour moi et par véritable estime pour son prisonnier dont la noble conduite le touchait au dernier point, il voulait recourir au seul et dernier moyen qui lui restât de le sauver, quoiqu'il fût obligé d'avouer qu'il ne s'exposait pas peu, et que cette condescendance pouvait lui attirer peut-être de graves désagréments. Il fallait que Florianus abjurât, comme bien d'autres l'avaient fait avant lui dans ces contrées, une religion que Galère avait en horreur; il espérait alors que le césar ne verrait pas ce sacrifice sans quelque satisfaction, et qu'il pardonnerait à lui, Aquilinus, d'avoir accordé à Florianus la vie et la liberté.

Ce que je répondis et pouvais répondre, tu le sais d'avance; et Florianus, de son côté, agit comme toi et moi devions nous y attendre. Mais le désir de donner du moins quelque utilité au sacrifice d'une vie qu'il ne pouvait plus sauver, et qu'il n'aurait même pas désiré conserver, quand bien même on n'en eût pas fait le prix de son déshonneur, l'engagea à souscrire, en apparence, à cette ignominieuse condition. Par une ruse habile, il trompa ses persécuteurs, et offrit de paraître publiquement, le jour fixé, dans le forum de la ville pour satisfaire à leurs désirs. Le bruit de sa soumission et du spectacle auquel on pouvait s'attendre se répandit rapidement à Laureacum et dans les environs. Il parvint jusqu'à nos oreilles et à celles de la triste Valérie. Nous ne crûmes pas à son apostasie. Nous avions quelque soupçon du dessein du noble et infortuné Florianus, sans pouvoir cependant tout deviner. Valérie ne conservait plus aucune espérance; elle avait acquis la certitude qu'il périrait. A force d'argent et de ruses, elle était parvenue, à notre insu, à se faire ouvrir les portes de son cachot. A l'aide d'un déguisement, elle avait

pu entretenir Florianus qui lui avait communiqué, autant que sa douleur lui permit de comprendre, le message qu'il avait pour toi, et que je te transmettrai comme un saint héritage du plus respectable des amis, tel que je l'ai reçu de cette fidèle et malheureuse femme.

Il arriva[1] le jour de ce grand et douloureux spectacle. Mais auparavant, je dois te dire encore que la cruauté de Galère et de ses instruments a eu déjà dans ces contrées des suites très-fâcheuses pour le christianisme. Bon nombre de fidèles ont mieux aimé sacrifier leur vie que leur croyance; mais beaucoup aussi (et qui pourrait en faire un crime à une multitude d'hommes, la plupart sans éducation?), beaucoup d'autres, fatigués des vexations qui détruisaient tout leur bonheur terrestre, effrayés des supplices inouïs dans lesquels les plus courageux étaient condamnés à périr, ont saisi le seul moyen de salut que leur laissât la ruse de leurs persécuteurs.... Ils ont sacrifié aux dieux..., et des apostasies semblables à celles que l'on exigeait de ton respectable ami n'étaient rien à cette époque.

Un grand, un frappant exemple donné par un homme que son rang, ses relations, et plus encore son mérite personnel, avaient placé dans une position élevée, n'en était que plus nécessaire et plus efficace. C'est ce que ton noble ami avait sans doute reconnu, et c'est là-dessus qu'il fonda ses projets. Une multitude innombrable, parmi laquelle on comptait beaucoup de chrétiens, était rassemblée. Florianus parut solennellement revêtu de tous les ornements de son rang. C'était un homme dans toute la force de l'âge mûr; son extérieur plein de noblesse commandait le respect. Tous les yeux étaient fixés sur lui. La pitié, la bienveillance, la curiosité, l'admiration, le mécontentement se peignaient sur tous les visages, suivant que le dessein de Florianus ou l'idée qu'on se faisait de sa personne agitait diversement les esprits. On al-

1. Perça.

lume[1] le feu du sacrifice devant une idole; le prêtre présente l'encensoir au centurion qui monte avec dignité les degrés du haut desquels il pouvait facilement dominer l'assemblée. Alors, au lieu de sacrifier, il se tourne vers le peuple, et avec une éloquence entraînante, avec un accent qui pénètre profondément dans les cœurs, les yeux étincelants, les joues[2] colorées par la rougeur de la plus noble colère, il commence à dépeindre l'horreur que lui inspire l'action qu'on exige de lui, la bassesse de l'idolâtrie, la dignité de sa religion et la noble récompense réservée aux courageux confesseurs de la foi. Le préfet lui impose silence, mais le peuple qui désire entendre le courageux orateur couvre de ses clameurs la voix d'Aquilinus. Florianus continue, il exhorte ses frères à la persévérance, il fait luire à leurs yeux l'espérance d'une vie meilleure[3]. Les prétoriens s'élancent alors de toutes parts avec impétuosité; un tumulte épouvantable s'élève. Transporté de colère, le préfet ordonne aussitôt qu'on le mette à mort. La garde s'empare du prisonnier qui est abandonné à sa fureur. Le peuple essaye de le sauver; mais ses efforts sont inutiles. Pour ne pas perdre de temps, et ne lui laisser aucune chance de salut, les soldats furieux le traînent sur le pont, et de là le précipitent dans les flots de l'Anasus, qui, grossi par des pluies abondantes tombées dans les montagnes, roulait, en grondant, ses tourbillons d'écume, et engloutit avidement sa victime.

C'est ainsi que ton excellent ami termina une existence constamment vouée à la vertu jusqu'à sa dernière heure. Il quitta ce monde avec la conscience d'avoir donné un exemple sublime, et d'avoir laissé dans les âmes une impression qui devait bientôt produire une abondante moisson[4] de fidélité et de courage.

1. Tous les verbes au passé dans le texte sont au présent dans la traduction.

2. Les joues brunes.

3. Il les renvoya à une vie meilleure.

4. Les fruits pleins de bénédiction.

Je n'ajoute rien de plus. Tout ce que je pourrais dire ne ferait qu'affaiblir ou détruire l'impression que ce simple récit produira certainement sur toi. Heureux, bien heureux celui qui, avec l'ardente conviction de Florianus, peut sacrifier sa vie à une si belle cause! Adieu.

Caroline Pichler.

DÉFAITE D'ATTILA.

Les armées d'Aétius et de Théodoric, roi des Goths, venaient d'opérer leur jonction. Avitus qui, plus tard, devint empereur, avait été envoyé à la cour du roi pour hâter ses préparatifs et la marche de ses soldats. Les Goths se dirigèrent vers Orléans, et parurent dans le voisinage de la ville, rudement assiégée, au moment où la détresse était portée à une telle extrémité, que, selon le récit de Grégoire de Tours, l'évêque Anianus pouvait à peine, par ses prières et ses supplications, entretenir quelque confiance chez les habitants, réduits au désespoir.

Attila leva le siége et rétrograda. Il avait pour cela deux motifs : concentrer autour de lui les différentes divisions de son armée, trouver pour sa nombreuse cavalerie hunnique un terrain convenable. Près de Châlons-sur-Marne, dans la vaste plaine connue sous le nom de champs Catalauniens, il prit une forte position et attendit les ennemis. Ceux-ci ne tardèrent pas. Plus prolongée, la retraite eût ressemblé à la fuite : une bataille devait décider de la destinée entière d'Attila. Se méfiant à bon droit des hordes étrangères que la crainte seule avait poussées sous ses drapeaux, la haine et la fureur dans l'âme, il interrogea les devins sur l'issue de la lutte. Leur réponse, tirée de l'inspection des entrailles et des os des victimes, lui annonça une défaite, mais, en revanche, la mort du général ennemi. Attila vit ce général dans Aétius, et estima la perte d'une bataille suffisamment compensée par le trépas de l'homme qui s'était opposé à ses des-

seins avec tant de succès. Il résolut donc de combattre, mais pas avant la neuvième heure du jour, afin que les approches de la nuit, en interrompant la lutte, missent un terme au désastre.

Les deux armées, séparées par une colline, se rangèrent en bataille. D'un côté, Théodoric avec ses Visigoths prit l'aile droite; Aétius la gauche avec les Romains et le reste des confédérés. Par mesure de sûreté, le roi Sangiban avec ses Alains fut placé au centre, car il inspirait encore une certaine méfiance. De l'autre côté, Attila avec les Huns occupa le centre. A gauche, il plaça les Ostrogoths, commandés par leur roi Valamir et ses frères Théodemir et Videmir, parce qu'il comptait sur l'acharnement d'une lutte fratricide entre eux et les Visigoths. A droite se tenait le fidèle Ardarich à la tête de ses Gépides. Les troupes des autres peuples avec leurs rois furent placées sous la conduite de Valamir et d'Ardarich. Attila en personne exerçait le commandement en chef, et, avec sa hauteur accoutumée, il distribuait à tous ses ordres reçus avec la soumission accoutumée. Cependant le sommet de la colline avait été occupé par Aétius et Thorismond, fils du roi Théodoric, et les efforts d'Attila pour s'en emparer restèrent sans succès. Cet événement paraissait inquiéter l'armée des Huns. En conséquence, Attila, rassemblant autour de lui les chefs de ses bataillons, leur parla en ces termes : « Je crois inutile d'exciter votre courage par des paroles. Laissons les discours aux jeunes capitaines et aux armées novices. Il ne me convient pas plus de dire des choses vulgaires qu'à vous de les entendre : vous savez ce que c'est que la guerre. Pour le brave, rien n'est plus doux que de châtier l'insolence de l'ennemi, et rassasier son cœur de vengeance, est un don précieux de la nature. Marchez donc hardiment à l'ennemi; c'est surtout à l'agresseur qu'appartient l'audace. Méprisez cette masse composée d'éléments hétérogènes. Il avoue sa crainte, celui qui cherche sa défense dans un secours étranger. Voyez! l'attaque n'a pas encore

commencé, et déjà la frayeur les saisit; ils s'efforcent de gagner les hauteurs : trop tard ils chercheront un refuge dans la plaine. Nous connaissons les armes légères des Romains : la première blessure, que dis-je, une blessure? la poussière seule suffit pour les accabler. Leur tactique, leurs boucliers en tortue [1] ne doivent vous inspirer que du dédain. Attaquez les Alains; précipitez-vous sur les Visigoths : c'est dans la mêlée qu'il faut chercher la victoire. Quand les nerfs sont coupés, les membres s'affaissent, et le corps ne peut plus se soutenir si on lui enlève sa charpente osseuse. Ainsi donc, déployez votre énergie et montrez votre ancienne fureur. Comme Huns, maintenez votre réputation d'habileté et de bravoure. Blessés, arrachez la vie à votre adversaire; épargnés par le fer, rassasiez-vous du carnage des ennemis. Celui qui est destiné à vivre, nul trait ne peut l'atteindre, et, même sur une couche paisible, le destin sait trouver celui qui doit mourir. Cette masse aux éléments confus ne supportera pas le regard des Huns. Voici le champ de notre triomphe! le premier je lance le javelot contre l'ennemi. Il est dévoué à la mort, celui qui resterait inactif là où combat Attila! »

Aussitôt, tous volèrent au combat. Ce fut une mêlée affreuse, une lutte opiniâtre qui se prolongea jusque dans la nuit orageuse. Jornandès qui, à la vue d'un si horrible spectacle, ne peut se défendre de la pensée que le genre humain n'existe que pour les rois, Jornandès prétend que l'antiquité tout entière n'a jamais vu pareil combat, et que, dans l'avenir, personne ne verra jamais des faits aussi gigantesques que ceux qui furent accomplis alors. Suivant la tradition, un ruisseau qui traversait le champ de bataille fut gonflé par le sang des morts et des blessés, au point de devenir un torrent qui

1. C'était, chez les Romains, le mot consacré pour exprimer une manœuvre qui consistait à rapprocher les boucliers les uns des autres et à former ainsi une sorte de voûte sous laquelle les combattants étaient à l'abri des projectiles.

entraîna les cadavres. Une soif dévorante poussa bon nombre de soldats vers ce torrent et les obligea de boire cet horrible mélange : on évalue à cent soixante-deux mille et même à près de trois cent mille hommes la perte des deux armées dans cette bataille. Personne sans doute n'accordera à ces chiffres une valeur historique; mais ils caractérisent l'impression que ce grand événement avait produite dans l'esprit des contemporains. Le roi Théodoric était au nombre des morts. Pendant qu'il traversait au galop ses escadrons en excitant leur ardeur par ses cris, il fut renversé de cheval et foulé aux pieds par ses propres soldats. Ainsi s'accomplit la prédiction. Transportés de douleur et de rage à la mort de leur roi, les Visigoths, à ce qu'il semble, assez mollement combattus par les Ostrogoths, tournèrent leurs armes contre Attila, et le puissant guerrier ne put résister à leur impétuosité. Il se retira dans son camp, défendu par des chariots entassés, et y fit élever un bûcher afin d'échapper à la captivité en périssant dans les flammes, si ces barricades ne le garantissaient pas d'une défaite. Mais il ne fut pas attaqué. Thorismond, fils de Théodoric, avait occupé le sommet de la montagne. Marchant en avant par une nuit obscure, il vint se heurter à l'improviste contre les chariots des Huns, se blessa à la tête et tomba de cheval. Ses soldats le sauvèrent, mais il dut renoncer à tout combat ultérieur. Aétius, lui aussi, fut séparé des siens, et erra longtemps au milieu des ennemis; quand il trouva enfin le camp des Goths, il ne songea plus qu'à se tenir sur la défensive. Peut-être, comptant sur la vieille amitié d'Attila, était-il allé dans le camp des ennemis.

Elle passa cette nuit d'angoisse, et la lumière du jour éclaira des plaines couvertes de cadavres. Romains et Visigoths regardèrent comme une victoire qu'Attila ne renouvelât pas l'attaque. Mais on entendait au loin retentir dans son camp le cliquetis des armes et le chant de ses hordes, et la terreur et l'angoisse remplissaient l'âme des vainqueurs. C'est ainsi

que la campagne tremble aux rugissements du lion assiégé dans son antre par les chasseurs. Sur ces entrefaites, on avait trouvé le cadavre du roi des Visigoths. Il fut solennellement enseveli au milieu des lamentations et des hymnes funèbres, et Thorismond, le vaillant fils du héros défunt, fut, selon la coutume de son peuple, salué roi sur le corps de son père. Cédant aux transports de sa douleur et à l'élan de sa bravoure, le nouveau roi voulait à l'instant même tirer vengeance des Huns; mais Aétius considéra comme trop périlleuse une attaque contre le camp d'Attila, et fut d'avis qu'on réduirait plus facilement par la famine ce terrible adversaire. Il donna même bientôt après au jeune prince le conseil de retourner dans son royaume qui pourrait lui être enlevé par ses frères, ce qui l'obligerait de leur faire une guerre funeste. Thorismond reconnut la tiédeur de la confédération dans cet étrange conseil, et ne put se défendre d'un sentiment de méfiance envers celui qui l'exprimait. Il le suivit cependant et retourna dans ses États. Le reste de l'armée ne tarda pas à se débander, et Aétius se retira à son tour. Attila lui aussi abandonna alors sa position et repassa le Rhin.

Luden.

PRISE DE CONSTANTINOPLE.

Après une longue suite, une sanglante vicissitude de dynasties, Constantin XII occupait le trône auguste mais vermoulu de Constantin le Grand. Pour que ce trône, déshonoré par tant d'empereurs insignifiants, misérables ou infâmes, tombât du moins avec gloire, la destinée semblait avoir réservé le viril Constantin. Cette tige desséchée qui, dans les orages des siècles, avait perdu sa couronne et ses rameaux orgueilleux, ne pouvait plus être rajeunie, il le sentait bien; mais il s'était imposé le devoir d'écarter du trône aussi longtemps que possible la hache homicide. Constantin ne se dissimulait pas sa position, et de même que le nautonnier expé-

rimenté prévoit la tempête qui menace son fragile esquif, le jour même de son couronnement, l'empereur avait présente à la pensée la chute de son empire. Aussi demeura-t-il silencieux et sombre au milieu des cris d'allégresse du peuple de Constantinople, et lorsque son fidèle Phranza, qui était allé en Géorgie demander, pour Constantin, la main de sa belle princesse, fut de retour de son ambassade, l'empereur fut touché sans doute des félicitations unanimes de ses sujets; mais, dès qu'il put dérober un instant à la contrainte du cérémonial, il se jeta sur le sein de son ami pour y déposer ses chagrins. « Quand je t'ai envoyé en Géorgie, dit-il, j'ai cédé au vœu du peuple, qui désire un héritier du trône; mais le destin nous impose d'autres soins que les apprêts de fêtes nuptiales. J'ai le pressentiment que ces murs entendront le tonnerre des combats avant les chants de l'hymen. Dans sa légèreté, le peuple se réjouit de la mort d'Amurat le Terrible. S'il était terrible, en revanche, il était juste et las de la guerre. Mais le jeune lion qui occupe maintenant son trône, restera-t-il nonchalamment assoupi sur les lauriers paternels? Ne convoitera-t-il pas des trophées qui lui appartiennent en propre? Va, mon fidèle Phranza, appelle à notre aide les nations guerrières de l'Occident; elles toutes sont menacées par la puissance du sultan, le jour où tombera Constantinople, le rempart de l'Europe. Puisse le danger faire taire un instant leurs mesquines jalousies! nous sommes tous sauvés si nous sommes unis. Quand la tempête sera calmée, cher Phranza, alors il sera temps de songer aux joies domestiques; alors tu conduiras dans mes bras la fiancée vers laquelle mon cœur s'élance. »

Abandonnant la sombre citadelle de Constantinople, portons nos regards vers les créneaux d'Andrinople, où un jeune monarque, dédaignant la pompe des anciens sultans, inaugure, d'une façon bien significative, le commencement de son règne par des jeux guerriers, et la suppression d'une cour inutile. Que dirai-je du caractère de Mahomet II? Son nom

était la terreur du siècle ; son bras, le fléau des peuples. Trop longtemps, l'aveuglement d'écrivains bornés, et la niaise bonhomie des peuples, ont encensé les puissants qui les pillaient et les immolaient. La philosophie, qui assigne à toute chose sa place légitime, a dépouillé les conquérants de leur éclat emprunté, et les a livrés, s'ils n'étaient que conquérants, au mépris et à l'aversion des hommes.... En arrosant du sang de ses frères puînés le trône sur lequel il venait de monter [1], Mahomet trahit la pensée dominante de son âme.... Tous ses actes peuvent se résumer dans la guerre et le despotisme. Le plus brillant de tous, le plus glorieux, selon son appréciation personnelle, mais le plus exécrable aux yeux de la justice, c'est la destruction de l'empire grec.

Parmi les ambassadeurs qui, venus des contrées lointaines de l'Orient et de l'Occident, se pressaient autour du trône de Mahomet pour lui adresser leurs félicitations, ceux de Constantin avaient été les plus empressés. Le sultan avait pour tous des paroles de paix et d'amitié ; mais tout cela n'était que sur ses lèvres : la guerre couvait dans son cœur. La soif de la domination rabaissait le plus orgueilleux des hommes à la fourberie la plus méprisable. Après avoir étouffé, dans une rapide campagne, la révolte de quelques provinces, il jette bien vite le masque, enlève aux Grecs, dont la méfiance s'était endormie, des contrées magnifiques dont il venait de leur garantir la possession par les serments les plus solennels, et donne l'ordre de construire sur le détroit, en face de Constantinople, une forteresse menaçante. Dès ce moment, Constantin, avec une âme virile et véritablement romaine, résolut de tirer l'épée ; car il valait mieux le faire tout d'abord avec gloire et chance de succès, que d'attendre une situation désespérée : mais la timidité des masses, et le défaut de patriotisme des grands, le forcèrent de chercher son salut dans des négociations aussi

1. En affermissant dans le sang, etc. La métaphore, mauvaise d'ailleurs dans toutes les langues, puisqu'elle associe deux images contradictoires, ne saurait passer dans le français.

peu favorables que la guerre, au bon droit désarmé contre la rapacité puissante. Il permit la construction de la forteresse, et les Turcs, pour se procurer des matériaux, détruisirent dans les environs les temples et les palais. Ils tuèrent quelques hardis défenseurs des saints autels, et égorgèrent impitoyablement l'équipage d'un vaisseau qui avait osé refuser au commandant du château fort un péage illégalement exigé. Constantin gémit et garda le silence. Mais voilà qu'un pacha insolent fit paître ses chevaux et ceux de sa suite dans les blés mûrs des environs de Constantinople. Furieux de ce brigandage, révoltés de cette insulte, les paysans assommèrent quelques-uns des coupables, et Mahomet, comme s'il eût été l'offensé, fit marcher ses bandes sanguinaires, qui mirent le village en cendres et égorgèrent, dans un large rayon, les moissonneurs innocents. Alors les portes de Constantinople furent closes, les rues se remplirent d'une foule consternée, et le plus lâche comprit que le glaive seul pouvait décider. Il n'est pas au monde de spectacle plus grand et plus sublime que celui d'un peuple qui, à l'irruption d'un péril extrême, réveille son énergie, et, pour sauver ce qu'il a de plus précieux et de plus saint, pour défendre sa vie et son honneur, saisit les armes avec la résolution du désespoir. Dominée par ce sentiment, une nation est formidable, quelque petite qu'elle soit. Tel n'était pas ce peuple grec ou romain dégénéré, et ceux qui se montraient dignes de leur nom et de leur empereur formaient une bien faible minorité. Les riches dérobaient leurs trésors aux besoins de l'État : ils les gardaient pour les Turcs. Les prêtres que Constantin avait forcés de payer une contribution l'injurièrent du nom de spoliateur d'églises, et lorsque, pour obtenir le secours de l'Occident, il fit alliance avec ses frères latins, ils le maudirent comme un apostat. C'est ainsi qu'ils aliénèrent au prince le cœur de son peuple, et qu'ils fournirent aux lâches un prétexte pour dédaigner l'appel de la patrie. Dans une ville qui comptait par myriades les citoyens aisés, on ne trouva, après recherche

faite dans toutes les rues et les maisons, que quatre mille neuf cent soixante-dix individus valides disposés à prendre les armes pour défendre leur foyer et leur honneur. Sans proférer une seule parole, Phranza présenta à son maître cette déplorable liste : « Ne perds point courage, mon fidèle ami, dit l'empereur, notre armée est petite, mais choisie. Nous avons en outre deux mille vaillants étrangers que nous amena le noble Justiniani ; et d'ailleurs, le droit, la nécessité et le désespoir ne combattent-ils pas pour nous ? »

Sur ces entrefaites, autour du trône du sultan, se rassemblaient les soldats de la Porte : les janissaires aguerris, les spahis rapides, les fiers pachas, chacun à la tête d'un bataillon et tous les vassaux de l'empire, et lorsque la trompette sacrée se fit entendre et que l'on proclama la promesse du pillage, l'armée se grossit encore de cent hordes fanatiques et sanguinaires. Elle s'ébranle déjà, cette masse innombrable, menaçante comme les nuages amoncelés qui recèlent la tempête et marquant son passage par la destruction.

Là où les côtes de l'Europe et de l'Asie, se rapprochant deux fois l'une de l'autre, encadrent entre deux détroits le vaste et majestueux miroir de la Propontide ; dans ces lieux où le voyageur, entouré des plus doux souvenirs de la poésie, admire, dans un solennel recueillement, la double splendeur de la nature et de l'art ; là, à l'entrée du Bosphore, appuyée sur sept collines comme l'antique Rome, l'immense Constantinople abaisse son regard sur deux mondes. Baignée à droite et à gauche par les flots, et défendue du côté de la terre par de hardis remparts, elle avait bravé la puissance de Cosroës, celle des califes et de maint peuple barbare. Mais le torrent des âges, plus fort que le torrent passager des armes, avait miné les murailles et les tours gigantesques, et ce qui était inexpugnable pour les simples machines des sièges antérieurs devait succomber aux engins de destruction récemment inventés.

Contre les forces réunies et sans cesse renouvelées de

l'empire turc, contre les attaques furieuses et incessantes d'une armée innombrable et d'une puissante flotte, Constantin se voyait sans espoir de secours, réduit aux ressources de son propre génie et aux bras de dix mille combattants à peine. Les puissances européennes étaient restées indifférentes à sa détresse, et le secours que réclamait un danger imminent, elles le refusaient sous l'influence de la peur, de l'aveuglement, d'indignes passions ou d'un égoïsme à courte vue. Sans doute, en se soumettant au vainqueur, l'empereur pouvait encore obtenir de sa clémence la vie et peut-être même une existence fortunée. Mais, le premier des Romains par le sang et l'élévation de son âme, Constantin jugea plus digne de lui et du nom romain de laisser à la postérité un grand exemple d'héroïsme.

.... Déjà cinquante-deux journées affreuses avaient lui sur les citoyens de Constantinople. Au tonnerre de l'artillerie se mêlaient les lamentations de l'angoisse et de la terreur ; et le silence de la nuit était troublé par les sanglots des blessés et les gémissements des orphelins. Si le glaive des valeureux combattants dévorait les bandes turques, de quoi cela leur servait-il? Bientôt les vides se remplissaient de nouveau, et les plus brillants avantages étaient trop chèrement achetés par le plus pur de leur sang. L'espérance s'évanouit de plus en plus, et Mahomet, voyant les tours renversées et les murs battus en brèche par son artillerie, ordonna un assaut général. Les préparatifs devaient avoir lieu pendant la nuit. Au loin, sur les deux rives, les chrétiens virent briller d'innombrables feux de bivac et la mer étinceler à la lumière de milliers de fanaux portés par les navires qui se dirigeaient vers la ville. Grand et splendide spectacle, mais plein de sinistres présages! Ajoutez à cela le bruit sourd des épais bataillons qui s'avancent, le cliquetis multiple des armes, et bientôt, au premier rayon de l'aurore, le tonnerre de l'artillerie, le fracas de cent instruments de destruction et les cris de soldats altérés de sang, s'élevant comme un formidable concert de cette masse

confuse!... Les Grecs n'étaient pas pris au dépourvu. Le vigilant Constantin avait observé les mouvements de l'ennemi. Au milieu de la nuit, il fit appeler dans la citadelle ses parents, ses amis et les plus nobles de la nation, pour leur inspirer par des paroles de flamme ce mépris de la mort qui régnait dans son cœur. Par le nom sacré de Rome et les grands souvenirs que ce nom évoquait, il les adjura de redouter le jugement du monde et de la postérité; il leur montra que cet instant allait irrévocablement décider de leur vie, de leur liberté, de leur bonheur, ainsi que de la durée ou de la destruction de l'empire, et leur représenta ce que le devoir et l'honneur exigeaient d'eux comme chrétiens, frères et soldats. Ils s'embrassèrent en pleurant, jurèrent de mourir pour la patrie, et chacun courut à son poste avec la résolution de rester digne du nom romain. Cependant l'empereur, dans le cœur duquel s'était éteinte l'espérance qu'il s'était efforcé d'allumer chez ses amis, se rendit à la basilique de Sainte-Sophie pour recevoir la sainte communion; de là, il vola aux retranchements intérieurs pour remplir, jusqu'au dernier moment, au milieu de ses concitoyens, les devoirs de général et de soldat, et puis.... mourir.

Déjà le combat inégal avait commencé; déjà la mort avait parcouru les rangs sous mille formes. La terre et la mer s'empourpraient de sang. Mais qu'importait au sultan? il avait assez de soldats pour combler avec leurs cadavres les fossés de Constantinople et marcher à la victoire sur ces victimes entassées. Après deux heures de carnage, les Grecs n'avaient encore perdu aucune de leurs positions; cependant leurs bras commençaient à être las d'immoler, et c'est alors que Mahomet conduisit à l'assaut des troupes fraîches qui formaient le noyau de son armée: les terribles janissaires. En ce moment fatal, le brave et habile tacticien Justiniani, général du petit corps de troupes auxiliaires fournies par l'Occident, et élevé par l'empereur au commandement de toute l'armée, fut blessé par une flèche. Habitué à braver la mort, il ne put cependant

résister à la douleur de sa blessure, et s'enfuit vers la ville pour se faire panser.

« Ami, lui cria l'empereur dont les regards étaient partout, ta blessure est légère, le danger pressant ; ta présence est nécessaire ici ; et d'ailleurs, où veux-tu fuir ?

— Je veux chercher mon salut dans le chemin que Dieu lui-même a frayé aux Turcs victorieux, » répondit Justiniani, vaincu par la douleur.

Et, à travers une brèche de la muraille, il se glissa dans la ville ; plusieurs de ses compatriotes le suivirent, et Constantinople fut perdue. Accablés par le nombre, forcés d'abandonner les ouvrages intérieurs, les Grecs s'enfuirent vers le rempart du centre. Déjà le turban flottait du haut de plusieurs tours ; déjà les bourgeois tremblants entendaient l'Allah triomphant, et c'en était fait, hélas ! de Constantinople. Le combat n'avait continué que là où se trouvait l'empereur. Les plus nobles et les plus vaillants de son peuple se pressaient autour de lui. Il les pria de le tuer pour ne pas tomber vivant entre les mains des infidèles, et jeta au loin son manteau de pourpre, afin de tomber inconnu parmi ses frères d'armes. Tous trouvèrent là une belle et virile mort ; mais nul ennemi ne put se vanter d'avoir tué l'empereur. Son corps gisait au milieu de ses compagnons massacrés, entouré d'un monceau de cadavres ennemis.

Rotteck.

L'HOMME SANS OMBRE.

La société était fort gaie. On badinait et plaisantait ; parfois, on parlait gravement de choses légères, plus souvent encore, légèrement de choses graves, et l'esprit s'exerçait surtout à son aise sur le compte des amis absents et de leurs relations. J'étais trop étranger pour comprendre grand'chose à tout cela, trop inquiet et trop absorbé en moi-même pour fixer ma pensée sur de telles énigmes.

Nous avions atteint le bosquet de roses. La belle Fanny, la reine de la journée, à ce qu'il paraissait, voulut, par caprice, cueillir elle-même un rameau fleuri. Elle se blessa avec une épine, et un sang si pourpré qu'on l'eût dit échappé des roses sombres, teignit sa main délicate. Cet événement mit toute la société en émoi. On chercha du taffetas d'Angleterre. Un homme silencieux, mince, sec, long, vieillot, qui suivait la société et que je n'avais pas encore remarqué, glissa aussitôt sa main dans la poche étroitement collée aux basques de son habit gothique, en taffetas gris, en tira un petit portefeuille, l'ouvrit, et s'inclinant avec dévotion, présenta à la dame l'objet demandé. Elle le reçut sans adresser au donateur ni marque d'attention, ni remercîment. La blessure bandée, on continua de gravir la colline du haut de laquelle on voulait jouir de la vaste perspective, qui, par-dessus le labyrinthe du parc, s'étendait jusqu'à l'océan sans bornes.

Le spectacle était effectivement grand et magnifique. Un point lumineux brillait à l'horizon entre les sombres vagues et l'azur du ciel. — « Une longue-vue par ici ! » cria John, et avant que la foule des valets, répondant à l'appel, se fût mise en mouvement, l'homme gris, s'inclinant avec humilité, avait fourré la main dans la poche de son habit et en avait retiré un beau Dollond qu'il remit à M. John. Celui-ci, dès qu'il eut approché l'instrument de son œil, annonça à la société que le point lumineux à l'horizon n'était autre chose que le vaisseau sorti la veille, et que les vents contraires retenaient en vue du port. Le télescope passa de main en main sans revenir dans celles de son propriétaire. Pour moi, je regardais avec étonnement cet homme, et je ne comprenais pas comment cette grande machine avait pu sortir d'une si petite poche. Personne toutefois n'en parut surpris, et l'on ne s'inquiéta pas plus de l'homme gris que de moi-même.

On se serait assis volontiers sur le gazon, au penchant de la colline, mais on redoutait l'humidité du sol. « Il serait

divin, dit un des promeneurs, d'avoir des tapis de Turquie pour les étendre à cette place. » A peine ce vœu était-il exprimé, que déjà l'homme à l'habit gris avait la main dans la poche, et que, d'un air de modestie et même d'humilité, il s'empressa d'en tirer un riche tapis de Turquie broché d'or. Les domestiques le prirent comme si c'eût été la chose du monde la plus naturelle, le déployèrent au lieu indiqué, et la société s'installa dessus sans façon. Quant à moi, je contemplais avec étonnement l'homme, la poche, le tapis qui mesurait plus de vingt pas de longueur sur dix de largeur, et je me frottais les yeux, ne sachant que penser de tout cela, d'autant plus que personne n'y trouvait rien d'extraordinaire.

J'avais grande envie d'avoir des explications sur cet homme et de demander qui il était; mais je ne savais à qui m'adresser pour cela, car je craignais peut-être encore plus messieurs les domestiques que messieurs les maîtres[1]. Enfin je rassemblai tout mon courage et, m'approchant d'un jeune homme de moindre apparence que les autres et que j'avais vu plus souvent seul, je le priai tout bas de me dire quel était l'homme serviable vêtu d'un habit gris. « Celui qui ressemble à un bout de fil échappé de l'aiguille d'un tailleur? — Oui, celui qui est seul. — Je ne le connais pas, » me répondit-il, et, à ce qu'il paraît, pour éviter un plus long entretien, il se détourna et se mit à causer de choses indifférentes avec une autre personne.

Cependant le soleil commençait à devenir plus ardent, et les dames en étaient incommodées. La belle Fanny, se tournant avec nonchalance vers l'homme gris, auquel personne, que je sache, n'avait encore adressé la parole, lui demanda étourdiment si, par hasard, il n'aurait pas aussi une tente sur lui! Répondant, par une inclination profonde, comme si on lui faisait un honneur immérité, il mit aussitôt la main dans la poche d'où je vis sortir étoffe, perches, cordes, fer-

1. Messieurs les servants que messieurs les servis.

rures, bref, tous les éléments de la tente la plus somptueuse. Les jeunes messieurs aidèrent à la dresser et elle couvrit toute l'étendue du tapis, — et personne encore ne trouva là rien d'extraordinaire.

Depuis longtemps j'éprouvais un sentiment de malaise et même de terreur. Que fût-ce donc quand, sur un dernier souhait exprimé, je le vis encore tirer de sa poche trois chevaux de main, oui, trois beaux et grands chevaux noirs sellés et bridés ! Imagine-toi, pour l'amour de Dieu, trois chevaux harnachés, s'échappant de la même poche d'où étaient déjà sortis un portefeuille, un télescope, un tapis broché de vingt pas de longueur sur dix de largeur, une tente de même dimension avec toutes les perches et ferrures qui s'y rapportent. Si je ne te certifiais l'avoir vu de mes propres yeux, tu ne me croirais certainement pas.

Quelque embarrassé et timide que parût l'homme gris lui-même, quelque peu d'attention que les autres accordassent à sa personne, sa pâle figure, dont je ne pouvais détourner les yeux, m'inspirait tant d'effroi qu'il me devint impossible d'en soutenir plus longtemps la présence. Je résolus de quitter furtivement la société, ce qui, vu le rôle insignifiant que j'y jouais, me semblait chose facile. Je voulais retourner à la ville, tenter la fortune un autre jour près de M. John, et, si j'en avais le courage, le questionner sur cet étrange homme gris. — Plût à Dieu que j'eusse réussi à m'esquiver !

Déjà, traversant le bosquet de roses, j'étais parvenu à me glisser jusqu'au bas de la colline, et je me trouvais sur une pelouse découverte, quand la crainte d'être surpris foulant le gazon hors des chemins frayés me fit jeter alentour un regard investigateur. Quelle fut mon épouvante en voyant l'homme gris s'avancer derrière moi ! il s'empressa de m'ôter son chapeau et me fit une profonde révérence, comme jamais personne ne m'en avait fait de pareille. Plus de doute, il voulait m'adresser la parole, et je ne pouvais l'éviter sans impolitesse. A mon tour, j'ôtai mon chapeau, m'inclinai et

je restai là, au soleil, tête nue et comme si j'avais pris racine dans le sol. Les yeux hagards de terreur, je le regardais comme un oiseau fasciné par un serpent. Lui-même semblait très-embarrassé ; il ne leva pas les yeux, s'inclina à plusieurs reprises, risqua quelques pas en avant et m'adressa la parole d'une voix basse et mal assurée, à peu près avec le ton d'un mendiant :

« Veuillez, monsieur, excuser mon importunité, si j'ose vous poursuivre ainsi sans être connu de vous. J'ai une prière à vous adresser : daignez l'accueillir. — Mais, pour l'amour de Dieu ! monsieur, m'écriai-je, que puis-je faire pour un homme qui.... » Nous restâmes tou sles deux muets, et je crois que la rougeur nous monta au visage. Après un instant de silence, il reprit : « Durant les moments trop courts où il m'a été donné de jouir de votre présence, j'ai maintes fois, monsieur, permettez-moi de vous le dire, contemplé avec une admiration inexprimable la belle ombre que vous projetez au soleil, et cela sans y attacher la moindre importance et, en quelque sorte, avec un noble dédain..., cette ombre magnifique, là, à vos pieds. Excusez une demande, bien hardie, sans doute : voudriez-vous consentir à me céder votre ombre ? »

Il se tut, et je sentis ma tête tourner comme la meule d'un moulin. Que devais-je penser de cette singulière proposition de m'acheter mon ombre? « Il doit être fou, » me dis-je, et avec un ton qui convenait mieux à l'humilité du sien, je répliquai :

« Oh ! oh ! mon cher ami ! n'avez-vous donc pas assez de votre ombre personnelle ? Voilà ce que j'appelle un commerce d'un genre tout à fait original. — J'ai là dans ma poche dit-il en m'interrompant, certaines choses qui pourraient ne pas sembler, trop indignes à monsieur. Pour cette ombre inestimable, le prix le plus élevé me semblera trop bas. »

En me souvenant de la poche, le frisson me saisit de nouveau, et je ne m'expliquai pas comment j'avais pu appeler cet

homme mon cher ami. Je repris la parole et cherchai à réparer ma faute par une politesse excessive :

« Mais, monsieur, pardonnez au plus humble de vos serviteurs. Je ne comprends pas bien, sans doute, votre pensée; comment pourrais-je vous céder[1] ?... Il m'interrompit : « Autorisez-moi seulement à ramasser là, devant vous, cette ombre précieuse et à l'emporter. Comment je m'y prendrai, c'est mon affaire. En échange, et comme preuve de ma reconnaissance envers monsieur, je lui laisse le choix entre tous les trésors que je porte avec moi, dans ma poche : la véritable racine passe-partout, la mandragore, la pistole volante, la nappe des compagnons de Roland; un homunculus à juste prix[2]. Mais tout cela ne fait pas votre affaire; voici mieux : le chapeau enchanté de Fortunat[3], bien retapé et restauré à la dernière mode[4]; une bourse magique semblable à la sienne. — La bourse magique de Fortunat ! » m'écriai-je, et, malgré mon angoisse, ce seul mot avait captivé toute ma pensée. Je fus pris d'un vertige et je crus voir des doubles ducats scintiller devant mes yeux.

« Que monsieur ait la bonté d'examiner cette bourse et de la mettre à l'épreuve. » Il enfonça la main dans sa poche et en retira, par deux forts cordons de cuir, une bourse de moyenne grandeur en épais maroquin solidement cousu et

1. La différence de construction en allemand et en français entraîne un changement dans la forme de l'ellipse.

2. Toules ces allusions aux croyauccs superstitieuses du moyen âge et de la renaissance demanderaient de longs développemenls ; nous nous contenterons d'expliqner le sens des mols : Springwurzel, racine qui faisait sauler (springen) toutes les serrures ; Alraunwurzel et Galgenmännlein, racine que l'on trouvait sous le gibet d'un pendu ; elle avait la forme humaine (*homunculus*) el faisait découvrir les Irésors cachés ; Tellertuch il suffisail de s'asseoir sur celte nappe pour être transporlé dans un lieu quelconque dès qu'on en formail le souhail.

3. On sait que le chapeau do Fortunat rendail invisible celui qui le portait.

4. Allusion railleuse au drame de L. Tieck, qui a repris en sous-œuvre la légende populaire de Fortunal, comme Gœthe celle de Fausl.

me la présenta. J'y plongeai la main et en retirai dix pièces d'or, puis encore dix, et encore dix, et encore dix. Bien vite, je lui tendis la main : « Tôpez là ! marché conclu ! pour cette bourse, je vous cède mon ombre. » Il me frappa dans la main, s'agenouilla incontinent à mes pieds, puis, avec une merveilleuse adresse, il détacha légèrement du gazon mon ombre, depuis les pieds jusqu'à la tête. Je le vis la ramasser, l'enrouler, la plier, et finalement la mettre daus sa poche. Alors il se leva, s'inclina encore une fois devant moi et s'en retourna vers le bosquet de roses. Pour moi, je serrais convulsivement les cordons de la bourse. La terre rayonnait autour de moi, et aucune pensée ne pouvait encore se faire jour dans mon esprit.

Enfin je revins à moi, et je me hâtai de quitter ce lieu, où j'espérais bien n'avoir plus rien à démêler. Je commençai à remplir d'or mes poches, ensuite je liai solidement autour de mon cou les cordons de la bourse que je cachai dans mon sein. Je sortis inaperçu du parc, j'atteignis la grande route et je m'acheminai vers la ville. Tandis qu'absorbé dans mes pensées, je me dirigeais vers la porte, j'entendis crier derrière moi : « Mon jeune monsieur ! eh ! mon jeune monsieur, écoutez donc ! » Je me retournai. Une vieille femme me suivait en courant : « Prenez donc garde, monsieur, vous avez perdu votre ombre. — Merci, petite mère. » Je lui jetai une pièce d'or pour son avis charitable, et je passai sous les arbres. A la porte, je fus encore condamné à entendre le fonctionnaire dire : « Où donc ce monsieur a-t-il laissé son ombre? » et, quelques instants après, deux femmes : « Jésus Maria ? le pauvre homme n'a pas d'ombre. » Cela commençait à me chagriner et j'évitai soigneusement de marcher au soleil. Mais cela n'était point partout possible ; par exemple, dans la large rue qu'il me fallait bientôt croiser, pour mon malheur, juste au moment où les enfants sortaient de l'école. Un damné de polisson bossu, — je le vois encore, — ne tarda pas à s'apercevoir qu'il me manquait mon ombre. Il me tra-

hit par de grands cris à toute la gaminerie littéraire du faubourg, qui commença à me poursuivre de ses critiques[1] et à me lancer de la boue.

« Les gens rangés ont pour habitude de prendre avec eux leur ombre, quand ils vont au soleil. » Pour m'en délivrer, je jetai l'or à pleines mains au milieu d'eux et je sautai dans une voiture de place, où des âmes compatissantes m'aidèrent à me réfugier.

Dès que je me vis seul dans cette voiture, je me pris à pleurer amèrement. Je commençais à soupçonner qu'autant l'or l'emporte ici-bas sur le mérite et sur la vertu, autant l'ombre était estimée plus haut que l'or même. Qu'allais-je devenir, grand Dieu !

J'étais encore tout consterné, quand la voiture s'arrêta devant mon ancienne hôtellerie. Je frémis rien qu'à la pensée de remettre le pied dans cette misérable mansarde. Je fis descendre mes effets, reçus avec mépris mon misérable paquet, jetai quelques pièces d'or et j'ordonnai au cocher de me conduire à l'hôtel le plus en réputation. La maison était au nord, je n'avais pas à redouter le soleil. Je renvoyai le cocher en lui donnant de l'or, je me fis conduire dans le plus bel appartement, sur la rue, et je m'y enfermai le plus tôt possible.

Que penses-tu que je fis alors ? — ô mon cher Chamisso, l'avouer, même à toi, me fait rougir. Je tirai de mon sein la malheureuse bourse, puis, avec une sorte de rage qui, semblable à un incendie, s'accroissait d'elle-même, j'y puisai de l'or, et de l'or, et de l'or, et toujours plus d'or, et je le répandis sur le plancher, et je marchai dessus, et je le fis tinter, et, repaissant mon pauvre cœur de cet éclat, de ce bruit, j'entassai sans cesse le métal sur le métal, jusqu'à ce qu'en-

1. Recensiren, qui ne s'applique qu'à la critique des ouvrages littéraires ou scientifiques, continue la charmante plaisanterie ; literarische Straßenjugend. Le substantif dérivé de ce verbe, *recension*, est passé dans la langue française.

fin, tombant moi-même harrassé sur cette riche couche, je me vautrai dans l'or et m'y enfonçai. Ainsi se passèrent le jour et le soir ; ma porte resta close ; la nuit me trouva étendu sur 'or, et c'est là que me vainquit le sommeil.

Chamisso.

IV.

DESCRIPTIONS.

L'APOLLON DU BELVÉDÈRE.

De toutes les œuvres de l'antiquité qui ont échappé à la destruction, la statue d'Apollon est celle qui réalise l'idéal le plus élevé de l'art. Cette statue surpasse toutes les autres images du même dieu, autant que l'Apollon d'Homère surpasse celui qui a été dépeint par les poëtes suivants. Sa taille est au-dessus de celle de l'homme, et sa pose est pleine de majesté [1]. Un printemps éternel, pareil à celui qui règne dans les champs fortunés de l'Élysée, respire dans la jeunesse virile de son beau corps et se joue doucement sur la fière structure de ses membres [2].

Pénètre par la pensée dans l'empire des beautés incorporelles, essaye de devenir créateur d'une nature céleste, et de remplir ton esprit d'images qui s'élèvent au-dessus de la matière ; car ici il n'y a rien de mortel, rien de ce qu'exigent les besoins de l'humanité. Ce corps n'est ni échauffé par des veines ni mû par des nerfs ; mais un esprit céleste, répandu comme une onde caressante, remplit pour ainsi dire tous les contours de cette figure. Le dieu a poursuivi le serpent Python contre lequel il a tendu son arc pour la première fois ; et, dans sa course rapide, il l'a atteint et immolé. De la hauteur de sa satisfaction, son regard sublime s'enfonce pour ainsi dire dans l'infini et bien au delà de sa victoire. Le dédain siége sur ses

1. Témoigne de la majesté qui le remplit.

2. La traduction littérale de quelques phrases de ce morceau serait ridicule, comme il est facile de s'en convaincre.

lèvres, et le courroux qu'il contient gonfle ses narines et monte jusqu'à son front orgueilleux. Mais le calme et la sérénité répandus sur lui n'en sont pas troublés, et son œil est plein de douceur comme si le dieu était au milieu des muses désireuses de lui prodiguer leurs caresses. Dans aucune des images qui nous restent de lui et qui sont l'objet du culte de l'art, le père des dieux n'approche de la grandeur avec laquelle il se manifeste à l'intelligence du poëte divin [1] comme dans les traits que nous offre ici le fils; ici comme chez Pandore sont réunies les beautés particulières de tous les autres dieux.

C'est le front de Jupiter prêt à enfanter [2] la déesse de la Sagesse; des sourcils qui, par leur mouvement, annoncent la volonté du dieu; l'œil majestueusement modelé de la reine des déesses. Comme les tendres et flexibles rejetons du noble pampre, sa noble chevelure joue autour de cette tête divine comme si elle était agitée par une douce brise. Elle semble parfumée [3] de la céleste ambroisie, et liée au sommet de sa tête avec une élégance séduisante par la main des Grâces.

A l'aspect de cette œuvre admirable de l'art, j'oublie tout le reste, et je prends moi-même une noble attitude pour la contempler dignement. Sous l'influence d'une religieuse admiration, ma poitrine semble se dilater et s'élever comme celle de la Pythie possédée de l'esprit prophétique [4], et je me sens transporté en esprit à Délos et dans les bois sacrés de Lycie qu'Apollon honorait de sa présence; car l'image que je contemple paraît recevoir le mouvement et la vie comme la beauté créée par Pygmalion. Comment peindre et décrire ce chef-

1. Homère.

2. Schwanger est *le gravidus* des latins. Notre adjectif français n'étant jamais pris dans le sens métaphorique ne saurait être employé au masculin.

3. Ointe de l'huile des dieux.

4. Comme celle que je vois gonflée par l'esprit de divination.

d'œuvre divin? Il faudrait que l'art lui-même m'inspirât et conduisît ma main pour remplir l'esquisse que je viens de tracer. L'idée que j'ai donnée de cette statue je la mets à ses pieds comme les guirlandes de ceux qui ne pouvaient atteindre la tête des divinités qu'ils voulaient couronner.

Winkelmann.

LES CINQ SENS DE L'HOMME.

Le corps de l'homme est évidemment destiné, non à marcher sur quatre pattes comme les animaux, mais à se tenir debout sur le sol dans une attitude droite et majestueuse[1]. De cette manière, la vue des objets situés au-dessus de lui et dans la voûte céleste lui est rendue extrêmement facile. Les sens ont pour mission de lui faire connaître tout ce qui l'environne; par eux, il doit entrer en relation intime avec le reste de l'univers. C'est pour cela que les organes des sens ont été placés dans la tête comme dans la position la plus convenable, et qu'ils ont été merveilleusement adaptés aux fonctions qu'ils doivent remplir.

Comme gardiens, *les yeux* occupent la partie la plus élevée, afin de pouvoir, conformément à leur destination, planer autant que possible sur les objets. L'œil tout entier est glissant afin de pouvoir éviter la rencontre de ce qui pourrait lui nuire; il est mobile afin de pouvoir à volonté diriger le regard de côté ou d'autre. Fourreau de l'œil, les paupières sont aussi molles que possible afin de n'être point nuisibles à cet organe; elles sont aussi disposées de la manière la plus commode pour couvrir et voiler la pupille, et la Providence a voulu que cela eût lieu un nombre incalculable de fois, et avec la plus grande rapidité. Les paupières sont défendues par les cils comme par une palissade. Ceux-ci repoussent ce que l'air

1. Voyez le passage de Lucrèce qui exprime la même idée en beaux vers.

en mouvement pourrait lancer dans l'œil ouvert, et en se fermant hermétiquement ils protégent dans le sommeil l'œil enveloppé par les paupières. L'œil est renfermé dans une cavité, et sa sûreté est garantie par les parties saillantes qui l'environnent. Fortement proéminent, l'os frontal est, en outre, couvert par les sourcils, qui dirigent de côté la sueur découlant de la tête et du front. Les os situés au-dessous de l'œil forment aussi une légère saillie qui protége l'œil par en bas. La position du nez est telle que, semblable à une cloison placée entre les deux yeux, il sert aussi à les protéger.

Comme *les oreilles* sont destinées à percevoir le son qui tend à s'élever par le mouvement naturel de l'air, c'est avec sagesse qu'une place élevée leur a été assignée. L'entrée de cet organe est toujours ouverte, car nous avons besoin de ce sens, même dans le sommeil, et c'est par lui que nous pouvons être réveillés. Le conduit externe est tortueux, afin que tout n'y puisse pénétrer directement. En outre, la nature a tapissé ce conduit d'une substance grasse semblable à de la glu, et dans laquelle doivent s'empêtrer les plus petits insectes qui tombent dans l'oreille. Le rebord externe, que nous nommons proprement oreille, fait saillie au dehors, d'une part, afin de protéger l'organe; et, d'autre part, afin d'éviter que le son ne glisse en passant légèrement avant d'être amené jusqu'à l'ouïe. Le conduit auditif est osseux et très-contourné, car ces deux qualités renforcent le son.

Le nez est situé à la tête, parce que toutes les odeurs se dirigent vers le haut; et comme en même temps il est le juge des aliments et des boissons, c'est dans un but très-sage qu'il est placé dans le voisinage de la bouche. Le nez devait, il est vrai, rester ouvert, parce qu'il a sans cesse à remplir son office; mais afin que rien de nuisible ne puisse s'élever trop haut, il était nécessaire que le conduit allât en se rétrécissant. Enfin, pour que la poussière et autres objets pussent être expulsés, il devait être dans un état permanent d'humidité.

Le goût, qui a pour fonction de distinguer la nourriture que nous prenons, a son siége dans le conduit du boire et du manger. Cet organe est lui aussi parfaitement abrité. La bouche le renferme, d'abord pour en rendre l'usage très-commode, et ensuite afin d'éviter qu'il ne s'émousse.

Le toucher est également répandu sur toute la surface du corps, afin que nous puissions être avertis de l'impression des objets extérieurs et des atteintes du froid et du chaud.

Pour produire les sons divers qui constituent *le langage*, et par lesquels l'âme humaine exprime ses pensées, la nature a employé des instruments d'un art incroyable. *La trachée-artère* amène dans la bouche l'air qui devient son ou voix humaine ; *la langue* adoucit le son, le fortifie ou le modère à volonté ; *les dents* et d'autres parties de la bouche concourent aussi à ce résultat.

S'il fallait que *les bras* et *les mains* pussent se mouvoir librement de tous côtés, et s'acquitter de fonctions diverses à l'égard de toutes les parties de l'organisme, la place qu'ils occupent était la seule qu'ils devaient avoir. Quelle adresse ne donnent pas les diverses articulations qui, dans la main, deviennent de plus en plus délicates et déliées ! Par là seulement l'homme pouvait arriver à l'habileté dans la peinture, la sculpture, la musique. C'est seulement à l'aide des bras et des mains qu'il a pu cultiver les champs, bâtir des maisons, se procurer des vêtements et des milliers d'ustensiles, se livrer à la navigation, dompter des animaux plus vigoureux que lui, et mettre en œuvre à sa fantaisie et de la manière la plus variée la nature et les éléments.

C'est ainsi que, par les organes qui lui ont été départis, par sa constitution solide, mais en même temps très-flexible et propre à tous les mouvements, l'homme a été mis en état d'exécuter ce que, conformément à sa nature, l'âme veut et commande pour la conservation, la protection et le plaisir de l'homme.

J.-G. Sulzer.

ASPECT DE LA GRÈCE.

La triple Grèce dont nous parlons est une côte entourée par la mer et découpée par des golfes, ou plutôt, un amas d'îles ; Grâce à sa position, elle put recevoir de très-bonne heure, non-seulement des habitants, mais des germes de civilisation ; aussi, cette situation particulière et le caractère du peuple qui, par des entreprises et des révolutions précoces, se mit en harmonie avec le sol qu'il habitait, amenèrent-ils à l'intérieur une circulation des idées, et à l'extérieur, une activité énergique refusées par la nature aux nations du grand continent. Enfin, l'époque où apparut la culture grecque, le degré de civilisation, non-seulement des peuples circonvoisins, mais de l'humanité entière, tout cela contribua à faire des Grecs un peuple privilégié qui n'est plus et ne sera plus jamais [1]. Étudions de plus près ce beau problème historique ; ses données, que nous devons surtout aux travaux des érudits allemands, sont là devant nous, amenées presque jusqu'à la solution.

Un peuple restreint qui, loin du rivage de la mer et du commerce des autres nations, habite dans les montagnes, un peuple qui n'ayant reçu ses lumières que d'un seul lieu, les immobilise aussitôt par des lois d'airain ; une pareille nation, dis-je, peut avoir un caractère très-original et le conserver longtemps ; mais il s'en faut de beaucoup que cet idiotisme [2] étroit lui donne cette culture complexe et utile qui ne peut être atteinte que par une concurrence active avec les autres nations. L'Égypte et toutes les contrées de l'Asie nous en offrent des exemples. Si la force qui a façonné notre globe

1. .... A faire des Grecs le peuple qu'ils étaient autrefois, qu'ils ne sont plus maintenant, et qu'ils ne seront plus jamais.

2. *Idiotisme* est pris dans le sens propre.

avait donné une autre forme à ses montagnes et à ses mers, si la suprême destinée qui a posé les limites des nations leur avait assigné une autre origine que les montagnes de l'Asie, si l'Asie orientale avait eu de meilleure heure un commerce maritime et une Méditerranée qu'elle n'a pas dans sa situation actuelle, alors la marche tout entière de la civilisation aurait été changée. Elle ne s'est étendue en descendant vers l'Occident que parce qu'elle n'a pu se diriger et se répandre vers l'Orient.

Si nous considérons l'histoire des îles et des archipels, quelle que soit d'ailleurs la position qu'ils occupent dans le monde, nous trouvons que, plus la colonisation a été heureuse, plus la sphère d'activité qui pouvait se développer dans ces contrées a été facile et complexe, plus enfin les circonstances de temps et de lieu ont été favorables à ce rôle actif, et plus aussi les habitants de ces îles et de ces côtes se sont distingués des habitants de la terre-ferme. Sur le continent, en dépit des dons naturels et de l'habileté acquise, le berger resta berger; le chasseur, chasseur; même le laboureur et l'artiste demeurèrent étroitement liés au sol comme des plantes. Sur toutes les mers, les voyageurs ont trouvé que, dans les îles, les presqu'îles et les côtes heureusement situées, il s'était produit une énergie d'efforts, une liberté de culture qui ne pouvaient prendre naissance sous la pression uniforme des antiques lois de la terre-ferme. Qu'on lise les descriptions des îles de la Société et des Amis; malgré leur éloignement de tout l'univers habité, ces îles sont devenues, jusque dans les ajustements et le luxe, une sorte de Grèce. Même dans plusieurs îles isolées de l'Océan, les premiers voyageurs ont trouvé une douceur et une politesse que l'on aurait vainement cherchées chez les nations continentales. Ainsi donc nous voyons se réaliser en tous lieux cette grande loi de la nature que partout où s'associent, dans un heureux hymen, l'activité et le repos, l'association et la séparation, le libre travail et la jouissance qu'il procure, on voit naître

aussi un mouvement circulatoire dont l'heureuse influence s'étend à la fois, et chez les populations chez lesquelles il s'accomplit, et sur les nations voisines.

Si nous appliquons tout cela à la Grèce, combien n'était-il pas naturel que son peuple se distinguât des habitants des hautes montagnes! La Thrace n'était séparée de l'Asie Mineure que par un petit bras de mer, et, le long de sa côte occidentale, cette contrée était reliée à la Grèce par un détroit parsemé d'îles. L'Hellespont, pourrait-on dire, n'avait été percé, et la mer Égée et ses îles jetées en travers, que pour rendre plus facile le passage dans cette Grèce si riche en golfes, et amener une circulation, une migration continuelles. Aussi, depuis les temps les plus reculés, nous voyons les peuples nombreux de ces côtes parcourir les mers. Déjà, avant le temps de Xercès, les Crétois, les Lydiens, les Pélages, les Thraces, les Rhodiens, les Phrygiens, les Cypriotes, les Milésiens, les Cariens, les Lesbiens, les Phocéens, les Samiens, les Spartiates, les Naxiens, les Érétriens et les Éginètes héritèrent successivement de l'empire des mers, et, longtemps avant que ces puissances maritimes fussent constituées, nous trouvons sur ces rivages des pirates et des aventuriers; si bien, qu'il n'est presque pas de peuple grec qui n'ait émigré plusieurs fois. Depuis les temps antiques, tout est en mouvement à partir des côtes de l'Asie Mineure jusque vers l'Italie, la Sicile, la France; il n'est pas de peuple européen qui ait colonisé une région plus belle et plus étendue que ce peuple grec. On ne veut pas dire autre chose quand on parle du beau ciel de la Grèce. S'il ne s'agissait que du sol inerte, de la fertilité des vallées sillonnées par de nombreux cours d'eau, de plaines abondamment arrosées par de grands fleuves, combien ne trouverait-on pas dans les trois autres parties du monde de beaux climats qui cependant n'ont jamais produit des Grecs. Mais un développement de côtes situées sous un climat aussi favorable aux progrès de la civilisation, à l'activité des petits États; des rivages comme ceux

de l'Ionie, de la Grèce et de la Grande-Grèce, on n'en trouve nulle part sur la terre.

Nous ne nous arrêterons pas longtemps à rechercher de quelles contrées la Grèce reçut ses premiers habitants : ils s'appelaient Pélages. C'étaient des colons qui, même à cette distance, se reconnaissaient les frères des peuples qui habitaient au delà des mers, c'est-à-dire de l'Asie Mineure.

Une race suivit l'autre, une race chassa l'autre. Les Hellènes apportèrent aux antiques Pélages une civilisation nouvelle, et il arriva aussi avec le temps que, réciproquement, des colonies grecques émigrèrent en Asie. Ce fut un grand bonheur pour les Grecs d'être proches voisins de cette belle presqu'île du grand continent, habitée par les peuples de la même famille, et qui les avaient précédés dans la civilisation. Il en résulta que non-seulement leur langue acquit cette originalité et cette unité qu'elle n'aurait jamais obtenues comme mélange de plusieurs idiomes, mais que la nation elle-même, s'associant au développement moral et intellectuel des peuples dont elle était issue et qu'elle avait pour voisins, entretint bientôt avec eux des relations multipliées de paix et de guerre.

L'Asie Mineure est la mère de la Grèce, non-seulement quant à la population, mais aussi dans les traits principaux de sa culture primitive; aussi la Grèce envoya-t-elle à son tour sur les côtes de la mère patrie des colonies dans lesquelles elle put voir se développer une seconde civilisation plus belle encore que la première.

La première habitation des muses grecques a été au nord-est, vers la Thrace. De la Thrace vint Orphée qui humanisa les Pélages tombés dans la barbarie, et introduisit ces cérémonies religieuses qui se répandirent si loin et vécurent si longtemps. Les premières montagnes des muses furent les monts de la Thessalie : l'Olympe, l'Hélicon, le Parnasse, le Pinde.

Dans la Thessalie et la Béotie, qui dans la suite se sont si

peu distinguées par les travaux intellectuels, il n'est pas de source, de fleuve, de colline, de forêt qui n'aient été connus par des chants poétiques et illustrés par eux. Là, coulait la Pénée; là, se trouvait l'agréable Tempé; là, portait ses pas Apollon devenu berger; là, enfin, les géants entassaient les montagnes. C'est au pied de l'Hélicon qu'Hésiode recueillait encore ses traditions de la bouche des muses; en un mot, c'est là que s'est développée d'abord, sous sa forme nationale, la civilisation grecque. C'est aussi de ces contrées que, par l'intermédiaire des races helléniques, est sortie la langue grecque la plus pure dans ses principaux dialectes.

Mais il arriva, nécessairement aussi, que, dans la suite des temps, il se forma sur ces côtes et dans ces îles si diverses, au sein de ces nombreuses migrations et aventures, un autre cycle de traditions qui fut implanté par l'entremise des poëtes dans le domaine de la muse grecque. Il n'y avait guère de petit territoire, de famille célèbre qui ne transportât dans ce domaine ses aïeux ou ses divinités nationales, et c'est précisément cette diversité, forêt impénétrable, si l'on voulait traiter la mythologie grecque comme une dogmatique, qui fit passer dans la sphère de l'esprit national la vie et le mouvement des races particulières. Dans une contrée si divisée, telle peuplade était protégée par sa vallée, telle autre par sa côte et son île, et c'est ainsi que de la longue et active jeunesse des races et des royaumes séparés, sortit et se développa dans ses libres allures la grande pensée de la muse grecque.

Pas de dominateur commun qui imposât aux Grecs leur civilisation; elle naquit au son de la lyre, au milieu des cérémonies sacrées, des jeux et des danses, au milieu des sciences et des arts qu'ils avaient tirés de leur propre fonds; c'est enfin, et surtout par leurs relations multipliées entre eux et avec les autres peuples qu'ils empruntèrent librement, tantôt à une contrée, tantôt à une autre, des mœurs et des lois.

Même dans ses progrès vers la civilisation, le peuple grec fut un peuple libre.

Herder.

RÉVEIL DU PRINTEMPS.

Ne cesse pas de murmurer, petit ruisseau! le doux bruit de tes ondes berce et endort l'orage de mon cœur. O vous qui me conviez à de douces images, contrées solitaires, recevez-moi sous vos ombrages! Aimable printemps, viens, inonde-moi de ta volupté! Laisse-les couler ces larmes de joie pure que ta beauté, toujours nouvelle, arrache à mes yeux tous les ans, et que, libre enfin de la contrainte et du dégoût, mon esprit s'envole doucement sur les ailes légères de mes pensées, et dans un délicieux transport, s'élève jusqu'à des mondes mieux faits pour mon cœur que celui-ci!

Jeune plante qu'éveille maintenant le tiède zéphyr [1], élève ta tête sur ce tendre gazon! Regarde! déjà de nombreuses compagnes t'entourent, développent leurs feuilles délicates, et se parent pour la fête diaprée de Flore. Petits boutons, ouvrez vos calices, et que des flots de parfums versent dans mon âme malade un baume réparateur! Déjà vous vous dépouillez doucement de vos voiles, et un souffle d'une fraîcheur embaumée s'élève vers le soleil devenu plus chaud.

Et bientôt, quel luxe de verdure sur ces hêtres! Alors, le rossignol chantant dans leur feuillage, épanchera en mélodies passionnées, l'ivresse qu'il renferma si longtemps dans son sein.

Jeunes plantes, frêles créatures qu'un souffle flétrit, qui vous a rappelées à l'existence? Qui a de nouveau revêtu votre tige rameuse de tant de magnificence! — Heureuses fleurs! vous croissez sans inquiétude en attendant une nouvelle vie, et moi, les voiles de l'hiver m'enveloppent encore. Ah! quand viendra aussi mon printemps.

1. Nous lisons Lau: au lieu de Blaue.

Où est le zéphyr qui m'éveillera pour une vie nouvelle et la contemplation de nouveaux soleils? C'est l'être qui couvre ces branches noirâtres de rameaux rafraîchissants, et qui revêt d'une magnifique parure cette contrée solitaire, afin que l'homme comprenne les grandes vérités que la nature révèle à son cœur ému. Oui, je l'entends cette puissante harmonie, cette voix qui ne saurait tromper; elle parle à mon cœur, et la douce ivresse dont me pénètrent ses mélodieux accents [1] est le précurseur de mondes plus beaux.

J'entends ton ramage, petit habitant de ces cimes touffues; approche, car, seule, ta voix est digne de retentir dans cette solitude; ta douce chanson me transporte complétement dans ce monde d'innocence que tu habites. Tandis que le gai chardonneret, se balançant sur une branche pliante, répète ses joyeux refreins et chante sa joie au léger peuple ailé, sous la sombre voûte de ce vert feuillage, tu fais entendre, ô charmant rossignol, la charmante mélodie qui résonne au loin dans le silence solennel du bosquet.

Heureux habitants de ces labyrinthes de verdure tissus de lumière et d'ombre, qui élèvent dans les airs leur architecture, aussi gracieuse que hardie, vous vivez sans connaître l'homme à courte vue, l'homme qui ne comprend pas votre nature.

Pauvres humains, écoutez l'histoire véridique que l'hymne sacré d'un habitant du feuillage révéla à mon oreille attentive.

Au commencement des choses, lorsque chaque être créé jouissait de tout le bonheur dont son espèce était susceptible, la raison étendait son empire sur tous les êtres sentants. La race humaine fut la première à se corrompre; elle bâtit des demeures permanentes, et déclara aux autres animaux ses frères une guerre éternelle. Déjà les dieux qui habitaient sur la terre, avaient privé les hommes de leur présence; ils s'é-

1. Où me berce le doux son de ses accents divers.

taient retirés dans les profondeurs des bois, et vivaient sous leur ombre sainte comme dans le temple de la nature. Souvent les bergers pénétraient dans ce sanctuaire pour implorer leur assistance, et maintes fois les dieux exauçaient ces prières émanées d'un cœur pur. « Augustes habitants de cette solitude qui n'a jamais été souillée, ainsi priait un brave jeune homme, ô dieux ! sauvez mon innocence ! Déjà toute vertu est devenue étrangère à mes frères, et, semblable à des vagues furieuses, le vice inonde montagnes et vallées, et menace la race humaine tout entière de la misère et de la mort. A peine reste-t-il dans cette forêt un asile pour l'homme de bien qui honore les dieux. Oh ! sauvez-moi de la destruction générale ! Parmi les êtres que vous avez créés, n'en est-il donc aucun qui ait conservé son innocence primitive ? S'il en est encore oh ! accordez-moi de vivre avec eux dans cette innocente félicité ! Mes offrandes seraient encore plus pures, et mes vœux plus dignes de vous. »

A peine il avait dit, que sa forme humaine disparut et fit place au chantre ailé le plus beau de la forêt. — Depuis cette époque, revêtant le corps léger d'un serin ou d'un rossignol, d'autres âmes tendres et pures vivent heureuses et cachées à tous jamais dans le sanctuaire de la forêt. Leurs délicieuses[1] sensations se répandent en accents harmonieux, que seuls ils peuvent comprendre, et qui sont devenus leur langage ordinaire.

Bienheureux petit peuple dont la destinée reçoit un nouveau prix de chaque jour qui s'éveille, un nouvel attrait de chaque nuit qui s'approche ! Aussitôt que le soleil enflamme de ses premiers rayons la pourpre blafarde de l'aurore, vos chants d'amour appellent votre heureuse compagne. Lorsque l'astre du jour s'élevant à l'horizon, le citadin sans âme soupire sous le fardeau de son corps, et que les fleurs s'inclinent sur leurs tiges fatiguées, exempts de soucis, vous voltigez avec les zé-

1. Paradisiaques.

phyrs à travers la fraîche obscurité des forêts; enfin, lorsque le soir arrive avec son éclat plus doux, vous sautillez de branche en branche dans vos demeures rafraîchies, et l'hymne du sommeil que font entendre vos voix réunies me révèle l'inexprimable félicité de la vertu et de l'innocence.

Bonstetten.

VOYAGE DE NAPLES A ISCHIA.

C'était une nuit d'une pureté sans égale! Les étoiles seules éclairaient la terre et la Voie lactée était d'argent. Une seule allée entrelacée de pampres conduisait à la superbe ville. De tous côtés on entendait les bruits divers des conversations et des chants lointains. Des sombres forêts de châtaigniers, des coteaux éclairés par la lune, les rossignols s'appelaient l'un l'autre. Une pauvre jeune fille, que nous avions prise avec nous et qui s'était endormie, répétait en rêvant les sons qui frappaient ses oreilles. Et puis, réveillée à demi, encore sous l'impression du songe qui l'avait agitée, elle promenait autour d'elle des regards étonnés et souriants. Une légère voiture à deux roues nous dépassa sur la route; le voiturier debout sur le timon, chantait aussi. Profitant de la fraîcheur de la nuit, des femmes portaient à la ville des corbeilles de fleurs. Les émanations les plus suaves s'élevaient de ces calices embaumés et se répandaient au loin dans les airs[1], et le cœur et les poumons respiraient à l'envi ce philtre amoureux. Brillante comme un soleil, la lune trônait au haut du ciel et l'horizon était doré par les étoiles. Pas un nuage au firmament; seulement à l'est, on apercevait une sombre colonne de fumée : c'était le Vésuve.

Fort avant dans la nuit, vers deux heures, nous fîmes notre entrée dans la grande et splendide cité où le mouvement du

1. Dans le lointain, près de nous, embaumaient des paradis entiers de calices de fleurs.

jour durait encore [1]. Une foule joyeuse remplissait les rues; les balcons se renvoyaient les chants; sur les terrasses, les lampes brillaient à travers les fleurs et les arbres verts. Le carillon des horloges animait encore la scène [2] et les rayons de la lune semblaient répandre la chaleur avec la lumière [3]. De temps à autre, on apercevait sous quelque portique un homme endormi, comme s'il eût fait la méridienne. — Dian, qui n'était étranger nulle part [4], fit arrêter la voiture au sud, du côté de la mer et s'enfonça dans les détours de la ville, afin d'organiser, par l'intermédiaire d'anciennes connaissances, les moyens de nous transporter à Ischia, assez de bonne heure, pour que, au lever du soleil, nous pussions de la pleine mer, contempler Naples dans toute sa splendeur avec son golfe et sa longue ligne de côtes. La jeune Ischianaise s'enveloppa de son voile bleu pour se garantir des cousins et s'endormit sur le sable noir de la grève.

Pour moi, je me promenais seul de côté et d'autre, oubliant la nuit et le repos [5]. La mer dormait; la terre semblait éveillée. La lune s'inclinait déjà vers le Pausilippe, et, à sa lueur incertaine, je contemplais cette ville splendide, frontière de l'empire des ondes, ces amphithéâtres de palais échelonnés les uns au-dessus des autres, jusqu'au point où surgit le château Saint-Elme, comme un lis au milieu d'un bouquet verdoyant. De ses deux bras, la terre étreignait la mer. Sur son bras droit, le Pausilippe, elle étendait au loin dans les eaux les vignobles en fleur; sur le gauche, qui portait des villes, elle entourait les vaisseaux et les vagues et les pressait sur son sein. Comme un sphinx, l'anguleuse Capri découpait à l'horizon sa sombre silhouette et gardait la porte du golfe. Derrière la ville, la fumée du volcan s'élevait

1. Où le jour vivant continuait à fleurir.
2. Augmentait le jour.
3. Et la lune semblait chauffer.
4. Connaissant toutes les relations (Germ.).
5. Pour moi il n'y avait aucune nuit et aucune maison.

dans l'éther et parfois, des étincelles se jouaient entre les étoiles.

Bientôt la lune disparut derrière les ormes du Pausilippe ; la ville s'enveloppa de ténèbres ; le tumulte de la nuit s'évanouit peu à peu ; les pêcheurs quittèrent leurs barques, éteignirent leurs torches et se couchèrent sur le rivage. A son tour, la terre sembla s'endormir et la mer se réveiller. Une brise soufflant de la côte, agita les ondes tranquilles. — Vivement éclairée par la lune, Sorrente, taillée en croissant, reluisait comme une plaine argentée. La colonne de fumée du Vésuve fut balayée, et, du haut du cratère, une aurore pourprée s'étendit sur la côte comme sur un monde fantastique.

A demi voilé par le crépuscule, le jour naissant était plein de rêves juvéniles. Comme l'écho, le paysage, la montagne, la côte ne répètent-ils pas d'autant plus de syllabes qu'elles sont plus éloignées ! — Combien je trouvais de jeunesse dans l'univers et dans mon cœur ! Dans cette aurore était concentrée l'aurore de ma vie !

Mon ami revint ; tout était prêt ; les bateliers à leur poste. Nous éveillâmes Agathe [1] et nous nous embarquâmes au moment où la pourpre du matin enflammait la cime des montagnes. Poussé par la brise, notre léger esquif vola vers la haute mer.

Avant que nous eussions doublé le promontoire du Pausilippe, le soleil, qui semblait surgir du cratère du Vésuve, s'élevait lentement dans le ciel [2] et la terre et la mer étaient en feu. Naples, avec son hémicycle de palais empourprés par l'aurore, son port plein d'une forêt de mâts aux bannières flottantes, ses villas entassées sur le flanc de la montagne jusqu'à la grève, son château Saint-Elme au trône verdoyant, était là devant nous, s'élevant majestueusement entre deux montagnes, en face de la mer.

1. Pour la joie.

2. Le cratère du Vésuve lançait lentement dans le ciel son fils ardent le soleil.

Quand nous eûmes dépassé le Pausilippe, nous aperçûmes de loin l'Époméo, se dressant au milieu d'Ischia, comme un géant à la tête chauve et blanche, ayant pour ceinture une forêt. Peu à peu les îles nous apparurent successivement, comme autant de villages jetés çà et là sur la plaine liquide et les promontoires s'enfonçaient fièrement dans les flots écumeux. Alors, avec plus de vie et de puissance que la terre desséchée, morcelée, engourdie, s'épanouit à nos yeux l'empire des ondes qui rassemble dans son sein toutes les forces, depuis le torrent et la vague, jusqu'à la goutte d'eau. O élément tout-puissant et cependant plein de mansuétude! tu t'élances avec furie contre les côtes et tu les dévores, et tes bras de polype étreignent en tous sens la terre et rongent ses contours [1]; mais d'un autre côté, domptant les torrents sauvages, tu les transformes en ondes paisibles; doucement tu caresses tes petits enfants, les îles; tu caresses la main qui pend hors de la gondole et tes flots jouent devant nous, bercent mollement notre nacelle et jouent encore derrière nous.

Pendant que nous passions devant cette petite Nisita, où jadis Brutus et Caton cherchèrent un refuge après la mort de César; devant, l'enchanteresse Baya et le magique château où, jadis, trois Romains arrêtèrent le partage du monde; devant cet immense promontoire, sur lequel s'élevaient les maisons de plaisance des Romains célèbres; devant la montagne de Cumes consacrée par le souvenir de Linternum où vécut et mourut Scipion l'Africain;.... un souffle de la vie de ces géants [2] pénétra dans mon âme et je dis à mon ami : « Quels hommes c'étaient!.... A peine apprenons-nous incidemment dans Pline ou dans Cicéron qu'un d'eux avait ici une villa, ou que Naples existait.... Dans cette nature luxuriante [3], la mer glaciale de l'Allemagne et de l'Angleterre, les sables de l'Arabie, partout leurs lauriers croissent égale-

1. Et avec tes bras de polype creusants tu t'attaches au globe entier.
2. De ces vieux grands.
3. Cette mer de joie de la nature.

ment.... Dans les déserts, comme dans les paradis, leurs cœurs virils battaient d'une égale force ; et pour ces âmes universelles, il n'y avait pas d'autre demeure que l'univers entier. Pour de telles âmes, les sentiments l'emportent, en quelque sorte, sur les actions ; et, en présence du spectacle qui s'offre à nos regards, un Romain pouvait être sublime, rien qu'en pleurant de joie! dis-moi, Dian, est-ce notre faute à nous, hommes nouveaux, si nous vivons si tard derrière leurs ruines! »

Jeunesse et ruines, passé écroulé et éternelle exubérance couvrent le rivage de Misène et toute la côte à perte de vue.... Sur les urnes cinéraires brisées des dieux défunts, sur les temples en ruines de Mercure et Diane, jouaient la vague capricieuse et l'éternel soleil.... Des piliers de ponts écroulés, des colonnes de temples ou des arceaux isolés faisaient entendre de graves paroles au milieu de cette vie surabondante.... Les noms antiques et sacrés des champs Élyséens, de l'Averne, de l'Achéron existent encore sur la côte.... Les fragments de roches et les décombres de temples gisent pêle-mêle sur la lave bariolée.... Tout vivait, tout fleurissait. — La jeune fille et les bateliers chantaient ; les montagnes et les îles grandissaient aux rayons ardents du jour ; les dauphins suivaient notre nacelle en se jouant ; sur nos têtes les alouettes planant dans l'éther faisaient entendre leurs cris joyeux ; et de tous les points de l'horizon, des navires cinglaient vers nous et passaient avec la rapidité de la flèche. La nature étalait devant moi ses créations multiples où débordait la vie, et résonnait comme un instrument gigantesque dont les cordes auraient été tendues du Vésuve et du Pausilippe à l'Époméo [1].

Soudain un coup de tonnerre retentit dans l'azur du ciel, au-dessus de la mer : « Pourquoi pâlissez-vous? me dit la

1. Il y avait devant moi divine exubérance et mélange du monde; les cordes frémissantes de la vie étaient tendues à partir du sentier latéral du Vésuve et du Pausilippe jusqu'à l'Époméo.

jeune fille? Ce n'est que le Vésuve. » Le Vésuve c'était un dieu pour moi.... Que dis-je? Le ciel, la terre et la mer m'apparaissaient comme trois divinités : il me semblait qu'au souffle de cette tempête matinale les feuillets du livre de la vie se déroulaient en frémissant et que j'y lisais nos songes et leur explication.

Peu de temps après, nous abordâmes sur une côte qui serpentait vers le nord et semblait n'être que le pied d'une montagne : c'était la charmante Ischia!

J. P. Richter.

LES ÎLES DE LA SOCIÉTÉ.

C'était par une matinée d'une beauté à défier toutes les descriptions des poëtes, que nous aperçûmes l'île d'O-Tahiti, à deux lieues devant nous. Le vent d'est qui nous avait accompagnés jusqu'alors, s'était apaisé, et une légère brise, soufflant de la terre, nous apportait les parfums les plus rafraîchissants et les plus exquis, et ridait la surface des eaux. Des montagnes couronnées de forêts élevaient, sous des formes diverses et pleines de majesté, leurs cimes orgueilleuses, enflammées par les premiers rayons du soleil. Au-dessous, le regard découvrait un amphithéâtre de collines aux douces pentes, couvertes de bois comme les montagnes, et associant les nuances multiples du vert aux teintes brunes de l'automne. En avant s'étendait la plaine ombragée par des arbres à pain couverts de fruits et d'innombrables palmiers élevant bien au-dessus d'eux leurs fronts altiers. Tout semblait encore plongé dans un profond sommeil; l'aurore blanchissait à peine; et des ombres silencieuses planaient encore sur le paysage. Peu à peu, il fut possible de distinguer sous les arbres quantité de maisons et une foule de canots qu'on avait tirés sur la grève. A une demi-lieue du rivage et parallèlement à la terre, courait une ligne d'écueils à fleur d'eau sur lesquels les flots venaient se briser en écumant;

mais, derrière eux, la mer était unie comme un miroir et promettait le mouillage le plus sûr. Maintenant, le soleil illumina graduellement la plaine; les habitants s'éveillèrent, et le tableau commença à s'animer.

A peine les insulaires eurent-ils aperçu les grands navires sur la côte, que quelques-uns d'entre eux coururent au rivage, poussèrent leurs canots à la mer et ramèrent vers nous. En quelques instants ils arrivèrent à l'ouverture du riff[1] et une de ces barques vint si près de nous que nous pûmes la héler. Deux hommes presque nus avec une espèce de turban sur la tête et une écharpe autour des hanches étaient assis dedans. Ils brandissaient dans l'air une grande feuille verte et s'approchèrent en poussant à plusieurs reprises le cri de : *Tayo!* que, sans peine et sans dictionnaire, nous pûmes interpréter comme un salut amical. Ils s'avancèrent à force de rames jusque sous la poupe du vaisseau, et nous nous empressâmes de leur descendre un présent de verroteries, de clous et de médailles. A leur tour, ils nous présentèrent une tige verte de bananier qui, chez eux, est le symbole de la paix, et nous prièrent de l'attacher au navire de façon que tout le monde pût la voir. Pour nous conformer à ce désir, nous la fixâmes aux haubans du grand mât et nos nouveaux amis retournèrent à terre. A peine quelques instants s'étaient-ils écoulés, que l'on vit le rivage couvert d'une foule d'hommes qui regardaient vers nous, tandis que d'autres, pleins de confiance dans le traité de paix que nous venions de conclure, poussaient dans la mer leurs canots chargés des productions du pays. En moins d'une heure, nous fûmes entourés d'une centaine de ces embarcations montées par une, deux, trois et quelquefois quatre personnes. Leur confiance en nous était telle, qu'ils vinrent tous sans armes. De toutes parts retentissait le *Tayo* amical, et nous le répétions avec le plaisir sincère et cordial que nous inspirait un

1. Long banc de sable ou de rochers.

changement si favorable dans nos relations. Ils apportaient en abondance des noix de cocos, des bananes, des fruits de l'arbre à pain et d'autres végétaux, qu'ils échangèrent avec beaucoup d'empressement contre des verroteries et des petits clous. Des coupons d'étoffes, des hameçons, des haches de pierre et des ustensiles de toute sorte furent également mis en vente et trouvèrent bien vite des acheteurs. La multitude de canots qui allaient et venaient entre notre navire et la côte offrait un magnifique spectacle qu'on pouvait comparer à une foire sur l'eau. Par la fenêtre de la cabine, je commençai aussitôt un trafic de curiosités naturelles, et, dans une demi-heure, j'avais déjà recueilli deux ou trois espèces d'oiseaux inconnus et un grand nombre de poissons nouveaux pour moi. Les couleurs de ces derniers étaient d'une beauté exceptionnelle, tant que durait la vie. Aussi, j'employai cette matinée à les dessiner et à fixer ces nuances chatoyantes avant que la mort les fit disparaître.

Les hommes qui nous entouraient avaient autant de douceur dans leurs traits que de bienveillance dans leurs manières. Ils étaient à peu près de notre taille. Pâles, d'un brun d'acajou avec des yeux et des cheveux noirs, et portaient un morceau d'étoffe de leur propre fabrication autour des reins et un autre roulé en forme de turban autour de la tête.

Les femmes qui se trouvaient parmi eux étaient assez jolies pour attirer les regards d'Européens séparés depuis bien longtemps[1] de leurs compatriotes. Leur costume consistait en une pièce d'étoffe, percée dans le milieu d'un trou pour passer la tête, et descendant devant et derrière jusqu'au genou; par-dessus elles portaient un autre tissu aussi fin que de la mousseline, aux plis variés et élégants, qui entourait le corps, un peu au-dessous du sein comme une tunique, dont une partie était parfois rejetée sur l'épaule avec beaucoup de grâce. Si ce costume n'avait pas la beauté accomplie des dra-

1. An el jour. Le nombre déterminé pour l'indéterminé. (Germ.)

peries admirées dans les statues grecques, il n'en est pas moins vrai qu'il surpassa de beaucoup notre attente, et qu'il nous parut incomparablement plus favorable aux formes humaines que tous ceux que nous avions vus jusqu'alors. Les deux sexes étaient ornés, ou plutôt défigurés, par d'étranges stigmates noirs, déjà décrits par d'autres voyageurs, et qui résultent de piqûres faites sur la peau, que l'on frotte ensuite avec une couleur noire. Chez les hommes de la basse classe, qui allaient nus pour la plupart, on voyait principalement ce tatouage sur les flancs; preuve évidente que le goût de la parure est général chez les hommes, et que tous ont songé à rehausser, d'une manière ou d'autre, leurs avantages personnels. Peu de temps après, plusieurs de ces bonnes gens revinrent à bord. Une extrême douceur, qui est un des traits essentiels de leur caractère national, se révélait dans tous leurs gestes et leurs actes, et donnait matière aux réflexions de quiconque étudie le cœur humain. Les signes extérieurs par lesquels ils essayaient de nous exprimer leur sympathie étaient de diverses sortes. Quelques-uns nous prenaient les mains, d'autres s'appuyaient sur nos épaules, d'autres enfin nous embrassaient; en même temps ils admiraient la blancheur de notre peau, et écartaient parfois nos vêtements de notre poitrine comme pour se convaincre que nous étions faits comme eux.

Dès qu'ils s'aperçurent que nous avions envie d'apprendre leur langue, parce que nous demandions les noms des objets les plus usuels, ou que nous les leur disions d'après le vocabulaire des voyageurs qui nous avaient précédés, ils se donnèrent beaucoup de mal pour nous instruire, et ils manifestaient leur joie quand il nous arrivait de rencontrer la prononciation exacte d'un mot. Pour ce qui me concerne, aucune langue ne me parut plus facile que celle-là. Toutes les consonnes dures et sifflantes en sont bannies, et presque tous les mots finissent par des voyelles; il ne faut pas autre chose qu'une certaine finesse d'ouïe pour distinguer les diverses

modifications des voyelles qui, naturellement, doivent être très-multipliées dans une langue bornée à un si petit nombre de consonnes; mais, une fois cette différence saisie, la conversation est fort agréable et harmonieuse. Entre autres propriétés de cette langue, nous remarquâmes aussitôt que l'*o* et l'*e*, par lesquels commencent la plupart des substantifs et des noms propres mentionnés dans le premier voyage de Cook, ne sont autre chose que l'article qui, dans un grand nombre de langues orientales, précède le nom, et que, dès lors, je supprimerai ou séparerai par un trait dans le cours de ce récit. J'ai déjà remarqué ci-dessus que M. de Bougainville avait eu la chance de découvrir immédiatement le véritable nom de l'île sans article, et, dans la relation de son voyage, il l'a exprimé, avec toute l'exactitude que comporte la nature de la langue française, par le nom de Taïti. Cependant les Indiens le prononcent avec une légère aspiration, c'est-à-dire : Tahiti.

J. Forster.

LA FORÊT BRÉSILIENNE.

En essayant de tracer ici un tableau de l'intérieur d'une forêt vierge des tropiques, nous ne devons pas oublier d'appeler l'attention sur les rapports existants entre les individus isolés, au point de vue de l'instinct de conservation. Avec une vie si exubérante, une tendance si énergique au développement, le sol des tropiques lui-même, malgré sa luxuriante fécondité, ne peut fournir en quantité suffisante la substance nutritive; aussi, l'instinct de conservation détermine-t-il, entre ces végétaux gigantesques, une lutte incessante, et le déboisement s'opère dans des proportions encore plus considérables que dans nos forêts. Les arbres déjà parvenus à une haute croissance, et qui ont besoin d'une grande abondance de sucs nutritifs, ressentent l'influence de leurs voisins encore plus puissants, s'arrêtent soudain dans leur développement,

faute de nourriture, et, en peu de temps, ils deviennent la proie des forces générales de la nature, qui les livre à une rapide destruction Après quelques mois d'atrophie, on voit les arbres les plus magnifiques rongés par les fourmis et autres insectes, envahis par la pourriture des racines au sommet, jusqu'à ce qu'enfin ils s'écroulent avec fracas, à la grande terreur des solitaires habitants de la forêt. Généralement, les cultivateurs ont fait la remarque que les arbres isolés au milieu de plusieurs autres d'une essence différente sont plus facilement opprimés par ces derniers. Une culture régulière, à laquelle on n'a pas encore songé dans ces forêts si peu habitées doit donc, à l'avenir, avoir pour objet, non d'entasser les plants dans un étroit espace, mais bien, au contraire, de les tenir à distance convenable.

Dans ces forêts primitives, le monde animal n'est pas moins remarquable que le monde végétal. Transporté pour la première fois dans ces contrées, le naturaliste ne sait ce qu'il doit admirer le plus dans les animaux, des formes, des couleurs ou des sons. Le milieu du jour excepté, où tous les êtres vivants de la zone torride cherchent le repos et l'ombre, et où un calme solennel règne sur cette nature tropicale inondée de soleil, chaque heure de la journée appelle un monde nouveau de créatures : Le matin s'annonce par le mugissement des singes hurleurs, les coassements aigus et graves du graisset et du crapaud et le cri monotone des cigales et des sauterelles. Le soleil en s'élevant à l'horizon a-t-il dissipé les vapeurs qui le précèdent, alors toutes les créatures saluent avec allégresse le jour nouveau : les guêpes quittent leur nid d'un pied de long suspendu aux branches, les fourmis sortent de leurs demeures de terre glaise artistement construites, dont elles couvrent le tronc des arbres, et commencent leurs pérégrinations dans les sentiers tracés par elles; il en est de même des termites, qui fouillent le sol en tout sens. Les papillons les plus bigarrés rivalisent d'éclat avec les couleurs de l'ac-en-ciel, et notamment de nombreuses

hespérides, volent de fleur en fleur, cherchant leur nourriture dans les clairières, ou bien, rassemblés par troupes, s'assoleillent sur les marges sablonneuses des frais ruisseaux. Le ménélas aux reflets d'azur, le nestor, l'adonis, le laerte, l'idea d'un blanc bleuâtre, et le grand euriloche aux ailes parsemées d'yeux, prennent leur essor comme des oiseaux, à travers les humides vallées et les halliers verdoyants. La feronia au vol bruyant s'élance comme un trait d'arbre en arbre, tandis qu'immobile et collé au tronc, le bibou, le plus grand des papillons nocturnes, attend la venue du soir. Des myriades de scarabées, brillant du plus vif éclat, bourdonnent dans l'air et scintillent comme des pierreries sur la fraîche verdure des feuilles ou la corolle embaumée des fleurs. De tous côtés, on voit ramper des lézards, remarquables par leurs formes, leur taille ou la richesse de leurs nuances. Avides de soleil, des serpents venimeux ou inoffensifs, aux tons blafards ou surpassant l'émail des fleurs, sortent de la feuillée, des cavités des vieux troncs ou du sol, s'entrelacent aux branches, et épient les insectes ou les oiseaux. A partir de ce moment, tout est plein d'une vie active : les écureuils, les singes, sortant de l'intérieur de la forêt, se dirigent vers les plantations d'un air de curiosité, et sautent d'arbre en arbre en sifflant et en glapissant. Le jacus, semblable à la poule, les hoccos et les colombes, descendent des branches et errent çà et là sur le sol humide de la forêt. D'autres oiseaux aux formes étranges, au splendide plumage, voltigent, solitaires ou par troupes, à travers les halliers embaumés; les perroquets verts, bleus ou rouges, rassemblés au sommet des arbres ou volant vers les plantations et les îles, remplissent l'air de leur babil croassant; le toucan tire de son gros bec creux des sons pareils au bruit d'une crécelle, et ses accents plaintifs appellent la pluie. Les piroles affairés se glissent hors de leurs longs nids pendants, en forme de bourses, pour rendre visite aux oranges mûres, et ceux d'entre eux qui font sentinelle annoncent par leurs cris aigres et perçants

l'approche de l'homme; les moucherolles solitaires, à l'aguet des insectes, s'élancent des arbres ou des arbustes, et dans leur vol rapide saisissent le ménélas qui se berce dans l'air, ou le brillant scarabée qui bourdonne. Cependant, cachée dans le fourré, la grive amoureuse exhale sa joie en douces mélodies; les pipres bavards se livrent à leurs ébats dans les broussailles, et, pour tromper le chasseur, répètent tantôt d'un côté tantôt d'un autre, leur chant semblable à celui du rossignol, tandis qu'au loin retentissent les coups de bec du pic sur l'écorce des arbres. Dominant tous ces bruits divers, l'uraponga, perché sur les plus hautes cimes, fait entendre des sons métalliques pareils au choc du marteau sur l'enclume, et qui, paraissant s'éloigner ou se rapprocher, suivant la position de l'oiseau, jettent le voyageur dans l'étonnement. Pendant que tout ce qui vit célèbre par ses chants ou ses mouvements la beauté du jour, les mignons colibris, qui rivalisent d'éclat et de magnificence avec les diamants, les émeraudes et les saphirs, voltigent par essaim autour des plus belles fleurs. Avec le coucher du soleil, la plupart des animaux rentrent dans le repos. Seul, l'agile chamois, le pécari farouche, le timide agouti, et le tapir au museau en forme de trompe, continuent de paître çà et là, tandis que le didelphe, le philandre, et les diverses espèces de chats sauvages, se glissent sournoisement dans l'obscurité de la forêt pour épier leur proie. Enfin, le mugissement du singe hurleur, le cri du paresseux, qui semble appeler au secours, le coassement des grenouilles et le chant aigre et triste des cigales, viennent clôturer le jour, et le cri du macuc, du capueira, du crapaud volant, et le baryton de la grenouille géante, annoncent l'entrée de la nuit. Des myriades de scarabées phosphorescents tourbillonnent de toute part comme des feux follets, et, semblables à des fantômes, les chauves-souris vampires voltigent dans les ténèbres épaisses de la nuit des tropiques.

Martins.

LA CAVERNE D'ATARUIPE.

A l'entrée sud du Raudal d'Altures, sur la rive droite du fleuve, se trouve la caverne d'Ataruipe, dont la renommée s'étend au loin chez les Indiens. Les environs ont un caractère grandiose et sérieux en harmonie avec une sépulture nationale. On gravit avec peine, et non sans danger de rouler en bas, des rochers de granit complétement nus. Il serait presque impossible de se tenir de pied ferme sur cette surface glissante, si, défiant les ravages du temps[1], de grands cristaux de feldspath longs d'un pouce ne faisaient saillie hors des rochers.

A peine arrivé au sommet on est frappé d'étonnement à la vue du vaste panorama qui embrasse tout le pays environnant. Du lit du fleuve écumant s'élèvent des monticules parés de bois; de l'autre côté du fleuve et au delà de la rive occidentale, le regard se repose sur les immenses prairies du Méta; à l'horizon apparaissent, comme un orage menaçant qui se prépare, les montagnes d'Uniama. Voilà ce qu'on découvre au loin; mais dans le voisinage tout est désert et resserré. Dans la vallée, profondément creusée, planent solitairement le vautour et les caprimulges croassantes, et leur ombre glisse et s'évanouit sur le flanc du rocher dépouillé.

Ce bassin est environné de montagnes dont le sommet arrondi supporte d'immenses ballons de granit. Le diamètre de ces ballons est de quarante à cinquante pieds. Ils semblent ne reposer sur leur base que par un seul point, et, en apparence, le plus léger tremblement de terre suffirait pour les faire rouler en bas.

La partie inférieure de la vallée est couverte de bois épais[2]; c'est dans cet endroit ombragé que s'ouvre la caverne

1. L'efflorescence.

2. Laubholz. On nomme ainsi les arbres qui perdent leur feuillage en

d'Ataruipe. A proprement parler, ce n'est pas une caverne, mais une voûte, un immense rocher qui surplombe une anse que les flots ont balayée lorsque autrefois ils atteignaient cette grotte. Ce lieu est le sépulcre d'une peuplade détruite. Nous comptâmes environ six cents squelettes bien conservés dans des corbeilles tressées avec les fibres des feuilles de palmier. Ces corbeilles, que les Indiens nomment *mapires*, forment une espèce de sac quadrangulaire dont la grandeur varie avec l'âge des défunts. Même les enfants nouveau-nés ont leur *mapire* particulier. Leurs squelettes sont si complets qu'il n'y manque pas une côte, une phalange.

Les os subissent deux sortes de préparation[1]. On les colore en rouge avec l'onoto, suc de la *bixa orellana*, et puis, après les avoir recouverts comme les momies de résines odoriférantes, on les enveloppe dans des feuilles de bananier.

Les Indiens assurent qu'immédiatement après la mort, on ensevelit pour quelques mois le cadavre[2] dans la terre humide qui consume les chairs peu à peu; ensuite on le déterre et on racle avec des pierres tranchantes les lambeaux de chair qui adhèrent encore aux os. Au dire des Indiens, ce procédé serait encore en usage chez plusieurs hordes de la Guyane. Avec les *mapires* ou corbeilles de palmier, on trouve aussi des urnes d'argile à demi cuite qui paraissent renfermer les ossements de familles entières.

Les plus grandes de ces urnes ont trois pieds de haut et cinq pieds et demi de long, elles sont de couleur verdâtre et de forme gracieuse. Les anses ont la figure de crocodiles et de serpents, et le rebord supérieur est orné de méandres et de labyrinthes. Ces ornements sont exactement semblables à ceux qui couvrent les murailles du palais mexicain de Mitla. On les trouve dans tous les climats, à tous les degrés divers de

automne : le hêtre, le chêne, etc., pour les distinguer des arbres à verdure perpétuelle, tels que le sapin, le cyprès, etc.

1. Nous lisons zweierlei comme le veut le sens de la phrase.

2. Les Indiens assurent qu'on ensevelit le cadavre frais, etc.

la civilisation humaine, chez les Grecs et chez les Romains, dans le temple du *deus rediculus* à Rome comme sur les boucliers des Otahitiens ; en un mot, partout où l'œil a été agréablement flatté par la répétition rhythmique de formes régulières. Comme je l'ai démontré ailleurs, ces ressemblances ont leur fondement bien plus dans des principes psychologiques, la nature intime de nos facultés spirituelles, qu'elles ne prouvent la communauté d'origine et d'antiques relations entre les peuples.

Nos interprètes ne purent nous donner aucun renseignement positif sur l'antiquité de ces vases ; toutefois, la plupart des squelettes ne paraissaient pas avoir plus de cent ans. D'après une tradition répandue chez les Indiens Guarekos, les braves Atures réduits à l'extrémité par les Caraïbes anthropophages, se réfugièrent sur les rochers des Cataractes, et cette malheureuse peuplade périt avec sa langue dans ce triste asile. Dans les parties inaccessibles du Raudal, se trouvent de semblables cavernes. Il est probable que la dernière famille des Atures ne s'éteignit que fort tard ; car, à Maypures, et c'est là un fait très-curieux, on voit encore un vieux perroquet, qu'au dire des Indiens, on ne peut comprendre, parce qu'il parle la langue des Atures.

Nous quittâmes la caverne à l'entrée de la nuit, après avoir recueilli, au grand déplaisir de notre guide indien, plusieurs crânes, et le squelette entier d'un vieillard. Un de ces crânes a été reproduit par M. Blumenbach, dans son excellent ouvrage de craniologie ; le squelette et une grande partie de notre collection ont péri dans un naufrage arrivé sur la côte d'Afrique, et qui coûta la vie à notre ami et compagnon de voyage, le jeune moine franciscain Juan Gonzalès.

Le cœur plein de graves pensées, et comme avec le pressentiment de cette perte douloureuse, nous nous éloignâmes de la sépulture d'une tribu éteinte. C'était par une de ces nuits fraîches et sereines si ordinaires sous les tropiques. La lune s'élevait au zénith entourée d'anneaux colorés, et éclairait la frange d'un brouillard semblable à un nuage aux con-

tours fortement accusés, qui s'étendait sur le fleuve écumant. Des insectes innombrables répandaient, sur la terre couverte d'herbes, les nuances rosées de leur lumière phosphorescente. A voir le sol enflammé de ces feux, on eût dit que le ciel étoilé s'était abaissé sur les prairies. Les bignons rampants, les vanilles odorantes , les banistes aux fleurs jaunes décoraient l'entrée de la grotte, et sur l'asile du repos murmuraient les palmiers agités par le vent.

C'est ainsi que s'éteignent les races humaines ; la glorieuse renommée des peuples s'évanouit comme un vain bruit. Mais si chaque fleur de l'esprit se fane, si, au milieu des orages du temps, les créations de l'art tombent en poussière, une vie toujours nouvelle jaillit du sein de la terre. La nature féconde déploie continuellement ses bourgeons, sans s'inquiéter si la race perverse et incorrigible des hommes foule aux pieds le fruit mûrissant.

A. de Humboldt.

V.

DÉFINITIONS ET PORTRAITS.

ÉTUDE DU LAOCOON AU MUSÉE DE ROME.

Crier est l'expression naturelle de la douleur physique. Lorsque les guerriers d'Homère sont blessés, il n'est pas rare de les voir tomber en criant. Légèrement effleurée par le glaive, Vénus jette des cris perçants, et, par ces cris, le poëte n'a pas voulu peindre la déesse délicate de la volupté, mais bien plutôt faire droit à la nature souffrante; car, Mars lui-même, Mars au cœur de fer, lorsqu'il sent la lance de Diomède, pousse un cri aussi épouvantable que celui de dix mille guerriers furieux, et les deux armées sont saisies d'effroi.

Homère a beau élever ses héros au-dessus de la nature humaine, ils lui demeurent toujours fidèles quand il s'agit du sentiment de la douleur et de l'offense, ou de l'expression de ce sentiment par les cris, les larmes ou les invectives. Par leurs actes, ce sont des créatures d'une espèce supérieure ; par leurs sentiments, de véritables hommes.

Européens polis d'un monde raffiné, nous savons, je ne l'ignore pas, mieux commander à notre bouche et à nos yeux ; la civilité et les convenances défendent les cris et les larmes. La valeur active du premier âge de barbarie s'est transformée chez nous en valeur passive. Déjà nos ancêtres possédaient cette dernière espèce de courage à un degré plus élevé que la première, mais nos ancêtres étaient des barbares. Dévorer sa douleur, voir venir le coup mortel d'un œil impassible, mourir en riant au milieu des morsures des vipères, ne pleurer ni son crime ni la perte de l'ami le plus cher, ce sont

là des traits de l'antique héroïsme du Nord. Par une loi, Palnatoke enjoignit à ses sujets de Joms de ne rien craindre, et de ne pas même prononcer le mot de crainte.

Chez le Grec, quelle différence ! Il sentait et craignait, il manifestait ses douleurs et ses chagrins, il ne rougissait d'aucune faiblesse humaine, mais aussi aucune d'elles ne pouvait le détourner du chemin de l'honneur et de l'accomplissement de son devoir. Ce qui, chez le barbare, provenait de la sauvagerie et de l'endurcissement, était chez lui le résultat de principes. Chez lui l'héroïsme était comme l'étincelle qui dort tranquillement cachée dans le silex, tant qu'elle n'est pas éveillée par une force extérieure, et qui n'enlève à la pierre ni sa transparence ni sa froideur. Chez le barbare, l'héroïsme était une flamme vive et dévorante, un incendie sans cesse déchaîné qui consumait en lui toutes les autres bonnes qualités, ou du moins les noircissait. — Si Homère mène les Troyens au combat avec des clameurs sauvages, les Grecs, au contraire, avec un silence résolu, les interprètes remarquent très-bien que, par là, le poëte a voulu peindre les premiers comme barbares, les seconds comme peuple civilisé. Je m'étonne qu'ils n'aient pas remarqué, dans un autre passage, un contraste analogue et également caractéristique. Les armées ennemies ont conclu un armistice, et sont occupées à brûler leurs morts, non sans répandre des deux parts des larmes amères : δακρυα θερμα χεοντες. Mais Priam défend à ses Troyens de pleurer ; οὐδ' εἰα κλαιειν Πριαμος μέγας. Il leur défend de pleurer, dit Mme Dacier, parce qu'il craint que cela ne les amolisse trop, et que le lendemain ils n'aillent au combat avec moins de courage. Très-bien. Mais cependant une question : Pourquoi Priam seul a-t-il cette crainte ? Pourquoi Agamemnon ne fait-il pas la même défense à ses Grecs ? Le sens du poëte est plus profond ; il veut nous enseigner qu'il n'y a que le Grec civilisé qui puisse à la fois pleurer et conserver sa bravoure, tandis que le Troyen grossier ne peut être courageux qu'à la condition d'a-

voir étouffé d'abord tout sentiment humain. Νεμεσσωμαι γε μὲν οὐδεν κλαιειν, fait-il dire, dans un autre endroit, au fils sensé du sage Nestor.

Il est remarquable que, dans le petit nombre de tragédies que l'antiquité nous a transmises, il se trouve deux pièces dans lesquelles la douleur physique n'est pas la moindre partie de l'infortune qui accable le héros : c'est, indépendamment du Philoctète, l'Hercule mourant. L'Hercule de Sophocle se plaint, gémit, pleure, crie. Remercions nos aimables voisins[1] de ce qu'à l'avenir, et grâce à eux, un Philoctète gémissant, un Hercule criant, seraient les personnages les plus ridicules et les plus insupportables qu'on pût voir sur la scène. Il est vrai qu'un de leurs poëtes les plus modernes s'est hasardé à écrire un Philoctète[2]; mais a-t-il osé leur montrer le vrai Philoctète[3]?

Parmi les pièces perdues de Sophocle se trouve aussi un Laocoon. Que la destinée ne nous a-t-elle conservé aussi ce Laocoon! D'après les indications superficielles que nous ont transmises quelques anciens grammairiens, on ne saurait guère juger de quelle manière le poëte pouvait avoir traité ce sujet. Ce dont je suis bien assuré, c'est qu'il n'aura pas donné à Laocoon un caractère plus stoïque qu'à Philoctète et à Hercule. Tout ce qui est stoïque n'a rien de théâtral, et notre pitié est toujours proportionnelle à la douleur exprimée par le personnage sur lequel se concentre l'intérêt[4]. Si on le voit supporter son infortune avec magnanimité, cette magnanimité éveillera sans doute notre admiration; mais l'admiration est un sentiment froid, et l'étonnement passif exclut également et toute autre passion plus vive[5] et toute autre notion claire. Et maintenant j'arrive à ma

1. Les Français.
2. S'est osé à Philoctète.
3. Allusion à la tragédie de Labarpe
4. L'objet intéressant.
5. Plus chaude.

conclusion. S'il est vrai que, surtout d'après l'opinion des Grecs, les cris qui trahissent le sentiment de la douleur physique puissent se concilier avec une grande âme, ce n'est point parce qu'il avait l'intention de peindre une âme de cette espèce que l'artiste n'a pas voulu imiter ce cri dans le marbre; mais il doit avoir eu un autre motif de s'écarter sur ce point de son rival le poëte, qui exprime ce cri avec un dessein bien marqué.

Lessing.

QU'EST-CE QU'UN COMPLIMENT?

Faire un compliment à quelqu'un est un mouvement machinal d'une partie du corps, ou la courbure de l'épine dorsale, accompagnée d'un mouvement du pied, et, d'ordinaire ni l'intelligence ni la volonté n'ont quelque part à cela.

Un compliment réciproque n'est donc, de la part d'une autre personne, que l'assurance polie qu'elle peut aussi courber le dos sans attacher à cela aucune idée. A la courbure de l'épine dorsale on peut juger de la qualité de ceux qui se rencontrent, et c'est à peu près l'unique utilité des compliments. Un homme sans argent, quelle que soit son intelligence et son habileté, ne saurait s'incliner assez profondément, car il est le plus chétif de ses concitoyens; au contraire, un homme riche, que le Ciel n'a créé que pour manger et boire jusqu'à ce qu'il meure, a le droit de ne faire qu'un léger mouvement des lèvres quand il rencontre quelqu'un. J'ai vu hier un vieil et digne citoyen qui, dans sa jeunesse, a défendu la patrie, a vécu honorablement de son commerce quand les années se sont accumulées sur sa tête, qui depuis quarante ans a payé exactement aux magistrats tailles et impôts, a élevé six enfants à l'État, et conserve, chez tous ses voisins, la réputation d'un galant homme. Ce brave citoyen fit à un jeune et riche conseiller une révérence surannée, il est vrai, mais très-profonde. Le jeune conseiller ne courba qu'un petit brin dc sa

très-honorable échine, et laissa à son domestique la peine d'ôter le chapeau. Par là, on voit très-clairement ce que sont les compliments d'un riche à l'égard d'un pauvre. Ce que j'ai vu, en outre, dans cette circonstance, c'est que le jeune et riche conseiller était un fat. En voilà assez sur les compliments, en tant que pose mécanique du corps.

Dans la conversation, les formules ordinaires sont : « Je vous prie de faire mes compliments à monsieur, » ou bien : « Faites mes compliments à monsieur ; » mais il est impossible d'expliquer clairement en allemand ce que cela veut dire, vu que cela ne signifie rien non plus dans le texte français primitif.

« Sans compliment, monsieur, je vous en prie instamment[1] sans compliment ; ne sommes-nous pas bons amis ? » Si je voulais traduire cela en langue vulgaire, cela signifierait à peu près : « Je vous considérerais comme l'homme le plus grossier de la terre si vous osiez croire que nous fussions réellement assez bons amis pour que vous pussiez vous dispenser de me faire tant de compliments. »

« Votre humble serviteur ; entièrement votre serviteur ; j'ai l'honneur d'être, de votre Excellence, le très-humble et très-dévoué, etc. ; je suis pour la vie, et avec le plus entier dévouement, etc., » tout cela sont de purs compliments qui, parmi les hommes polis et rompus à la vraie méthode du monde actuel, ne signifient absolument rien.

Lorsque de telles gens mettent de pareilles formules au bas de leurs lettres, ils n'y attachent pas plus de sens que mon tailleur aux mots *laus Deo !* ou qu'un marchand qui, avec l'intention de faire banqueroute dans la semaine de l'échéance, écrit cependant sur ses billets au commencement de la foire : « Par la présente; il vous plaira payer[2], etc. »

Rabener.

1. En toute obéissance. — Cette formule et les suivantes ne peuvent être rendues en français que par des équivalents.

2. Fais bon payement, et prends Dieu en aide.

L'HABIT FAIT LE MOINE.

Une sagesse inépuisable est cachée dans ces trois mots. Ils sont la clef des événements les plus étonnants de la vie humaine, événements qui paraissent incompréhensibles à tant de gens et surtout aux philosophes ; ils sont le vrai, l'unique moyen d'arriver à toutes ces félicités que poursuit en vain une grande partie des hommes. Ceux-là sont des fous qui se persuadent à eux-mêmes et font accroire aux autres[1] qu'il n'y a que le vrai mérite, l'amour de la patrie, la droiture, la vertu qui puissent nous rendre heureux et faire de nous des hommes vraiment grands et illustres. Avec quelle inexcusable cruauté nos moralistes nous ont traités jusqu'à présent! A quoi bon tous ces pénibles efforts? Des habits, oh! l'heureuse invention! des habits font seuls ce qu'entreprennent en vain la vertu, le mérite, la droiture et l'amour de la patrie. Maintenant rien n'est pour moi plus ridicule qu'un honnête homme mal vêtu, et je ne puis souffrir, en aucune manière, qu'un pareil homme, parce qu'il est honnête, ait la prétention d'être estimé et admiré. Combien de temps n'aura-t-il pas à souffrir la faim et le mépris[2], avant d'obtenir seulement que des gens qui ne doivent leur importance qu'à leur habit veuillent bien le supporter! Les peines, les efforts consacrés à l'accomplissement de ses devoirs ne lui procurent pas en trente ans la considération qu'il obtiendrait en vingt-quatre heures au moyen d'un habit magnifique. Qu'on se représente un pareil homme, se hasardant pour la première fois, avec un vêtement simple et à l'ancienne mode, dans une société d'habits distingués : il sera bien heureux si le concierge ne lui défend pas l'entrée de la maison. S'il pénètre jusqu'à l'antichambre, il a encore à se frayer un passage à

1. Qui font blanc à eux-mêmes et aux autres (Germ.).
2. A se tordre à travers la faim et le mépris.

travers une foule de valets, dont la plupart le trouvent ridicule, plusieurs le regardent avec indifférence, et les plus raisonnables ne font pas attention à lui. Il désire présenter ses hommages à son Excellence. On ne lui répond pas. Il désire présenter à son Excellence ses très-humbles hommages. Un laquais le renvoie à un autre, et personne ne l'annonce. Tout honteux, il se tient debout près de la cheminée, et se trouve sur le chemin de tout le monde. Il aperçoit enfin le valet de chambre ; il le prie, du ton le plus humble, de lui procurer l'insigne faveur de pouvoir présenter ses très-humbles hommages à Son Excellence. « Que monsieur revienne demain ; il y a aujourd'hui société au salon. — Mais ne serait-il pas possible....? — Non, c'est inutile. Son Excellence aurait beaucoup à faire si elle voulait recevoir toutes les visites de mendiants. Que monsieur revienne demain.... » Voilà comme on traite l'homme probe[1], vertueux, le savant, l'homme de grand mérite, qui gagne sa vie par des moyens aussi honorables que pénibles, qui sert fidèlement son prince, qui par ses sages conseils a fait le bonheur de milliers de personnes, qui défend avec le zèle le plus empressé les droits de la veuve et de l'orphelin opprimés, qui ne s'est jamais approprié le bien d'autrui : voilà comment on traite le meilleur des citoyens. Son méchant habit met à néant tous ses mérites. Pour se soustraire au mépris de l'antichambre, il se glisse tout confus vers la porte ; on l'en repousse brusquement. On ouvre les deux battants avec un empressement respectueux ; tous les domestiques sont en mouvement ; tous prennent une humble contenance ; le valet de chambre vole dans l'appartement de son maître ; grand remue-ménage ; on jette là les cartes : Son Excellence se hâte d'aller au-devant... De qui s'il vous plaît ? D'un écervelé chamarré d'or qui monte l'escalier en folâtrant, et qui porte sur son habit la sueur de son créancier trompé. Quelque vide qu'elle soit, sa tête est

1. Là est debout l'homme, etc.

admirée parce qu'elle est bien frisée ; son goût consiste dans l'art de se courber avec grâce. S'il avait de l'esprit, il ferait honte à ses seize quartiers, et ne serait-ce que par respect filial pour ses aïeux, il se garderait bien d'être plus sensé qu'ils ne l'ont été. Son cœur est méchant autant que le permet sa sottise aristocratique. Il n'a absolument rien appris pour être utile à la patrie ou à lui-même, et tous les services qu'il peut rendre à quelqu'un se bornent à de vaines assurances de protection. Il emprunte, il trompe, il siffle, il rit, il aime le jeu et joue malheureusement; et Son Excellence, enchantée de sa visite, le reçoit à bras ouverts. Cependant notre honnête homme est tout à fait oublié, et doit s'estimer heureux d'avoir pu échapper sans encombre à cette foule empressée, et descendre l'escalier. Il n'a que ce qu'il mérite[1]. L'insensé! pourquoi n'a-t-il pas un meilleur habit et moins de mérite?

Rabener.

DESTINÉE DE L'HOMME.

Ce en quoi consiste uniquement la perfection d'une chose, c'est que cette chose soit ce qu'elle doit et peut être.

La perfection de l'homme individu c'est donc d'être et de devenir *lui-même*[2], dans la continuité de son existence; de faire usage des forces que la nature lui a données comme un patrimoine, et de les faire valoir à son profit et à celui de ses semblables.

Conservation, *vie et santé*, voilà le principe de ces forces; tout ce qui affaiblit ou détruit ce principe, tout ce qui tend à sacrifier l'homme ou à le mutiler est, de quelque nom qu'on le décore, en opposition avec l'essence de l'homme.

L'éducation de l'homme commence avec sa vie; car s'il vient au monde avec des organes et des facultés, il faut qu'il apprenne l'usage, l'emploi, le développement de ces facultés

1. Il lui arrive justice (Germ.).
2. C'est-à-dire, devenir en réalité ce qu'il est en puissance.

et de ces organes. Par conséquent, un état social qui néglige l'éducation, lui imprime une fausse direction ou favorise cette fausse direction, ou bien enfin qui rend l'éducation des hommes difficile et impossible, est, sous ce rapport, un état contraire à la nature de l'homme. Il se prive lui-même de ses membres et de ce qu'il y a de meilleur en eux : l'usage de leurs forces. Pourquoi les hommes se seraient-ils réunis, sinon pour se rendre, par cette association, meilleurs, plus parfaits, plus heureux ?

Par leur triste existence, les hommes moralement difformes ou développés à contre-sens ne prouvent rien, sinon que, depuis leur jeune âge, ils ont vécu dans une société funeste, car chacun apporte avec soi la disposition naturelle à devenir homme.

Aucun homme ne peut vivre pour lui seul, lors même qu'il le voudrait. Les talents qu'il acquiert, les vertus ou les vices auxquels il s'adonne, causent aux autres, dans une sphère plus ou moins étendue, de la peine ou du plaisir.

Procurer et faciliter à chaque individu l'influence la plus salutaire que les hommes puissent mutuellement exercer les uns sur les autres, voilà l'unique but de toute association humaine ; tout ce qui trouble, empêche ou supprime ce but est en opposition avec la nature de l'homme. Que l'homme vive peu ou longtemps, dans telle ou telle position, il faut qu'il jouisse de son existence, et fasse part à ses semblables de ce qu'il y a de meilleur en elle ; la société à laquelle il s'est uni doit l'aider à atteindre ce but.

Lorsqu'un homme quitte cette terre, il n'emporte avec lui que la conscience d'avoir plus ou moins accompli son devoir d'être homme : il laisse tout le reste à ses semblables. L'usage de ses talents, tous les intérêts du capital de ses forces, intérêts qui souvent dépassent de beaucoup l'héritage qui lui a été confié, tout cela échoit à l'espèce.

Sa place est occupée par des hommes jeunes, actifs, qui font valoir les biens qu'il a laissés ; ils disparaissent à leur tour, et d'autres les remplacent. Les hommes meurent, mais

l'humanité poursuit son existence immortelle. La principale richesse des individus, l'usage de leurs forces, la culture de leurs facultés, est un bien commun et impérissable qui tout naturellement doit s'accroître par l'usage continuel qu'on en fait.

L'exercice augmente les forces, non-seulement des individus isolés, mais encore, et dans une proportion infiniment plus grande, celles des hommes réunis dans l'espace ou se succédant dans le temps [1]. Les hommes se créent des instruments toujours plus nombreux et plus parfaits; tous les jours ils apprennent à mieux s'utiliser eux-mêmes les uns les autres comme instruments. Ainsi la puissance physique de l'humanité augmente sans cesse; la masse qu'il s'agit de mettre en mouvement devient plus grande; les machines qui doivent la pousser sont construites avec plus de soin, plus d'art, plus d'habileté, plus de délicatesse.

En effet, la nature de l'homme, c'est l'art, et toutes les aptitudes virtuellement existantes dans son être doivent, avec le temps, devenir art.

Tous les objets qui sont renfermés dans son empire (et cet empire est aussi vaste que la terre) l'invitent à réaliser ce but. Ce n'est point suivant leur essence, mais d'après son utilité qu'ils sont étudiés, connus, employés par lui. Personne à cet égard ne peut lui imposer des limites, pas même la mort; car le genre humain se rajeunit par des points de vue toujours nouveaux qu'il découvre dans les êtres, et par le renouvellement continuel de ses forces.

Infinies sont les combinaisons que l'on peut faire des objets de la nature : le génie des découvertes appliqué à l'usage de ces objets est donc sans limite et sans cesse progressant. Une découverte éveille une découverte, une industrie une autre industrie. Souvent une seule découverte enfante des milliers de découvertes et des millions d'industries qui sont fondées sur elles.

1. De plusieurs ensemble, ou les uns après les autres.

Seulement, qu'on ne s'imagine pas que ce progrès s'accomplit en ligne droite ou dans une direction uniforme ; il se fait dans toutes les directions en décrivant toutes les courbes et tous les angles possibles. Ni l'asymptote, ni l'ellipse, ni la cycloïde ne peuvent nous représenter la marche de la nature. Tantôt les hommes se jettent avidement sur un objet, tantôt ils l'abandonnent en laissant leur travail incomplet, soit par lassitude, soit parce qu'un objet plus nouveau les attire. Quand celui-ci n'aura plus pour eux le charme de la nouveauté, ils retourneront au premier, ou même le second les y ramènera ; car, pour l'homme, tout est lié dans la nature, précisément parce que l'homme n'est qu'un homme, et qu'il ne peut connaître et mettre en œuvre la nature qu'à l'aide de ses organes.

De là résulte une lutte des forces humaines qui doit s'accroître sans cesse, à mesure que s'étend la sphère de la connaissance et de l'activité. Des éléments, des nations qui semblaient auparavant étrangers les uns aux autres entrent en relation : plus le combat est rude, plus le frottement use graduellement les aspérités de leur surface, et l'on voit surgir enfin des productions communes à plusieurs peuples.

Herder.

LES CHOEURS CHEZ LES GRECS.

La tragédie des Grecs est née, comme l'on sait, du chœur. Mais de même qu'elle en est sortie historiquement et dans l'ordre chronologique, on peut dire aussi qu'elle en est issue poétiquement et selon l'esprit, et que, sans ce témoin continuel, ce support de l'action, la tragédie serait devenue un genre de poésie tout-à-fait différent. Supprimer le chœur et réduire ce puissant organe, parlant vivement à l'imagination, à la figure ennuyeuse et sans caractère d'un pauvre malheureux confident qui revient sans cesse, n'était donc pas un si grand perfectionnement de la tragédie que se le sont figuré les Français et leurs adorateurs.

La tragédie antique, qui, primitivement, ne mettait en scène que des dieux, des héros et des rois, avait besoin du chœur comme d'un accompagnement nécessaire; elle le trouvait dans la nature, et s'en servait parce qu'elle le trouvait. Les actions et les destinées des héros et des rois sont publiques de leur nature, et l'étaient encore davantage dans la simplicité des temps primitifs. En conséquence, dans l'ancienne tragédie, le chœur était un organe naturel, et dérivait de la forme poétique de la vie réelle. Dans la tragédie moderne, il devient un organe de l'art, il aide à la production de la poésie. Le poëte moderne ne trouve plus le chœur dans la nature; c'est par l'imagination qu'il doit le créer et l'introduire sur la scène; c'est-à-dire que, par les changements qu'il doit lui faire subir, la fable qu'il traite est ramenée à ces temps naïfs, à cette forme simple de la vie.

Ainsi, le chœur rend au tragique moderne des services encore plus essentiels qu'au poëte antique, en transformant le monde moderne et vulgaire en monde ancien et poétique, en mettant le poëte dans l'impossibilité de se servir de tout ce qui répugne à la poésie, en le ramenant enfin aux conceptions les plus primitives et les plus simples. Aujourd'hui le palais des rois est fermé, les tribunaux ont quitté les portes des villes pour se retirer dans l'intérieur des édifices, l'écriture a banni la parole vivante, le peuple lui-même, cette masse sensible et animée, est devenu, quand il n'agit pas comme force brutale, l'État, c'est-à-dire une idée abstraite; les dieux sont rentrés dans le domaine de la conscience. Il faut que le poëte ouvre de nouveau les palais, qu'il ramène les tribunaux en plein air, qu'il rétablisse les dieux; il faut qu'il reconstitue dans son ensemble cette vie immédiate qui a été détruite par l'organisation factice de la vie réelle. Tous ces échafaudages artificiels dans l'homme et autour de l'homme, qui empêchent sa nature intime, son caractère primordial de se manifester, il doit les supprimer comme le statuaire qui repousse les vêtements modernes, et ne con-

serve de l'entourage extérieur que ce qui met en relief la forme par excellence, la forme humaine.

Mais de même que l'artiste plastique étend sur ses figures d'amples draperies pour remplir avec grâce et richesse les vides de ses statues, pour relier toujours en masses sereines et harmonieuses leurs parties séparées, pour donner du jeu à la couleur qui charme et repose l'œil, enfin, pour voiler et rendre visibles tout à la fois les formes humaines, de la même manière, le poëte tragique entoure et enlace son action rigoureusement mesurée et les contours arrêtés des personnages qu'il fait agir d'un splendide tissu lyrique; c'est comme une tunique de pourpre aux larges plis sous laquelle ses personnages se meuvent avec liberté et noblesse, avec une dignité soutenue et un calme plein de grandeur.

Dans une organisation supérieure, la matière, les éléments ne doivent plus être visibles; la couleur chimique disparaît dans la carnation délicate de la vie. Cependant la matière a aussi sa magnificence, et peut, à cet égard, jouer un rôle dans un organisme artistique; mais alors, par la vie, l'abondance, l'harmonie, elle doit mériter sa place et faire valoir les formes qu'elle entoure au lieu de les écraser par son poids.

Cela, tout le monde le comprend parfaitement pour les œuvres de l'art plastique; mais la même chose a lieu dans la poésie, et notamment dans la poésie tragique dont il est ici question. Tout ce qui se manifeste d'une manière générale dans l'intelligence, comme tout ce qui frappe les sens, n'est donc, dans une œuvre poétique, que matière, élément grossier, et partout où ils dominent, la poésie se trouve infailliblement détruite; car elle gît précisément dans le point d'indifférence de l'idéal et du sensible[1]. L'homme est ainsi fait, qu'il veut toujours s'élever du particulier au général, et la ré-

[1]. Ces idées sont celles de Schelling, et, comme philosophe, Schiller forme la transition entre ce dernier et Kant. — L'auteur de cette traduction a publié un Mémoire sur cette question particulière.

flexion doit, en conséquence, trouver aussi sa place dans la tragédie. Mais, pour mériter cette place, il faut qu'elle conquière de nouveau par la représentation ce qui lui manque en existence sensible; car, si les deux éléments de la poésie, l'idéal et le sensible, ne sont pas liés ensemble d'une manière intime, et n'opèrent pas simultanément, ils doivent, du moins, agir par juxtaposition, ou bien toute poésie est détruite. Si la balance n'est point parfaitement immobile, l'équilibre ne peut être rétabli que par l'oscillation des deux plateaux.

Or c'est là l'office que remplit le chœur dans la tragédie. Le chœur n'est pas un individu, mais une idée générale; cependant cette idée est représentée d'une manière visible par une masse puissante, dont la présence impose aux sens. Le chœur abandonne le cercle étroit de l'action, et s'étend sur le passé et l'avenir, sur des époques et des peuples éloignés, enfin, sur l'humanité en général, pour déduire les grands résultats de la vie et exprimer les maximes de la sagesse. Mais il le fait avec la toute-puissance de l'imagination, avec la hardiesse de la liberté lyrique qui marche à pas de géant[1] sur les cimes élevées des actions humaines. — Tout cela, il l'accomplit en l'accompagnant de toute la puissance sensible du rhythme et de la musique, des sons et des mouvements.

Le chœur *purge*[2] donc le poëme tragique, en tant qu'il sépare la réflexion de l'action, et que, précisément par cette séparation, il arme cette dernière de force poétique. C'est ainsi que, par une riche draperie, l'artiste plastique transforme le besoin vulgaire des vêtements en attrait et en beauté.

Schiller.

1. De dieux.
2. Nous nous servons à dessein de ce mot qui est une allusion à la doctrine d'Aristote.

THÉORIE DU SUBLIME.

Mais en quoi consiste donc le sublime idéal? — Kant et après lui Schiller répondent : En un infini que les sens et l'imagination sont dans l'impuissance de donner et de comprendre, tandis que la raison le crée et le saisit. Mais déjà on peut dire que le sublime (par exemple une mer, une haute montagne) n'est pas insaisissable aux sens, puisqu'ils embrassent le théâtre dans lequel ce sublime se manifeste. La même chose s'applique à l'imagination qui vole sur la trace des sens, et qui, dans ses déserts sans limites, ses hauteurs éthérées, construit d'abord l'espace infini pour la colossale pyramide. — De plus, le sublime est, il est vrai, toujours lié à un signe sensible en nous ou hors de nous, mais souvent, il n'emprunte nullement le secours des forces de l'imagination ou des sens. C'est ainsi, par exemple, que dans cette poésie orientale, où le prophète attend l'indice du passage de la divinité, qui ne vient ni après le feu, ni après le tonnerre, ni après l'ouragan, mais après un doux et léger zéphyr, il est évident que le signe de douceur est plus sublime que ne le serait le signe de majesté. De même, le sublime esthétique de l'action est toujours en raison inverse de l'importance du signe sensible qui est toujours d'autant plus sublime qu'il est plus petit. A cet égard, le mouvement des sourcils de Jupiter est plus sublime que celui de son bras ou de toute sa personne. En outre, Kant divise le sublime en mathématique et dynamique, ou bien, comme l'exprime Schiller, en sublime qui dépasse notre compréhension, et sublime qui menace notre existence. On pourrait l'appeler plus brièvement sublime quantitatif et qualitatif, ou bien, externe et interne. Cependant, l'œil ne peut jamais percevoir qu'un sublime quantitatif; ce n'est qu'un raisonnement fondé sur l'expérience, et non une perception immédiate qui peut faire

d'un précipice, d'une mer orageuse, un sublime dynamique. Comment donc est-il perçu ? *Acoustiquement.* L'oreille est le ministre immédiat de la force et de la terreur. Que l'on pense au bruit du tonnerre, au mugissement des mers et des cascades, au fracas des avalanches[1], etc., sans aucune expérience, un homme novice tremblera devant cette grandeur perceptible à l'oreille, tandis que toute grandeur visible ne ferait que la détruire en l'amplifiant.

S'il m'est permis de définir le sublime, l'*infini appliqué*, la division sera quintuple ou seulement triple : l'infini appliqué à la vue (sublime mathématique ou optique) à l'ouïe (sublime dynamique ou acoustique), ensuite il faut que de l'intérieur l'imagination ramène l'infini à ce rapport quantitatif ou qualitatif qui peut affecter la sensibilité comme immensité et comme divinité ; enfin, il est une troisième ou cinquième espèce de sublime qui se manifeste en raison inverse du signe sensible externe ou interne : le sublime moral ou actif.

Maintenant, comment le sublime peut-il être appliqué à un objet sensible, lorsque cet objet lui-même, comme je l'ai prouvé, est moindre que la sphère parcourue par les ailes des sens et de l'imagination[2] ? L'immense intervalle entre le signe sensible et la chose signifiée immatérielle, que la pathognomique et la physiognomique doivent franchir à chaque instant, est comblé par la nature seule et non par une idée intermédiaire. Par exemple, entre l'expression mimique de la haine et la haine elle-même, bien plus, entre le mot et l'idée, il n'y a aucune assimilation possible ; mais il y a à trouver sous quelles conditions un objet sensible devient, de préférence à un autre, signe spirituel. Pour l'oreille, il faut à la fois l'extensité[3] et l'intensité ; le son ne doit pas seulement

1. Au tonnerre des nuages, des mers, des cascades, des avalanches.
2. Moindre que les ailes des sens, etc.
3. Nous sommes obligés de créer ce mot corrélatif d'*intensité*, pour rendre sans périphrase la terminologie philosophique de Jean-Paul.

être énergique[1], mais prolongé. Comme nous ne pouvons percevoir directement d'autre force que la nôtre, et que la voix est, pour ainsi dire, l'expression de la vie, il devient plus facile à comprendre pourquoi le sublime de la force se révèle précisément à l'oreille. A cet égard, on ne peut exclure complétement la rapide comparaison que nous faisons des sons produits par nous avec les sons étrangers. Le silence lui-même peut être sublime. Par exemple, le silence de l'oiseau de proie planant dans les airs avant une grande tempête, ou le silence qui sépare l'éclair du tonnerre.

Le sublime optique n'est pas fondé sur l'intensité, car, ce qui aveugle n'a rien de sublime, et la nuit et le soleil n'auraient pas non plus ce caractère sans le ciel et les objets environnants ; mais il est basé sur l'extensité d'une couleur uniforme. Une plaine cultivée, qui s'étend à perte de vue, le cède à la mer tranquille et glauque, quoique la première ait plus d'intensité optique, offre à l'œil plus de lumière, et que l'une et l'autre ne soient bornées que par l'horizon[2]. C'est ainsi que de grandes taches colorées enlèvent à un obélisque la moitié de sa hauteur, ce qui n'arrivera pas si ces taches sont trop rapprochées et trop petites, parce qu'alors elles se confondent pour l'œil frappé d'une sorte de vertige. Mais pourquoi cela arrive-t-il ainsi, puisque des couleurs différentes devraient, au contraire, le rendre plus lumineux, et lui donner dès lors, malgré l'éloignement, des proportions plus considérables ? C'est parce que chaque nouvelle couleur commence un objet nouveau, le lointain et la nuit exceptés, où toutes les couleurs se confondent. Si, au contraire, les ténèbres sont parsemées de lampions, comme la coupole de Saint-Pierre, l'horizon s'agrandit, parce que pendant la nuit ces lumières continuent le même objet et ne

1. Tonnant.
2. Cesse au nuage.

le commencent pas. C'est par cette raison que les étoiles acquièrent par le ciel le sublime optique, et non celui-ci par celles-là. — La dernière question qui se présente est celle-ci : Pourquoi une vaste étendue d'une même couleur est-elle une image de l'infini ?

Je réponds : par la limite, c'est-à-dire par deux couleurs. C'est le limité qui est sublime, et non ce qui limite. L'œil répète jusqu'au vertige la même couleur, et cet éternel retour du même devient l'image de l'infini. Ce n'est ni le milieu ni le sommet de la pyramide qui sont sublimes, mais la sphère du regard. Mais pour avoir la notion du *même*, il faut avoir aussi celle du *différent;* sans cela il n'y aurait ni but ni distance, et par conséquent pas de grandeur. C'est pour cela que la nuit, qui n'est pas sublime pour l'œil fermé, l'est pour l'œil ouvert, parce que, dans ce dernier cas, c'est d'un lieu éclairé ou de moi-même que je prends le point de départ d'une étendue infinie.

Je ne m'arrête pas aux cas particuliers, car les problèmes et les solutions se multiplieraient à l'infini. Par exemple, il y aurait à examiner le cas où des genres différents de sublime se présentent réunis, comme l'éclair et le tonnerre, la cascade dont la grandeur est à la fois mathématique et dynamique, la mer en furie. Un autre sujet de longues recherches, ce serait de savoir le rapport existant entre l'art et cet infini appliqué de la nature, vu que, dans l'un et l'autre, l'imagination et la raison se prêtent un mutuel secours, etc.; il y aurait aussi beaucoup d'objections à faire contre cette thèse de Kant, que « le sublime est toujours accompagné de douleur. » On pourrait dire notamment que d'après lui, le sublime le plus élevé, c'est-à-dire Dieu, devrait causer la douleur la plus grande. Contre cette proposition de Kant, que tout est petit à côté du sublime, il y aurait aussi à objecter qu'il y a des degrés dans le sublime, non en tant qu'infini, mais comme application de l'infini; car, par exemple, une nuit étoilée, régnant sur une mer paisible, ne donne pas à

l'âme d'aussi puissantes ailes qu'un ciel orageux avec une mer agitée par la tempête, et Dieu est plus sublime, qu'une montagne. J. P. Richter.

DÉCADENCE DU THÉÂTRE.

« .... Mais d'où vient cependant, dit Frédéric, que chez nous et, à ce qu'il paraît, chez toutes nations, le théâtre et surtout l'art du comédien sont dans un tel état de décadence?

— Il en est ainsi, répondit Manfred, et cela sans autre raison. Tous les arts ont d'abord une tendance à s'élever et ensuite à déchoir.

« Pourquoi ne vous étonnez-vous pas, au contraire, qu'il y ait encore quelques bons acteurs, et que les médiocres et les mauvais ne soient pas encore pires? L'art, il est inutile de le rappeler longuement, n'a une végétation vigoureuse que lorsqu'il rencontre un terrain inculte. Alors, protégé par les connaisseurs, à l'abri des préjugés, on le savoure avec un amour véritable. Quand il est arrivé à une certaine hauteur, sa destinée est de décliner, et cela indépendamment de toute circonstance extérieure; car alors il trouvera en lui-même l'antinomie et perdra son équilibre; pour briguer la faveur, il dégénérera en manière, s'attachera avec prédilection aux minuties, et deviendra tout juste le contraire de ce qu'il devrait être; tandis que les artistes pratiques et leurs contemporains s'imaginent avoir enfin atteint le vrai et corrigé les siècles précédents. Voilà ce qui est arrivé pour tous les arts et, par conséquent, pour l'art théâtral. Mais à cela sont venues se joindre encore des circonstances particulières qui ont démesurément accéléré sa ruine. Les premières troupes de comédiens ambulants avaient besoin de toute espèce d'efforts pour attirer les spectateurs; elles ne pouvaient compter que sur de véritables amis du théâtre qu'il fallait émouvoir et satisfaire. Lorsqu'enfin quelques scènes eurent réussi à s'établir à demeure, les exigences devinrent encore plus pres-

santes. Presque partout il s'établit d'intéressantes relations entre la scène et le public; les artistes contribuèrent à former des connaisseurs, et ceux-ci, à leur tour, aidèrent au perfectionnement de l'acteur. Cette communauté d'existence, ces communications réciproques durèrent, en effet, un certain temps. Si jamais on a pu parler d'un théâtre national, ce fut à l'époque où Shrœder était à l'apogée de son talent. Ce qui semblait indiquer un redoublement d'amour pour l'art, le nombre croissant des amis du théâtre dans toutes les villes, fut, au contraire, ce qui commença bientôt à lui nuire. Il devint alors de mode dans les grandes villes de passer sa soirée au théâtre; une vaine distraction, un enthousiasme tumultueux et frivole prit la place de cette calme et profonde sympathie. On vit alors surgir ce bavardage des prétendus connaisseurs et critiques, le plus fade et le plus vide de tous les bavardages, parce que, à l'opposé de la musique et de la peinture, toute connaissance paraissait parfaitement inutile (je ne parle pas de la sculpture et de l'architecture sur lesquelles on garde généralement le silence), et que chacun pouvait y mêler autant de morale, de nature ou de prétendue psychologie qu'il le voulait. Aujourd'hui, les théâtres sont le rendez-vous de gens ennuyés de bon ton, et, en général, ce n'est ni la valeur de la pièce ni le mérite de l'acteur qui contribuent à les remplir. Il est vrai que les directeurs sont aussi souvent en souffrance que dans ces premiers temps dont nous parlions plus haut; mais cela vient seulement de ce que, indépendamment de la troupe de comédiens, ils sont obligés d'entretenir encore un orchestre nombreux, des chanteurs, des chanteuses, des danseurs, et qu'on exige d'eux des dépenses considérables en costumes et plus considérables encore en décors. Les directions théâtrales se sont toujours soumises à ces exigences diverses et difficiles à concilier du public; souvent même elles les ont éveillées pour attirer chez elles[1] les

1. A leur marché, — à leur boutique.

amis du théâtre à quelque catégorie qu'ils appartiennent; elles aiment mieux s'exposer au danger de ruiner elles-mêmes le théâtre que de voir courir ailleurs ces amateurs de goût différent. Or, quand un théâtre veut réunir tous les genres, il ne peut exceller dans aucun. Déjà d'assez bonne heure prit naissance cet engouement pour les *pièces naturelles* qui rendent superflue, en quelque sorte, toute espèce d'art et de jeu; car, plus l'artiste se mettait en dehors de la ligne qui doit le séparer du public, et mieux il était reçu, et plus son succès était décisif. Si maintenant on veut remettre en scène d'anciennes pièces à caractère ou des rôles tragiques, il n'y a rien d'étonnant à ce que les acteurs qui en ont perdu l'habitude apportent dans leurs rôles ce naturel naïf qui, d'ailleurs, a conquis les suffrages dans un autre genre.

« Dans ces derniers temps, on a voulu introduire de nouveau sur la scène le grand et le merveilleux; mais c'est devenu, en quelque sorte, plus dangereux pour l'art théâtral, parce que ces productions se jouent également d'elles-mêmes par les situations, les effets de scène, les coups de théâtre, et qu'elles sont sûres du succès en flattant la sensiblerie, le goût blasé et la sottise de la foule. Grâce au jeu et à la déclamation des acteurs, nos ancêtres étaient transportés par ces vieilles tragédies en vers alexandrins, dont nos artistes modernes ne feraient pas supporter un seul acte au public qui voit avec plaisir et émotion *l'Ange gardien* et *Octavie*, même mal joués. Peut-on affirmer cependant qu'en somme[1] ces comédies et autres semblables vaillent mieux que d'autres pièces vieillies et oubliées? Ajoutez à cela, comme nous l'avons déjà dit, qu'on trouve rarement dans l'art théâtral l'œil d'un véritable connaisseur, et que peu d'écrits vraiment utiles ont été imprimés sur cette matière. En revanche, tous les journaux, tous les écrits périodiques renferment sur les pièces et les acteurs des appréciations critiques qui consti-

1. En gros ou en détail.

tuent le fond des conversations journalières. En se répandant partout, cette manie de juger des choses du théâtre a amené une *superficialité* générale, et explique pourquoi, au milieu de cette foule de bavards, aucune voix raisonnable ne se fait entendre. Chaque ville a ses acteurs auxquels elle est habituée, et d'ordinaire cette habitude donne naissance à une prédilection si puérile, que l'étranger, qui ne peut partager cette admiration, s'attire la haine, surtout celle des femmes. Enfin, un artiste plein de talent, je veux parler d'Iffland, a encore fondé une espèce d'école qui l'imite sans intelligence, de la manière la plus misérable, et qui, dans l'idée étroite qu'elle se fait d'un jeu fin et distingué, semble avoir pris surtout pour guide la maxime des anciens, de ne déformer le visage par l'expression d'aucune passion. En voyant ces acteurs, je ne puis m'empêcher de songer à la roideur maladroite affectée par les clowns anglais lorsqu'ils veulent représenter des personnes de condition. Ces acteurs sont tout juste le pôle opposé de la grande École que Schrœder fonda dans son meilleur temps, et d'où sortirent tant de talents remarquables. »

Tieck.

CONDITIONS DE L'ART.

L'art ne jaillit que du mouvement le plus animé des forces intimes du cœur et de l'esprit; ce mouvement, nous le nommons inspiration. Tout ce qui, de commencements faibles et mesquins, est parvenu à un haut degré de puissance et d'élévation, est devenu grand par l'inspiration. Cela est vrai des royaumes et des États, des arts et des sciences. Mais ce n'est pas la force de l'individu qui accomplit ces merveilles, c'est l'esprit qui se répand dans l'ensemble. Comme ces plantes délicates soumises à l'influence de l'air et de la température, l'art en particulier dépend de la disposition générale des esprits. Il a besoin d'un enthousiasme général pour le grand

et le beau, comme celui qui, au temps des Médicis, semblable à la chaude haleine du printemps, fit naître sur-le-champ et à la fois tous ces grands génies ; il a besoin d'une constitution comme celle que Périclès nous dépeint dans le panégyrique d'Athènes, et dont la stabilité et la durée sont mieux garanties par le pouvoir doux et paternel d'un souverain que par le gouvernement démocratique ; une constitution où toutes les forces se meuvent librement, où tous les talents aiment à se montrer, parce que chacun d'eux est apprécié à sa juste valeur, où l'inaction est une honte, où la médiocrité n'est pas en honneur ; une constitution dans laquelle tous les efforts sont dirigés vers un but élevé, extraordinaire. Ce n'est que lorsque la vie publique est mise en mouvement par les mêmes forces qui donnent à l'art son impulsion, c'est alors seulement que la vie publique peut tourner à l'avantage de l'art ; car il ne saurait, sans abdiquer la noblesse de sa nature, se régler sur rien d'extérieur. L'art et la science ne peuvent se mouvoir tous deux qu'autour de leur axe propre ; l'artiste, comme tous ceux qui exercent une action spirituelle, ne peut suivre que la loi que Dieu et la nature ont écrite dans son cœur. Personne ne peut l'aider, il faut qu'il s'aide lui-même ; il n'a pas non plus à attendre de récompense extérieure ; car ce qu'il ne produirait pas par amour pour son art[1] n'aurait plus aucune valeur. Par la même raison, personne ne peut lui donner des ordres ou lui tracer la route qu'il doit suivre. S'il est digne de pitié lorsqu'il a à lutter contre son siècle, il mérite le mépris quand il se courbe sous son joug[2]. Et comment même le pourrait-il ? Sans un enthousiasme grand et général, il n'y a que des sectes et point d'opinion publique. Ce n'est pas un goût arrêté, ce ne sont pas les grandes idées d'un peuple tout entier, mais les voix isolées de quelques individus érigés en juges qui décident du mérite, et l'art, qui

1. Pour l'amour de soi-même.
2. Quand il travaille à la corvée.

dans son élévation se suffit à lui-même, brigue les suffrages et se fait esclave quand il devrait régner.

Schelling.

UTILITÉ DE L'HISTOIRE.

C'est un sentiment naturel, on pourrait presque dire un besoin, qui nous entraîne vers l'histoire. L'imagination s'arrête volontiers aux images du passé, et l'âme en éprouve une heureuse influence. « Lorsque, suivant la belle remarque d'Ancillon, le vieux barde celte veut dépeindre la profonde et suave impression que la musique fait sur son âme, il dit seulement qu'elle agit sur lui comme le souvenir des temps passés. »

Mais d'où vient cette inclination générale ? — Elle est profondément enracinée dans la nature sensible et morale de l'homme qui, partout où elle s'est conservée pure et a acquis quelque développement, se révèle par un sentiment sympathique, et qui, lorsqu'elle obéit à ses bons penchants[1], s'aime et s'estime, non dans l'isolement de son étroite personnalité, mais dans la généralité de l'espèce. Connaître dans sa vaste étendue et son unité cette espèce à laquelle nous appartenons, comprendre cette vie spirituelle dans le torrent de laquelle est emporté le frêle esquif de notre existence particulière, apprendre du moins à soupçonner la fin, le but vers lequel nous nous dirigeons, tout cela est pour l'homme d'un intérêt aussi pur qu'élevé. Dans quelle autre sphère, plus que dans l'histoire, l'humanité nous apparaît-elle sous sa véritable physionomie, dans son existence propre ? C'est en elle, et en elle seulement, que nous pouvons reconnaître la *nature humaine* permanente, éternelle, au sein des apparences contingentes et des diverses particularités du temps et de l'espace. Sans doute, elle se manifeste sous des formes multiples et

1. A une voix meilleure.

changeantes, elle est susceptible de culture et de corruption, on peut la pousser ou l'arrêter dans la voie du progrès ; mais, cependant, on retrouve toujours les mêmes facultés et les mêmes forces, l'exercice des mêmes tendances et des mêmes passions. Partout nous voyons le bien public en lutte avec les intérêts particuliers, qui contribuent cependant à sa réalisation ; partout, au milieu du mélange le plus divers des événements partiels, nous assistons à la marche générale de l'espèce. — En conséquence, celui qui ne connaît pas l'histoire n'est sur la terre qu'un voyageur étranger à son espèce et à lui-même ; il ne se met pas en peine des intérêts pour lesquels l'humanité a lutté et combattu depuis son origine, et, quels que soient d'ailleurs ses talents, il ne peut participer à sa vie générale que d'une manière passive et mécanique, comme la roue qui ne sait absolument rien de l'engrenage dont elle fait partie.

Si c'est uniquement dans l'histoire que l'on peut connaître la vie humaine dans sa vérité, on peut dire aussi qu'elle ne subsiste en grande partie que dans l'histoire. Sans elle, chaque génération fournirait isolément sa carrière, et repasserait sans cesse dans la route déjà frayée. L'histoire enchaîne toutes les générations les unes aux autres, c'est la conscience ininterrompue de l'humanité et des peuples ; l'expérience de tous les siècles, la tradition avec tous ses trésors lui appartiennent. Elle transmet à la postérité la plus reculée les connaissances, les idées, les découvertes de tous les temps et de tous les peuples, et ce que les sages pensaient et enseignaient dès la plus haute antiquité [1]. Alors les hommes nouveaux peuvent commencer où leurs ancêtres se sont arrêtés, et le progrès indéfini vers la perfection devient possible.

Même en dehors de ce point de vue élevé, de cette manière générale de l'envisager, l'histoire est la mère de connaissances fructueuses. Ce n'est point à tort qu'on lui attribue *la plus*

1. Dans l'avant-monde-gris.

grande moitié des connaissances humaines. En effet, la sphère des sciences historiques proprement dites est immense, et la plupart des doctrines philosophiques lui empruntent leurs matériaux, leurs données, des exemples, des éclaircissements et des démonstrations lumineuses.

Rotteck.

DEVOIRS DE L'HISTORIEN.

Que sont-elles devenues les générations dont le sang coule dans nos veines, qui, vêtues de la peau d'ours de la barbarie, nous ont conquis au prix de leur sang, dans les ténèbres du passé, le sol sur lequel nous semons et moissonnons, et qui plus tard, mûries et civilisées par les siècles, ont pensé, enseigné, écrit, découvert, médité ou erré pour nous? Et nous aussi nous travaillons pour les générations futures; car, dans l'édifice du temps, il n'y a jamais de point d'arrêt, et les périodes de destruction ne servent elles-mêmes qu'à stimuler des forces nouvelles, une métamorphose de la vie. Comme elle est sublime, cette permanence d'une race mortelle, cette loi divine, en vertu de laquelle [1] un travailleur fait place à un autre et va goûter le repos en abandonnant ses outils à un successeur plus jeune qui attendait avec impatience! Et cependant, malgré tant d'efforts, nul de ces ouvriers ne peut se flatter de voir la coupole de l'édifice auquel il travailla avec tant d'ardeur! Émus et reconnaissants, agenouillons-nous devant ce grand mausolée de l'histoire sous lequel reposent les générations qui ont agi, combattu, souffert pour nous, et qui nous ont fait du bien sans nous connaître. Et nous aussi, c'est avec un sentiment pénible que nous nous verrions oubliés par les générations auxquelles nous devons donner naissance, et pour lesquelles nous agissons et travaillons maintenant. Mais pour nous rendre dignes [2] de ce souvenir, il faut que

1. Cette permanence d'une race mortelle où un travailleur, etc.
2. Susceptibles et dignes.

nous tenions un registre fidèle de ce que le passé a fait pour nous, de ce qu'il nous a laissé à faire et de l'état où était l'ouvrage qui nous a été transmis, afin que nous puissions rendre compte à l'avenir des progrès que nous lui aurons fait faire, et légitimer ainsi les prétentions que nous pouvons avoir à l'estime de la postérité [1].

Voilà donc en quoi consiste la mission sublime de l'histoire : transmettre incessamment cet amour paternel et filial de l'humanité, réunir spirituellement, et dans une chaîne non interrompue, le passé et l'avenir [2], payer à gros intérêt l'amour des pères par la reconnaissance des descendants.

Une fabuleuse obscurité, l'erreur et l'incertitude planent sur les temps primitifs, l'étroit espace où prend naissance l'histoire de toutes les nations. L'origine des peuples entiers aime à s'envelopper de voiles et d'incertitude comme l'origine de l'existence individuelle ; imitant en cela la nature, l'esprit du monde semble entourer de ténèbres et de doute les germes qu'il dépose, et détruire, en quelque sorte, les ateliers dans lesquels il crée, afin de rendre impossible tout regard jeté dans le mystère de son œuvre.

Meynert.

LE BEL ESPRIT.

Notre siècle s'appellera un jour le siècle du bel esprit, si cependant on confond la recherche avec l'acquisition et la tentative avec le succès. Aujourd'hui, tout est spirituel ; on ne peut faire trois pas sans tomber sur un prétendu bel esprit. Mettre sens dessus dessous une pensée très-ordinaire, tourmenter une idée de manière à ce qu'elle paraisse bien extravagante et bien absurde, ne pas rougir de peindre une moustache ridicule sur une tête vénérable, c'est faire une saillie, c'est être un bel esprit ; et celui qui réussit à faire rire un

1. La tournure de la phrase a été modifiée dans la traduction.
2. Le monde d'avant et d'après.

enfant, à contracter le coin de la bouche d'un lecteur de journaux, oh ! celui-là, c'est le parangon des beaux esprits ; il faut lui élever un Panthéon spécial.

Je voudrais pouvoir épier le siècle à venir, observer quelle mine il fera à cette multitude de bons mots jaillissant de cette montagne de maculature léguée par le dix-neuvième siècle. J'aimerais mieux cependant réveiller dans leurs tombeaux quelques hommes du passé, ranimer les cendres d'un petit maître grec habitué du salon d'Aspasie et un de ces Germains armés de la massue, contemporain de la migration des peuples. Comme ils seraient frappés d'étonnement à la vue d'une époque si spirituelle !

Avec du temps et du travail, on pourrait composer une histoire intéressante du bel esprit. L'embarras serait de savoir la place que notre époque occuperait dans cette histoire, et s'il faudrait la considérer comme un progrès, un point d'arrêt ou une rétrogradation.

Des pauvres vieux classiques grecs sont bien à plaindre en vérité ; ils n'avaient qu'un faible soupçon des trésors inestimables que renferment nos bons mots et la cervelle de nos beaux esprits. Sans doute, on ne peut guère leur refuser un peu d'esprit philosophique ; mais il était si barbu, si peu frisé, qu'aujourd'hui nous avons peur de lui, et que notre époque nerveuse n'oserait rire qu'à une distance respectueuse[1] de ces saillies de la Grèce antique. Nous ne goûtons pas davantage le genre d'esprit qui s'est développé plus tard chez les anciens, bien que notre temps en ait largement profité. Cet esprit, d'une impudence cynique qui se forma à la chute de l'ancienne philosophie et sous l'influence de la surexcitation sophistique, nous le décrions fortement aujourd'hui, tout en le pillant sans scrupule. Sans doute, ce n'est que le flacon à la main que nos beaux esprits osent toucher à ces trésors suspects du vieux monde littéraire, et toutefois, quelque ré-

1. Hors de portée.

pugnance qu'il ait à l'avouer, le journalisme piquant de notre époque s'est constitué l'héritier de cet esprit cynique. A la chute de l'antiquité, le bel esprit fit[1] une longue pause. On ne le retrouve guère dans le moyen âge allemand qui avait à peine le loisir de faire une rude plaisanterie. L'Orient, qui s'était emparé du sceptre de la science, n'était guère favorable au bel esprit. Si, par hasard, il rencontrait une saillie spirituelle, il l'étouffait sous le sérieux glacial de la forme orientale, lui jetait sur la tête l'ample suaire broché d'or d'une pompeuse rhétorique, et l'effet était manqué. Plus tard, un peu de bel esprit nous arriva du Midi ; mais, trop sentimental, trop pâli par les soupirs amoureux, empapillotté dans les ornements de mauvais goût, de langoureux madrigaux, c'est dans la dilution homœopathique de l'éloquence qu'il nous présentait le poison. Toutes ces fadeurs étaient peu dangereuses pour le rude Allemand ; il ne les comprenait pas, les repoussait et continuait à fourbir tranquillement ses armes. Cependant, lorsque les lumières firent des progrès en Allemagne, et qu'avec les systèmes scientifiques s'éleva tout naturellement[2] la lutte des Écoles, la polémique, après avoir lancé sans succès ses premiers traits, ceux des preuves directes, rappela à la vie une sorte de bel esprit. Mais c'était ce bel esprit sec et germanique des érudits, lourd comme les machines de siége des anciens, et qui cherchait à écraser moins par sa force intensive que par la puissance de la masse. Il était franc, rude et souvent cherché, bien que plus tard il fut souvent pénétré de cette célèbre et divine grossièreté dont le qualificatif a été perdu, et dont le substantif seulement est arrivé jusqu'à nous[3]. Cependant, en somme, c'était l'esprit de la conviction, tandis que plus tard, en France, et notamment par Voltaire, se forma l'esprit de doute qui, commençant et

1. Célébra.
2. S'enflamma involontairement.
3. Nous avons cherché vainement le mot de l'énigme; nos lecteurs seront peut-être plus heureux.

finissant par la négation, agit, non sur la conviction, mais sur le doute, et resta toujours dénué de preuves.

On pourrait dire, en général, que le bel esprit est le frère jumeau gracieux et souriant de la raison trop sévère, l'interprète qui traduit, en les adoucissant, les emportements de la pensée, le crépuscule intermédiaire entre les sombres profondeurs de la pensée et la chaude lumière du sentiment. Le bel esprit est l'humour[1] de l'intelligence, comme l'humour est le bel esprit du cœur. Le bel esprit est doux, mais fatal, patient et prophétique comme le sourire de Socrate à la vue de la coupe de poison, et non aigre et mordant. Gracieux Ganymède, c'est dans une étincelante coupe d'or qu'il nous présente l'âpre liqueur de la connaissance, et lorsque l'Intelligence de Jupiter secoue sa chevelure et va ébranler l'Olympe, c'est lui qui change en une fraîche brise l'orage menaçant.

H. Meynert.

LE LANGAGE.

Primitivement, tout existe dans l'homme à l'état interne : le sentiment, le désir, la pensée, la détermination, le langage et l'acte. Mais, en contact avec le monde, cette intériorité poursuit son action, et, par la forme qui lui est propre, en détermine d'autres au dedans ou au dehors. Il se forme dans la progression du temps des moyens de conservation pour ce qui n'avait d'abord qu'une existence fugitive, et le travail des siècles passés est de moins en moins perdu pour les suivants. Alors s'ouvre un domaine que l'investigation scientifique peut parcourir graduellement ; mais il est sillonné en tout sens par l'action de nouvelles forces internes qui échappent au calcul ; et, si l'on ne s'attache à séparer et à évaluer avec exactitude ces deux éléments, dont l'un peut prendre des proportions

1. Nous employons le mot anglais qui a presque acquis droit de bourgeoisie dans notre langue.

telles que l'autre court le danger d'être étouffé, il est impossible d'apprécier sainement ce que l'histoire de toutes les époques nous a conservé de plus noble.

A mesure que l'on s'enfonce dans l'antiquité, on voit tout naturellement se fondre de plus en plus les matériaux accumulés par les générations successives. En revanche, on se trouve en présence d'un autre phénomène qui, en quelque sorte, place les recherches sur un autre terrain. Les individus connus d'une manière positive par les circonstances extérieures de leur vie deviennent de plus en plus rares; les événements de leur existence et même leurs noms ont quelque chose de flottant et d'indécis; bien plus, on arrive à se demander si ce qu'on leur attribue appartient à eux seuls ou si leur nom n'est que le signe collectif des travaux de personnages multiples : leurs formes s'évanouissent en quelque sorte dans un épais brouillard [1]. C'est le cas, en Grèce, pour Orphée et Homère; dans l'Inde, pour Manou, Wyâsa, Wâlmiki et tous les noms célèbres de l'antiquité. L'individualité déterminée s'évanouit encore davantage si l'on remonte encore plus haut. Une langue arrondie comme celle d'Homère doit avoir roulé longtemps dans les vagues du chant pendant des périodes entières dont il ne nous est resté aucun document.

Cela se voit plus clairement encore dans la forme primitive des langues elles-mêmes. Le langage est intimement associé au développement spirituel de l'humanité; il l'accompagne dans ses progrès ou sa décadence locale, et reflète les phases successives de la civilisation. Mais il est une époque où nous ne voyons que lui; où, non content d'accompagner le développement spirituel, il prend absolument sa place. Le langage a, dans l'essence même de l'humanité, une source si profonde, qu'il nous est interdit de le considérer comme une œuvre propre, une création des peuples. Il possède une activité propre, évidente dans sa manifestation, bien qu'inexplicable

1. Ils se perdent pour ainsi dire dans une classe de figures d'ombre.

dans son essence, et, considéré à ce point de vue, il n'est pas un produit de la volonté, mais une émanation spontanée de l'esprit; non l'œuvre des peuples, mais un résultat de leur vie intime[1]. Ils se servent du langage sans savoir comment ils l'ont formé. Nonobstant cela, les langues ont dû croître et se développer avec les diverses races et émaner de la nature propre de leur génie qui leur a imposé certaines bornes. Ce n'est point un vain jeu de mots que d'envisager la *langue* comme le résultat d'une force spontanée, autonome, douée d'une liberté divine; et les *langues*, au contraire, comme enchaînées et dépendantes des nations auxquelles elles appartiennent, car en se particularisant, elles se sont imposé des limites. Tandis que, primitivement, le langage et le chant coulaient librement à pleins bords, les diverses langues se formaient dans la mesure de l'inspiration, de la liberté et de l'énergie que présentaient les facultés spirituelles dans leur action collective. Mais cela ne pouvait sortir que de tous les individus réunis; isolément pris, chacun d'eux devait trouver son support dans tous les autres; car ce n'est qu'avec la certitude d'être sentie et comprise que l'inspiration prend un nouvel essor. Ici donc nous pouvons, quoique bien faiblement et obscurément, entrevoir une époque où les individus se perdent ponr nous dans la masse du peuple, et où la langue elle-même est le produit de l'énergie créatrice de l'intelligence.

G. de Humboldt.

GUILLAUME Ier DE NASSAU.

Guillaume Ier, prince d'Orange, descendait de la maison souveraine de Nassau, qui florissait depuis huit siècles, avait disputé quelque temps la prééminence à la maison d'Autriche et donné un empereur à l'Allemagne. Outre plusieurs riches domaines dans les Pays-Bas, qui le rendaient citoyen

1. Un don échu en partage à leur destinée intérieure.

de cet État et vassal né de l'Espagne, il possédait encore en France la principauté indépendante d'Orange. Guillaume naquit en 1533, à Dillenbourg, dans le comté de Nassau, d'une comtesse de Stollberg. Son père, le comte de Nassau, du même nom que lui, avait embrassé la religion protestante dans laquelle il éleva aussi son fils. Mais Charles-Quint, qui s'intéressa de bonne heure à l'enfant, le prit encore très-jeune à sa cour et le fit grandir dans la religion romaine. Ce monarque qui, dans cet enfant, devinait déjà le grand homme futur, le garda neuf ans auprès de sa personne, daigna se charger lui-même de l'instruire dans la science du gouvernement, et l'honora d'une confiance au-dessus de son âge. A lui seul il était permis de rester auprès de l'empereur quand il donnait audience à des ambassadeurs étrangers ; preuve certaine que, dès sa plus tendre jeunesse, il avait commencé à mériter le glorieux surnom de Taciturne. L'empereur ne rougit pas même d'avouer un jour publiquement que ce jeune homme lui suggérait souvent des idées qui auraient échappé à sa propre expérience. Quel espoir ne pouvait-on pas fonder sur le génie d'un homme formé à une telle école !

Guillaume avait vingt-trois ans lorsque Charles-Quint abdiqua le pouvoir suprême, et déjà il avait reçu de lui deux témoignages publics de la plus haute estime. Ce monarque lui avait confié, à l'exclusion de tous les grands de sa cour, l'honorable mission de porter la couronne impériale à son frère Ferdinand. Lorsque le duc de Savoie, qui commandait l'armée impériale dans les Pays-Bas, fut appelé en Italie par les affaires de ses propres États, l'empereur investit Guillaume du commandement de ses troupes malgré les représentations de tout son conseil de guerre, qui jugeait beaucoup trop hasardeux d'opposer un jeune homme à l'expérience des généraux français. Absent et sans aucune recommandation, le monarque le préféra à tous ses héros couverts de lauriers, et l'événement ne lui donna jamais lieu de se repentir de son choix.

La faveur insigne dont ce prince avait joui auprès du père eût été déjà à elle seule une raison puissante pour l'exclure de la confiance du fils. Philippe semblait s'être fait une loi de venger la noblesse espagnole de la préférence que Charles-Quint avait toujours accordée à celle des Pays-Bas. Mais les motifs secrets qui l'éloignaient de Guillaume étaient plus puissants encore. Le prince d'Orange était du nombre de ces hommes maigres et pâles, comme César les appelle, qui ne dorment pas la nuit, qui pensent trop, et devant lesquels chancelle l'âme la plus intrépide. Le calme inaltérable d'un visage toujours égal cachait une âme active et ardente qui n'agitait pas même le voile derrière lequel elle créait et qui était également inaccessible à la ruse et à l'amour ; un esprit multiple, infatigable, assez souple et flexible pour prendre instantanément toutes les formes, assez ferme pour supporter toutes les vicissitudes de la fortune. L'art de pénétrer les hommes et de gagner les cœurs, nul ne le posséda mieux que Guillaume, non qu'à la manière des courtisans il fît professer à ses lèvres une servilité qu'aurait démentie la fierté de son cœur, mais parce qu'il n'était ni avare ni prodigue des témoignages de sa faveur et de son estime, et que, par un emploi bien entendu des moyens qui gagnent les hommes, il savait multiplier ces moyens eux-mêmes. Autant son esprit était lent à produire, autant ses fruits étaient excellents; autant sa détermination tardait à mûrir, autant l'exécution était ferme et inébranlable. Lorsqu'une fois il avait adopté un plan comme le meilleur, il n'y avait point de résistance capable de le lasser, d'événement qui ne pût détruire sa résolution, car avant de se produire réellement, ils s'étaient tous présentés à sa pensée comme possibles. Autant son âme était supérieure à la frayeur et à la joie, autant elle était soumise à la crainte; mais chez lui la crainte précédait toujours le danger, et il était calme dans la tempête parce qu'il avait tremblé dans le calme. Guillaume répandait son or avec profusion, mais il était avare du temps. L'heure de la table était son unique récréation; aussi

cette heure était-elle consacrée tout entière aux affections de son cœur, à la famille et à l'amitié : c'était un modeste larcin fait à la patrie. Alors, le vin, que la gaieté et la modération assaisonnaient, éclaircissait son front, et, à ce moment, l'austère souci n'avait pas le droit d'assombrir son humeur joyeuse. L'éclat d'un nombreux domestique, la foule et le rang des personnes qui l'entouraient donnaient à son habitation l'aspect d'une cour souveraine. Une brillante hospitalité, ce ressort magique dont se servent les démagogues, était la divinité de son palais. Les princes et les ambassadeurs étrangers y trouvaient un accueil et un traitement qui surpassait tout ce que pouvait leur offrir l'opulente Belgique. Une humble soumission au gouvernement écartait le blâme et le soupçon que cette dépense pouvait jeter sur ses projets; mais ces profusions entretenaient l'éclat de son nom parmi le peuple dont rien ne flatte plus l'amour-propre que de voir les trésors de la patrie étalés aux regards des étrangers, et le faîte de la prospérité où on le voyait parvenu rehaussait le prix de l'affabilité à laquelle il daignait descendre. Personne peut-être n'était mieux fait par la nature pour être le chef d'une conspiration que Guillaume le Taciturne : un regard pénétrant et sûr qui embrassait le passé, le présent et l'avenir, l'art de saisir promptement l'occasion, un ascendant irrésistible sur les esprits, des projets gigantesques qui ne révèlent leur forme et leurs proportions qu'à celui qui les observe à une grande distance, de hardis calculs qui suivent la longue chaîne de l'avenir, tous ces moyens puissants obéissaient à la direction d'une vertu éclairée et libre qui marche d'un pas ferme même sur la limite qu'elle ne doit pas franchir.

Schiller.

GUSTAVE-ADOLPHE, ROI DE SUÈDE.

.... Mais le gage le plus sûr de l'heureux succès de son entreprise, Gustave-Adolphe le trouva en lui-même. La pru-

dence lui faisait un devoir de s'assurer l'appui des puissances étrangères, et d'aller ainsi au-devant du reproche de témérité; mais ce ne fut que dans son cœur qu'il puisa sa confiance et son courage. Gustave-Adolphe fut, sans contredit, le premier capitaine de son siècle et le plus vaillant soldat de l'armée qu'il avait formée lui-même. Familiarisé avec la tactique des Grecs et des Romains, il créa une stratégie nouvelle qui servit de type aux plus grands généraux des temps ultérieurs. Pour rendre plus faciles et plus rapides les mouvements de la cavalerie, il diminua les grands et lourds escadrons; dans le même but, il plaça les bataillons à des distances plus éloignées. Une armée ne formait ordinairement qu'une seule ligne; il plaça la sienne sur deux afin que, si la première venait à plier, la seconde pût la soutenir. Il sut remédier au défaut de cavalerie en plaçant des fantassins entre les cavaliers, manœuvre qui décida souvent la victoire; le premier, il fit comprendre à l'Europe l'importance de l'infanterie dans les batailles rangées. L'Allemagne tout entière admira la discipline qui, dans les premiers temps, distingua si glorieusement l'armée suédoise sur le sol allemand.

Tous les excès étaient sévèrement punis, surtout le sacrilége, le pillage, le jeu et le duel. La sobriété et la tempérance étaient ordonnées par le code militaire de la Suède; aussi ne voyait-on dans le camp suédois, sans en excepter la tente du roi, ni or ni argent. L'œil du général veillait avec une égale sollicitude, et sur les mœurs des soldats, et sur leur valeur guerrière. Matin et soir, chaque régiment se formait en cercle autour de son aumônier, et faisait une prière en plein air. En tout cela, le roi était en même temps le législateur et le modèle; une piété vive et sans fard exaltait encore le courage qui animait son grand cœur. Également éloigné de cette incrédulité brutale qui affranchit les barbares du seul lien capable de mettre un frein à leurs sauvages désirs, et de cette bigoterie rampante d'un *Ferdinand*, qui se réduit devant la divinité à la vile condition d'un vermisseau

pour se donner le droit de fouler aux pieds l'humanité entière, même au milieu de l'enivrement de sa fortune, il sut rester homme et chrétien, comme dans l'exercice de sa piété il resta héros et roi. Il supportait, comme le dernier des soldats de son armée, les fatigues et les privations de la guerre. Au milieu des nuages de fumée qui obscurcissaient le champ de bataille, son esprit restait lumineux. Son regard était présent partout, et cependant, oubliant la mort qui l'entourait, le poste le plus périlleux était toujours le sien. Son intrépidité naturelle lui faisait oublier trop souvent les devoirs du général, et la mort d'un simple soldat termina cette existence royale. Mais le lâche comme le vaillant suivait à la victoire un pareil capitaine, et à son regard d'aigle n'échappait aucun des actes de courage que son exemple avait fait naître. La gloire de son chef enflammait la nation d'un noble enthousiasme. Fier d'un tel roi, c'est avec joie que le paysan de la Finlande et de la Gothie donnait ce que sa pauvreté lui permettait d'offrir; c'est avec joie que le soldat versait jusqu'à la dernière goutte de son sang. La généreuse impulsion que le génie d'un seul homme avait donnée à la nation entière survécut longtemps à son fondateur.

Schiller.

CARACTÈRE DE SOCRATE.

Les vertus de Socrate n'ont la forme, ni d'une habitude sociale, ni du naturel, ni de la nécessité, mais d'une détermination libre et indépendante. On sait que son extérieur annonçait un naturel corrompu par de basses et odieuses passions; il s'est dompté lui-même comme il nous l'apprend. Cette figure de Socrate se présente à nous comme un de ces grands caractères plastiques faits d'une seule pièce, et tels que nous sommes habitués à les voir à cette époque, comme un chef-d'œuvre classique accompli, qui s'est lui-même élevé à cette hauteur. Ces caractères ne sont pas le produit de

circonstances extérieures[1], mais c'est par un libre développement qu'ils sont devenus ce qu'ils étaient; ils sont devenus ce qu'ils ont voulu être, et sont restés fidèles à leur mission. Dans une œuvre d'art digne de ce nom, le côté remarquable, c'est qu'une idée, un caractère sont mis en relief, représentés de telle sorte, que chaque trait est déterminé par cette idée, et c'est à cette condition que l'œuvre d'art est, d'une part vivante, de l'autre belle. — La beauté la plus élevée, la pénétration réciproque, l'harmonie parfaite de tous les éléments de l'individualité a lieu en vertu d'un principe interne. De semblables chefs-d'œuvre, ce sont les grands hommes de ce temps. L'individualité la plus haute de l'homme d'État, c'est Périclès, que Sophocle, Thucydide, Socrate, etc., environnent comme autant d'étoiles. Par un travail opiniâtre, ces hommes ont amené leur individualité à l'existence; cette existence, ils en ont fait une existence déterminée, un caractère, et ce caractère est devenu l'élément dominant de leur essence, un principe qui pénètre et modèle tout leur être. C'est par ses propres forces que Périclès s'est fait homme d'État. On raconte de lui qu'à partir du moment où il se voua aux affaires de la république, il ne rit plus, n'alla plus à un seul banquet, et vécut exclusivement pour le but qu'il s'était proposé. C'est ainsi que Socrate lui aussi, par l'art de diriger ses facultés, l'énergie de son libre arbitre, s'est créé un caractère déterminé, a donné à sa vie une haute mission, a acquis des talents et de l'habileté. Cette grandeur, cette longue influence encore décisive dans la sphère de la religion, de la science et du droit, il la doit au principe qu'il a posé, et ce principe, c'est que le génie de la conviction intime est la base dont l'homme doit se préoccuper avant tout.

Socrate fut un modèle des vertus morales, un modèle de sagesse, de modestie, de sobriété, de modération, de justice,

1. Ne sont pas faits.

de courage, d'inflexibilité, de droiture éprouvée à l'égard des tyrans et du peuple; la cupidité et l'ambition n'eurent jamais accès dans son âme. Voilà quelles furent les vertus de Socrate; c'était l'image sainte et sereine de la vertu. Son indifférence pour l'argent est une détermination qui lui appartient en propre, car, d'après les coutumes du temps, il pouvait, comme les autres maîtres, tirer profit de l'enseignement de la jeunesse. D'un autre côté, c'était quelque chose de facultatif, et qui n'était pas, comme chez nous, tellement passé dans les habitudes, que celui qui ne voudrait recevoir aucune espèce d'honoraires heurterait les convenances, et serait plutôt blâmé que loué pour s'être donné l'air de vouloir se singulariser. L'enseignement n'était pas encore institué par l'État; c'est seulement sous les empereurs romains qu'il y eut des écoles dotées par le gouvernement.

Hégel.

GÉNIE DE SHAKSPEARE.

Shakspeare est l'orgueil de sa nation. Un poëte moderne l'a nommé, à bon droit, le Génie des îles Britanniques. Il était déjà le favori de ses contemporains; et, après la période du fanatisme puritain qui commença une génération après lui et bannit toute libre culture intellectuelle, après le règne de Charles II, pendant lequel ses drames cessèrent d'être représentés ou ne parurent sur la scène que très-défigurés, sa gloire est sortie plus brillante que jamais des ténèbres de l'oubli vers le commencement du siècle dernier. Depuis, elle s'est accrue sans cesse avec la marche du temps; et, je le dis avec la plus grande confiance, elle continuera à s'accroître puissamment dans les siècles à venir, comme une avalanche roulant du haut des Alpes.

Ce que nous savons des circonstances de la vie du poëte se borne à bien peu de chose et consiste, pour la plus grande partie, en anecdotes glanées çà et là, éminemment suspectes

et de l'acabit de celles que servent les aubergistes à la curiosité des étrangers qui s'informent auprès d'eux du lieu de naissance ou d'habitation d'un homme célèbre. Ce n'est que dans ces derniers temps que l'on s'est mis en quête de documents réels.

Le père de Shakspeare était un homme riche dont les ancêtres avaient revêtu, à Stratford, des charges dans la magistrature; et, dans un diplome de la chancellerie ayant pour objet le renouvellement ou la confirmation des armoiries de sa famille, le titre de *gentleman* est joint à son nom. Aîné d'un grand nombre de frères et de sœurs, notre poëte ne put recevoir une éducation libérale, attendu qu'il se maria à l'âge de dix-huit ans à peine, vraisemblablement par des considérations domestiques. Il ne supporta que quelques années l'étroitesse de cette vie bourgeoise, soit que le dégoût qu'elle lui inspirait l'ait attiré à Londres; soit que, s'il faut en croire une tradition répandue, les suites d'une débauche l'aient chassé de son pays. Là, il embrassa la profession de comédien, qu'il considérait au début comme une dégradation, principalement parce qu'il se laissa entraîner par l'exemple de ses camarades à prendre part à leurs désordres. Il est probable que, dans la suite de sa carrière, c'est lui qui, par sa gloire poétique, a le plus puissamment contribué à anoblir la scène et à relever la considération de l'état de comédien. De bonne heure il s'efforça de se distinguer comme poëte, même en dehors de la scène, comme le prouvent les poëmes de sa jeunesse, *Adonis* et *Lucrèce*. Dans la suite, il devint directeur et copropriétaire du théâtre pour lequel il travaillait. Qu'il ait été exclu du commerce de l'aristocratie, c'est ce qui n'est nullement croyable. Il trouva entre autres, dans le comte de Southampton, l'ami de l'infortuné Essex, un protecteur très-libéral et tendrement dévoué. Non-seulement ses pièces obtinrent un immense succès chez les masses, mais elles plurent à la cour, et, selon le témoignage d'un contemporain, les deux monarques sous le règne desquels il écrivit en étaient

épris au dernier point. Elles furent représentées à la cour, et quelques-unes d'entre elles semblent même avoir été composées à l'instigation d'Élisabeth pour des fêtes solennelles. On sait enfin que le roi Jacques honora Shakspeare d'une lettre autographe. Tout cela ne ressemble guère au dédain et au bannissement dans l'obscurité d'une sphère inférieure. Par son activité comme poëte dramatique, acteur et directeur de théâtre, il acquit une fortune considérable; et, pendant les dernières années de sa trop courte existence, il en jouit, dans sa ville natale, entouré des soins de sa fille chérie. Immédiatement après sa mort, on lui éleva un mausolée qu'on peut nommer magnifique pour l'époque.

Chez Shakspeare, la connaissance des hommes est devenue proverbiale. A cet égard, sa supériorité est telle qu'on l'a nommé à bon droit l'interprète des cœurs. L'aptitude à saisir les manifestations de l'âme les plus délicates et les plus involontaires, et d'en indiquer sûrement la signification à l'aide de la réflexion et de l'expérience, constitue l'observateur; tirer, avec perspicacité, de ces observations, les conséquences ultérieures qu'elles renferment, et associer dans un ensemble harmonique, d'après les lois de la vraisemblance, des données isolées, constitue le connaisseur du cœur humain. La qualité distinctive du poëte dramatique, grand dans la peinture des caractères, est quelque chose de très-différent de tout cela, mais qui, cependant, suivant le point de vue auquel on se place, ou bien implique cette aptitude et cette pénétration, ou dispense de toutes deux. C'est la faculté de s'identifier si complétement avec toutes les natures, même les plus étrangères, que celui qui la possède est mis en état d'agir et de parler comme représentant de l'humanité entière, sans instructions spéciales pour les cas déterminés; c'est le pouvoir de doter les créatures de son imagination d'une personnalité si arrêtée, qu'elles se développent ensuite dans chaque circonstance particulière selon les lois naturelles générales, et que le poëte fait, en quelque sorte, sur ces créatures de

ses rêves des expériences ayant la même valeur que si elles s'appliquaient à des objets réels. Ce qui reste incompréhensible et inexplicable, c'est que les personnages doivent paraître ne rien dire ou faire pour le spectateur, et que, cependant, le poëte, par la représentation elle-même, sans ajouter d'explications, communique le don de les pénétrer jusque dans leurs plus intimes profondeurs. C'est pour cela que Goethe a ingénieusement comparé les personnages de Shakspeare à ces montres dont le cadran et le boîtier sont en cristal, et qui, en même temps qu'elles indiquent l'heure avec exactitude, comme les montres ordinaires, laissent apercevoir les rouages intérieurs qui mettent les aiguilles en mouvement.

W. de Schlegel.

GOETHE.

Goethe est un homme auquel on peut revenir à toutes les époques. Affranchi de toute détermination, il peut tout déterminer. Ses poésies sont un critérium pour les créations de l'avenir. Qui voudrait adopter sa philosophie? Qui pourrait nommer sa vie le triomphe du dévouement! en supposant qu'on fût assez équitable pour ne point blâmer ce que Goethe a négligé de faire, qui serait assez tolérant pour approuver tout ce que Goethe a fait! Mais ces dispositions, ces sentiments s'adoucissent avec le temps, et d'ailleurs ils sont étrangers à la littérature. Son nom traversera l'histoire de l'art comme une riche veine d'or, attachant de brillantes parcelles métalliques aux racines de ces arbres qui, récemment plantés, oscillent encore, sans vigueur, au souffle du vent, mais qui, un jour, déployant au loin leurs rameaux, montreront que non-seulement ils sont pleins de sève, mais qu'ils peuvent répandre des ombres rafraîchissantes. Le chef-d'œuvre de Goethe est le *Faust*.

Ni une opinion, ni une manière ne devaient être recommandées par cet écrit. Glorieuse la vertu qui pouvait sentir avec plus de loyauté, de dévouement et de feu. On peut avoir

des idées plus relevées de la patrie, de l'amour, des formes de la société et des problèmes de l'histoire. L'art lui-même, il faut le dire, ne fut pas toujours entre les mains du poëte un vase saint, d'où les bénédictions et les sentiments religieux se répandaient sur les fidèles. Goethe avait des intentions grandioses, de vastes plans dont l'exécution l'aurait tenu constamment élevé au-dessus des relations auxquelles il succomba. Il aima mieux morceler cette énorme puissance en petites productions et transporter dans le monde moral et (au grand détriment de la nation) dans la conscience esthétique, le principe naturel que tous les êtres doivent se développer sans effort en vertu d'un organisme inné. Comme la poésie ne fut chez lui qu'une excitation momentanée et l'acte de création poétique lui-même que l'exclusion des dispositions contraires, il ne forma pas en son âme ce ressort interne qui tend sans cesse à arracher l'homme à son équilibre et à lui faire gravir, au prix des jouissances actuelles les degrés successifs de l'avenir. Sur toutes ces questions il ne peut plus rester de doute.

Du reste, quelle que soit leur solution, elles ne sauraient jamais altérer le plaisir et la satisfaction que doit nous faire éprouver ce qu'il y a d'immortel dans le génie de Goethe. A une époque où l'on veut se reposer des tempêtes politiques et appliquer pacifiquement à la littérature les résultats philosophiques obtenus, il n'est pas de modèle plus encourageant que Goethe. En se formant sur ses ouvrages, la nouvelle génération ne saurait trouver un phare plus lumineux pour dissiper les nuages du présent, un vaisseau plus solide pour traverser les vagues amoncelées d'idées contradictoires. Quand on aura tiré au clair l'époque du talent, il sera temps d'inaugurer l'époque de la tendance; alors aussi on pourra recommencer à préconiser Schiller au détriment de Goethe.

Gutzkow.

GÉNIE DE SCHILLER.

Schiller a concentré toute sa force poétique dans la peinture de l'homme, c'est-à-dire dans la peinture de l'idéal de grandeur et de beauté de l'âme humaine, le plus noble et le plus merveilleux de tous les prodiges. Le monde externe n'a pour lui d'autre valeur que de mettre l'homme en relief[1], lui servir de contraste ou de comparaison. En face de la puissance aveugle de la nature, il pose la force morale de l'homme pour la montrer, soit dans sa dignité la plus élevée, soit dans l'énergie de la lutte et de la victoire : *le Plongeur*, *la Caution* en offrent des exemples, ou bien il accorde à la nature des sentiments humains, et donne une signification morale à ses forces aveugles, comme dans *les Dieux de la Grèce*, *la Plainte de Cérès*, *les Grues d'Ibicus*, *la Cloche*, etc. Même dans ses écrits historiques, il se préoccupe moins de la marche épique de l'ensemble soumise à la loi naturelle de la nécessité que des caractères saillants, de l'élément de la liberté humaine en opposition avec cette nécessité.

L'âme de toutes les créations de Schiller, ce sont ses hommes idéals. Il ne peint jamais que l'homme, mais dans sa beauté morale la plus élevée et la plus sublime. Il lui paraissait même presque impossible qu'une poésie qui n'idéaliserait pas l'homme méritât ce nom glorieux. Cependant, si Schiller s'était borné à nous tracer l'idéal de la moralité, cela pourrait faire honneur à sa moralité propre, mais ne prouverait rien en faveur de son mérite poétique. Tout au contraire, la plupart des poëtes anciens et modernes qui ont célébré la vertu ont été de grands pécheurs envers la poésie ; il est aussi difficile de tracer l'image d'une noble nature que de la posséder, tandis que rien n'est plus facile que de prétendre à

1. La métaphore allemande est tirée de la feuille d'étain qui sert à étamer les glaces.

ces deux choses. Quand l'idéal de la moralité est représenté dans un personnage, on doit exiger que le naturel ne soit pas sacrifié dans cette peinture. Il est aussi erroné de chercher à légitimer, par la moralité de l'objet, une peinture contraire à la nature, fausse et par conséquent impoétique que de cacher l'immoralité du sujet sous le naturel et la grâce de l'exposition. Cependant, il faut le dire, la plupart des poëtes ressemblent aux mauvais peintres de tableaux religieux qui procurent la vénération, même aux caricatures les plus ridicules, pourvu qu'elles portent le nom d'un saint; bien peu ressemblent à Raphaël dont les saints sont véritablement des saints, et qui, par un art sublime, se met au niveau de la sainteté de l'objet. Dans ce petit nombre, Schiller occupe la première place. Au fond des productions de sa jeunesse, il y a déjà une vérité qui l'emporte de beaucoup sur ces violations du naturel qui lui ont été si souvent reprochées; aussi, ces fautes ne se reproduisent-elles plus dans ses ouvrages ultérieurs. Nous avons de grands poëtes qui ont peint d'autres beautés que des beautés morales, des poëtes qui, dans le talent d'exposition, sont peut-être supérieurs à notre Schiller; mais aucun n'a su, au même degré que lui, associer l'intérêt de la vertu à celui de la poésie. Nous n'avons pas de peinture de la vertu qui soit plus poétique, pas de poëte qui soit plus vertueux.

Ce que l'on rencontre dans les personnages idéals de Schiller, ce n'est pas une loi mécanique et morte, une théorie sèche, un système abstrait de morale, mais une nature vivante et organique, le mouvement et l'activité de la vie. Cette nature idéale est la création du génie. Schiller lui-même dit :

L'intelligence peut reproduire ce qui a été déjà; toi seul, ô génie! tu augmentes la nature dans la nature.

Menlzel.

VI.

DISCOURS.

SYSTÈME DU MONDE.

Par sa grandeur immense, la variété et la beauté infinies qu'il révèle sous tous les aspects, le système du monde nous jette dans un muet étonnement. Si le tableau de toute cette perfection n'émeut que l'imagination, l'entendement de son côté éprouve une autre espèce de ravissement, quand il considère que tant de grandeur et de magnificence découle avec un ordre éternel et rigoureux d'une seule loi générale. Le système planétaire dans lequel, le soleil, placé au centre de tous les orbites, fait tourner, par une attraction puissante, les globes habités dans des cercles éternels, est formé de la substance élémentaire de l'univers, primitivement répandue dans l'espace. Toutes les étoiles fixes que l'œil découvre dans les profondeurs du ciel et qui semblent trahir une sorte de prodigalité, sont des soleils et des centres de systèmes semblables.

Si tous les mondes et leur organisation reconnaissent une origine analogue, si l'attraction est générale et sans limite, ainsi que la répulsion des éléments; si, par rapport à l'infini, le grand et le petit sont tous deux petits, tous les systèmes de mondes n'ont-il pas dû recevoir, les uns par rapport aux autres, une constitution relative, une connexion systématique comme les corps célestes de notre monde solaire la présentent en petit, comme Saturne, Jupiter et la Terre qui, en soi et pris à part, sont des systèmes et rentrent cependant comme membres dans un système plus vaste? Si dans l'espace in-

commensurable où se sont formés tous les soleils de la voie lactée, on suppose un point autour duquel, par une cause que j'ignore, la nature a commencé à sortir du chaos, il a dû naître là un corps d'une masse si énorme et d'une attraction si puissante que tous les systèmes en voie de création, ont été forcés de graviter autour de lui comme vers leur centre, et de constituer en grand ce que la matière cosmique élémentaire qui forma les planètes, a fait en petit par rapport au soleil. L'observation met cette conjecture à peu près hors de doute. Par la place qu'elle occupe dans un plan commun, l'armée des étoiles constitue un système comme notre monde planétaire par rapport au soleil. La voie lactée est le zodiaque de ces vastes organismes cosmiques qui déclinent de sa zone le moins possible et éclairent toujours sa bande de leur lumière, de même que le zodiaque des planètes brille çà et là, en quelques points, rares il est vrai, de la lueur de ces globes. Chacun de ces soleils avec les planètes qui gravitent autour de lui, forme un système particulier ; mais cela ne les empêche pas de faire partie d'un système plus vaste, de même que Jupiter ou Saturne, malgré leurs satellites rentrent dans un organisme cosmique plus considérable.

Maintenant, si les étoiles fixes constituent un système, dont l'étendue est déterminée par la sphère d'attraction du corps qui est placé au centre, n'y aura-t-il pas d'autres systèmes solaires et pour ainsi dire d'autres voies lactées qui auront pris naissance dans les champs sans bornes de l'espace? Nous avons vu avec étonnement dans le ciel, des figures qui ne sont pas autre chose que ces systèmes d'étoiles fixes, faisant partie d'un plan commun, des voies lactées, si je puis m'exprimer ainsi, qui, dans leurs diverses positions par rapport à l'œil et avec une lueur affaiblie par un immense éloignement, présentent des formes elliptiques. Ce sont des systèmes dont le diamètre est pour ainsi dire un nombre infini de fois plus grand que le diamètre de notre système solaire, mais qui sans aucun doute a pris naissance de la même

manière, est régi et ordonné par les mêmes causes et se maintient par les mêmes lois.

Mais, où sera la fin de cette organisation systématique? où la création elle-même cessera-t-elle? Il est facile de voir que pour être en rapport avec la puissance de l'Être infini, elle ne doit pas avoir de limites. Sans doute, elle n'est pas plus rapprochée de l'infinitude du pouvoir créateur de Dieu, en lui donnant une sphère qui aurait pour rayon la voie lactée qu'en la restreignant à un globe d'un pouce de diamètre, car tout ce qui a des bornes, un rapport déterminé avec l'unité, est également éloignée de l'infini; cependant il serait absurde de borner l'action de la divinité à une partie infiniment petite de son pouvoir créateur et de s'imaginer sa force sans bornes, trésor virtuel d'une infinité de mondes, comme oisive et condamnée à un manque éternel d'exercice. N'est-il pas plus convenable, ou pour mieux dire, n'est-il pas nécessaire de se représenter la création dans son ensemble, ce qu'elle doit être pour révéler cette force qui échappe à toute mesure? Par ce motif, le champ de manifestation des attributs divins est tout aussi infini que ces attributs eux-mêmes. On peut dès lors admettre légitimement que l'ordre et l'organisation du système du monde a lieu graduellement et dans la suite du temps; mais quant à la matière cosmique primitive, dont les propriétés et les forces sont le substrat de tous ces changements, elle est la conséquence immédiate de l'essence divine. Elle doit donc être assez riche et assez parfaite pour que dans la succession infinie du temps, ses développements et ses combinaisons puissent s'accommoder au plan, qui renferme en lui tout ce qui peut être, échappe à toute mesure, en mot, est infini.

Kant.

IMMORTALITÉ DE L'ÂME.

Le soleil se lève et se couche, les étoiles disparaissent et reviennent et toutes les sphères tournent éternellement dans

leurs orbites[1]; mais aucune d'elles ne revient telle qu'elle a disparu, et dans ces sources lumineuses de la vie, il y a vie et développement. Chacune des heures amenées par elles, chaque matin, chaque soir descendent sur le monde avec une prospérité nouvelle; la vie et l'amour découlent des sphères comme les gouttes de rosée des nuages et la nature les reçoit comme la fraîche nuit de la terre.

Dans la nature, toute mort est enfantement, et c'est précisément dans la mort qu'apparaît une recrudescence de vie. Il n'est point dans la nature de principe mortifère, car la nature est la vie pure qui, cachée derrière la vie antérieure, commence et se développe. Mort et naissance ne sont que la lutte de la vie avec elle-même, pour se transfigurer sans cesse et se présenter sous une forme plus digne d'elle[2]. Et la mort pourrait être autre chose pour moi?... Pour moi, qui ne suis pas seulement une image, une représentation de la vie, mais qui porte en moi-même la vie primitive, la seule vraie et substantielle? On ne saurait supposer un seul instant que la nature puisse anéantir une existence qui ne provient pas d'elle; la nature qui n'existe que pour moi et non moi pour elle.

Bien plus, ma vie naturelle elle-même, cette pure manifestation de la vie interne et invisible dans le domaine du fini, elle ne peut pas la détruire à moins de pouvoir se détruire elle-même; car la nature n'existe que pour moi et à cause de moi et cesse d'être, si je ne suis pas. Précisément, parce qu'elle me tue, elle doit me révivifier. Ce n'est que devant une vie plus noble se développant en elle que ma vie présente s'évanouit, et ce que nous appelons mort, n'est autre chose que la manifestation visible d'une seconde existence. Si aucun être raisonnable ne mourait sur la terre, après y avoir reçu la lumière, il n'y aurait aucun motif d'attendre

1. Tiennent leur danse circulaire.
2. Pour se représenter toujours plus transfigurée et plus semblable à elle-même.

un nouveau ciel et une terre nouvelle. La seule fin possible de cette nature, à savoir, de manifester et de conserver la raison, serait remplie ici-bas et le cercle serait fermé. Mais l'acte lui-même, par lequel elle tue un être libre et autonomique est le signe solennel, manifeste pour la raison qu'elle dépasse cet acte et toute la sphère qu'elle clôture ainsi. Le phénomène de la mort est le guide que suit mon œil spirituel, pour arriver à la conviction d'une autre vie et d'une nature nouvelle, accommodée à cette existence ultérieure.

Chacun de nos semblables qui sort de cette association terrestre et que mon esprit ne peut considérer comme anéanti, puisqu'il est mon semblable, emporte avec lui mes pensées. Il est encore et il lui faut une demeure. Pendant que nous le pleurons ici-bas, là-haut, on se réjouit qu'un homme soit enfanté pour ce nouveau monde, comme nous, citoyens de la terre, nous accueillons nos nouveau-nés avec des transports de joie. Quand je partirai, à mon tour, je n'éprouverai que des sentiments de joie : le deuil reste dans la sphère que j'abandonne.

Le monde que j'admirais naguère disparaît et s'évanouit à mes regards. Malgré la plénitude de vie, d'ordre, de prospérité dont il m'offre le spectacle, il n'est que le rideau qui me cache un monde infiniment plus parfait, un germe d'où ce nouvel univers doit se développer. Ma foi soulève ce rideau et réchauffe ce germe. Elle ne voit rien de déterminé ; mais elle attend plus qu'elle ne peut saisir ici-bas et qu'elle ne pourra jamais embrasser dans le temps.

Tel que je vis et existe, et tel je suis immuable, permanent et identique à moi-même pour toute l'éternité; car cet être ne me vient pas du dehors, mais c'est mon être, mon essence propre, unique, véritable.

Fichte.

IMPORTANCE DES ÉTUDES CLASSIQUES[1].

L'esprit et le but de notre établissement, c'est la préparation aux études libérales[2], préparation qui a pour base les Grecs et les Romains. Depuis quelques milliers d'années, c'est là le sol sur lequel toute culture est née, s'est développée, et avec lequel elle a été en connexion permanente. De même que les organismes physiques, les plantes, les animaux s'efforcent d'échapper à la pesanteur, sans pouvoir cependant se dépouiller tout à fait de cet élément de leur essence ; ainsi, toutes les sciences et tous les arts ont pris naissance sur le sol de la Grèce et de Rome, et n'ont pu, bien qu'arrivés à une existence propre, se délivrer du souvenir de cette première origine. De même qu'Antée prenait de nouvelles forces en touchant la terre sa mère, c'est par un retour vers l'antiquité que chaque nouvel essor, chaque accroissement de la science et de la culture intellectuelle est venu au jour.

Mais s'il est important de conserver ce terrain, ce qui ne l'est pas moins, c'est de changer les rapports dans lesquels il s'est trouvé jusqu'à ce jour.

Je me contenterai de vous rappeler, en quelques mots, la place bien connue qu'occupait autrefois l'étude de la langue latine. Vous savez qu'elle n'était pas considérée comme un moment des études libérales, mais qu'elle en constituait la part la plus essentielle, l'unique moyen de culture élevé offert à celui qui ne voulait pas s'arrêter à la limite de l'instruction générale et tout à fait élémentaire ; vous savez qu'on

1. Lorsque Hégel prononça, en 1809, le discours auquel sont empruntés ces fragments, il était proviseur du lycée (gymnase) de Nuremberg.

2. Gelehrt, s'appliquant à la fois aux sciences et aux lettres, nous a semblé ne pouvoir être rendu que par un équivalent. La traduction exact serait *erudit* dans le sens absolu du latin ; mais nous avons pris l'habitude de donner à ce mot une acception trop restreinte.

prenait à peine des dispositions expresses pour répandre des connaissances utiles à la vie civile ou ayant en elles-mêmes leur valeur, et que le fait et la mesure de leur acquisition étaient entièrement subordonnés à l'étude contingente de la langue latine, et qu'enfin ces connaissances, considérées comme constituant une sorte de métier spécial et non un moyen général d'instruction, étaient en grande partie cachées sous l'enveloppe de cette langue.

Un cri unanime s'éleva contre cette étude du latin, devenue si funeste; on sentit surtout qu'un peuple ne saurait être regardé comme civilisé s'il ne peut faire passer dans sa langue propre tous les trésors de la science, et l'employer à traiter une matière quelconque en conservant ses libres allures. Cette intimité de la langue maternelle manque aux connaissances que nous possédons par l'intermédiaire d'une langue étrangère; elles sont séparées de nous par une sorte de cloison qui ne permet pas à l'esprit de se les assimiler complétement[1].

Ce point de vue exclusif, les méthodes avilies au point de n'être plus qu'un mécanisme vulgaire, la négligence à acquérir une foule de connaissances positives et à développer des facultés spirituelles, ont peu à peu dépouillé la langue latine de ses prétentions à être la science par excellence, et lui ont ravi la haute dignité qui en faisait le moyen général et presque exclusif de culture intellectuelle. Elle a cessé d'être considérée comme but, et cette occupation spirituelle a été condamnée à voir s'élever au-dessus de sa tête de prétendues connaissances positives[2], parmi lesquelles se trouvaient des choses sensibles, vulgaires, qui ne pouvaient fournir aucune matière à l'instruction.

En reculant ainsi sur le second plan[3], l'étude du latin a acquis le droit d'exister librement comme étude particulière,

1. Qui ne les laisse pas véritablement être indigènes pour l'esprit.
2. De prétendues choses.
3. Se mettant ainsi de côté.

sans être compromise et tourmentée par le mélange de choses hétérogènes. Par cette séparation et cette limitation, elle a obtenu, avec sa véritable place, la possibilité de se développer d'une manière plus libre et plus complète. L'indice infaillible de la liberté et de la force d'une organisation consiste en ce que les différents moments qu'elle renferme acquièrent de la profondeur, deviennent un système complet, accomplissent et voient accomplir simultanément leur œuvre, et qu'enfin tous ces éléments se réunissent de nouveau pour constituer un vaste ensemble. Si donc l'étude des langues anciennes demeure, comme auparavant, la base de la culture libérale, ses prétentions ont été vivement combattues même dans ces limites. Il semble juste d'exiger que la civilisation d'un peuple, son art, sa science, parviennent à acquérir une valeur indépendante [1]. La culture du monde moderne, nos lumières, les progrès de tous les arts et de toutes les sciences ne nous autorisent-ils pas à croire que nous sommes émancipés des Grecs et des Romains [2], que nous avons échappé à leur lisière et pouvons marcher seuls [3]? Sans contester aux œuvres des anciens leur mérite plus ou moins grand, ne pourrait-on pas les faire rentrer dans le catalogue des souvenirs, des doctes curiosités, leur donner une pure valeur historique qu'on pourrait accepter ou non, mais sans en faire le point de départ et la base absolue de notre culture intellectuelle plus haut placée que la leur?

Cependant, si nous accordons qu'en général il faut partir du parfait, il faut que la littérature des Grecs principalement, et ensuite celle des Romains, reste la base des études élevées. La perfection et la magnificence de ces chefs-d'œuvre doit être le lien spirituel, le baptême profane qui donne à l'âme le ton, la teinture ineffaçable du goût et de la science,

1. Arrive à se tenir sur ses propres jambes (Germ.).
2. Que nous avons éculé les souliers d'enfants grecs et romains (Germ.).
3. Marcher sur notre propre sol et terrain.

et, pour cette initiation, un commerce général, extérieur avec les anciens, est loin de suffire. Il faut, au contraire, que nous nous mettions en pension chez eux, en quelque sorte, pour respirer leur atmosphère, nous assimiler leurs idées, leurs mœurs, même, si l'on veut, leurs erreurs et leurs préjugés, et nous faire citoyens de ce monde, le plus beau qui ait jamais existé. Si le premier paradis a été celui de la *nature humaine*, le monde des Grecs a été le paradis plus noble de *l'esprit humain* qui se présente dans sa beauté naïve, sa liberté, sa profondeur, sa sérénité, comme la jeune épouse sortant de la chambre nuptiale. La sauvage splendeur que l'esprit présente à son lever en Orient est tempérée par la magnificence de la forme, adoucie par la beauté. La profondeur ne consiste plus dans la confusion, l'humeur sombre, l'enflure; mais elle est simple, transparente pour ainsi dire. Sa joie sereine n'est pas celle d'un enfant dans ses jeux; mais elle voile une mélancolie qui, connaissant la rigueur du destin, évite cependant l'exagération, et qui, loin d'enlever à l'esprit sa liberté, lui permet de s'élever au-dessus des coups du sort[1]. Je ne crois pas trop m'avancer en disant que celui qui n'a pas connu les œuvres des anciens a vécu sans connaître la beauté.

Cette atmosphère que nous respirons, non-seulement met en éveil toutes les forces de notre âme, les développe et les exerce[2], mais elle devient une substance propre, par laquelle nous enrichissons et élaborons une substance meilleure qui est la nôtre.

La nourriture la plus généreuse sous la forme la plus noble, des pommes d'or sous une enveloppe d'argent, voilà ce que renferment les œuvres des anciens, et à un degré incomparablement plus élevé que celle d'une époque et d'une

1. Du destin,... mais qui n'est pas chassé par elle de la liberté sur lui et hors de la mesure.

2. Dans un pareil élément dans lequel nous nous domicilions, il n'arrive pas seulement que toutes les forces de notre âme, etc.

nation quelconque. Il me suffit de rappeler la grandeur de leurs sentiments, leur vertu typique et leur amour de la patrie exempts de toute duplicité, le grand style de leurs faits et de leur caractère, la diversité de leurs destinées, de leurs mœurs, de leurs constitutions, pour pouvoir légitimement affirmer que nulle civilisation ne réunit tant de choses excellentes, merveilleuses, originales, variées et riches d'enseignements.

Hégel.

DIGNITÉ DE LA MAGISTRATURE.

En me présentant au milieu de vous dans cette heure solennelle pour moi, je me sens pénétré jusqu'au fond de l'âme de la grandeur de la mission qui nous réunit dans ce sanctuaire de la justice.... La justice ! mot qui ne doit être prononcé par des lèvres humaines qu'avec ce sentiment de vénération qui s'attache à tout ce qu'il y a de plus noble et de plus saint; la justice, qui fonde les États et maintient toutes choses; la justice, gardienne de tout ce que les forces humaines peuvent acquérir de vrai, de bon, d'utile; comme vertu interne, la première de toutes et sans laquelle on n'en peut supposer d'autres; comme ordonnatrice des rapports extérieurs de la vie, la puissance la plus élevée et la plus respectable à laquelle toutes les autres se subordonnent en reconnaissant leur infériorité; but dernier par rapport auquel tout le reste n'est plus que moyen.

Est-il dans les attributions de l'État de fonder, de protéger ce qu'on a décoré du beau nom de bien public par des institutions positives, de l'administrer du centre à la circonférence par des fonctionnaires spéciaux ? C'est ce qui a été nié par un grand nombre de penseurs qui, admettant que le bien public ne réside que dans les individus, prétendent qu'il est surtout connu, soigneusement surveillé, fidèlement administré par ceux qu'il touche de plus près. Ces heureux

peuples modèles de l'antiquité, n'avaient nulle idée de la police et de l'administration dans le sens des temps modernes, et le premier peuple de l'Europe, digne d'être envié par tous les autres, le peuple anglais, se montre à nos yeux sans aucune espèce d'administration organisée par l'État et même sans fonctionnaires publics proprement dits. C'est par la puissance de l'esprit national qu'il est arrivé à un degré de prospérité, de grandeur et de gloire qu'aucun autre État n'a pu atteindre, même de loin, en suivant la route qu'il s'est tracée.

Mais ce principe un, nécessaire, universellement reconnu, sans lequel nulle association n'est possible entre les hommes, nulle société civile ne peut être seulement imaginée; la suprême autorité dont la nature avait déjà investi le premier roi, le père de famille, avant qu'il y eût des États; le lien sacré qui réunit dans le devoir et l'obéissance, l'Arabe errant dans le désert sous son émir; le libre citoyen sous le prince et les autorités, et même, dans l'Orient, le sujet esclave sous le despote; la divinité que les lois de Manou désignent à l'Indien comme l'auguste amie qui accompagne l'homme du berceau au bûcher, et veille sur lui lorsque tous les autres gardiens dorment; le devoir suprême auquel se croyait assujetti Timour[1] lui-même, Timour, dégouttant de sang, qui voyait dans le noble et fidèle accomplissement de ce devoir envers les siens la preuve la plus glorieuse de sa royale sagesse; ce principe un, universel, dont le nom prononcé sur les bords de la Tamise, comme sur les rives du Niger ou du Gange, dilate tous les cœurs, élève tous les esprits, — c'est la justice et ce pouvoir par lequel elle subsiste et est mise à exécution.

Les fins que se propose le bien public sont, comme les moyens de le réaliser, diverses, changeantes, variables, suivant les temps et les lieux et eu égard aux circonstances

1. Tamerlan.

qu'il n'est pas donné à la main de l'homme de diriger. Les colonnes de notre temple reposent sur un terrain solide; nous n'avons rien à acquérir par la lutte, rien à créer; nous n'avons qu'à conserver et à défendre les trésors sacrés qui nous ont été confiés. Ce qui nous amène à notre destination, ce n'est point cette sagesse inquiète[1] qui se préoccupe du contingent, et promène ses regards dans toutes les directions, sagesse par laquelle est nécessairement dirigée l'administration de l'État ; mais c'est ce sens droit et simple qui ne regarde nulle part qu'en haut vers la loi, et puis en bas vers le fait ; cette loyauté d'intention qui, sans prévention, prononce comme juste ce qu'elle reconnaît juste, et enfin ce courage énergique de la volonté qui, d'un bras ferme et qu'aucune influence ne peut fatiguer, que nulle violence ne peut courber, tient constamment en équilibre la balance de la justice.

Bien que variée dans ses formes, différente dans ses objets suivant les temps et les lieux, la justice est cependant en soi et pour soi[2], toujours une et la même, identique dans ses prétentions et ses droits. C'est précisément à cause de cela qu'elle est le fondement d'un État quelconque, la clef qui soutient ses murailles, la colonne principale qui supporte la voûte. Tant que ces soutiens s'élèvent intacts et reposent sur un terrain solide, l'édifice de l'État est encore prospère ; il peut succomber à la violence extérieure, mais, du moins, il ne court pas le risque de s'écrouler par les vices de son organisation.

Voilà quelles sont mes convictions sur la sainteté du droit et des fonctions de juge, convictions dont je suis pénétré jusqu'au plus profond de mon âme. Ces principes, je les ai défendus par mes paroles et mes actes dans toutes les circonstances de ma vie, et c'est en les portant dans mon esprit et mon

1. Scrutatrice.

2. Nous ne pouvons expliquer ici la valeur philosophique de cette formule, que nous avons analysée dans l'ouvrage ayant pour titre : *Hegel, exposition de sa doctrine.*

cœur que je me présente au milieu de vous. Je sais et je proteste que ma volonté ne faillira jamais à la loi que mes convictions m'imposent et au serment que j'ai prêté [1]. Ma force bornée sera-t-elle toujours à la hauteur de mes devoirs et de mes intentions? Voilà la crainte qui seule m'humilie et m'abat. Mais je promène mes regards sur les hommes rassemblés autour de moi dans cette haute cour, et mon courage se ranime à la pensée qu'avec des hommes pénétrés d'un même esprit, il est facile d'accomplir même de grandes choses. Messieurs, je connaissais, j'estimais la plupart d'entre vous avant de vous avoir vus; nous avons agi dans un même esprit et pour la même fin avant que le lien de fonctions communes nous eût associés d'une manière si étroite.

Permettez-moi encore quelques mots qui ont un rapport direct avec le but de ma mission.

A mon avis, le premier devoir que la justice impose à ses administrateurs, c'est une délibération mûre, profonde, qui garantit à la conscience la vérité et la droiture de la décision. Le second devoir, je pense, c'est que le plaideur obtienne un jugement dans le plus bref délai possible. Un procès gagné après un long retard entraîne des conséquences aussi mauvaises, souvent même plus désastreuses, qu'un procès bientôt perdu; mais l'ordre de la justice se trouverait complétement renversé, si le second devoir n'était pas limité par le premier. C'est le devoir du juge de ne pas traîner une affaire en longueur; mais c'en est un aussi de ne pas se hâter. Que personne, à l'avenir, ne puisse reprocher, avec quelque apparence de raison, à cette haute cour d'avoir violé ou négligé l'un ou l'autre de ces devoirs : c'est ce que me garantissent la conscience et les lumières de ces hommes auxquels je me réjouis et m'honore d'appartenir désormais [2].

Feuerbach.

1. La tournure de la phrase a été modifiée dans la traduction.
2. Auxquels mon plus beau bonheur et mon honneur le plus élevé est d'appartenir désormais.

ORAISON FUNÈBRE DE JEAN-PAUL RICHTER

(prononcée le 2 décembre 1825).

Un astre s'est couché, et l'œil de ce siècle se fermera avant qu'il apparaisse de nouveau; car le génie lumineux décrit d'immenses orbites, et il faudra bien du temps avant que les arrière-neveux saluent de leurs acclamations joyeuses, ce dont les pères se seront séparés autrefois avec des larmes et des gémissements. Une couronne est tombée de la tête d'un roi! un glaive s'est brisé dans la main d'un général! un grand prêtre est mort! Ah! c'est à bon droit que nous pleurons celui qui était pour nous un dédommagement, et dont rien ne saurait nous dédommager. Chaque pays trouve une douce compensation à ses dures privations. Le Nord sans cœur a son énergie de fer, le Sud maladif son soleil d'or, la sombre Espagne sa foi, le bel esprit réjouit et console le Français besoigneux, et la liberté transfigure les brouillards de l'Angleterre. Nous avions Jean-Paul, et nous ne l'avons plus, et avec lui nous avons perdu ce que nous ne possédions qu'en lui : la force, la douceur, la gaieté sereine et les hardiesses du langage. Voilà l'astre qui a disparu : la foi céleste qui nous a éclairés en s'éteignant. Voilà la couronne qui est tombée : la couronne de l'amour qui maîtrisait celui qui la portait et tous ceux qui lui étaient soumis. Voilà le glaive qui s'est brisé : la raillerie maniée par une main redoutable [1], et devant laquelle tremble l'orgueil et rougit la flatterie. Et voilà le grand prêtre qui priait pour nous dans le temple de la nature; il s'en est allé, et notre prière n'a plus d'interprète. Pleurons sur lui que nous avons perdu et sur ceux qui ne l'ont pas perdu. Il n'a pas vécu pour tous; mais un temps viendra où il naîtra pour tous, et tous le pleureront.

1. La raillerie dans une main aiguë.

Pour lui, il se tient patiemment à la porte du vingtième siècle, et attend en souriant que son peuple traînard vienne le rejoindre. Alors il conduira ceux qui sont fatigués et ceux qui ont faim dans la ville de son amour; il les introduira sous un toit hospitalier : les grands personnages au goût blasé dans le palais du noble Albano, les gens simples et moins délicats dans la chambre étroite de son Siebenkæs, où l'active Lenette s'empresse autour du foyer, et où l'hôte malin [1] et mordant assaisonne de poivre ses mets germaniques [2].

Les siècles s'écoulent, les saisons passent, le souffle du bonheur est inconstant, l'échelle des âges s'élève et s'abaisse. Rien n'est durable que le changement; rien n'est constant que la mort. Chaque pulsation de notre cœur nous fait une blessure, et la vie ne serait qu'une torture [3] continuelle sans la poésie. Elle nous procure ce que la nature nous refuse : un âge d'or que n'atteint pas la rouille, un printemps qui ne défleurit pas, un bonheur sans nuage et une jeunesse éternelle. Le poëte est le consolateur de l'humanité, pourvu toutefois qu'il ait reçu sa mission du ciel, que Dieu l'ait marqué au front de son sceau, et qu'il n'apporte pas pour un vil salaire le céleste message. Voilà ce qu'était Jean-Paul. Il ne chantait pas dans le palais des grands; ce n'est pas à la table des riches qu'il caressait les cordes de sa lyre. C'était le poëte des humbles, le chantre des pauvres, et là où pleuraient les affligés on entendait les doux accords de sa harpe. Si nous payons le tribut de notre respect à la cloche orgueilleuse qui résonne majestueusement les jours de grande fête, notre amour appartient à l'horloge qui accompagne chaque battement de notre cœur, est chaque quart d'heure l'écho de nos joies, et nous enlève nos douleurs minute par minute.

1. Brûlant.
2. Allusions à divers ouvrages de Jean-Paul.
3 Une hémorragie continuelle.

Dans les pays, on ne compte que les villes; dans les villes, que les tours, les temples et les palais; dans les maisons, que leurs maîtres. Dans le peuple, on ne compte que les corps de métiers, et dans ceux-ci, que les chefs. Entre toutes les saisons, on chérit le printemps. Le voyageur regarde avec étonnement les larges routes, les fleuves, les montagnes, et ce que la foule admire est chanté par les aimables poëtes. Jean-Paul n'était pas le flatteur de la multitude, l'esclave de l'habitude. A travers d'étroits sentiers couverts de broussailles, il cherchait le hameau dédaigné. Dans le peuple, il comptait les hommes, dans les villes les toits, et sous chaque toit chaque cœur. Toutes les saisons fleurissaient pour lui, toutes lui portaient des fruits. N'eût-il à sa misérable lyre qu'une corde tremblotante, le poëte, même le plus chétif, a chanté les jours de fête du premier amour. Jean-Paul veille sur cette flamme sainte jusqu'à ce qu'elle s'éteigne avec la mort. A chaque heureux hymen qui se renouvelle, il est le prêtre qui associe encore une fois les vieux cœurs, qui réunit une dernière fois les mains tremblantes avant que la mort les sépare. A travers le brouillard, la tempête, les ruisseaux glacés, il pénètre dans la maisonnette couverte de neige du maître d'école du village, pour partager avec ses enfants les joies de la nuit de Noël[1]. Il chante à pleine voix les royales délices que l'on goûte dans les îles enchantées du lac Majeur; mais ses accents deviennent plus doux et plus pénétrants quand il s'agit de peindre le bonheur modeste et restreint d'un prêtre-jubilaire[2] allemand ou les joies d'un pasteur suédois[3].

Le poëte n'a pas seulement pour mission de consoler les affligés, de rafraîchir comme une rosée céleste les âmes alté-

1. En Allemagne, c'est à la Noël et non au jour de l'an que se font les cadeaux d'étrenne.

2. On nomme *jubelsenior* le pasteur qui a rempli ses fonctions pendant cinquante ans.

3. Allusions à des ouvrages de Jean-Paul.

rées ; il doit aussi être le juge de l'humanité, il doit être la foudre et la tempête qui purifient la terre des miasmes et des immondices. Courroucé, Jean-Paul était un Jupiter tonnant, c'était un fouet sanglant lorsqu'il punissait ; quand il raillait, il avait de bonnes dents. Celui qui avait à redouter ses sarcasmes n'avait qu'à fuir. Nul n'était assez impudent pour le narguer quand il le trouvait sur son chemin. Si le géant Vanité avait la hardiesse de lui tenir tête, sa fronde l'atteignait à coup sûr ; la dissimulation se cachait-elle en rampant, dans sa caverne la plus obscure, il y appliquait le feu, et le trompeur asphyxié était obligé de se livrer lui-même. Son arme était bonne, son œil meilleur, sa main était sûre. Ce n'était pas le butin de la chasse qu'il convoitait ; dans une louable intention, il voulait seulement protéger contre les dévastations les campagnes des citoyens et le champ du villageois. Nous pourrions parler de la plume de maint oiseau de proie, de la ramure et de la griffe de mainte bête fauve, trophées de sa victoire ; mais ne nous laissons pas entraîner à raconter des anecdotes de chasse dans ce bon temps où décrocher son fusil de la muraille est considéré comme un délit et puni comme tel.

L'admiration loue, l'amour est muet. Nous ne voulons pas louer Jean-Paul, mais le pleurer. Le convive friand oublie l'hôte pour le repas ; l'amateur des arts, dépourvu d'entrailles, jouit de l'œuvre sans songer à l'artiste. Sans doute, on considère et on loue comme reconnaissant celui qui parle du bienfait qu'il a reçu ; mais le suprême degré de la reconnaissance, c'est d'oublier le bienfait pour ne se souvenir que du bienfaiteur. Ainsi, nous ne voulons songer avec amour qu'à l'homme éminent que nous avons perdu, et non aux ouvrages par lesquels il a mérité notre admiration ; et lors même que nous voudrions faire autrement, nous ne le pourrions pas. On peut compter les ouvrages de Jean-Paul, mais non les apprécier à leur juste valeur. Les trésors qu'il nous a laissés ne sont pas de l'or monnayé qu'il suffit de mettre en rouleaux ;

nous y trouvons des lingots d'or et d'argent, des pierres précieuses sans monture, des médailles que l'épicier ne veut pas recevoir en payement, des tas de froment que la meule n'a pas touchés, et quantité de champs dans lesquels moissonnera la postérité la plus reculée. Toutes ces richesses ont donné naissance à de bien pauvres jugements. L'abondance a été taxée d'excès, la libéralité de prodigalité. Comme il possédait de l'or autant que d'autres de l'étain, et qu'il mangeait et buvait journellement dans de la vaisselle d'or, on l'a accusé d'ostentation. Mais si Jean-Paul a péché en cela, à qui la faute ? Lorsqu'une famille hérite de richesses accumulées par plusieurs générations, l'habitude enseigne à jouir avec mesure; l'abondance est réglée, tout est mis à la place convenable, et la splendeur est adoucie par le voile du goût; mais le pauvre surpris par la fortune, qui voit comme par magie ses murailles nues couvertes de glaces splendides, et ses tonneaux vides remplis par le dieu du vin, ce pauvre enrichi court, hors de sens, de chambre en chambre, s'enivre à la coupe des voluptés, sème étourdiment à pleines mains, et éblouit parce qu'il est ébloui lui-même. Jean-Paul était un parvenu de cette espèce ; il n'avait rien hérité de son peuple. Le ciel lui accorda ses faveurs, dans un jour de belle humeur ; la fortune secoua sur lui sa corne d'abondance, et le couvrit de fleurs et de fruits ; la terre lui prodigua ses trésors cachés. Toutes ces richesses, il les vit et prit plaisir à les montrer ; mais ce qui provoque les sourires railleurs des contemporains envieux fera la joie des héritiers. L'or est toujours de l'or, même dans le minerai, où peu de personnes savent le reconnaître, et la monture des pierres précieuses augmente leur prix et non leur valeur réelle.

Voilà ce qu'était Jean-Paul ! Demandez-vous où il est né, où il a vécu, où sa cendre repose? Il est venu du ciel, il a habité sur la terre, notre cœur est son tombeau. Voudriez-vous connaître les jours de son enfance, les rêves de sa jeunesse, les années de son âge mûr ? interrogez le jeune enfant

Gustave, l'adolescent Albano et le brave Schoppe[1]. Vous informez-vous de ses espérances? vous les trouverez dans *la Vallée de Campan*[2]. Il n'est pas de héros, pas de poëte qui ait donné sur sa vie des renseignements aussi fidèles que l'a fait Jean-Paul. L'esprit s'est envolé, la parole est restée; il est retourné dans sa patrie, et, quel que soit le ciel dans lequel il chemine, quelle que soit l'étoile qu'il habite, dans sa glorification, il n'oubliera pas la terre qu'il a aimée, les hommes qu'il a chéris et qui, avec lui, ont joué, pleuré, aimé et souffert comme lui.

Bœrne.

ORAISON FUNÈBRE DE GOETHE

(prononcée le 26 mars 1832).

Ainsi donc, avec l'homme éminent dont ce cercueil renferme la dépouille mortelle[3], s'évanouit le dernier souvenir visible d'une époque qui a, dans les annales de notre cité et de notre patrie, toute l'importance d'un événement humanitaire..... disparaît le dernier de ces grands génies qui, par l'influence multiple qu'ils ont exercée sur le développement et la direction des intelligences, ont décoré d'une brillante auréole le gouvernement glorieux d'une mère du pays déjà depuis longtemps rendue à la poussière, mais encore vivante dans les souvenirs, ainsi que celui de son fils, royal par le cœur autant que par la naissance[4].

Le douloureux serrement de cœur que nous éprouvons gît dans la nature même de l'événement qui nous rassemble[5]. La clôture définitive d'un état de choses qui, même en sup-

1. Allusion à des ouvrages de Jean-Paul.
2. C'est un dialogue philosophique sur l'immortalité de l'âme.
3. Vollendet présente les deux sens du latin *perfectus* et du français *achevé*. Dans le style noble, vollendet signifie, par extension, défunt.
4. Et de son vraiment princier grand fils.
5. Dans la nature de la chose.

posant les circonstances les plus favorables, ne se reproduira jamais avec sa physionomie caractéristique, frappe déjà vivement notre cœur et nous fait sentir, jusque dans ses profondeurs les plus secrètes, la caducité de notre propre existence au sein des continuelles vicissitudes des choses terrestres qui fuient devant nous, emportées sur les ailes du temps.

Mais cette impression devient encore plus douloureuse, si nous pensons à la grandeur de l'homme de génie qui était jusqu'à ce moment le seul lien extérieur entre un beau passé et le temps présent ; si nous songeons à ces lois nécessaires en vertu desquelles lui aussi, avec toute sa gloire, ne fut parmi nous qu'un phénomène passager. Qu'y aura-t-il donc de stable sur la terre, demandons-nous en gémissant, si le noble, le parfait, que le Père des esprits avait appelé à l'existence, appartient à la poussière quand son temps est venu, comme ce qu'il y a de plus bas et de plus vulgaire, et si même, après une vie dont la durée a passé les bornes ordinaires, il trouve enfin le terme infranchissable qui lui a été assigné ? Qu'est-ce qui peut compter ici-bas sur une existence durable, si, en vertu des lois immuables qu'elle a elle-même posées, la main qui crée tout brise le vase[1] dans lequel elle avait renfermé cette plénitude de dons spirituels par lesquels se manifeste à nous, mortels, l'image radieuse de la divinité ?

La seule chose qui puisse nous donner repos et consolation, c'est que l'esprit continue à vivre sur la terre lorsque se dissout la matière qui lui servait de vêtement, et que la puissance créatrice d'un génie si élevé au-dessus des autres hommes reste immortelle, même sur le théâtre de l'universelle caducité.

C'est pour cela, ô noble défunt ! que nous mettons une mesure et un terme à la douleur dont tu remplis notre âme ;

1. Brise aussi la forme.

car, si aucun des esprits formant la lumineuse pléiade dont tu étais la dernière étoile n'a été arraché au monde auquel il appartenait; si chacun d'eux, même après être descendu chez les morts, ravit par ses paroles et ses chants l'oreille des vivants, forme leur intelligence, élève leur cœur, et cela tant qu'il y aura des vivants, toi aussi tu appartiens éternellement à la race des vivants, et la plénitude de génie, qui pendant plus de deux âges d'hommes fit de toi le guide spirituel[1] de tes frères, l'investigateur profond et le promoteur éclairé des sciences, le créateur multiforme d'un monde idéal qui transfigure la vulgaire réalité, cette plénitude de génie, dis-je, sera la source intarissable où la postérité la plus reculée puisera encore ce dont elle aura besoin pour l'excitation et la nourriture de sa vie spirituelle. « Ses œuvres le suivent ! » est-il dit de toi dans un sens tout spécial, car ton influence a été plus puissante, plus étendue, plus éclatante que celle de la foule qui t'entourait[2]; et si le temps lui-même condamne successivement à l'oubli les hommes les plus illustres d'un siècle, ton nom sera gravé avec un burin d'acier dans les annales du temps, parce que, de la hauteur où tu étais placé, tu dominais les siècles.

Et si ces réflexions nous consolent en même temps qu'elles élèvent notre âme, en jetant nos regards sur le caveau où tu dois reposer à côté des princes et de ceux de tes frères en intelligence que tu as le plus aimés, nous sommes même portés à t'estimer heureux. Car, celui qui, comme toi, va jouir de la paix de Dieu après avoir accompli une tâche si vaste et si glorieuse; celui qui, comme toi, a conquis par la puissance de son esprit ce que la terre peut offrir de plus élevé et de plus beau aux vœux de ses enfants; celui qui, comme toi, comblé des bienfaits du ciel, fournit ici-bas sa longue carrière, en emportant l'estime et la vénération, non de milliers,

1. De milliers autour de toi.
2. Le *façonneur* spirituel.

mais de millions d'hommes ; celui qui, comme toi, enfin, prenant congé de la vie dans l'âge le plus avancé, reçoit le tribut des larmes amères, de la douleur profonde, non-seulement de ses enfants, de ses neveux, de ses amis intimes, mais d'un couple princier qui voit avec affliction disparaître l'ornement accoutumé de son illustre maison, oh ! celui-là peut se rendre à lui-même témoignage et dire : Qui plus que moi fut digne d'envie ? Celui-là peut, même dans une sphère plus élevée, se réjouir du beau songe terrestre qui passa devant lui.

Eh bien ! poursuis dans ces sphères supérieures la carrière nouvelle qui s'ouvrit à ton regard glorifié, et apaise dans la contemplation plus immédiate des mondes resplendissants qui t'entourent aujourd'hui, ta soif ardente de savoir. Affranchi des entraves du corps, avance d'un pas ferme dans le sentier de la sagesse que tu cherchais ici-bas, et dont on ne peut trouver la perfection et le but que dans l'esprit éternel en qui nous croyons ! Ce qui était terrestre en toi, nous le rendons à la terre, et en même temps que cette enveloppe matérielle, sous laquelle tu as vécu parmi nous, nous ensevelissons les faiblesses et les imperfections humaines par lesquelles tu as payé pour ta part la dette de la nature. « Si l'homme, disais-tu toi-même un jour, si l'homme réfléchit à son état physique et moral, ordinairement il se trouve malade. Nous avons tous la maladie de la vie. Excepté Dieu, qui peut nous demander compte ? Les morts doivent être à l'abri du blâme ; les survivants ont à s'occuper, non des fautes qu'ils peuvent avoir commises ou tolérées, mais du bien qu'ils ont fait. On reconnaît l'homme à ses fautes, l'individu à ses qualités. Les défauts sont communs à tous ; les vertus appartiennent à chacun en particulier. »

Ramenés par tes propres paroles au Dieu juste et saint devant lequel tu viens de comparaître pour rendre compte des grands talents qui t'avaient été confiés, et nous souvenant de la sentence sévère de notre divin Maître : « On exigera beau-

coup de celui à qui il a été beaucoup donné, » nous recommandons ton âme à la miséricorde et à la grâce de Celui dont nous attendons toute miséricorde et toute grâce, et nous disons sur ta cendre : Notre Père, qui êtes aux cieux, etc.

Rœhr.

VII.

LETTRES.

BODMER A GLEIM.

Zurich, en décembre 1747.

J'ai commencé à attribuer de l'intelligence et des yeux à la fortune depuis que, grâce à elle, *Gleim aux mille Mécènes* ne *vit* plus *sans emploi*. M. de Kleist a donné cette heureuse nouvelle au docteur Kirzel. Une après-midi que je revenais de l'hôtel de ville, où, sous la foi du serment[1], nous avions élu, dans une seule matinée, des bourgmestres, des administrateurs et douze conseillers, je trouvai le docteur chez moi. La joie brillait dans ses yeux, parlait dans ses lèvres, s'agitait dans ses membres et bondissait dans ses pieds. Sans dire un seul mot, il me présenta la lettre. Aussitôt je fus saisi des mêmes convulsions que le docteur, et j'eus toute la peine du monde à me défendre d'extravagances inconvenantes. Mon premier mouvement fut de danser un menuet avec une jeune femme qui se trouvait là, et je l'aurais fait certainement, si un regard jeté sur mon grave costume de sénateur ne fût venu à mon secours en me rappelant au sérieux. Mon second mouvement fut accompagné d'un peu de méchanceté; je voulais sortir à l'instant pour faire un feu de joie qu'on eût pu voir de toute la vallée; car ma maison est située sur le mont de Zurich, juste au-dessus de la ville.

Le *Dictionnaire* de Bayle, in-folio, était destiné à faire la base de l'édifice de papier dont un petit Caton devait couronner le faîte.

1. D'un serment instruit, motivé.

Ce beau projet fut renversé par un autre qui, lui-même, fit place à un troisième, et c'est ainsi qu'ils se détruisirent les uns les autres, comme autrefois la *seges clypeata virorum*[1]. Je n'en réalisai pas un seul, et ma joie finit par devenir plus calme. En effet, il me vint à la pensée que Kleist était toujours exposé au tumulte des armes et aux railleries de ses amis illettrés, et je me dis que je ne devais pas à la fortune le tribut d'une joie si extravagante tant que Kleist serait obligé de partager *le plaisir des champs* avec des travaux si insipides[2].

Au sein du tumulte de la guerre et des armes menaçantes, Kleist chante au Créateur son hymne divin. Il chante, Dieu entend son cantique, et sa muse courageuse ne s'effraye pas du tumulte de la guerre ; elle protége sa tête sacrée, et sa respectueuse sollicitude écarte de lui les dangers. Son glaive victorieux moissonne une armée, mais son âme compatissante verse en secret des larmes sur la victoire. N'entends-tu pas ses chants, ô Frédéric ! Si tu les entends, pourquoi ravir son hymne au Créateur? Rends le poëte aux muses, laisse-le chanter paisiblement le Créateur : alors tu mériteras que Kleist te serve de héraut !

Il ne manquerait rien à ces vers, si je les avais composés moi-même ; mais c'est à M. Gieseke que je les ai empruntés.

Sulzer s'afflige de votre éloignement comme d'un véritable malheur; il dit que le jour de son installation, qui a été aussi celui de votre départ, il a éprouvé *utramque fortunam*.

Kleist est le seul poëte qui polisse trop longuement ses ouvrages avant d'en être satisfait; mais, non, je me trompe, Ramler a aussi ce charmant défaut. Vous ne devriez pas tolérer que ce dernier écrive aussi peu ; c'est bien, sans doute, mais il ne doit rien moins qu'écrire peu. M. Lange pèche par un autre excès.

Je cherche une occasion pour témoigner ma haute estime au général de Stille comme protecteur des muses. Peut-être

1. Allusion à l'histoire de Cadmus.

2. Landlust est le titre d'un poëme de Kleist. Cela explique le jeu de mots.

se trouvera-t-il encore en position de rendre de grands services aux sciences. Il n'est que trop rare de voir un général allemand s'occuper d'Horace.

Bodmer.

WINKELMANN A STOSCH.

Naples, le 30 octobre 1764.

Mon noble ami,

Il y a déjà plus d'un mois que je suis à Naples, et, comme toutes mes lettres m'attendent à Rome, je ne voulais écrire qu'après mon retour; mais ce long séjour [1], qui vraisemblablement se prolongera encore deux semaines, m'engage enfin à prendre la plume. Si mon voyage a été différé, la cause en est dans la fureur du Vésuve que vont visiter [2] les connaissances qui m'accompagnent dans mes excursions hors de Naples ; enfin, le musée d'Herculanum, but principal de mon voyage [3], est fermé par la même raison.

Tous les journaux vous parleront de la terrible éruption qui commença lundi dernier après minuit; je me contente de vous dire qu'on ne se rappelle pas en avoir vu une pareille dans ce siècle. Je me trouvais à Caserte, où j'étais allé le lundi matin avec l'architecte du roi, Vanvitelli. Tout craqua dans notre maison quand l'éruption commença, et la campagne entière fut couverte d'une cendre semblable à de la recoupe de pierre et à du pulverin noir. Le mercredi matin, je retournai à Naples, et en cela je fus bien heureux; car milady Oxfort, qui s'était enfuie de Portici et avait l'intention de pousser jusqu'à Gaëte, où elle pensait m'amener avec elle dès qu'elle eut appris que je m'étais dirigé vers Caserte, milady

1. La prolongation de mon séjour.
2. Vont là. — La phrase est amphibologique dans le texte, dorthin peut se rapporter à Naples comme au Vésuve.
3. Mon principal dessein.

Oxfort nous avait suivis et était arrivée la nuit qui précéda mon départ dans la maison de Tannucci, où elle espérait me rencontrer ; ce qui m'aurait obligé de rester auprès d'elle, et m'aurait privé du plaisir de voir ce rare phénomène.

Le mercredi au soir, j'allai à Portici accompagné du ci-devant baron du Han et du baron Riedesel. Nous avions avec nous trois domestiques munis de torches, et un guide. Nous fîmes ce voyage à pied, parce que, pour parvenir au cratère, nous avions à gravir des montagnes effrayantes de vieille lave, avant d'arriver à la lave nouvelle que nous voyions couler sur cette croûte durcie. Enfin, après une course de deux heures, la plus pénible qu'un bon piéton comme moi ait faite dans sa vie, il nous fallut, pour arriver au cratère, passer par-dessus la lave brûlante. Notre guide s'y refusait, et, après avoir épuisé en vain tous les moyens de persuasion, nous fûmes obligés de recourir au bâton. Du Han ou Hancarville, car c'est là son vrai nom, prit les devants, une torche à la main, et nous le suivîmes avec nos souliers déchirés, dont la semelle brûlait sous nos pieds. Arrivés au cratère, nous le trouvâmes obstrué par la lave en feu, si bien que l'ouverture n'était plus reconnaissable. Là, je fus le premier à me déshabiller pour sécher ma chemise, et mes compagnons en firent autant. Pendant ce temps, nous vidâmes une couple de bouteilles de rossolis, et, comme nos habits étaient secs, nous songeâmes au retour qui fut bien plus périlleux que l'aller. Enfin, pour être bref, nous arrivâmes vers minuit à notre Calessini, et, après avoir bu à Resina quelques bouteilles de lacryma, nous montâmes en voiture pour retourner à Naples. Le lundi, dans l'après-midi, l'éruption a commencé par trois ouvertures, et les torrents de lave embrasée sont si formidables que, s'ils ne s'étaient pas divisés et n'avaient pas rempli une vallée profonde, c'en était fait de Portici et du musée.

Le jour suivant, c'est-à-dire le jeudi, la fureur du volcan fut telle, que la seule chose qui puisse en donner une idée, c'est le bombardement d'une forteresse par de l'artillerie du

plus gros calibre. Il tombait sur Nàples une pluie si épaisse[1] de petites pierres ponces, que le soleil en était obscurci. Hier la montagne est restée paisible, mais aujourd'hui il pleut continuellement de menues pierres ponces, et nous nous trouvons comme dans un épais brouillard, qui nous permet cependant de juger, par la direction des colonnes de fumée qui s'élèvent sur les ouvertures du cratère, de quel côté se dirige la lave enflammée. Elle s'élève dans la vallée en question à la hauteur d'un palais.

Mon intention est de compléter mon *Histoire de l'Art* par l'étude des monuments que l'on trouve ici, et de donner une description nouvelle et complète des découvertes faites à Herculanum, tout cela en langue française; mais il faut que je sois très-réservé dans mes remarques ; car ayant obtenu contre mon attente la libre entrée du musée, je suis obligé de faire semblant[2] de ne rien examiner avec une très-grande attention, ce que je fais cependant : seulement il m'en coûte plus de temps. En allant à Portici, sous prétexte de faire de l'exercice et de visiter mes connaissances, j'entre dans le musée comme en passant. Il paraît qu'on ne me donnera pas la continuation de l'ouvrage sur Herculanum ; s'il en est ainsi[3], j'aurai les coudées plus franches[4] pour écrire sur le musée.

Pour ce qui concerne mon *Histoire de l'Art*, je suis obligé d'en ébaucher la traduction, que je ferai revoir ensuite par plusieurs personnes[5]. Ce travail me forcera d'ajourner mon voyage en Allemagne, quelque triste que cette pensée puisse être pour moi.

Winkelmann.

1. Aussi épaisse que des flocons de neige.
2. Je dois me poser comme si, etc. (Germ.).
3. Mais si cela n'arrive pas.
4. La main plus libre.
5. Avec mon *Histoire de l'Art*, il va ainsi que je suis obligé de traduire celle-ci du plus grossier (Germ.), et je ferai revoir ensuite ce travail par plus d'une personne.

J. DE MULLER A GLEIM.

Gœttingue, 25 août 1771.

Très-noble et excellent ami, il y a des années que j'ai lu vos chansons et chéri le poëte; mais les sentiments avec lesquels je les lis aujourd'hui et pense à Gleim, depuis que je l'ai embrassé, sont très-différents de ceux d'autrefois et ne sont pas les mêmes que j'éprouve quand je lis et aime mon Horace et mon Anacréon. Vénérable poëte de la tendresse et de l'amitié, ce sont vos témoignages de sympathie qui vous ont attiré cette lettre et qui font que, malgré tous les usages reçus, j'ose vous nommer mon ami. Me roidissant contre tous les scrupules que j'aurais pu me faire, j'ai résolu de ne pas me donner de repos que Gleim et Jacobi n'aient reçu les témoignages de reconnaissance d'un jeune homme dans le cœur duquel ils ont éveillé tant de sentiments de douce vertu et de philanthropie, et qui s'est si bien familiarisé avec eux qu'il ose espérer ne pas rester en arrière. Ma hardiesse est excusable, n'est-ce pas? Elle l'est du moins pour vous, cher ami! Votre cœur parle pour moi, et c'est à votre cœur que j'en appelle de la sentence de la mode et d'une politesse affectée.

A quoi puis-je vous être bon dans ma vie?

Dans une lettre qui a dû s'égarer, je suppliais Jacobi, au nom de toutes les Grâces, de vouloir bien me le dire. Si je ne l'apprends pas, il me sera impossible de mériter votre amitié, et, ne pas être lié d'amitié avec un des plus nobles caractères qui se puissent voir, serait pour moi un véritable tourment.

J'estime un bon et digne homme de la vieille roche, et lui donne même le nom d'ami; mais ces qualités ne suffisent pas pour constituer un ami intime. Il lui faut encore que, par un esprit élevé, une intelligence supérieure, il se distingue du vulgaire dans le peuple et l'aristocratie. Que la vie est misérable, s'il n'est personne à qui on puisse confier les secrets

de son cœur! Pour moi, l'amitié est l'assaisonnement des joies, l'unique remède à ma douleur dans les jours de tristesse.

Aimez-moi comme je vous aime.

Muller.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE HOELTY.

Gœttingue, avril 1774.

Je suis encore ici. Qui sait combien de temps durera la séparation, lorsque une fois je serai séparé de mes amis? Je veux, du moins, rester avec eux aussi longtemps qu'il me sera possible. Mon occupation principale sera la lecture des auteurs grecs et la poésie. Quelle douce pensée que celle de l'immortalité! Qui ne supporterait avec joie toutes les misères de la vie, si l'immortalité en est la récompense? Ce sont des délices dont rien n'approche que de voir se succéder dans l'avenir une foule d'hommes qui nous aiment, regrettent de n'avoir pas vécu de nos jours, et sont enflammés par nous de l'amour de la vertu.... Je voudrais passer quelques années dans une grande ville et fréquenter toute sorte de sociétés, pour étudier soigneusement les hommes. Je sens que j'ai besoin de cela, si je veux réussir dans la poésie. J'ai passé ma vie au milieu des livres.... Si je n'avais pas des frères et des sœurs qui auront besoin de mon appui après la mort de mon père, je ne m'inquiéterais pas le moins du monde d'obtenir un emploi ; mais je vivrais de traductions, et j'habiterais tantôt la ville et tantôt la campagne. A la ville, je recueillerais des connaissances sur les hommes ; à la campagne, je composerais des poésies. Mon penchant pour la vie champêtre est si fort, que je me résignerais difficilement[1] à passer tout mon temps à la ville. Quand je pense à la campagne, le cœur me bat. Une chaumière, un bois, une prairie

1. Que je porterais cela difficilement sur le cœur (Germ.).

avec un ruisseau d'argent, et une épouse dans ma chaumière, voilà tout ce que je désire sur cette terre. Je n'ai pas besoin de souhaiter des amis, j'en ai déjà. Leur amitié rassérénera mes heures sombres, et rendra mes heures de bonheur plus heureuses encore. Je lirai leurs lettres et leurs ouvrages près de ma source, dans ma forêt, et je me rappellerai les jours fortunés que je passai dans leur intimité.... Il me faut composer un plus grand nombre de ballades? Peut-être en ferai-je encore quelques-unes, mais très-peu. Un faiseur de ballades me fait l'effet d'un arlequin ou d'un homme qui fait voir la pièce curieuse. Ma plus grande inclination est pour la pastorale et pour les poésies où domine une douce et rêveuse mélancolie. C'est à ce genre de composition que mon cœur prend le plus de part. Je vais faire usage de toutes mes forces; car je ne veux pas être poëte, si je ne puis devenir un grand poëte. Si je ne puis rien produire qui porte l'immortalité écrite sur le front, et qui puisse aller de pair avec les œuvres de mes amis, pas une syllabe de moi ne sera imprimée. Un poëte médiocre est un être nul.

Hœlty.

JOSEPH II A UN AMI.

Vienne, octobre 1787.

Mon ami,

S'il y a eu jadis des Néron, un Denys qui outre-passa les bornes de son pouvoir; s'il a existé des tyrans qui abusèrent de la puissance que le sort avait mise entre leurs mains, est-il juste pour cela, que, sous prétexte de sauvegarder pour l'avenir les droits d'une nation, on suscite tous les obstacles possibles à un prince dont les institutions gouvernementales n'ont d'autre but que le bonheur[1] de ses sujets?

1. Le bien et le meilleur (Germ.).

Dès le commencement de mon règne, j'ai toujours pris à cœur de vaincre les préjugés qui s'attachent à mon rang ; je me suis efforcé de gagner la confiance de mes peuples ; et, depuis mon avénement au trône, j'ai donné des preuves multipliées que le bien de mes sujets est chez moi une passion ; que, pour la satisfaire, je ne crains ni le travail, ni les fatigues, ni même les douleurs ; et qu'enfin, je médite attentivement sur les moyens qui peuvent me rapprocher du but que je me suis proposé. Malgré cela, je trouve partout de la résistance aux réformes, et chez ceux-là même où je l'aurais le moins soupçonnée.

Comme monarque, je ne mérite pas la méfiance de mes sujets ; comme souverain d'un grand empire, mes regards doivent embrasser toute l'étendue de mes États, et je ne peux pas toujours avoir égard aux vœux isolés des provinces exclusivement préoccupées de leurs intérêts particuliers [1].

Le bien privé est une chimère. En le perdant d'un côté pour en faire le sacrifice à ma patrie, je puis, de l'autre, prendre part au bien public. — Mais combien en est-il qui pensent à cela ? Si je n'étais moralement convaincu que je suis destiné par la Providence à porter mon diadème avec le lourd fardeau d'obligations qui y sont attachées, le sentiment qui se présenterait involontairement à mon âme, serait le déplaisir, le mécontentement de mon sort, le dégoût de la vie. Mais je connais mon cœur, je suis profondément convaincu de la loyauté de mes intentions, et j'espère que, lorsque je ne serai plus, la postérité recherchera, examinera et jugera avec plus d'équité, de justice et d'impartialité, ce que j'ai fait pour mon peuple.

Joseph.

1. De leur cercle plus étroit.

GOETHE A W. DE HUMBOLDT.

Weimar, le 17 mars 1832.

Après une longue pause involontaire, je commence ainsi sans autre préambule [1]. Les animaux sont instruits par leurs organes, disaient les anciens ; il en est de même des hommes, ajouterai-je ; seulement, ces derniers ont la prérogative d'instruire aussi leurs organes.

Chaque manifestation de l'activité [2] et, par conséquent, chaque talent suppose quelque chose d'inné qui opère spontanément, et porte en soi, sans en avoir conscience, les dispositions nécessaires. Cependant, quoique ayant en elle-même sa loi, cette activité spontanée peut, dans son exercice, faire fausse route et manquer le but [3]. Plus l'homme s'aperçoit de bonne heure qu'il y a un art, une méthode [4] pour développer, en les régularisant, ses dispositions naturelles, et plus il est heureux. Ce qu'il a reçu du dehors ne nuit en rien à l'individualité que lui a donnée la nature. Le génie le plus élevé est celui qui, recevant tout, sachant tout s'assimiler, ne cause cependant pas le moindre préjudice à cette détermination essentielle et spéciale qu'on nomme caractère, mais lui donne encore plus de valeur en le perfectionnant [5] autant que possible.

Ici se présentent les relations multiples entre la conscience et l'instinct [6]. Qu'on s'imagine un musicien de talent qui doit exécuter une partition importante ; la conscience et l'instinct seront, l'un par rapport à l'autre, comme le billet et l'enveloppe, comparaison dont j'aime tant à me servir. Par l'exer-

1. De l'étrier (Germ.).
2. Chaque faire.
3. Nous croyons avoir rendu avec plus de netteté le sens vague du texte allemand dont la traduction littérale ne saurait passer dans le français.
4. Un métier, un art.
5. Le faisant habile.
6. Entre ce dont on a conscience et ce dont on n'a pas conscience.

cice, l'instruction, la réflexion, le succès, l'insuccès, l'excitation, la résistance et encore et toujours la réflexion, les organes de l'homme mêlent, sans avoir conscience, dans une libre activité, ce qui a été acquis avec ce qui est inné, et de là résulte une unité qui provoque l'étonnement. Que ces généralités servent de réponse rapide à votre question et d'éclaircissement au billet qui m'est revenu.

Il y a plus de soixante ans que la conception claire et complète du Faust se révéla à ma jeune intelligence, sans doute avec bien moins de netteté dans la contexture des détails. Laissant ce plan se développer tranquillement, j'ai travaillé isolément les parties qui me semblaient les plus intéressantes, de telle sorte qu'il existe dans la seconde partie des lacunes qu'il faudra combler et lier au reste en donnant à ce travail un égal intérêt [1]. Ici, sans doute, la grande difficulté qui se présentait, c'était de réaliser volontairement et par la réflexion [2] ce qui n'appartient proprement qu'à l'activité spontanée de la nature. Mais il eût été bien malheureux qu'après une longue vie consacrée à la réflexion [3], cela n'eût pas été possible, et je n'ai pas la moindre crainte que l'on puisse distinguer l'ancien du nouveau [4]. En cela, du reste, je prends pour juge la perspicacité [5] des lecteurs futurs.

Communiquez-moi aussi quelque chose de vos travaux. Riemer est, comme vous le savez, enchaîné par les mêmes études ou des études semblables, et nos entretiens du soir nous amènent souvent sur les limites de cette matière. Pardon pour ce billet retardé. Malgré ma solitude [6], je trouve rarement une heure pour me rendre présents ces mystères de la vie.

Goethe.

1. .... Des lacunes à lier au reste par un égal intérêt.
2. D'atteindre par l'intention et le caractère.
3. Après une vie réfléchissant si longtemps activement.
4. L'ancien du nouveau, le postérieur de l'antérieur.
5. Bénévole.
6. Ma reclusion.

VIII.

DIALOGUES ET SCÈNES FAMILIÈRES.

MONOLOGUE D'UGOLIN

(enfermé avec ses fils dans une tour, où il est condamné à mourir de faim.)

Suis-je seul, enfin (*Il pousse le couvercle du cercueil dans lequel il est couché*)? Ici je fus roi! ici je fus ami et père! ici je fus adoré! J'exigeai plus, je voulus voir des esclaves baiser la poussière de mes pieds, et je perdis tout ce que la faveur du ciel pouvait m'accorder. Si maintenant je pouvais racheter mes fastueuses splendeurs, mes trophées, l'orgueil de mes jours de bataille, ah! c'est avec transport que je donnerais toutes ces pompeuses vanités pour un soupir de joie sorti de leur poitrine. Hélas! Ugolin, tu fus heureux, et tu aurais pu mourir heureux [1]! Voilà l'aiguillon qui me déchire! Je suis le meurtrier de mon épouse! C'est contre moi que son pâle visage se dresse vers le ciel! Son ombre, indignée, invoque contre son Ugolin le juge suprême! Ombre aimable! aimable même dans ton courroux! ton visage est-il tout à fait sévère? Ah! oui, il est plein de sévérité! Ce n'est pas ainsi que je t'ai vue autrefois, ô ma Gianetta! lorsque tu tombais dans mes bras pleine d'amour et de pudeur. Ruggieri Ubaldini s'avança; le frôlement de la robe de l'hypocrite [2] se fit entendre de plus près; son visage pâle et blafard trahissait les

1. Voyez la note de la page 152.
2. Roger Ubaldini, archevêque de Pise, d'abord le complice et plus tard l'ennemi de Gherardesca, comte d'Ugolino.

orages de son âme ; ses yeux sanglants [1] roulaient dans leur orbite ; la méchanceté et la ruine ne se cachaient plus sous le voile de la nuit ! Pour toi, Gianetta, tes soupirs craintifs s'exhalaient sur mon sein. Mon cœur reprit son énergie ; Ruggieri reconnut encore une fois Gherardesca ; il vit qu'il avait affaire à un homme [2] ! Tes regards eurent la douceur de la rosée du matin, et tes lèvres nommèrent le sauveur de Pise ton sauveur.

Et maintenant me voilà humilié ! Mes cheveux ont blanchi, et ma barbe est effrayante comme celle d'un prisonnier : mais le grand jour viendra ! Oh ! oui, il viendra terrible, sanglant [3], gros de tempêtes ! C'est au milieu de ses sombres éclairs que je veux exhaler mon âme ! Comme le feu du ciel couvé dans un noir nuage, mon esprit planera sur Pise ! Tremble alors, misérable ! mais toi seul [4] ! Enfer et vengeance ! ils ont fait périr ma Gianetta par le poison (*il se lève pensif*) ! Est-ce dans l'expression de mon amour qu'ils ont recueilli du poison ? O terre solitaire ! l'affliction m'accable ! Quoi ! ils ont empoisonné ma Gianetta (*il marche en silence*) ! Que je voudrais oublier la voix de l'abîme ! Ah ! plût à Dieu que je ne l'eusse jamais entendue ! Un ossuaire de malheureux morts de faim ! car, à dater de ce moment, cette tour est maudite ! Un ossuaire de malheureux morts de faim ! Ah ! qu'elle est horrible cette pensée ! comme elle se tord dans mon âme ! Je ne puis l'envisager en face ! je ne le veux pas ! Oh ! fi ! fi ! c'est un opprobre pour l'humanité, un opprobre éternel. Je ne puis te fuir, séjour d'épouvante, toi qui n'es plus seulement le cachot de mon humiliation ! O sépulcre ! sépulcre destiné aux ossements de Gherardesca ! sépulcre qui verras ma résurrection, mais d'abord mon trépas [5] ! hélas ! et non pas le mien seulement !

1. Abricht, — *nervosus venosus*. Voyez le *Grand dictionnaire* de Grimm en cours de publication.
2. Reconnut Gherardesca, l'homme.
3. Rouge, — sombre.
4. Alors qu'un misérable tremble ! mais un seul.
5. Sépulcre de ma putréfaction.

C'est horrible ! tomber ici ! lutter avec la mort ! seul ! sans l'assistance d'une main amie ! tout seul ! ma femme, mes enfants rassemblés autour de moi, et cependant tout seul ! Tous mes sens affectés par leur dissolution ! oh ! c'est plus épouvantable que la solitude ! O mort que personne n'a encore subie, que tu es effrayante ! Oh ! non, je n'y veux plus penser.

Gerstenberg.

LA PRÉVOYANCE ET L'EXPÉRIENCE.

PROMÉTHÉE ; ÉPIMÉTHÉE ; PALLAS.

ÉPIMÉTHÉE. Ainsi donc, nous nous sommes trompés tous deux dans la formation de l'espèce humaine ; — toi qui, en lui accordant trop de prévoyance, lui mis en main des instruments si dangereux, et moi qui, instruit à mes dépens sans doute, lui apportai du moins, avec bien des maux, l'espérance consolatrice.

PROMÉTHÉE. Notre erreur fut très-différente, ô mon frère ! car s'il est quelque chose qui convienne à la faiblesse humaine, c'est la prévoyance. Par moi, tes tristes filles, Repentir et Excuse, n'auraient jamais paru sur la terre. J'aurais même renvoyé aux dieux la boîte fatale, avec l'espérance qu'elle renfermait et tout son cortége. La prudence est nécessaire à l'homme ; elle lui épargne ce moyen tout à fait phrygien [1] de devenir sage à ses dépens, unique ressource des insensés, qui cependant y ont rarement recours.

ÉPIMÉTHÉE. Faible comme il est, l'homme peut-il tout prévoir ? Pouvais-je deviner ce qui s'envolerait de ma boîte ?

PROMÉTHÉE. Je t'avais averti, et tout homme a son conseiller. L'homme ne doit pas porter ses regards au delà de son chemin, l'omniscience ne lui est pas nécessaire ; cepen-

1. Nous lisons jene ganz phrygische, et non jene ganze.

dant il faut qu'il regarde devant lui avec une scrupuleuse attention.

ÉPIMÉTHÉE. Et pourtant, on regarde si volontiers en arrière pour voir le chemin qu'on a fait et comment on l'a fait.

PROMÉTHÉE. Si c'est pour se reposer et prendre des forces, à la bonne heure! mais si cet indolent retour[1] sur le passé affaiblit le regard de la prévoyance, si vous berçant de doux songes ou vous inspirant une terreur panique, il vous empêche de faire un pas en avant ou même vous fait rétrograder[2], alors la mémoire est funeste, extrêmement funeste.

ÉPIMÉTHÉE. Je croyais qu'une sage prévoyance ne pouvait naître que d'un scrupuleux retour sur le passé, et que, par les nombreuses circonstances dans lesquelles on s'était trouvé placé, on apprenait de quelle manière on devait se conduire dans les circonstances à venir.

PROMÉTHÉE. Mais, Épiméthée, chaque circonstance qui s'offre à l'homme est nouvelle pour lui; elle demande un coup d'œil nouveau, une prévoyance nouvelle. Loin d'acquérir par l'analyse du passé, l'abstraction, ce regard pénétrant, tu ne pourras au contraire que l'affaiblir, et en définitive le perdre. La lumière que j'ai donnée aux mortels est divine et ne vient pas de la terre. Celui qui ne veut apprendre que des autres ne les comprendra point; il ne s'instruira pas lui-même et n'instruira pas les autres.

ÉPIMÉTHÉE. Je ne te comprends pas, en effet; c'est seulement des autres que j'apprends.

PROMÉTHÉE. Aussi, le plus souvent, apprends-tu trop tard; tu apprends mal et jamais à fond; tu deviens sage à tes dépens, c'est-à-dire jamais complétement sage; encore moins, sage par toi-même.

ÉPIMÉTHÉE. Enfin, n'est-ce point par moi que l'espérance consolatrice est venue sur la terre?

1. Cet indolent regarder-en-arrière.
2. Le fait (l'homme) s'il est possible, rester derrière lui-même.

PROMÉTHÉE. Fausse consolatrice, si elle ne se cramponne fortement à la prévoyance et ne chemine avec elle ! Une véritable espérance s'appelle prévoyance ; la fausse appartient au cortége de tes filles. Il se peut que cette folle espérance feigne d'enlever leurs tristes pensées à ces monstres qui se traînent derrière toi, appuyés sur des béquilles.

PALLAS. Frères, ne disputez pas ! Vous êtes d'origine différente, et il en est de même des hommes. La plupart sont de la race d'Épiméthée ; ils ne peuvent et ne veulent s'instruire qu'à leurs dépens. La société du repentir, de l'excuse et enfin de l'espérance, qui éveille et console, leur est indispensable. Il en est aussi de ton espèce, Prométhée, mais c'est le petit nombre, dans l'âme desquels j'ai caché la divine étincelle, et qui n'ont que plus rarement besoin de ce cortége tardif. L'œil fixé sur l'avenir [1], ils s'élancent en avant, et cependant ils demeurent sujets à l'erreur où tu es tombé toi-même. Une prévoyance qui s'étendrait à tous les instants de l'avenir [2] n'est pas donnée aux mortels.

PROMÉTHÉE. Même sous les morsures du vautour, jamais je ne fus tourmenté par le repentir et l'excuse, ces funestes servantes des furies. C'est avec joie que je voyais dans le passé ce que j'avais accompli ; c'est avec joie que je voyais dans l'avenir les conséquences du présent que j'avais fait aux hommes.

PALLAS. Et cependant tu ignorais l'époque où ces conséquences devaient se produire ; donc, ta prévoyance n'était encore en cela qu'espérance. Les plus hardis prophètes [3] se trompent le plus souvent comme toi sur l'époque où leurs desseins seront réalisés. Ce que leur regard embrassa rapidement, le pas nonchalant des hommes ne peut l'atteindre que lentement et avec peine ; car les circonstances en vertu desquelles les déterminations humaines passent dans le do-

1. Avec prévoyance.
2. A tous les jours de la vie à venir.
3. Voyant-en-avant.

maine des faits ne reposent-elles pas dans le sein des dieux, dans les conseils de la destinée ? Tu as entendu le chant des Parques, Prométhée, mais dans un vague lointain [1]. C'est la durée, mère suprême des choses, c'est la durée qui développe ce que la prévoyance aperçoit comme dans un peloton dont des mains si nombreuses et si diverses tisseront le fil dans l'avenir. De quoi as-tu formé l'homme, Prométhée?

Prométhée. De terre et d'eau.

Pallas. Et quelles inclinations mêlas-tu à cet humide limon [2]?

Prométhée. Toutes celles qui furent en mon pouvoir : les inclinations du renard, du paon, du tigre, du lion.

Pallas. Ainsi, le cas échéant, toutes ces inclinations doivent jouer leur rôle, et, dans les grandes occasions, le jouer d'une manière plus cruelle, plus violente, plus rapide, jusqu'à ce que le feu céleste que j'apportai aux hommes sur mon immortel bouclier prenne la haute main sur elles toutes, les règle et les dirige. Il est bien des vœux qui devancent le résultat final, et le devancent en vain.

Prométhée. Pardonne, grande déesse, ces vœux cependant n'étaient pas vains. Vous autres, dieux, vous êtes moqués des hommes, et le don d'immortalité que j'avais imploré, vous l'avez chargé sur un âne qui l'a vendu pour un peu d'eau au serpent, gardien de la fontaine.

Pallas. Vous l'auriez peut-être vendu à plus bas prix que l'âne. L'immortalité n'est pas pour l'homme un gage de bonheur.

Prométhée. Si ce n'est l'immortalité, c'est du moins le rajeunissement. Je connais la fontaine où il se cache, je le rachèterai au serpent.

Pallas. Frère d'Épiméthée, enseigne aux hommes la meilleure manière de distribuer leur vie et d'employer les dons

1. Pour l'intelligence de ce fragment, voy. le *Prométhée* d'Eschyle.
2. A cet ouvrage façonné.

qu'ils ont reçus de vous deux. Votre existence individuelle est renfermée dans un étroit espace; la sagesse humaine consiste donc à apprendre dans quelles limites vous devez, à tous les points de cet espace, faire un retour sur le passé et utiliser ces souvenirs, sans affaiblir ou perdre votre existence elle-même. Limiter par la prudence de hardis projets, régler l'espérance, lui donner des ailes au moyen de l'expérience, voilà ce que vous, hommes....

PROMÉTHÉE. Vous en parlez bien à votre aise, vous autres dieux [1]; mais parmi les hommes, qui rencontre à tout instant la mesure exacte de la sagesse?

PALLAS. Apprenez à oublier, apprenez à vous souvenir; je ne vous refuserai pas la mesure de la prévoyance.

Herder.

SCÈNES DU DRAME DE GOETZ.

(Le chevalier Gœtz de Berlichingen devant les conseillers impériaux.)

(*La maison de ville.*)

LES CONSEILLERS IMPÉRIAUX; UN CAPITAINE; LES SÉNATEURS DE HEILBRONN.

UN SÉNATEUR. Nous avons rassemblé, par votre ordre, les bourgeois les plus robustes et les plus courageux; ils attendent ici près votre signal pour s'emparer de Berlichingen.

PREMIER CONSEILLER. C'est avec grand plaisir que nous instruirons Sa Majesté Impériale de votre empressement à obéir à ses ordres suprêmes. Ce sont des ouvriers?

LE SÉNATEUR. Des forgerons, des tonneliers, des charpentiers qui ont des poings solides [2]; et ceci (*montrant sa poitrine*) bien cuirassé.

LE CONSEILLER. Bien.

1. Vous deux avez bon (beau) parler (Germ.).
2. Exercés.

L'Huissier (*il entre*). Gœtz de Berlichingen attend à la porte.

Le Conseiller. Faites-le entrer.

Goetz (*il entre*). Dieu vous garde[1], messieurs; que voulez-vous de moi?

Le Conseiller. D'abord que vous songiez où vous êtes, et devant qui.

Gœtz. Sur ma parole, je n'ai pas l'intention de manquer au respect qui vous est dû, messieurs[2].

Le Conseiller. Vous faites votre devoir.

Gœtz. De grand cœur.

Le Conseiller. Asseyez-vous.

Gœtz. Là-bas? Je puis rester debout. Ce tabouret sent le criminel, comme, du reste, toute la chambre.

Le Conseiller. Eh bien! restez debout.

Gœtz. Au fait, s'il vous plaît.

Le Conseiller. Nous procéderons par ordre.

Gœtz. Je ne demande pas mieux[3], et je voudrais qu'il en eût toujours été ainsi.

Le Conseiller. Vous savez comment vous êtes tombé dans nos mains à discrétion[4].

Gœtz. Que me donnerez-vous si je l'oublie?

Le Conseiller. Si je pouvais vous donner de la modestie, je rendrais votre cause bonne.

Gœtz. La rendre bonne! comme si vous le pouviez! Sans doute, c'est plus difficile que de la gâter.

Le Greffier. Dois-je enregistrer tout cela dans le procès-verbal?

Le Conseiller. Ce qui appartient à l'affaire.

Gœtz. Pour mon compte, vous pouvez l'imprimer.

1. Vous salue.
2. Par mon serment, je ne vous méconnais pas.
3. Je suis bien content de cela, je voudrais que ce fût arrivé de tout temps.
4. En grâce et disgrâce.

Le Conseiller. Vous étiez au pouvoir de l'Empereur ; mais sa bonté paternelle prenant la place de sa justice, il vous a assigné pour demeure, au lieu d'un cachot, Heilbronn, une de ses bonnes villes. Vous avez promis, sur la foi d'un bon et loyal chevalier[1], de vous y rendre et d'y attendre avec soumission ce que déciderait ultérieurement Sa Majesté[2].

Goetz. Eh bien ! m'y voici, et j'attends.

Le Conseiller. Et nous sommes ici pour vous annoncer la bonté et la clémence de Sa Majesté Impériale. Elle vous pardonne vos méfaits [3] et vous fait grâce du bannissement et de toutes les peines que vous avez justement méritées, pourvu que vous receviez cette faveur avec d'humbles remercîments, et que vous juriez l'*urfehde* [4] qui va vous être lu.

Goetz. Je suis, comme toujours, le fidèle serviteur de Sa Majesté. Encore un mot avant d'aller plus loin. Mes gens, où sont-ils ? que deviendront-ils ?

Le Conseiller. Cela ne vous regarde pas.

Goetz. Que l'Empereur détourne ainsi de vous sa face quand vous serez dans le malheur ! Ils étaient mes compagnons, et ils le sont encore. Où les avez-vous conduits ?

Le Conseiller. Nous n'avons là-dessus aucun compte à vous rendre.

Goetz. Ah ! je ne pensais point que vous n'étiez pas même obligés de tenir ce que vous m'avez promis, et qu'à plus forte raison....

Le Conseiller. Notre mission est de vous lire l'*urfehde*. Soumettez-vous à l'Empereur, et vous trouverez moyen d'obtenir la vie et la liberté de vos compagnons.

Goetz. Voyons votre papier !

Le Conseiller. Greffier, lisez.

1. Comme il convient à un chevalier,
2. D'attendre avec soumission l'ultérieur.
3. Trangressions.
4. Serment par lequel le banni s'engageait à ne pas tirer vengeance de la punition qui lui avait été infligée.

Le Greffier. Moi, Gœtz, de Berlichingen, reconnais publiquement par cet acte, que récemment je me suis rendu coupable de rébellion envers l'Empereur et l'Empire, et que....

Goetz. Ce n'est pas vrai. Je ne suis pas un rebelle, je n'ai rien fait [1] contre l'Empereur, et pour l'Empire je ne m'en mêle pas.

Le Conseiller. Modérez-vous, et écoutez la suite.

Goetz. Je ne veux rien écouter de plus. Que quelqu'un se présente et m'accuse! Ai-je fait un seul pas contre l'Empereur, contre la maison d'Autriche? N'ai-je pas jusqu'à ce jour prouvé par toutes mes actions que je sens mieux que personne ce que je dois à l'Allemagne et à ses souverains, et surtout ce que le peuple, les chevaliers et les hommes libres doivent à leur Empereur? Je serais un misérable coquin, si je me laissais persuader de signer cela.

Le Conseiller. Et cependant nous avons l'ordre formel de vous convaincre par la douceur, ou, si ce moyen ne réussit pas [2], de vous enfermer dans la tour.

Goetz. Dans la tour! moi?

Le Conseiller. Et là vous n'aurez à attendre votre sort que de la justice, puisque vous ne voulez pas l'accepter des mains de la clémence.

Goetz. A la tour! vous abusez de l'autorité impériale. A la tour! ce n'est pas là l'ordre de l'Empereur. Quoi! les traîtres! me tendre d'abord un piége en y mettant pour appât leur parole de chevalier, et me promettre ensuite prison de chevalier, et violer encore cette promesse!

Le Conseiller. Nous ne sommes pas tenus de garder notre parole envers un brigand.

Goetz. Si tu ne représentais l'Empereur, que je révère même dans son image la plus ignoble [3], jo te ferais avaler

1. Brisé,
2. Faute de quoi de, etc.
3. La plus salie.

cette épithète de brigand, ou tu en étoufferais! C'est une guerre loyale que je fais, et tu pourrais remercier Dieu et t'enorgueillir devant les hommes, si dans ta vie tu avais fait une action aussi noble que celle pour laquelle je suis prisonnier ici.

Le Conseiller (*il fait signe au sénateur, qui tire la sonnette*).

Goetz. Ce n'est pas pour un misérable profit, pour enlever à de petits seigneurs leurs terres et leurs tenanciers, que je me suis mis en campagne; c'est pour délivrer mon écuyer [1] et défendre ma propre vie [2]. Quel mal voyez-vous à cela? L'Empire et l'Empereur auraient fermé les yeux sur l'oppression dont nous étions victimes [3]. Grâce à Dieu, il me reste encore une main, et j'ai bien fait de m'en servir.

(*Des bourgeois entrent des bâtons à la main et l'épée au côté.*)

Goetz. Que signifie cela [4] ?

Le Conseiller. Vous ne voulez pas entendre raison. Saisissez-le!

Goetz. Ah! c'est là votre dessein! Que celui qui n'est pas un bœuf de Hongrie se garde de m'approcher! car il recevra de cette main de fer un soufflet qui le guérira radicalement du mal de tête, du mal de dents et de tous les maux de la terre (*ils se jettent sur lui; il en renverse un à terre, arrache à un autre son épée* [5]; *ils reculent*)! Venez! venez! je serais bien aise de connaître le plus brave parmi vous.

Le Conseiller. Rendez-vous!

Goetz. Avec l'épée à la main? Savez-vous que maintenant il ne dépendrait que de moi de passer à travers [6] tous ces chasseurs de lièvres et de gagner le large? Mais je veux vous

1. Voy. la note du II[e] vol. p. 149.
2. Ma peau.
3. N'auraient point senti notre détresse, dans leur oreiller.
4. Que doit cela (Germ.)?
5. Du côté.
6. En me battant.

apprendre comme on tient sa parole. Promettez-moi prison de chevalier, et je rends mon épée, et je suis votre prisonnier comme auparavant.

Le Conseiller. C'est l'épée à la main que vous voulez traiter avec l'Empereur?

Goetz. Dieu m'en garde! Ce n'est qu'avec vous et avec votre noble compagnie. — Vous pouvez retourner chez vous, bonnes gens; vous ne serez pas payés de votre temps perdu, et il n'y a rien ici à gagner que des bosses.

Le Conseiller. Saisissez-le! Quoi! l'amour pour votre Empereur ne vous donne-t-il pas plus de courage?

Goetz. Pas plus que l'Empereur ne leur donnera des emplâtres pour guérir les blessures que leur courage pourrait leur attirer.

L'Huissier (*il entre*). Le garde-tour vient de crier qu'une troupe de plus de deux cents hommes s'avançait vers la ville. Ils ont paru à l'improviste dans les vignes, sur les hauteurs, et menacent nos murs.

Le Conseiller. Malheur à nous! qu'est-ce donc?

Un Garde (*il entre*). François de Sickingen est devant les murailles et vous mande qu'il a appris qu'on avait indignement violé la parole donnée à son beau-frère, et comment les sénateurs de Heilbronn avaient trempé dans tout cela. Il demande satisfaction; faute de quoi il mettra le feu aux quatre coins de la ville et la livrera au pillage.

Goetz. Brave beau-frère!

Le Conseiller. Retirez-vous, Gœtz. — Que faire?

Un Sénateur. Ayez pitié de nous et de notre bourgeoisie! Sickingen est implacable dans sa colère, et il est homme à faire ce qu'il dit.

Le Conseiller. Devons-nous compromettre notre autorité et celle de l'Empereur?

Le Capitaine. Si seulement nous avions des hommes pour leur tenir tête! mais nous pourrions succomber, et l'affaire n'en serait que plus mauvaise. Nous gagnerons à céder.

LE SÉNATEUR. Engageons Gœtz à dire un mot en notre faveur; il me semble déjà voir la ville en flammes.

LE CONSEILLER. Faites entrer Gœtz.

Gœthe.

SCÈNE DU DRAME D'EGMONT.

(Entrevue du duc d'Albe et du comte d'Egmont.)

EGMONT. Je viens pour entendre les ordres du roi, savoir quel service il demande à notre fidélité, qui lui est toujours acquise.

ALBE. Il désire, avant tout, prendre conseil de vous.

EGMONT. Sur quel objet? Orange vient-il aussi? Je le croyais ici.

ALBE. Je suis fâché qu'il nous manque précisément à une heure si importante. Le roi désire avoir vos conseils, votre opinion sur les moyens à prendre pour pacifier ce pays. Bien plus, il compte sur votre active coopération pour apaiser ces troubles et fonder dans les provinces un ordre complet et durable.

EGMONT. Vous pouvez savoir mieux que moi que déjà tout est assez tranquille, et l'était encore bien davantage avant que l'apparition de nouveaux soldats eût frappé les esprits de crainte et d'inquiétude.

ALBE. Vous semblez vouloir dire par là que ce que le Roi avait de mieux à faire, c'était de ne pas me mettre à même de vous demander votre avis.

EGMONT. Pardon! le roi a-t-il bien fait d'envoyer une armée; seule, son auguste présence n'aurait-elle pas agi plus fortement sur les esprits, c'est ce qu'il ne m'appartient pas de juger: l'armée est là, et non le roi. Mais nous serions bien oublieux, bien ingrats, si nous ne nous souvenions de tout ce que nous devons à la régente. Avouons-le, par sa conduite aussi prudente que courageuse, en employant tour à tour la force, l'autorité, la persuasion et la ruse, elle a su étouffer la

révolte, et, à l'étonnement du monde, faire en peu de mois rentrer dans le devoir un peuple rebelle.

Albe. Je ne le nie point; le tumulte est apaisé, et chacun semble être rentré dans les limites de l'obéissance. Mais ne dépend-il pas de l'arbitraire de chacun d'en sortir de nouveau? Qui empêchera le peuple de se révolter? où est le pouvoir qui le contiendra? qui nous garantit qu'à l'avenir il continuera de se montrer fidèle et obéissant? Sa bonne volonté est le seul gage que nous ayons.

Egmont. Et la bonne volonté d'un peuple n'est-elle pas le gage le plus sûr et le plus noble? Pour Dieu! quand donc un roi peut-il se croire plus en sûreté, si ce n'est quand tous vivent pour un et un pour tous? Quand est-il plus en sûreté contre les ennemis du dedans et du dehors?

Albe. Nous n'irons pas cependant jusqu'à nous laisser persuader qu'il en est ainsi maintenant.

Egmont. Que le roi publie une amnistie générale, qu'il tranquillise les esprits, et bientôt l'on verra l'amour et la fidélité revenir avec la confiance.

Albe. Et quiconque aurait insulté à la majesté royale pourrait circuler librement et sans être inquiété? Ce serait pour les autres un exemple vivant[1], que des crimes épouvantables restent impunis!

Egmont. Et ne vaut-il pas mieux excuser que punir cruellement un crime causé par la folie ou par l'ivresse; surtout quand il y a espoir fondé, certitude complète que le mal ne se renouvellera plus? L'indulgence n'est-elle pas pour les rois la sauvegarde la plus sûre? Ceux qui savent pardonner une offense, la plaindre et la mépriser, ne recueillent-ils pas les louanges de leurs contemporains et de la postérité? ne sont-ils pas pour cela même comparés à Dieu, qui est trop grand pour qu'un blasphème puisse l'atteindre?

Albe. Et c'est précisément à cause de cela que le roi doit

1. Il vivrait pour exemple préparé aux autres, etc.

combattre pour l'honneur de Dieu et de la religion, et nous, pour la dignité du monarque. Si le souverain dédaigne de se défendre, c'est notre devoir de le venger. Si l'on suit mon conseil, nul coupable ne pourra se vanter de l'impunité.

EGMONT. Crois-tu les atteindre tous? N'apprend-on pas tous les jours que la peur les chasse çà et là hors du pays? Les riches se sauveront avec leurs biens, leurs enfants et leurs amis; les pauvres apporteront à nos voisins leurs mains industrieuses.

ALBE. Ils le feront, si on ne peut pas les en empêcher. C'est pour cela que le roi demande à tous les grands un concours intelligent et actif [1], et la sévérité à tous les gouverneurs, et non pas seulement le récit de ce qui est ou pourrait arriver si on laissait les choses aller comme elles vont. Avoir devant les yeux un grand mal, se repaître de vaines espérances, se remettre au temps, une fois peut-être, frapper un coup qui résonne bien fort comme dans les parades de carnaval, et avoir l'air de faire quelque chose, tandis qu'en réalité on n'a envie de rien faire du tout, n'est-ce pas là se rendre suspect de voir avec plaisir la sédition qu'on ne voudrait pas exciter sans doute, mais entretenir?

EGMONT, *sur le point de s'emporter, se contient; et, après un moment de silence, dit d'un ton calme :* Toutes les intentions ne sont pas également visibles, et il en est qu'on peut mal interpréter [2]. Cependant on entend dire de toutes parts que l'intention du roi est moins de gouverner les provinces d'après des lois claires et uniformes, de maintenir l'honneur de la religion et de donner à ses peuples une paix générale, que de leur imposer un joug absolu, les dépouiller de leurs antiques droits, se rendre maître de leurs biens et restreindre les beaux privilèges de la noblesse, privilèges sans lesquels

1. Le roi demande de chaque prince conseil et fait.
2. Et l'intention de maint homme est à mésinterpréter.

le noble ne peut servir le roi et lui consacrer son bras et sa vie [1].

ALBE. Est-ce de ta bouche que je dois entendre un pareil langage ?

EGMONT. Ce ne sont pas mes opinions ; mais c'est ce que disent et répandent de côté et d'autre grands et petits, sages et fous. Mes concitoyens [2] craignent un double joug ; et où est la garantie de leur liberté ?

ALBE. Liberté ! Belle parole pour qui saurait bien la comprendre. Quelle liberté veulent-ils ? En quoi consiste la liberté de l'homme le plus libre ?... A faire le bien ! et en cela le roi ne les contrariera point. — Non, non ! ils ne se croient pas libres s'ils ne peuvent se nuire à eux-mêmes et aux autres. Ne vaudrait-il pas mieux abdiquer que de gouverner un tel peuple ? A-t-on affaire à des ennemis étrangers, le bourgeois ne s'en inquiète nullement, occupé qu'il est à se quereller avec son voisin, et si le roi demande assistance, la discorde éclate parmi eux, et ils se liguent même avec les ennemis. Il vaut beaucoup mieux les emmaillotter, de telle sorte qu'on puisse les mener comme des enfants, les conduire au bonheur comme des enfants. Crois-moi, un peuple ne vieillit jamais, ne devient jamais sage : un peuple reste toujours enfant.

EGMONT. J'ai répondu à ta question, et je répète : Cela ne va pas ! cela ne peut aller ainsi ! Je connais mes compatriotes ; ce sont des hommes dignes de fouler la terre de Dieu. Maîtres chez eux [3], rois en petit, fermes, actifs, habiles, loyaux, attachés à leurs anciennes coutumes, il est difficile de mériter leur confiance, aisé de la conserver. Fermes, opiniâtres, on peut les tourmenter, mais non les opprimer.

1. ..... Les beaux priviléges de la noblesse, pour l'amour desquels seulement le noble peut le servir et lui consacrer corps et vie.
2. Les habitants des Pays-Bas.
3. Un chacun rond pour soi (Germ.).

ALBE (*qui a regardé autour de lui à plusieurs reprises*). Répéterais-tu tout cela en présence du roi ?

EGMONT. Tant pis si sa présence m'intimidait ! Tant mieux, au contraire, pour lui et pour son peuple, si elle redoublait mon courage et m'inspirait la confiance d'en dire encore davantage.

Gœthe.

SCÈNE DU DRAME DE FIESCO.

FIESCO ; LE MAURE (*il entre timidement et regarde avec soin autour de lui*).

FIESCO (*il l'observe longtemps et d'un œil pénétrant*). Que veux-tu et qui es-tu ?

LE MAURE. Un esclave de la république.

FIESCO. L'esclavage est un misérable métier (*l'œil toujours fixé sur lui*). Que cherches-tu ?

LE MAURE. Seigneur, je suis un honnête homme.

FIESCO. Suspends toujours cette enseigne devant ta figure. Ce ne sera pas de trop. — Mais que cherches-tu ?

LE MAURE (*il cherche à se rapprocher de lui ; Fiesco s'éloigne*). Seigneur, je ne suis pas un scélérat.

FIESCO. Il est bon que tu ajoutes cela, et cependant.... d'un autre côté, ça ne dénote rien de bon. (*Avec impatience*) Enfin, que cherches-tu ?

LE MAURE (*s'approchant de nouveau*). Êtes-vous le comte de Lavagna ?

FIESCO (*avec fierté*). Les aveugles de Gênes reconnaissent mon pas.... Qu'as-tu affaire avec le comte ?

LE MAURE. Soyez sur vos gardes, Lavagna (*il s'avance tout près de lui*).

FIESCO (*il se retire vivement de l'autre côté*). J'y suis en vérité.

LE MAURE (*avec le même jeu de scène que précédemment*). On n'a pas de bonnes intentions à votre égard, Lavagna.

Fiesco (*il se retire de nouveau*). C'est ce que je vois.

Le Maure. Méfiez-vous des Doria.

Fiesco (*s'approchant de lui avec confiance*). Ami, t'aurais-je fait injure ? Ce nom de Doria, je le crains, en effet.

Le Maure. Alors fuyez l'homme qui le porte. Savez-vous lire ?

Fiesco. Singulière question ! Tu es allé chez plusieurs seigneurs. As-tu quelque écrit ?

Le Maure. Votre nom parmi ceux de quelques condamnés à mort [1] (*il lui présente un billet et se glisse tout près de lui. Fiesco s'approche d'un miroir et regarde par-dessus le papier. Le Maure tourne autour de lui en épiant l'occasion ; enfin, il tire son poignard et veut le frapper*).

Fiesco (*il se retourne adroitement et saisit le bras du Maure*). Doucement, canaille (*il lui arrache le poignard*) !

Le Maure (*frappant du pied avec fureur*). Par le diable !... je vous demande pardon (*il veut s'échapper*).

Fiesco (*il le saisit et appelle à haute voix*). Stefano ! Drullo ! Antonio (*tenant le Maure à la gorge*) ! Reste, mon bon ami. Infernale scélératesse (*les domestiques arrivent*) ! Tu as fait de mauvaise besogne. A qui dois-tu demander ton salaire ?

Le Maure (*après de vains efforts pour se dégager, d'un air résolu*). On ne peut me pendre plus haut que la potence.

Fiesco. Non, console-toi ; on ne te pendra pas aux cornes de la lune, mais assez haut pour que le gibet te paraisse un cure-dent. Cependant ton choix était trop politique pour que je puisse l'attribuer à ton esprit naturel. Parle, qui t'a suborné ?

Le Maure. Seigneur, vous pouvez me traiter de coquin ; mais je vous prie de ne pas me traiter de niais.

Fiesco. L'animal, a-t-il de la fierté ! Parle, animal, qui t'a suborné ?

Le Maure (*réfléchissant*). Hum !... de cette façon, ce n'est

1. Pauvres pécheurs (Germ.).

pas moi seul qui serais dupe.... Et pour cent misérables sequins.... Qui m'a suborné?... Le prince Gianettino.

Fiesco (*exaspéré et marchant de long en large*). Cent sequins et rien de plus pour la tête de Fiesco! (*Avec ironie*) Rougis, prince royal de Gênes! (*Il court à une cassette*) Tiens, coquin, en voilà mille, et dis à ton maître.... qu'il est un chiche meurtrier.

(*Le Maure le regarde de la tête aux pieds.*)

Fiesco. Tu te consultes, coquin? (*Le Maure prend l'argent, le pose sur la table, le reprend et regarde Fiesco avec une surprise toujours croissante*). Que fais-tu, coquin?

Le Maure (*il jette avec résolution l'argent sur la table*). Seigneur.... cet argent, je ne l'ai pas gagné.

Fiesco. Stupide coquin! La potence, voilà ce que tu as gagné. Dans sa fureur, l'éléphant écrase l'homme, mais non le ver de terre. Je te ferais pendre, s'il devait m'en coûter plus de deux mots.

Le Maure (*avec une joyeuse révérence*). Monseigneur est trop bon.

Fiesco. Dieu m'en garde! Pas envers toi. Il me plaît de pouvoir à ma fantaisie conserver ou anéantir un coquin tel que toi, et voilà pourquoi tu es libre. Comprends-moi bien. Ta maladresse est pour moi le gage des hautes destinées auxquelles le ciel me réserve. Voilà pourquoi je suis clément, et que tu es libre.

Schiller.

SCÈNE DES PROVINCIAUX ALLEMANDS.

(L'invitation.)

Mme Staar; *bientôt après* Marguerite, *la servante.*

Mme Staar. Ah, mon Dieu! voilà que j'y songe maintenant, il faut bien prier aussi d'autres convives; l'étranger ne peut cependant pas dîner seul avec nous. Mais qui invi-

ter? — Voilà qu'ils sont tous partis! — Avec qui délibérer sur des affaires d'une si haute importance? — Marguerite! Marguerite (*la servante vient*)! cours donc bien vite chez Mme Brendel, ma cousine, intendante générale du flottage et de la pêche, et chez mon autre cousine, Mme Morgenroth[1], caissière de l'octroi, et dis : Mme la sous-perceptrice des contributions présente ses très-humbles compliments à Mme l'intendante générale du flottage et de la pêche et à Mme la caissière de l'octroi. Si Mme l'intendante générale du flottage et de la pêche et Mme la caissière de l'octroi voulaient avoir la bonté de venir voir un instant Mme la sous-perceptrice des contributions, Mme la sous-perceptrice des contributions leur en serait très-reconnaissante, attendu qu'il est arrivé quelque chose de très-important[2] (*la servante sort*).

Mme Staar (*seule*). Maintenant il faut encore que je passe mon surtout à fleurs et que je mette un autre bonnet. — Mais le perruquier! — Miséricorde de Dieu! — il ne vient que les dimanches et jours de fête; — dans la semaine, il court le pays pour friser les perruques des pasteurs. — Que faire[3]? Sabine pourrait bien[4],... mais les modes d'aujourd'hui sont si négligées, si ébouriffées.... Rien d'attifé, rien de graissé.... Ni pommade ni coup de peigne! — Aussi mon fils Nicolas ne pense à rien; s'il avait laissé ce grand seigneur se débattre encore[5] une couple d'heures dans la carrière, on aurait pu le recevoir avec la gravité convenable.

1. Aurore.
2. Ces épigrammes contre la manie des titres perdent presque tout leur sel en français.
3. Qu'y a-t-il à commencer (Germ.);
4. Je pourrais bien me par Sabine....
5. Tirer la langue.

SCÈNE XII.

MME STAAR ; MME BRENDEL.

MME BRENDEL. Me voilà, ma très-chère cousine. J'ai couru, je suis hors d'haleine. — J'en étais précisément à ma dix-septième tasse de café[1], mais j'ai tout laissé là.

MME STAAR. Bien obligée, ma très-honorée cousine. Savez-vous déjà que....

MME BRENDEL. Oh ! je sais tout ! Ma servante était à la boucherie, et voilà que le boucher a raconté que son voisin, le tisserand, avait entendu que le famulus du sénat disait à sa fille : Mieke, a-t-il dit, il y a là-bas dans la carrière une couple de comtes qui se sont cassé bras et jambes, et qui seront bientôt ici. Le garde-tour sonnera de la trompe, les enfants répandront des fleurs ; les autorités *in corpore* iront à leur rencontre, et l'on sonnera les cloches.

MME STAAR. Il n'y a dans la carrière qu'une seule personne, ma chère cousine, une seule ; mais c'est, sans doute, un grand seigneur. Il logera chez nous. Le ministre a écrit lui-même et instamment[2] prié mon fils. Vous pouvez vous imaginer, ma chère cousine, le remue-ménage qu'il y a dans la maison ; et tout retombe sur moi ! tout sur moi !

SCÈNE XIII.

MME MORGENROTH ; LES PRÉCÉDENTS.

MME MORGENROTH. Très-humble servante, ma bien chère cousine ! voyez un peu comme j'étouffe[3]. Je n'arrive cepen-

1. Les femmes font en Allemagne un usage immodéré du café ou plutôt de la tisane de café.

2. Pour l'amour (la volonté) de Dieu.

3. Le provincialisme ſchoffirt est probablement la corruption du mot français *échauffé*.

dant pas trop tard; j'étais encore en chemise, sauf votre respect[1], et je chantais mon cantique du matin en peignant mon carlin. Au troisième verset, votre servante se précipite dans la chambre. O mon Dieu! j'ai cru que le feu était à la maison. Je m'élance; le carlin tombe de dessus mes genoux, mon livre de cantiques dans le fourneau où je faisais chauffer mon café; le café se verse sur les charbons, et trois versets du cantique *Éveille-toi mon cœur et chante* ont été brûlés.

Mme Staar. Je déplore infiniment, très-honorée cousine.

Mme Morgenroth. Ce n'est pas la peine[2]. Je sais tout déjà. Deux ou trois princes gisent là-bas dans la carrière. L'un est mort, l'autre respire encore un peu, le cocher s'est rompu le cou, et les chevaux ont les quatre fers en l'air. J'ai rencontré dans la rue M. Balg, l'avocat du bailliage; il le tient de sa cuisinière, qui l'a appris de l'inspectrice de la loterie, à laquelle le barbier de son mari a tout raconté en détail.

Mme Staar. Là, là, ce n'est cependant pas si grave[3]. Il n'y a qu'un instant un paysan arrive de Rabendorf.

Mme Brendel. Je sais, il a reçu un thaler[4] pour boire.

Mme Morgenroth. Mais non, ma chère, il paraît que c'était un louis d'or.

Mme Staar. Il avait couru de toutes ses forces.

Mme Brendel. On dit qu'il a gagné un point au côté.

Mme Morgenroth. Et un saignement de nez.

Mme Staar. Un grand personnage a brisé sa voiture.

Mme Brendel. Un comte.

Mme Morgenroth. Quelques princes.

Mme Staar. C'est ce que nous ne savons pas encore. Ce doit être un personnage de distinction; car, vu le désir exprimé en haut lieu, il ne loge pas au *Chat-d'Or*, mais chez

1. Avec permission de parler.
2. Ça n'a rien à signifier (Germ.).
3. Dangereux.
4. Un thaler en espèces, par opposition aux billets de banque de même valeur.

nous. Or, comme mon fils, qui est à la fois bourgmestre et doyen, représente en quelque sorte le premier personnage de la ville, vous comprenez bien, mes très-chères cousines, qu'il doit faire honneur à son rang.

MME BRENDEL. Un banquet à l'hôtel de ville.

MME MORGENROTH. Un bal à la Société des Arquebusiers.

MME STAAR. C'est demain la grande fête, comme vous savez.

MME BRENDEL. Ah! oui, la femme qui vola cette vache, il y a neuf ans.

MME MORGENROTH. C'est demain qu'on la met au poteau; je m'en réjouis infiniment.

MME BRENDEL. Je me suis fait faire, à cette occasion, un pardessus tout neuf.

MME STAAR. Du reste, on a déjà fait toute sorte de préparatifs pour cette solennité. Mais aujourd'hui, c'est sur nous seules que repose l'honneur de la ville; aujourd'hui, il faut que nous donnions un repas, et c'est ce que nous ferons avec l'aide de Dieu. Les tables plieront sous l'abondance des mets[1]. Mes très-honorées cousines sont invitées aussi.

MME BRENDEL. C'est un grand honneur pour moi.

MME MORGENROTH. Je ne ferai faute.

MME STAAR. Mais comme je désire aussi faire connaître au seigneur étranger les notables de la ville, j'ai voulu avoir recours à vos bons conseils pour savoir qui je pourrais inviter encore.

MME BRENDEL (*réfléchissant*). Mais je pense que....

MME MORGENROTH. Vous pourriez, par exemple....

MME BRENDEL. M. Kropf, commissaire de l'accise et des convois.

MME STAAR. Non, ma cousine; il a dernièrement donné à dîner pour le jour de naissance de sa mère et ne nous a pas invités.

1. La bénédiction de Dieu.

Mme Brendel. Ah! diable[1]!

Mme Morgenroth. Par exemple, M. Wittmann, secrétaire surnuméraire des finances.

Mme Brendel. Non, ma chère cousine, mon défunt mari a eu un procès avec son beau-frère au sujet d'une gouttière.

Mme Morgenroth. Ah! c'est différent.

Mme Staar. Ah! j'y pense, M. Holbein, vérificateur général du roulage.

Mme Morgenroth. Pour l'amour de Dieu, non, ma chère cousine. Il a une femme insoutenable! presque tous les dimanches une nouvelle robe. C'est un frou-frou quand elle passe devant les chaises à l'église....

Mme Brendel. Ça lève le nez si haut.

Mme Morgenroth. Et cependant on la connaît parfaitement.

Mme Brendel. Oui, certes, on sait bien qu'elle portait un corsage gris et un tablier vert.

Mme Morgenroth. D'ailleurs, on fait courir toute sorte de bruits sur la manière dont elle se procure....

Mme Brendel. Non, j'aimerais mieux vous proposer M. Kunkel, percepteur des contributions du cercle[2] des boissons, des portes et fenêtres, du quartier[3], et receveur des taxes.

Mme Staar. Ne me parlez pas de cet homme[4], ma chère cousine, c'est un grossier! Croyez-vous qu'il nous ait fait une visite en règle? L'impertinent! il nous a laissé une carte, une carte de visite. Il vaudrait encore mieux engager M. Weidenbaum, juge des contraventions en matière de flottage.

Mme Brendel. Oh! non, ma chère cousine, pour l'amour du ciel, non. Vous savez bien que ce méchant homme a

1. Ah! ainsi!
2. Impôt que payait chaque cercle de l'empire.
3. Impôt que l'on payait chaque trimestre.
4. Restez-moi loin du corps avec celui-là (Germ.).

parlé trois fois avec la fille adoptive de mon beau-frère, et que, par conséquent, il devait l'épouser? Eh bien! voilà qu'il l'a plantée là, et la pauvre fille est devenue l'objet d'une foule de cancans.

MME STAAR. Ah! mon Dieu! mais qui inviterons-nous donc?

Kotzebue.

FIN DE LA PROSE.

POÉSIE

POÉSIE.

I.

FABLES ET LÉGENDES.

LE SAVONNIER ET LE FINANCIER[1].

Jean, le joyeux savonnier, apprenait plusieurs belles chansons, et, l'esprit libre d'inquiétude, il les chantait du matin au soir. Son travail quotidien suffisait à sa nourriture. Quand il mangeait, il fallait qu'il chantât, et quand il chantait, c'était à cœur joie, à plein gosier et d'une voix sonore[2]. A son déjeuner, à son souper, il n'oubliait jamais ni chansons ni refrains, et l'éclat de sa voix retentissait dans la moitié du voisinage. On écoute, on se demande : Qui donc chante encore? qui est-ce? le joyeux savonnier.

Au commencement, il n'était pas fort pour la lecture, et ne lisait guère que l'almanach; mais, avec le temps, il apprit aussi à lire dans un livre de prières, en se conformant à l'ordre établi[3]; et, pour ressembler à son voisin, il s'endormait plus souvent encore en lisant qu'en chantant. On pouvait l'estimer plus heureux que les sept sages tant vantés et que maint coryphée du monde savant qui se croit déjà le huitième.

Dans son voisinage habitait le rejeton d'un mariage inté-

1. Comparez avec le savetier et le financier de **Lafontaine**.
2. Et d'une libre poitrine.
3. Cependant il apprit à prier aussi après des années, à ne pas passer par-dessus l'ordre, etc.

ressé, un homme plein d'orgueil et de morgue bourgeoise qui, pour la bonne chère, ne le cédait à aucun prince. Il tenait table ouverte pour ses parents; c'étaient des beaux-frères, des cousins, des nièces, des tantes qui ne manquaient pas de le décrier en secret. Il prolongeait toujours ses repas jusqu'au milieu de la nuit et oubliait souvent de payer ses lettres de change.

A peine commençait-il, sur le matin, à goûter son premier sommeil, que le chanteur du voisinage venait troubler son repos. « Ventrebleu [1] ! recommences-tu déjà ton vacarme, maudit savonnier? Ah! si pour mon bonheur on vendait ici du sommeil comme on vend des huîtres ! »

Un matin, il fait venir le chanteur qu'il avait entendu dès l'aurore et lui dit : « Mon joyeux maître Jean, comment cela vous va-t-il? les affaires marchent-elles [2] ? Chacun vante votre savon; dites, combien vous rapporte-t-il par an?

— Par an, monsieur? je serais en peine de dire à combien s'élèvent mes profits pendant une année. Ce n'est pas ainsi que je calcule ; ce que j'ai gagné la veille, je le dépense le lendemain. Si je sais compter, cela arrive trois cent soixante-cinq fois par an.

— Très-bien; mais ne pourriez-vous pas me dire ce que, d'ordinaire, vous gagnez par jour?

— Monsieur, vous m'en demandez bien long [3]; c'est selon [4]; tantôt plus, tantôt moins. La seule chose dont j'aie à me plaindre, c'est du grand nombre de jours de fête, et celui qui les a ainsi marqués de rouge [5], avait certainement eu comme vous un héritage ; et il avait grande répugnance pour le travail et n'était pas savonnier, j'en suis sûr. »

1. Au bourreau ! par le bourreau !
2. Comment commencez-vous cela (Germ.)?
3. Vous scrutez par trop.
4. Comme cela tombe alors (Germ.).
5. Dans les anciens almanachs, les jours de fêtes sont imprimés en rouge.

Cette réponse parut faire grand plaisir au richard. « Jean, lui dit-il, tu n'es maintenant qu'un pauvre hère; je veux faire ton bonheur. Voilà cent écus comptant; seulement, fait trêve à tes chansons; l'argent a un son plus agréable. »

Il se confond en remerciements et se retire d'un air tout effaré et plus tremblant qu'un voleur. Il caresse la bourse qu'il tient, compte, pèse et balance dans sa main l'argent, l'argent source de sa joie et nouvelle pâture de ses yeux.

Il le contemple avec une joie muette, et le confie à un coffre dont les bandes de fer et les fortes serrures bravent les tentatives des voleurs, et auprès duquel le pauvre insensé, poussé par l'avarice et par une inquiète prévoyance, fait sentinelle pendant la nuit. Dès que le chien remue, aussitôt que le chat fait le moindre mouvement, il visite toute la maison jusqu'à ce qu'il soit bien convaincu qu'il n'a point été volé par quelque audacieux filou, jusqu'à ce qu'enfin il ait mis en fuite, en les rouant de coups, son bouldogue qui savait mille tours et s'asseyait près de la chaudière en frétillant de la queue, et son matou[1], le favori des jeunes chattes, dont la fourrure était si lisse et les pattes si veloutées.

Plus il économise et plus il apprend que les soucis et les richesses sont associés bien souvent, et que, par leurs plaisirs équivoques[2], les hommes efféminés se séparent à jamais de la liberté qui ne rayonne que dans les âmes pures, et dont le bonheur ne saurait être remplacé par l'or.

Désireux de rentrer en possession de sa tranquillité, il rapporte la bourse pleine d'argent au richard son voisin, qu'il avait constamment éveillé jusqu'au jour où celui-ci l'avait gorgé d'écus. « Monsieur, lui dit-il, apprenez-moi quelque chose de mieux que de veiller sur de l'argent au lieu de chanter reprenez votre malheureuse bourse et laissez-moi ma joyeuse humeur. Continuez à me porter envie en secret ; je ne tro-

1. *Hinz* est le sobriquet du chat dans le roman du renard.
2. Sombres.

querais pas contre vos plaisirs. Le ciel m'a prouvé sa bonté en me rendant la voix; je redeviens ce que j'étais, Jean, le joyeux savonnier.

Hagedorn.

LA GRUE BLESSÉE.

Déjà l'automne dépouillait de son feuillage le bosquet diapré, et son souffle glacial répandait le givre sur les plaines, lorsqu'une troupe de grues arriva sur le rivage pour chercher au delà des mers une contrée hospitalière. Atteinte à la patte par la flèche du chasseur, une de ces grues se tenait à l'écart; désolée et muette, elle n'augmentait point par ses cris les cris sauvages que ses compagnes poussaient dans leurs ébats, et la troupe joyeuse la poursuivait de ses railleries.

« Ce n'est point par ma faute que je suis estropiée, se disait-elle en elle-même, et j'ai contribué autant que vous au bien de notre république. Je n'ai pas mérité les sarcasmes et le mépris auxquels je suis en butte. Hélas! que deviendrai-je pendant ce voyage? la douleur m'enlève la force et le courage pour un vol lointain. Malheureuse que je suis! avant peu la mer sera certainement mon tombeau! Pourquoi, le cruel, ne m'a-t-il pas ôté la vie[1]? — Cependant, un vent favorable s'élève de terre et souffle vers la mer. Rangée en ordre, la troupe commence son voyage et s'élance à tire d'ailes en poussant des cris de joie. Seule, la grue malade resta bien loin en arrière, et, soupirant de chagrin et de douleur, elle fut souvent obligée de se reposer sur les feuilles de lotos dont la mer était couverte.

Après plusieurs haltes, elle vit cette terre meilleure, ce ciel plus doux dont l'influence la guérit soudain, et, guidée par la Providence, elle y aborda heureusement, tandis que plusieurs de ses compagnes qui l'avaient raillée trouvèrent un tombeau dans les ondes.

1. Tuée d'un coup de flèche?

Vous sur qui le malheur appesantit sa lourde main, ô vous justes qui, abreuvés d'amertume, maudissez souvent l'existence, ne désespérez pas et entreprenez avec courage le voyage de la vie. A l'autre bord il est une contrée plus heureuse; des campagnes pleines de délices vous attendent.

Kleist.

L'AIGLE ET LA COLOMBE.

Un aiglon s'envolait pour chercher quelque proie. La flèche du chasseur l'atteignit et lui coupa le tendon de l'aile droite. Il tombe du haut des airs dans un bosquet de myrtes. Pendant trois jours il dévore sa douleur; pendant trois nuits, trois longues nuits, il reste en proie à d'horribles tortures; enfin, il est guéri par ce baume que l'on rencontre partout, le baume de la bienfaisante nature. Il se glisse hors du hallier et secoue ses ailes.... Hélas! le tendon est coupé.... c'est à peine s'il peut raser le sol afin de poursuivre une proie indigne de lui, et, accablé de tristesse, il va se percher sur un rocher peu élevé au bord du ruisseau; il lève ses regards vers le chêne, vers le ciel, et une larme mouille son œil superbe.

Tout à coup deux colombes, se livrant à leurs ébats à travers les branches de myrte, viennent[1] s'abattre en ce lieu, et balançant la tête, se rapprochant l'une de l'autre, elles se promènent sur le sable doré et traversent le ruisseau. Leur œil rouge s'égare amoureusement de toutes parts et aperçoit le malheureux affligé. Le mâle, poussé par une curiosité mêlée de sympathie, vole vers le buisson voisin, et jetant sur le pauvre aiglon un regard de complaisance et de douceur : « Tu es triste, lui dit-il d'une voix caressante, aie bon courage, mon ami! N'as-tu pas ici tout ce qui peut procurer un bonheur tranquille? ne peux-tu pas jouir de ces rameaux d'or qui te protègent contre l'ardeur du jour? ne peux-tu pas,

1. En bruissant.

sur la tendre mousse qui borde le ruisseau, exposer ta poitrine aux rayons du soleil couchant? Tu te promèneras au milieu des fleurs couvertes d'une fraîche rosée; ce bosquet t'offre en abondance des fruits pour ta nourriture, et ce ruisseau d'argent de quoi étancher ta soif.... O mon ami ! le véritable bonheur est dans la modération, et la modération trouve partout de quoi se contenter. — O sage ! s'écria l'aigle en se repliant sur lui-même avec une mélancolie encore plus sombre, ô sagesse ! hélas! tu parles comme une colombe. »

Gœthe.

L'OISEAU DES TEMPÊTES.

Un vaisseau fendait la plaine azurée des mers; la voile se gonflait; les flots murmuraient doucement autour de la carène; dans leurs ébats, les dauphins se jouaient en tournoyant dans les ondes, et les doux zéphirs apportaient des îles lointaines les parfums du cannelier.

L'équipage était couché aux doux rayons du soleil; le pont retentissait de chants d'allégresse mêlés aux bruyantes plaisanteries des buveurs, et les vagues clapotaient plus doucement. Voilà qu'une mouette arrive à tire d'ailes et s'abat sur le gouvernail.

Le pilote aperçoit l'oiseau de mauvaise augure. « En vérité, rabat-joie, dit-il, tu ne saurais venir plus mal à propos ! mais tu ne retireras pas grand profit de ton métier de prophète; c'est à toi-même que tu dois annoncer le danger. »

Il dit, saisit l'arquebuse et frappe l'oiseau à la poitrine. Il tombe. Mais avant que le sommeil de la mort ne fermât ses yeux, cet oracle sévère sortit de sa bouche : « Vous avez voulu tuer dans le prophète la force sainte de la vérité !

C'est en vain! l'heure solennelle approche, et vous ne l'arrêterez point en vous raidissant contre elle. Alors la voix de la vérité deviendra tempête, et sa paisible lumière se changera en flamme sanglante. » Il dit, et la vie s'écoula par sa blessure.

Les nuages s'amoncellent, les flots s'élèvent, grossis par l'ouragan, la foudre brise le mât; des cris de détresse se font entendre; la fureur de l'Océan engloutit les débris du vaisseau.

Krummacher.

LE VIEILLARD ET LA MORT.

Théanor était assis à l'entrée de sa cellule, située sur une montagne, en face de Jérusalem. Il contemplait le jour à son déclin[1], s'enveloppant du suaire lumineux de la pourpre du soir; il le voyait, appuyé sur le bras du temps, descendre d'un pas solennel le seuil grisâtre de l'horizon[2].

« C'est ainsi que la vie de l'homme est emportée vers la mer tranquille de l'éternité. Mon printemps s'est enfui, mon hiver s'enfuira à son tour. Oh ! que n'ai-je déjà traversé tes sombres profondeurs[3], tombe effrayante ! » C'est ainsi qu'il soupire, et des larmes amères coulent sur son visage.

Elles coulaient encore, lorsque, semblable à la lueur blafarde de l'éclair, une auréole d'argent[4] l'environne, et du dôme de saphir, une voix lui crie : « Regarde dans la vallée! » Il obéit. Dans un sombre sentier se traînait, appuyé sur son bâton, un vieillard tout courbé, lorsque soudain le monarque des épouvantes, sortant d'un nuage, se présente devant lui.

Le vieillard le reconnaît : « Je te salue mille et mille fois[5], messager de l'immortalité ! » C'est ainsi que le vieillard parle à la mort, et, s'inclinant, il baise la noire frange de son manteau.

— Comment, dit l'antique fils du péché, ne trembles-tu pas devant celui qui est si formidable pour tous les enfants d'A-

1. Le jour vieillard.
2. Glisser en bas du seuil gris.
3. Ton portique — ton péristyle.
4. Un torrent d'argent.
5. Trois fois, — un nombre déterminé pour un indéterminé.

dam? — Ton image ne fait trembler que celui qui tremble devant lui-même. — Alors, frissonne à l'aspect des maladies qui se traînent devant moi dans les ténèbres, et de la sueur froide qui découle de mes ailes ! — Je ne frissonne pas. — Pourquoi donc? — Ami, parce que tout cela m'annonce que tu es près de moi. — Et qui es-tu donc, homme pétri de terre, pour m'appeler ami? — Je suis chrétien.

Aussitôt, le sévère séraphin le touche de son souffle, et la mort et le mortel disparaissent. — Au bruit sourd du tonnerre et d'un ouragan souterrain, un tombeau profond s'ouvre sous leurs pieds[1]. Théanor trembla ; il vit qu'il y avait au fond du gouffre quelque chose qu'enveloppait un sombre brouillard.

Tout à coup, les accords voilés des harpes résonnent dans le ciel[2] et viennent frapper son oreille étonnée. Il lève les yeux, et voit le chrétien entouré d'un auguste chœur d'esprits bienheureux qui saluent leur frère par de doux cantiques et placent sur sa tête une couronne de palmes ; son visage rayonne comme le soleil.

Tout entier à ce sublime spectacle, Théanor s'associe en esprit à l'auguste solennité[3]. Sa palme à lui, c'est une larme de joie. Maintenant il regarde dans la vallée ; l'obscurité qui planait sur le tombeau se dissipe, et il reconnaît ce qu'il renferme, — c'est le vêtement usé du chrétien.

Pfeffel.

LE LOT DU POËTE.

« Prenez le monde, cria Jupiter aux hommes du haut du ciel ; prenez ! qu'il vous appartienne. Je vous le donne en héritage et en fief éternel, mais partagez-le-vous fraternellement. »

1. Au lieu où ils étaient debout.
2. Des rivages de l'Olympe.
3. L'esprit de Théanor est suspendu à la grande scène et la célèbre avec.

Alors tout ce qui a des mains s'empresse d'entrer en possession ; jeunes et vieux, tout s'agite avec ardeur. Le laboureur s'empare des fruits des champs, le gentilhomme chasse dans la forêt.

Bien tard, longtemps après que le partage est fait, arrive le poëte; il venait d'une contrée lointaine. Hélas ! il n'y avait plus rien nulle part; tout avait son maître.

« Malheur à moi ! seul entre tous serai-je donc oublié, moi le plus fidèle de tes enfants ? » Il donne libre cours à ses plaintes, et se prosterne devant le trône de Jupiter.

« Si tu t'es arrêté dans le pays des songes, ne t'en prends pas à moi, répliqua le dieu. Où étais-tu donc quand on a partagé le monde ?

— J'étais auprès de toi, » dit le poëte. Mon œil était attaché sur ton visage et mon oreille écoutait l'harmonie des cieux ; pardonne à l'esprit qui, enivré de ta lumière, a perdu les biens terrestres.

— Que faire ? dit Jupiter, le monde est distribué; les fruits de la terre[1], la chasse, le commerce ne m'appartiennent plus. Veux-tu vivre avec moi dans mon ciel ? Aussi souvent que tu voudras y venir, il te sera ouvert. »

Schiller.

LES COURONNES.

Il y a de nombreuses couronnes destinées par la divinité à récompenser tous les âges et tous les périls. Des violettes dans les cheveux, le sein paré de roses, Hora nous précède et nous attire doucement dans les joyeux sentiers de la jeunesse, jusqu'à ce que la roso se change en guirlande de myrte, et la violette en laurier, en couronne de chêne ou d'olivier. Lorsque j'aurai joui de toutes ces couronnes, présente-moi, ô cyprès ! ta couronne immortelle.

Herder.

1. L'automne, — la cause pour l'effet.

LA SYBILLE.

La prêtresse de Phébus habitait solitaire dans un antre; une profonde austérité régnait dans son âme pudique. Souvent à la faveur des ombres de la nuit silencieuse, le dieu s'approchait de la sybille pour éclairer son intelligence.

Interdite, elle tombait à ses pieds, et ses membres frissonnaient de la sainte terreur que lui inspirait cet hôte divin; ses lèvres entr'ouvertes laissaient échapper les chants prophétiques qui faisaient retentir les rochers d'alentour.

Alors, sur des feuilles de palmier, consacrées par ce pieux usage, elle écrivait les oracles des dieux qu'Apollon lui avait révélés. Les enfants des hommes venaient en foule demander, lire, apprendre ce que l'avenir renferme dans son sein.

Mais le plus souvent, malgré les verroux qui fermaient sa porte, un vent impétueux pénétrait dans l'antre, et sans qu'on pût les retenir ou les sauver, balayait, en mugissant dans l'espace, les feuilles légères.

Sans s'inquiéter de son ouvrage, mis en pièces par l'ouragan, la prêtresse ne s'efforçait jamais de retenir une seule de ces feuilles. Celui qui, accablé par l'infortune, venait, conduit par l'espérance, demander à la sybille quelque consolation, maudissait alors sa destinée.

La sagesse ne tolère pas qu'on la fasse servir de jouet. Mortels, retenez bien dans vos cœurs les oracles de la raison. Malheur à celui chez qui les orages des passions ont détruit l'ordre et l'harmonie : il n'a plus à espérer leur retour.

W. Schlegel.

LE CHAGRIN ET LA JOIE.

Le tonnerre grondait dans l'abîme, et l'éclair brillait sur les hauteurs.

Voilà qu'à l'appel du Destin, le Chagrin sortit des sombres profondeurs de la terre. Il poussait de douloureux gémissements, et partout où il portait ses pas s'élevaient des rochers aigus et foisonnaient des plantes vénéneuses.

Soudain un arc-en-ciel apparaît tout le long des nuages sombres ; le Destin fait de nouveau un signe, et une vierge, au teint de rose, descend de l'olympe. Accompagnée de l'Aurore, elle s'avance entourée de fleurs.

Sortant d'une sombre caverne, le Chagrin s'élance au-devant de lui d'un air farouche et lui dit : — Tu marcheras à gauche et moi à droite, afin que nous ne nous rencontrions jamais sur notre route ; mon cœur te hait d'une haine implacable.

La Joie dit en souriant : « Je marcherai à gauche et toi à droite afin que nous ne nous rencontrions jamais sur notre route. J'aime la sainte lumière du soleil et je fuis ton visage morose. » Elle dit ; un nuage d'un rouge foncé traverse la voûte céleste, et de ce nuage descend une voix : « Vous suivez l'impulsion sévère du Destin, et vos sentiers s'entrelaceront étroitement l'un dans l'autre. Quoique séparés par la haine, vous vous rencontrerez éternellement. Tous deux vous élèverez mes enfants dans la douceur et la sévérité, et c'est ainsi que, grâce à cette double éducation, fleurira une race d'hommes doués de vertus viriles[1].

1. Une race virile.

LE LANGAGE DES FLEURS.

Charmantes filles des prairies, aimables dons de la belle nature, vous en qui le jeu d'une tendre imagination aime à trouver les emblèmes des douces émotions du cœur, laissez-moi vous tresser en guirlande diaprée et chercher la signification de votre langage.

Claire et lumineuse est la couleur de l'innocence ; elle n'est pas rehaussée par un éclat trompeur. Aussi la divine main de Charis l'a répandue sur le tissu délicat du lys dont elle a fait le symbole de la céleste douceur, et la parure la plus enviée des campagnes.

Le vert feuillage du myrte se marie agréablement aux cheveux tressés de la jeune fille. Sachez que, descendue du ciel, la douceur est passée[1] dans le myrte verdoyant pour ceindre d'une pudique couronne les boucles épanouies sur les jeunes fronts et briller autour des joues de l'innocence.

Brillant laurier, la gloire t'a consacré aux héros dont tu es le sanglant apanage ; toutefois, le sentiment élevé de l'inspiration t'enlaça gracieusement autour de la lyre pour servir de parure au poëte voué aux dieux et montrer qu'il est leur favori[2].

Connais-tu la violette, ornement de mai ? C'est à l'humilité qu'elle doit ses précieux attraits. Aperçue seulement par l'œil qui la cherche, elle fleurit cachée. Elle est douce et belle, mais ce n'est qu'en secret qu'elle charme le cœur et pare le sein de la modestie.

Connais-tu la fleur la plus belle des campagnes ? Quelques mois seulement sont embellis par son éclat. Elle exhale, au souffle des doux zéphirs, des parfums qui charment les

1. A été tissue.
2. Pour prêter une parure au chantre consacré et le vouer pour favori des dieux.

dieux et les hommes. Mais qui a jamais éprouvé une joie exempte de douleurs? La rose elle-même est entourée d'épines!

La douloureuse mélancolie vient-elle troubler ton repos[1], tu nommes la petite fleur qui naît sur le bord du ruisseau murmurant. Sa couleur[2] bleue est à la fois douce et lumineuse; l'amour la nomma ne-m'oubliez-pas. Si tu ne veux dissiper follement une vie accompagnée de mille regrets, que tes mains conservent saintement la fidélité.

Mais l'amitié voulut avoir[3] son emblème dans le lierre[4]. Exempt de changement, il sort du sein des rochers, rayonne dans la couronne de la vie, s'entrelace en signe d'alliance éternelle, et calme et guérit les blessures sanglantes.

Triste cyprès, le symbole de la douleur fut caché dans ton feuillage sombre, car tu inclines tes fleurs désolées sur le tombeau muet et solitaire. Hélas! c'est en vain que les cœurs aimants épanchent leurs regrets en tendres plaintes.

Voyez! les images de la vie s'effacent aussi rapidement que se flétrissent les fleurs odorantes; mais sous le regard plein d'amour du printemps, les fleurs reviendront plus belles et plus gracieuses. Les cœurs aussi s'endorment ici-bas, mais pour se reconnaître et s'aimer de nouveau.

C. Schreiber.

L'ANGE DE CHARITÉ.

Lorsqu'après le premier péché de l'homme, la nature, pâlie par la souffrance, se sentit pénétrée jusque dans ses plus profonds abîmes par les convulsions de la douleur;

Lorsque luttant pour affecter une sérénité menteuse, un

1. Te tient-elle éveillé en chuchotant. — Sur cette forme, voyez les notes du 1er volume.
2. Sa lueur est bleue.
3. Élever.
4. Voyez la note page 205 du 2e volume.

froid chagrin brisait son cœur et que, dans les traits de sa jeunesse, se révélait déjà un avenir plein d'affliction.

Les anges radieux[1] s'enfuirent, saisis d'horreur, et cherchèrent un refuge dans la lumière éternelle, près du trône resplendissant de Dieu.

Cependant, accablé de douleur, un d'eux parla en ces termes : « Que me sert la splendeur du ciel, si ceux qui m'ont été donnés pour frères sont plongés dans la nuit du péché ?

Pour les délivrer de la misère et rompre leurs lourdes chaînes avec le bras puissant de mon amour, je descendrai dans ce séjour de désolation. »

Implorant la permission de céder à un si doux penchant, il lève vers le ciel des regards pleins de tristesse; tout à coup, un rayon de l'éternel amour pénètre dans son tendre cœur et l'embrase.

Il descend du ciel. Sans se décourager, il supporte les amères douleurs de la terre; et, dans son exil, il voit disparaître, sans proférer une seule plainte, la beauté divine de ses formes.

Il faut que la terre détruise le radieux vêtement qu'il reçut du ciel. A l'aspect de son visage livide, les hommes et les anges détournent les yeux.

Cependant il chemine tranquillement sur la terre; il donne le repos à ceux qui sont fatigués, et les amène avec des transports de joie[2] dans un nouvel Eden.

Lorsqu'il a conduit dans la demeure paternelle tous ces fils égarés, brillant d'une beauté nouvelle, il se repose de son long pèlerinage.

Un torrent de douces larmes s'échappant de ses yeux tempère l'excès[3] de sa félicité, et le Père suprême presse sur son cœur le plus chéri de ses enfants.

Pfizer.

1. Florissants.
2. Des gestes joyeux.
3. La tempête.

LA FLAMME INTÉRIEURE.

Dans la profonde cavité du cœur, règne un auguste et sombre silence; et dans l'obscurité de ce sanctuaire, réside une petite flamme étrange et mystérieuse.

Son éclat est doux et brillant comme la lueur céleste des étoiles; la poitrine est son temple, le cœur son autel : c'est là qu'elle rayonne sans cesse.

Si quelquefois cette flamme est voilée et amoindrie par la puissance des ténèbres, ce n'est pas de longue durée : elle reprend sa forme et recommence à brûler.

Elle éclaire le sombre sentier du pèlerin, encourage l'humilité qui tombe mourante sur des chemins couverts d'épines, et la conduit en avant vers les hauteurs radieuses.

Et lorsque le guerrier se prépare au combat, cette flamme intérieure s'agite; elle fortifie sa main pour des actions héroïques, et l'aide à conquérir la palme du triomphe.

Après la victoire, la petite flamme rentre dans son auguste repos; alors elle devient un torrent de lumière qui illumine de son doux éclat le regard joyeux du triomphateur.

Et lorsque, égarée par les séductions du plaisir, l'innocence chancelle, la petite flamme tremble et chancelle aussi dans les ténèbres du cœur; elle guide et conseille.

Elle se dissout en fugitives étincelles et reflue vers les joues brûlantes, inondè la poitrine émue et apaise les désirs et les folles angoisses.

Insensés! ah! ne vous faites point illusion! vous croyez étouffer cette petite flamme; sans doute, vous pouvez voiler sa sainte lumière, mais elle saura conquérir sa liberté.

Tout à coup et avant que vous puissiez le soupçonner, la petite flamme se réveillant devient un grand et formidable incendie, et, du sein d'horribles ténèbres, les vagues de feu s'élancent par-dessus votre tête.

Krummacher.

II.

MAXIMES ET ÉPIGRAMMES.

LA FORCE D'ÂME.

Qu'est-ce qui enchante les esprits immortels, quand ils abaissent leurs regards sur la terre? Un cœur que l'adversité n'abat point, un courage qui se soutient dans la lutte, un œil plein d'ardeur qui dirige vers le ciel des regards fermes et assurés. Là-haut, dans ces espaces où roulent les astres éternels, habite la force éternelle.

Les larmes qui tombent sur la terre appartiennent à la terre; l'esprit, qui est de nature divine, prend son essor vers l'éther sacré de la patrie. Le repos habite dans le cercle des dieux; c'est là que son trône s'élève sur des fondements inébranlables. Celui qui ne sait pas mourir avec courage n'est pas le fils des immortels [1].

Si le brouillard plane sur la vallée, le soleil ne quitte jamais la montagne. Monte, monte, cœur abattu, jusqu'à ces sphères où le mal ne peut t'atteindre [2]! Arrivé au terme de ta course, tu verras le laurier entouré des rayons d'un éternel éclat. Déploie tes ailes avec une confiance intrépide, et dirige ton vol vers la couronne qui ne se flétrit jamais.

Ils combattaient comme toi, les grands hommes de l'ancien temps, ces nobles cœurs. A travers les luttes et les combats, ils marchaient en héros vers le séjour des récompenses. Du fond de leurs tombeaux engloutis, une voix nous crie sans

1. Le fils immortel.
2. En haut, en haut, toi, sens opprimé, où aucun mal ne t'atteint!

relâche : « Ils vidèrent la coupe de la mort sans trembler, et la gloire couronna leur front. »

Mahlmann.

LA VOIX DE LA SAGESSE.

Où est l'oracle de la sagesse? Il n'est ni dans l'obscurité de la forêt, ni sur ces rochers aigus où un magique enchantement t'environne : c'est dans toi-même, ô mortel! qu'est l'oracle de la sagesse. Écoute la voix de ta conscience! jouis et souffre! patiente et abstiens-toi! aime, espère et crois! que tes efforts tendent vers la vertu! L'Éternel a voulu que la carrière de la vertu fût arrosée de sueurs et hérissée d'obstacles; et quand bien même le grand Inconnu ne t'en aurait pas fait un commandement, le devoir est pour toi une loi de l'éternelle, de l'immuable perfection qui existait avant toutes choses, et que proclame l'harmonie de l'univers entier. Alors même qu'il n'y aurait dans l'avenir ni peines ni récompenses (la crainte et l'avide désir d'une récompense ne sont que des guides trompeurs), obéis au devoir! sache te maîtriser toi-même en te soumettant à sa voix. Que cette obéissance soit le plus beau joyau de ta couronne de liberté! Cette couronne de la dignité humaine que tu possèdes, conserve-la précieusement; honore ce diadème comme il t'honore toi-même; que tes vaines pensées ne se dispersent pas dans l'immensité de l'univers.

Recueille-toi! cherche-toi, dans ton propre cœur! Si tu es en harmonie avec toi-même, tu l'es avec Dieu. Nous cherchons bien loin ce qui est près de nous. Ce qu'il y a de plus saint, de plus auguste dans l'homme parle autour de nous par la bouche de nos enfants. Soyez simples [1] comme des enfants et vous serez divins! Soyez-le, ne le paraissez pas, et alors aspirez à la couronne civique!

1. Enfantins.

Répandez de bonnes semences pour les temps à venir. Le bon, le grand ne mûrissent qu'avec lenteur, mais ils mûrissent à coup sûr et deviennent une riche et douce moisson.

Conz.

LE JEU D'ÉCHECS.

Pourquoi feuilleter encore livres et papiers ? Toutes les doctrines de Socrate sur le néant des préoccupations terrestres, un damier garni de petites figures nous les enseigne.

Ami, vois-tu comment la fortune distribue les dignités et les emplois, décide des positions et comment elles changent sans cesse ? C'est ainsi que nous-mêmes, ô mon ami! nous jouons dans le jeu de fortune un rôle différent, mais dont l'issue est pareille.

Deux armées puissantes sont en présence. Ici les Troyens, là les courageux bataillons des Grecs. De fortes tours les protégent; de vaillants cavaliers se tiennent devant les portes; l'armée se tait.

Le champ de bataille [1] attend et se tait, car les généraux sont en lutte avec eux-mêmes et méditent des plans. Les cœurs sont partagés entre l'honneur et la crainte. Maintenant le combat commence. Pauvres paysans, à vos rangs [2] !

Regarde, ils tombent ! la victoire est achetée au prix de leur sang. Chacun des combattants fauche leurs prairies, pille leurs chaumières : à eux seuls la faute.

Pauvre Corydon ! pauvre Alexis ! vous êtes couchés, vous dormez ! les maîtres sont encore derrière vous. Allons, bonhomme, debout, arme-toi ! Quoique paysan, deviens un héros, un Tamerlan [3] !

Mais qui vient par ici en sautant ? Ah ! c'est toi, rusé cava-

1. *Feld* signifie à la fois champ de bataille et damier, et réveille, par conséquent une double image.
2. Voy. dans le 1er volume la note de la page 6.
3. Un Tamerlan combattant.

lier[1] ! Quoi ! du milieu de l'armée? en passant par-dessus la tête des combattants? Veux-tu bien t'en aller, Parthe ! Tu jettes partout l'épouvante, noir guerrier[2].

On tremble aussi de recevoir la mort de ta main[3], fou ou coureur[4]. Tu appartiens à un corps qui joue dans le monde un rôle bien important : les maisons, les cours, les tentes sont toujours ouvertes aux fous et aux coureurs.

Ah ! voilà la reine qui s'avance en amazone et va où il lui plaît; il est beaucoup permis aux dames. Chevaliers, éléphants[5], simples soldats[6], Porus, Annibal, tout se met de côté pour lui livrer passage.

Echec au roi ! Allons, monarque suprême, toi-même quitte la place où tu goûtais le repos ! ne confie le salut de ta majesté ni à tes officiers seulement, ni même à ton épouse; mais, hélas ! il est trop tard !

Echec, échec au roi ! — Voilà notre partie finie[7]; et maintenant, chevaliers, paysans, roi, cavaliers, fous, reposent pêle-mêle dans la boîte qui leur sert de tombeau.

C'est ainsi que va le monde. Licteur et consul, vainqueur et vaincu, tout va dans la boîte. — Pour toi, remplis tes fonctions et joue le jeu de la vie dans lequel tu n'es que l'instrument d'un être supérieur.

Herder (d'après J. Balde).

1. Sauteur.
2. Tout le champ de bataille (le damier) se garde de toi.
3. Personne aussi ne se souhaite la mort de toi.
4. Le fou porte ces deux noms en allemand.
5. Dans les anciens jeu d'échecs, les tours sont portées par des éléphants.
6. Paysans, — pions.
7. *Zug* signifie à la fois *coup*, *trait* dans le jeu de dames, d'échecs, de trictrac, etc., et expédition militaire.

LA FOLIE HUMAINE[1].

De tous les animaux qui planent dans les airs, nagent dans les mers ou vivent sur la terre, du Mississipi jusqu'à l'Anadir, le plus ridicule animal, à mon avis, c'est l'homme. — Quoi! un insecte, un ver qui se tord dans la poussière, une huître, un polype qui sent à peine à demi, le cheval[2] qui hennit, le taureau qui rumine auraient plus d'esprit que nous? — J'en suis fâché. Bref, messieurs, quelque paradoxale que cette assertion puisse vous paraître, c'est comme cela; je ne fais que traduire ce que dit Boileau. Vous gardez le silence. Cette conclusion vous surprend un peu. — Comme chef et roi de la création, l'homme n'a-t-il pas un pouvoir absolu sur les prés, les bois, les animaux? Le taureau n'a pas notre intelligence, le cheval notre raison. — Bien! je conclus de là précisément et de rechef que le cheval est plus sage que le cavalier. Au moindre signe de la séduction, vous vous précipitez en aveugles. Dépourvu de raison comme il l'est, que possède l'animal? — L'instinct. Voyez lorsque mûrit le fruit des épis d'or, avec quelle activité la fourmi court çà et là et recueille soigneusement ses provisions d'hiver. Le feuillage jaunit, l'âpre vent du nord siffle; alors le petit animal reste tranquillement tapi dans une fente de rocher et apaise sa faim avec le fruit doré de l'été : diligent, quand la moisson mûrie appelle la faucille[3]; paresseux, quand les frimas flétrissent le chaume. Il n'en est pas ainsi de l'homme. Dans l'âge mûr, il vit au sein des plaisirs et de la bonne chère[4], et souvent il est réduit dans ses vieux jours à se traîner demi-nu de maison en maison. Oui, la prudente nature enseigne au taureau une sage modération dans le boire et le manger. Essaie si les coups de

1. Comparez avec la satire de Boileau sur la même sujet.
2. L'attelage.
3. Mûrit à la rencontre de la faucille (Germ.).
4. Voyez les notes du 1er volume.

fouet pourront forcer le chameau à outre-passer les bornes assignées par l'instinct ; apaise la soif de ton coursier avec du vin du Rhin et du Tokai; donne de la chair aux pigeons, et la nourriture des pigeons au vautour : ils meurent fidèles aux lois de la nature. L'homme, l'homme seul se plaît à les intervertir ; il brûle son sang avec des liqueurs corrosives ; il creuse les montagnes, sillonne les mers étrangères, dépense ses forces [1] dans le sein d'ignobles voluptés, gaspille les semaines, les jours, les heures et ne consacre à son salut éternel [2] que les quelques secondes qu'il mendie à la mort au moment suprême! Cependant, il se nomme lui-même le roi de la création; Mars et Jupiter ne tournent que pour lui; il règne, si vous l'en croyez, en maître absolu sur tous les animaux. — Hum! voyons un peu [3]. Supposons qu'étendu devant sa caverne, un ours noir fasse entendre ses grognements; son seigneur et maître vient à passer par là. Bien ! que pensez-vous qu'il arrive? Eh mais! — que le vassal velu s'enfuit à l'instant. — Qu'il s'enfuit? — Mais oui, certainement. — Pas du tout! c'est le roi de la création qui court à perdre haleine.

O animaux! que vous êtes heureux! Purs de toute méchanceté, vous vivez dans les campagnes et dans les forêts. La cruelle panthère respecte dans une autre panthère son espèce et sa figure. Le vautour ne s'attaque point au vautour, et l'aigle couve ses œufs sans être inquiété par l'aigle. As-tu jamais ouï dire que, par une loi donnée par un Tibère à l'empire des animaux, les lions se soient rassemblés par troupes sur les montagnes de la Libye pour s'égorger les uns les autres jusqu'à ce que la plaine s'abreuvât de torrents de sang et que lions tombassent mutilés sur les lions? L'homme seul lève des armées et cherche la gloire dans les horreurs du carnage. C'est en vain qu'un Dieu, dont l'amour et la bonté embrassent cet univers, a caché le fer meurtrier au fond des

1. Sa moëlle.
2. Au lot des éternités.
3. Laisse voir.

abîmes ténébreux de l'Erèbe ; à travers les ombres de la nuit, l'homme trouve les sentiers du crime. Bientôt, creusant un madrier, la hache en fait une perfide nacelle, frêle séparation entre la mort et la vie. Regarde! les chênes qui, au printemps, ombrageaient un promontoire, viennent le visiter en automne comme mâts et frégates. Nous sommes menacés par les glaces du Kamtchatka, les sables de l'Arabie, la peste de Bysance, les torrents de lave et les flammes du Vésuve, les écueils et les rochers du Belt, le flux et le reflux de l'Elbe : la terre entière paraît un immense tombeau.

Falk.

L'ÉPIGRAMME.

Tantôt l'épigramme est une flèche qui frappe de la pointe, tantôt un glaive qui frappe du tranchant. Quelquefois encore, et c'est ainsi que l'aimaient les Grecs, elle est un petit tableau, un rayon envoyé non pour brûler, mais pour éclairer.

Klopstock.

LE SONNET.

J'ordonne à deux sons égaux de revenir quatre fois, et je les dispose et les partage par rangs égaux, de telle sorte que deux rimes encadrées par deux autres rimes se succèdent et forment un double chœur [1].

Ensuite les rimes s'enchaînent et alternent plus librement dans deux tercets [2]. D'un tel ordre, d'une telle mesure dépend le succès du plus tendre et du plus fier des poëmes.

Jamais mes vers ne couronneront celui qui ne voit en moi qu'un jeu frivole, et qu'un caprice dans les lois imposées par l'art.

1. Montent et descendent dans, etc.
2. Ensuite la chaîne de son égal s'entrelace en deux membres, chacun des trois changeant plus librement.

Mais celui qu'attire vers moi une magie secrète trouvera dans le rhythme pur de mes strophes[1] la grandeur et la richesse renfermées dans des bornes étroites.

A. G. Schlegel.

1. Contrastes.

III.

STANCES, BALLADES, ROMANCES.

LA VIE CHAMPÊTRE.

Mortel fortuné qui a fui loin de la ville! chaque frémissement de l'arbre agité par le vent, chaque murmure du ruisseau, chaque caillou étincelant lui prêchent la vertu et la sagesse.

Chaque sombre bocage est pour lui un temple saint où la présence de son Dieu se fait sentir de plus près; chaque tertre de gazon est un autel où il s'agenouille devant le Très-Haut.

Le chant du rossignol[1] fait descendre le sommeil sur sa paupière; le doux ramage du rossignol l'éveille lorsque l'aimable aurore, brillant à travers les arbres, vient éclairer sa couche.

Alors il t'admire, ô mon Dieu! dans la campagne dorée par les feux du matin[2]; il t'admire dans la magnificence croissante de ton précurseur, le soleil splendide; il t'admire dans le vermisseau et dans la branche couverte de bourgeons.

Il se repose sur le gazon qui ondoie au souffle de la brise, lorsque la fraîcheur commence à se répandre ou lorsqu'elle verse à grands flots sur les fleurs une onde salutaire; il savoure[3] les exhalaisons des fleurs, il savoure les doux zéphirs du soir.

1. Son rossignol.
2. Dans la campagne du matin.
3. Il boit.

Sous son toit de chaume, où un essaim de pigeons s'assoleille, joue et sautille, il trouve un plus doux repos que le citadin dans ses salons dorés, que l'habitante des villes sur ses moelleux coussins.

Et la troupe joyeuse descend vers lui d'un vol bruyant, roucoule et murmure autour de lui, voltige sur sa corbeille et becquète dans sa main des pois, des grains et du pain émietté.

Souvent il se promène seul, plein de la pensée de la mort, au milieu des tombes du village ; il s'assied sur un tombeau et considère les croix ornées de couronnes funéraires, agitées par le vent.

Il considère sous le bouquet de sureaux la pierre sépulcrale où un verset de la Bible enseigne à mourir avec joie, et où l'on a gravé la mort avec sa faux et un ange tenant une palme.

Heureux mortel qui a fui loin de la ville ! les anges le bénirent à sa naissance et répandirent les fleurs du ciel sur le berceau de son enfance.

Hœlty.

LA COURSE ALPESTRE.

Sur un sentier étroit et rocailleux, à travers le réseau sauvage des plantes rampantes, le voyageur monte d'un pas chancelant jusqu'au haut de la montagne couverte de pins. Comme il tremble le pont jeté sur le torrent qui coule avec fracas et entraîne rapidement dans l'abîme les arbres et les fragments de rochers !

Maintenant la nuit fuit les hauteurs : illuminée par les rayons du soleil, une verdoyante et magique vallée s'étend jusqu'aux sommets couverts de neige. Ici, frissonnant de volupté, la muse de Haller lui-même resterait muette. Comme ce spectacle est grand ! comme il élève l'âme ! Ici est l'Élysée !

Ici, un éther plus pur[1] circule autour des bocages divins, et la lumière de l'aurore se répand avec un éclat plus pourpré sur la verdure brillante ; ici, la liberté habite dans les chaumières auprès de la pieuse simplicité, et le sentiment de la force est la récompense des mœurs de l'âge d'or.

Ici, les troupeaux cheminent sur l'herbe fleurie en agitant leurs sonnettes, et de sa douce haleine la brise des montagnes répand des parfums dans les airs ; ici, fleurissent la gentiane et l'anémone, et sur les soyeux tapis de gazon brille le carmin de la rose des Alpes.

Ici, l'âme plus forte déploie ses ailes[2] et croit planer bien haut, au-dessus de la terre, sa prison ; plus pure et plus libre, elle échappe au monde des sens, et déjà, dans une enveloppe aérienne, elle s'agenouille sur les rives du Léthé.

Mais, hélas ! pareil aux images du dieu des songes, le charme s'évanouit, l'étroit sentier s'enfonce à travers les broussailles du rocher, et la pâle lumière du soleil couchant éclaire les sauvages débris de montagnes écroulées, semblables aux ruines d'un monde.

Sur les hauteurs où brille l'éclair, l'avalanche se précipite, et, dans la région des nuages, retentissent les cris rauques et formidables de l'aigle. Le grondement sourd du tonnerre, l'enfer mugissant dans les abîmes de l'Etna se fait entendre près de la source du torrent ; c'est le palais transparent du glacier[3] qui s'écroule avec fracas.

Ici, une clarté douteuse perce à peine de sombres gouffres où jamais une fleur n'a souri ; là, d'horribles abîmes recèlent l'antique nuit du chaos, et le sentier monte toujours et devient de plus en plus sauvage ; de pâles images de la mort semblent sortir de chaque crevasse de rocher.

A l'aspect de ces blocs de granit entassés qui courbent sur l'abîme leurs masses menaçantes, les froides horreurs du

1. Ici où un éther, etc.
2. Étend l'enveloppe de l'aile.
3. Le palais de glace du glacier.

tombeau viennent saisir l'âme; les flots en courroux mugissent au fond du précipice sous le pont vermoulu, et les vents du Groenland soufflent sur le sentier que couvre une neige épaisse.

Le voyageur est roidi par le froid; son haleine glacée se change en neige, le sourd tintement d'une petite cloche résonne au loin sur les bords du lac des Alpes; le chemin creux descend rapidement, et à travers les dentelures des rochers apparaît la sombre ardoise du couvent ornée d'une croix blanche.

Matthisson.

LES CIMES LOINTAINES.

Là-bas, où l'azur des cieux repose sur les montagnes, là, tout est beau, et j'y voudrais fixer mon séjour; mon sang coulerait plus léger et plus joyeux, et les blessures de mon ardent désir guériraient.

Là, je le soupçonne, les fleurs doivent croître plus belles, un suc plus doux doit gonfler les fruits d'or, la verdure du sombre bocage est plus fraîche, les ruisseaux ont un plus aimable, un plus léger murmure.

Là, les cœurs sont doux, bienveillants, fidèles; là, doit régner l'esprit d'amour et de bonté; là, tous les nobles penchants se montrent en liberté; là, les visages sont plus beaux et plus riants[1] !

Emportez-moi donc, ô zéphirs printaniers ! aquilons, prenez-moi sur vos puissantes ailes ! Il faut que j'aille là-bas, c'est ma patrie, c'est le but des aspirations de mon cœur.

Plein d'espérance, je m'acheminai vers la contrée lointaine, et j'atteignis bientôt les collines, objet de mes vœux ardents; mais à peine j'approchais, que le ciel disparut, hélas ! et les ailes de mes désirs m'emportèrent plus loin.

1. Là cheminent des formes amicalement plus belles.

Maintenant encore je me sens excité à aller en avant; mais l'ardeur de mon courage s'évanouit, et les belles espérances aux vives couleurs commencent à pâlir. Les montagnes lointaines sur lesquelles repose la voûte du ciel, non jamais, je ne les atteindrai.

Streckfuss.

LE DERNIER POËTE.

Poëtes, quand serez-vous enfin las d'imaginer[1]? Quand donc finira la vieille, l'éternelle chanson?

La corne d'abondance n'est-elle pas vidée depuis longtemps? toutes les fleurs ne sont-elles pas cueillies, toutes les sources épuisées?

— Tant que le char du soleil continuera de rouler dans les plaines d'azur[2], et qu'un visage humain élèvera vers lui ses regards;

Tant que les nuages recéleront la tempête et la foudre, et qu'un cœur frémira d'épouvante à ces signes précurseurs du courroux céleste;

Tant que l'arc-en-ciel brillera après l'orage et qu'une âme soupirera après la paix et la concorde;

Tant que la nuit sèmera l'éther de ses millions d'étoiles[3] et qu'il y aura encore un homme pour comprendre le sens de ces lettres d'or;

Tant que luira la lune et que le cœur se sentira entraîné par de vagues aspirations; tant que la forêt murmurante rafraîchira le voyageur fatigué;

Tant que le printemps se parera de verdure et le rosier de fleurs; tant qu'un sourire animera les joues et que la joie étincellera dans les yeux;

1. Quand serez-vous las de poétiser.
2. Les ornières azurées.
3. De la semence d'étoiles.

Tant que les tombes désolées s'ombrageront de cyprès et qu'il y aura un œil pour pleurer et un cœur pour souffrir [1] ;

La divine Poésie régnera sur la terre au milieu des hymnes d'allégresse de ceux qu'elle aura adoptés pour ses élus.

Chantant encore au milieu des débris croulants de cette demeure terrestre, le dernier poëte sera le dernier homme.

Le Seigneur tient encore la création dans sa main comme une fleur fraîchement éclose, et la regarde avec un sourire de bonté.

Quand cette fleur gigantesque sera flétrie et que les planètes et les soleils seront dispersés dans l'espace comme le pollen de sa corolle;

Alors, si le cœur vous en dit encore [2], alors, demandez quand donc finira la vieille, l'éternelle chanson.

A. Grun.

LE PLONGEUR.

« Qui de vous, chevaliers ou varlets, osera plonger dans cet abîme? J'y jette une coupe d'or, et la gueule sombre du gouffre l'a déjà engloutie. Celui qui me montrera encore une fois la coupe peut la garder; elle lui appartient. »

Le roi dit, et du haut de l'écueil roide et escarpé qui se courbe sur la mer immense, il jette la coupe dans le gouffre mugissant de Charybde. « Qui de vous, je le répète, aura le courage de plonger dans ces profondeurs? »

Les chevaliers et les varlets qui l'entourent ont entendu ses paroles et gardent le silence; ils regardent la mer en furie, et nul ne veut gagner la coupe. Et pour la troisième fois le roi s'écrie : « N'y a-t-il personne qui ose plonger dans ce gouffre? »

Mais tous demeurent muets comme auparavant, lorsqu'un

1. Se briser.
2. Si l'envie d'interroger ne vous est pas encore passée.

jeune page, d'un air tout à la fois doux et résolu, s'avance hors du cercle de ses timides compagnons et se dépouille de sa ceinture et de son manteau. Tous les spectateurs, hommes et femmes, regardent avec surprise et admiration le noble jeune homme.

Au moment où il s'avance sur le bord du rocher et regarde l'abîme, Charybde revomissait en mugissant les flots qu'elle venait d'engloutir; avec le fracas du tonnerre lointain, ils s'élancent en écumant de la sombre caverne.

Et le gouffre bouillonne, mugit et siffle comme quand l'eau se mêle au feu. Des jets d'écume fumante s'élancent jusqu'au ciel, et sans cesse la vague succède à la vague comme si l'abîme ne pouvait s'épuiser, comme si la mer voulait enfanter une mer nouvelle.

Enfin, ce tourbillon fougueux s'apaise, et à travers la blanche écume, on aperçoit une crevasse noire et béante; on dirait que cette ouverture sans fond pénètre jusqu'aux enfers. On voit les flots courroucés s'agiter violemment et retomber en tourbillon dans cet entonnoir.

A l'instant même, avant que le flot remonte, le jeune homme se recommande à Dieu.... On entend un cri d'effroi sortir de toutes les bouches. Le tourbillon l'a déjà entraîné, la gueule du monstre se referme mystérieusement sur le hardi plongeur : on ne le voit plus.

Et tout devient silencieux à la surface de l'abîme; seulement, un sourd mugissement se fait entendre dans ses profondeurs, et l'émotion arrache ce cri à toutes les bouches : Adieu, jeune homme courageux ! Et les hurlements deviennent de plus en plus sourds, et chaque moment d'attente redouble l'anxiété et l'effroi.

— Lors même que tu y jetterais ta couronne en disant : Celui qui me la rapportera pourra la garder et sera roi, je ne me laisserais pas tenter par cette précieuse récompense. Ce que cache dans son sein le gouffre mugissant, nulle âme vivante ne sera assez heureuse pour le révéler.

Plus d'un navire, emporté par le tourbillon, a été englouti dans ces profondeurs. De ce tombeau qui dévore tout, on n'a vu sortir que les débris des mâts et de la carène. — Et, comme le grondement de la tempête, le mugissement des flots devient de plus en plus retentissant et semble se rapprocher sans cesse !

Et l'onde bouillonne, mugit et siffle comme quand l'eau se mêle au feu. Des jets d'écume fumante s'élancent jusqu'au ciel, et sans cesse la vague succède à la vague ; avec le fracas du tonnerre lointain, elles s'élancent en écumant de la sombre caverne.

Et voyez ! du sein des vagues sombres on voit sortir un bras, un cou blanc comme le plumage du cygne ; il nage avec vigueur et persévérance ; c'est lui ! c'est le page ! De sa main gauche il élève la coupe, qu'il agite en faisant des signes de joie.

Il respire fortement et à longs traits, et salue la lumière du ciel. Tout le monde s'écrie avec transport :

« Il vit ! le voilà ! L'intrépide plongeur est sorti du tombeau des vagues, il a su disputer sa vie au gouffre et au tourbillon ! »

Il s'avance entouré de la foule joyeuse, et, tombant aux pieds du roi, il lui présente à genoux la coupe d'or. Le roi fait un signe à sa charmante fille, qui remplit la coupe jusqu'au bord d'un vin généreux [1], et le jeune homme s'écrie [2] :

« Vive longtemps le roi ! heureux celui qui respire la douce clarté [3] du jour ; l'abîme est effroyable. Que l'homme ne cherche point à tenter les dieux ! que jamais il ne désire voir ce que, dans leur clémence, ils ont enveloppé de ténèbres et de terreur.

« Je fus emporté jusqu'au fond avec la rapidité de l'éclair ; là un torrent rapide et impétueux, jaillissant du creux des

1. Etincelant.
2. Et le jeune homme se tourna ainsi vers le roi : Vive longtemps, etc.
3. A la clarté rosée.

rochers, se précipite sur moi. Entraîné par la violence furieuse d'un double courant, je tournais avec la rapidité d'une toupie et ne pouvais résister.

« Alors Dieu, que j'invoquai dans les horreurs de ce péril extrême, me montra une pointe de rocher qui s'élevait au fond du gouffre ; je la saisis rapidement et j'échappai à la mort ; et la coupe était là, suspendue à des branches de corail, qui l'empêchaient de tomber dans l'abîme sans fond.

« Car au-dessous de moi, et dans une sorte d'obscurité rougeâtre, s'étendaient encore d'immenses[1] profondeurs ; et, quoique nul bruit n'arrivât à mon oreille dans l'éternel silence de l'abîme, mon œil voyait avec effroi des salamandres, des reptiles, des dragons qui s'agitaient dans les horreurs de ce gouffre infernal.

« Là fourmillait, dans un horrible pêle-mêle, un amas dégoûtant, la raie épineuse, le chien marin, l'esturgeon au hideux et formidable aspect, et l'effroyable requin, cette hyène des mers, me montrait ses dents menaçantes.

« Et j'étais là suspendu avec ce sentiment qui me remplissait d'effroi, d'être éloigné de tout secours humain, le seul être sensible[2] au milieu de ces fantômes, seul dans cet épouvantable solitude, à une profondeur où ne pouvait pénétrer la voix humaine, entouré par les monstrueux habitants de ce triste désert.

« Je frissonnais à cette pensée ; lorsque je les vois se mouvoir, ramper vers moi par centaines[3] et ouvrir la gueule pour me dévorer ; tremblant, éperdu, j'abandonnai la branche de corail à laquelle je m'étais cramponné. Soudain le tourbillon furieux me saisit et m'entraîne. Ce fut mon salut ; il me ramena à la surface de l'abîme. »

1. Profonde comme des montagnes.
2. L'unique poitrine sentante.
3. Cela rampa vers moi, remua cent articulations à la fois, etc. Ce *fr* indéterminé produit dans le texte un effet saisissant que la traduction ne saurait rendre.

Le roi s'étonne fort et dit : « La coupe est à toi, et je te destine aussi cet anneau, orné des pierres précieuses les plus rares, si tu tentes l'aventure encore une fois et viens me raconter ce que tu auras vu au plus profond des mers. »

La jeune fille l'écoute avec une tendre émotion, et l'implorant d'une voix caressante : « Cessez, ô mon père ! ce jeu cruel ; pour vous plaire, ce jeune homme a fait ce que personne n'avait osé. Si vous ne pouvez dompter les désirs de votre cœur, c'est aux chevaliers à surpasser la hardiesse du jeune page[1]. »

Là-dessus, le roi saisit brusquement la coupe et la lance au milieu du gouffre. Si tu me rapportes encore une fois la coupe, je te regarderai comme le meilleur de mes chevaliers, et aujourd'hui même tu embrasseras comme ton épouse celle qui vient de prier pour toi avec une si tendre compassion.

A ces mots, une force surnaturelle domine le cœur du jeune page. Son regard courageux étincelle ; il voit la belle princesse rougir, puis pâlir et tomber évanouie. Il brûle de conquérir une si précieuse récompense et se précipite dans les flots au péril de sa vie[2].

On entend le mugissement de la vague engloutie par le tourbillon ; elle revient annoncée par un bruit de tonnerre. Penché sur le gouffre, on y plonge un regard inquiet[3] ; les flots succèdent aux flots, ils remontent pour redescendre encore ; mais aucun d'eux ne ramène le jeune plongeur.

Schiller.

LA CAUTION.

Méros se glisse auprès de Denys le tyran avec un poignard caché sous son manteau. Les gardes l'arrêtent et l'enchaînent.

1. Les chevaliers peuvent faire honte au page.
2. Pour la vie et la mort (Germ.)
3. Aimant.

« Parle, que voulais-tu faire de ce poignard ? lui dit d'un air sinistre le prince barbare.

— Délivrer la ville d'un tyran.

— Tu expieras ton crime sur la croix.

— Je suis prêt à mourir, répond Méros, et je n'implore point ma grâce ; cependant, si tu veux m'accorder une faveur, je te demande trois jours de délai pour unir ma sœur à son fiancé ; je te laisse mon ami pour otage ; si je me dérobe au châtiment, tu pourras le faire mourir. »

Le roi sourit d'un air fourbe et dit après un moment de réflexion : « Je veux bien t'accorder ces trois jours ; mais sache que passé ce délai, si tu n'es pas de retour ici, ton ami mourra [1] à ta place, et toi je te ferai grâce de la peine. »

Méros va trouver son ami : « Le roi ordonne que j'expie sur la croix ma tentative criminelle ; mais il m'accorde trois jours de délai pour marier ma sœur à son fiancé. Sers-moi de caution auprès de lui jusqu'à ce que je revienne te délivrer. »

Son ami fidèle l'embrasse en silence et se remet entre les mains du tyran. L'autre part. Avant que la troisième aurore ait brillé il a marié sa sœur et se hâte de revenir, pressé par l'inquiétude de dépasser le terme fixé.

Cependant la pluie [2] tombe à grands flots, les torrents se précipitent du sommet des montagnes et grossissent les ruisseaux et les fleuves. Appuyé sur son bâton de voyageur, il arrive au bord d'une rivière, et voilà que les flots en furie renversent le pont et en brisent les arches avec le fracas du tonnerre.

Désespéré, il erre sur le rivage ; c'est en vain qu'il porte au loin ses regards et fait retentir l'air de ses cris [3], pas une barque ne quitte le bord pour le transporter sur la plage, objet de ses vœux ; pas un seul batelier ne dirige vers lui sa nacelle, et le torrent sauvage devient une mer.

1. Pâlira.
2. Une pluie infinie, etc.
3. Qu'il envoie la voix appelante.

Alors il tombe à genoux sur la rive, et levant les mains vers Jupiter, il s'écrie en pleurant : Grand dieu! arrête la fureur des ondes. Les heures s'envolent, le soleil est déjà arrivé au milieu de sa course; si je n'ai pas atteint la ville avant son coucher, mon ami mourra à ma place.

Cependant la fureur du torrent se renouvelle et s'accroît sans cesse ; les vagues poussent les vagues, les heures chassent les heures. Dans son angoisse, Méros prend un parti désespéré[1]; il s'élance au milieu des flots mugissants, il les fend d'un bras nerveux, et un dieu prend pitié de lui.

Arrivé sur l'autre rive, il hâte le pas et rend grâces au dieu qui l'a sauvé, lorsque tout à coup une bande de brigands, ne respirant que le carnage, s'élance de l'endroit le plus obscur de la forêt ; ils lui barrent le passage et arrêtent la rapidité de sa course en brandissant vers lui leurs massues.

« Que voulez-vous? leur dit-il, pâle d'effroi; je n'ai rien que ma vie, et il faut que je la donne au roi. » Soudain il arrache sa massue à celui qui est le plus près.— Au nom de mon ami, dit-il, ayez pitié! » Sous ses coups terribles, il abat trois de ces misérables. Les autres prennent la fuite.

Le soleil darde sur la terre ses rayons brûlants, et Méros, épuisé par tant de fatigues, sent ses genoux ployer sous lui. « O Jupiter! s'écrie-t-il, tu as daigné m'arracher à la main des brigands et à la fureur de l'onde, tu m'as fait aborder heureusement sur cette rive sainte[2], et je succomberais ici dévoré par la soif, et mon ami périrait, mon ami qui m'aime si tendrement! »

Et voilà que tout à coup il entend près de lui un bruit clair et retentissant, pareil à celui de l'onde qui résonne sur

1. Prends courage.

2. Il y a dans le texte une ellipse très-hardie : Ne m'as-tu gracieusement sauvé de la main des brigands et du torrent à la rive sainte, etc.

les cailloux; il s'arrête, il écoute : c'est une source vive qui jaillit du rocher en murmurant[1]; le voyageur s'incline avec joie et rafraîchit ses membres brûlants.

Déjà le soleil brille à travers le feuillage et dessine sur les prairies vivement éclairées les ombres gigantesques des arbres. Méros voit deux voyageurs marcher sur la route et veut les devancer d'un pas rapide, lorsqu'il les entend prononcer ces mots : « C'est maintenant qu'on l'attache à la croix. »

L'inquiétude lui donne des ailes[2], les angoisses de la crainte précipitent sa course. Aux rayons du soleil couchant, il voit briller de loin les tours de Syracuse, et Philostrate, le fidèle gardien de sa maison, vient à lui et frémit en reconnaissant son maître.

« Fuis[3] ! tu ne peux plus sauver ton ami, sauve du moins tes propres jours. C'est dans ce moment qu'il subit son supplice. D'heure en heure il attendait ton retour le cœur plein d'espoir, et les railleries du tyran ne pouvaient lui enlever sa ferme confiance. »

« S'il est trop tard, si je ne puis venir à temps pour le sauver[4], la mort me réunira à lui. Il ne faut pas que le tyran sanguinaire puisse dire qu'un ami a violé la foi qu'il avait donnée à son ami. Qu'il frappe deux victimes et qu'il croie à l'amitié et à la fidélité. »

Et le soleil disparaît à l'horizon lorsqu'il arrive aux portes de la ville, et voit, au milieu de la foule ébahie, la croix déjà dressée. Déjà on y attache son ami; il fend avec vigueur les flots de la multitude : « C'est moi, bourreau, s'écrie-t-il, c'est moi qu'il faut faire mourir! c'est pour moi qu'il s'est mis en ôtage. »

Le peuple est saisi d'étonnement; les deux amis se jettent dans les bras l'un de l'autre et pleurent de douleur et de joie;

1. Qui, rapide et babillarde, jaillit, etc.
2. Aile le pied se hâtant.
3. Arrière!
4. Si je ne puis apparaître sauveur bienvenu.

tous les yeux sont baignés de larmes [1]. Cette étonnante nouvelle parvient jusqu'au roi, qui éprouve un sentiment humain et fait conduire à l'instant les deux amis devant son trône.

Longtemps il les considère d'un œil surpris; puis il leur dit : « Vous avez réussi à subjuguer mon cœur. La fidélité n'est donc pas un vain mot ! Écoutez ma prière : souffrez que je devienne aussi votre ami; recevez-moi en tiers dans votre alliance. »

Schiller.

RODOLPHE DE HABSBOURG.

A Aix-la-Chapelle, dans une salle antique, le roi Rodolphe, dans tout l'éclat de la majesté impériale, était assis au banquet solennel du couronnement. Le palatin du Rhin apportait les mets, celui de Bohême versait le vin pétillant, et, semblables au chœur des étoiles rangées autour du soleil, les sept électeurs s'empressaient autour du maître du monde pour remplir auprès de lui les fonctions de leur charge.

Une foule joyeuse entourait le balcon élevé, et les cris d'allégresse du peuple se mêlaient au son des trompettes; car, après une longue et fatale lutte, la malheureuse époque de l'interrègne est finie enfin, et la terre a retrouvé un juge. C'en est fait de la puissance aveugle du glaive, l'homme faible, l'homme paisible ne craignent plus de devenir la proie de la force et de la violence.

L'empereur prend en main la coupe d'or et dit en promenant autour de lui des regards satisfaits : « Cette brillante fête, ce splendide festin ravissent mon cœur royal; mais je regrette de ne pas voir le trouvère qui amène avec lui la joie, émeut mon âme par de doux accents et m'instruit par de grandes et sublimes leçons. Ce fut dès l'enfance mon plaisir le plus vif, et ces joies, qui étaient devenues pour le

1. Là, on ne voit aucun œil vide de larmes.

chevalier une douce habitude, je ne veux pas que l'empereur en soit privé.

Et voilà qu'au milieu du cercle des princes s'avance un trouvère à la tunique traînante. Blanchis par les années, ses cheveux ont l'éclat de l'argent. « Une douce harmonie sommeille dans les cordes d'or de la lyre; le trouvère chante les faveurs de l'amour; il célèbre ce qu'il y a de plus noble et de plus grand, ce que le cœur souhaite, ce que désirent les sens; mais, dans cette fête solennelle, qu'est-ce qui pourrait être digne de l'empereur?

— Je n'ai pas d'ordres à donner au trouvère, dit le monarque avec le sourire sur les lèvres; il dépend d'un maître plus puissant que moi; il obéit à l'inspiration du moment. Comme l'ouragan qui gronde dans les airs sans qu'on sache d'où il vient et d'où il souffle, comme la source qui jaillit d'abîmes inconnus, le chant du trouvère s'échappe des profondeurs de l'âme et réveille l'énergie des sentiments confus qui sommeillaient dans les retraites mystérieuses du cœur. »

Le trouvère saisit sa lyre [1] et en fait vibrer les cordes avec vigueur: « Un noble chevalier allait sur la montagne poursuivre le chamois agile; un écuyer, portant son équipage de chasse, marchait à sa suite. Monté sur un superbe coursier, le chevalier était arrivé dans une prairie, lorsqu'il entend de loin le son d'une clochette; c'était un prêtre précédé de son sacristain qui portait le corps de Notre-Seigneur.

« Le comte se prosterne et découvre humblement sa tête pour rendre hommage, en bon chrétien, à Celui qui a sauvé les hommes. A travers la prairie coulait un ruisseau qui, grossi par les flots impétueux d'un torrent, arrêtait les pas des voyageurs. Le prêtre dépose auprès de lui le Saint-Sacrement et s'empresse d'ôter sa chaussure pour traverser le ruisseau.

« Que fais-tu? lui dit le comte qui le regarde avec sur-

1. Tombe vivement dans les cordes (Germ.).

prise. — Seigneur, je cours chez un mourant qui languit après la céleste nourriture. Comme j'arrivais à la planche jetée sur le ruisseau, la violence du torrent l'a entraînée dans les ondes; pour que le mourant ne soit pas privé du salut après lequel il soupire, je vais, sans tarder, traverser le ruisseau pieds nus. »

« Le comte le fait asseoir sur son noble coursier et lui remet entre les mains les rênes magnifiques, pour qu'il puisse porter au malade qui l'appelle la céleste nourriture et remplir un devoir sacré. Puis, monté sur le cheval de son écuyer, il continue à se livrer au plaisir de la chasse. Le prêtre poursuit sa route. Le lendemain, il vient remercier le comte[1] et lui ramène modestement son coursier par la bride.

« — A Dieu ne plaise, dit le comte avec humilité, que je monte à l'avenir pour chasser ou combattre le coursier qui a porté mon Créateur! Si tu ne veux le garder pour toi-même, qu'il soit consacré au service divin; car je l'ai donné à Celui de qui je tiens[2] l'honneur, les biens terrestres, le corps, l'âme, le souffle et la vie.

« — Que le Dieu tout-puissant[3], qui exauce la prière du faible, vous honore dans ce monde et dans l'autre comme vous venez de l'honorer maintenant! Vous êtes un comte puissant, connu dans toute la Suisse par votre conduite chevaleresque; vous voyez fleurir autour de vous six charmantes filles; puissent-elles, s'écria le prêtre inspiré, apporter six couronnes dans votre maison; puisse votre gloire briller jusque dans vos derniers descendants! »

La tête penchée sur sa poitrine[4], l'empereur semblait songer au temps passé. En regardant en face[5] le trouvère, il devine le sens de ses paroles. Il reconnaît soudain les traits du

1. Il vient avec un regard remerciant.
2. Je tiens en fief.
3. Que Dieu, le protecteur tout-puissant.
4. Avec une tête médiante.
5. Dans l'œil (Germ.).

prêtre et cache dans les plis de son manteau de pourpre les larmes qui inondent son visage. Tous les yeux sont fixés sur l'empereur; on reconnaît en lui le comte, auteur de cette pieuse action [1], et l'on rend hommage aux décrets de la Providence.

Schiller.

IBICUS.

Pour assister à la course des chars et au concours de chant qui réunit sur l'isthme de Corinthe tous les peuples de la Grèce, Ibicus, le favori des dieux, se met en route. Apollon lui accorda le don des vers et de la douce mélodie. Plein du dieu qui l'inspire, il part de Rhegium son bâton à la main.

Déjà l'Acrocorinthe brille à ses yeux sur le sommet de la montagne, et il entre avec une pieuse terreur dans le bois de pins consacré à Neptune. Il chemine dans la solitude la plus profonde [2]; il n'est accompagné que par des grues dont les escadrons grisâtres vont chercher au loin la chaleur des contrées méridionales.

« Je vous salue, oiseaux chéris [3] qui m'avez accompagné sur mer ! je vous considère comme un heureux présage. Ma destinée ressemble à la vôtre ; nous venons de loin et nous cherchons une demeure amie. Que Jupiter hospitalier nous soit propice, lui qui détourne l'injure de l'étranger. »

Il dit, et hâtant joyeusement le pas, il arrive au milieu de la forêt. Tout à coup deux assassins se présentent à lui dans l'étroit sentier et lui barrent le chemin. Il est obligé de combattre; mais bientôt sa main retombe épuisée : elle a tendu les cordes légères de la lyre, mais jamais l'arc vigoureux.

Il appelle à son secours les hommes et les dieux : vaines

1. Qui a fait cela.
2. Rien ne se meut autour de lui.
3. Soyez salués, bataillons apparentés.

plaintes[1]. Aussi loin que sa voix peut s'étendre[2], il n'existe pas un être humain.

« Hélas ! s'écrie-t-il, il faut donc que je meure ici de la main de deux misérables, sur le sol étranger, où personne ne me pleurera, où personne ne viendra me venger. »

A ces mots, il tombe frappé d'une blessure mortelle. Au même moment, les grues passent en faisant retentir les airs de leur vol bruyant. Il entend, — car déjà il ne voit plus, — leurs cris perçants résonner au-dessus de sa tête.

« Si nulle autre voix ne s'élève pour venger ma mort, que la vôtre du moins accuse mes meurtriers. »

Il dit et meurt[3].

On retrouve dans la forêt le cadavre dépouillé ; et, quoiqu'il fût défiguré par les blessures, l'ami qui devait lui donner l'hospitalité à Corinthe reconnaît ses traits chéris.

« Est-ce ainsi que je devais te retrouver, moi qui espérais ceindre de la couronne de pin le front du poëte, rayonnant moi-même de sa gloire ? »

Tous les étrangers, réunis pour la fête de Neptune, sont saisis de douleur en apprenant cette affreuse nouvelle ; toute la Grèce en est émue. Chaque cœur ressent vivement cette perte, et le peuple, se portant en foule au Prytanée, demande avec fureur à venger la mort de son poëte, à apaiser ses mânes par le sang de son meurtrier.

Mais dans les flots pressés de cette multitude, attirée par l'éclat des jeux, quel est l'indice qui peut mettre sur la trace du barbare assassin ? Ibicus a-t-il été lâchement frappé par des voleurs ? est-il victime de la jalousie d'un ennemi caché ? Hélios seul peut le dire, Hélios qui éclaire toute la terre.

Peut-être le meurtrier s'en va-t-il d'un pas audacieux à travers l'assemblée des Grecs, et jouit-il du fruit de son

1. Son supplier ne pénètre jusqu'à aucun sauveur.
2. Qu'il envoie la voix.
3. Et son œil se rompt.

crime pendant que la vengeance le cherche. Peut-être brave-t-il les dieux jusque sur le seuil de leur temple; peut-être se mêle-t-il hardiment à la foule qui se dirige là-bas vers le théâtre.

Car déjà la foule s'entasse sur les bancs ; — les colonnes de l'édifice chancellent presque sous ce lourd fardeau. — Accourus de tous côtés, les peuples de la Grèce sont réunis dans cette enceinte, et la vague rumeur de la multitude ressemble au mugissement de la mer. Sans cesse une foule nouvelle inonde le théâtre de ses flots pressés, et les gradins, chargés de spectateurs, s'élèvent jusqu'à l'azur des cieux.

Qui pourrait compter tous ces peuples, dire les noms de tous ceux qui sont venus chercher ici l'hospitalité ? Il en est venu de la ville de Thésée, des rivages de l'Aulide et de la Phocide, de la terre de Sparte, des côtes éloignées de l'Asie et de toutes les îles. Et du haut des gradins, tous ces spectateurs écoutent la mélodie lugubre du chœur.

Qui, selon l'antique usage, sort du fond du théâtre avec une contenance grave et sévère, s'avance à pas lents et mesurés, et fait le tour de la scène. Ce n'est point ainsi que marchent les femmes terrestres ; elles n'appartiennent pas à la race des mortels ; leur taille gigantesque dépasse de beaucoup les proportions humaines.

Un manteau noir tombe sur leurs flancs, et dans leurs mains décharnées elles agitent des torches qui jettent une sombre lueur [1]. Selon l'antique coutume, elles font solennellement le tour de la scène d'un pas lent et mesuré, et disparaissent dans le fond.

Tous les cœurs tremblants semblent flotter entre l'illusion et la réalité, et rendent hommage à cette puissance formidable qui veille et juge dans l'ombre, tisse d'une manière inscrutable, incompréhensible, la trame de la destinée, se

1. Quatre strophes qui renferment le chœur des Furies ont été retranchées.

révèle quelquefois dans les profondeurs de la conscience[1] et fuit la lumière du jour.

Tout à coup on entend sur les gradins les plus élevés une voix qui s'écrie :

« Regarde, regarde, Timothée, les grues d'Ibicus ! »

Au même instant, le ciel s'obscurcit, et les noirs escadrons d'une troupe de grues passent rapidement au-dessus du théâtre.

Ibicus ! — Ce nom chéri ravive les regrets dans tous les cœurs, et, comme dans la mer la vague suit la vague, ces mots passent de bouche en bouche :

« Ibicus que nous pleurons et qui fut égorgé par la main d'un meurtrier ? de quoi s'agit-il ? quelle peut être la pensée de cet homme ? quel rapport y a-t-il entre Ibicus et cette troupe de grues ? »

Et les questions redoublent de plus en plus bruyantes ; un pressentiment rapide comme l'éclair traverse tous les cœurs.

« Prenez garde ! c'est la puissance des Euménides ! Le poëte divin sera vengé ! l'assassin se trahit lui-même ! Saisissez celui qui a prononcé ces paroles et celui auquel elles étaient adressées ! »

A peine avait-il laissé échapper ces mots, qu'il aurait bien voulu les renfermer dans son sein, mais il est trop tard[2]; ses lèvres, pâles d'effroi, révèlent aussitôt les deux coupables. On les arrache de leur siége, on les traîne devant le juge. La scène est transformée en tribunal, et, frappés des foudres de la vengeance, les scélérats avouent leur crime.

Schiller.

ARION.

Arion était maître dans l'art du chant ; la lyre s'animait sous ses doigts ; il enchantait tous les esprits, et toutes les

1. Au cœur profond.
2. En vain.

contrées l'accueillaient avec plaisir. Chargé d'or, il venait de quitter les rivages de Tarente et naviguait vers le beau pays de Grèce.

Ses désirs le rappellent auprès de son ami ; il est chéri du souverain de Corinthe. Avant son départ pour les contrées lointaines, Périandre, qui l'aimait comme un frère, lui avait dit :

« Je t'en supplie, reste tranquillement dans mon palais [1] ; on peut perdre beaucoup quand on veut beaucoup gagner.

— Une vie errante est celle qui plaît au cœur libre du poëte, répondit Arion. L'art qu'un dieu m'a accordé, je veux que des milliers d'hommes en jouissent. Quel plaisir ne goûterai-je pas un jour en jouissant dans la conscience de ma gloire des trésors que j'aurai légitimement acquis ! »

Le jour suivant, il s'embarque ; l'haleine des vents est douce et tiède.

« O Périandre, dit-il, oublie dans mes bras tes vaines craintes ! Nous offrirons aux dieux de riches présents ; au milieu d'une foule de convives, nous ferons retentir la salle du festin de nos cris d'allégresse. »

Le vent et la mer lui restent favorables ; pas le plus petit nuage ne se montre à l'horizon [2] ; ce n'est pas aux flots, c'est aux hommes qu'Arion a témoigné trop de confiance. Il entend parler à voix basse les matelots qui convoitent ses trésors, et bientôt ils l'entourent la menace à la bouche [3] :

« Il faut, Arion, que tu cesses de vivre. Si tu veux avoir un tombeau sur la terre, donne-toi la mort ici-même ; sinon, précipite-toi dans la mer.

— Ainsi donc, vous avez résolu ma perte ! vous voulez vous emparer de mon or : eh bien ! je vous l'abandonne volontiers pour racheter ma vie.

— Non, non, nous ne te laisserons pas aller en liberté, tu serais pour nous un homme trop dangereux. Comment échap-

1. Laisse cela plaire tranquillement à toi dans mon palais (Germ.).
2. Pas même un petit nuage lointain ne grisonne.
3. Bientôt cependant ils l'entourent tout haut (ellipse).

perions-nous à la colère de Périandre [1], si tu lui déclarais que nous t'avons dépouillé? Nous n'avons que faire de ton or, si la crainte du châtiment nous empêche à tout jamais de rentrer dans notre patrie.

— S'il n'est pour moi aucun moyen de salut, du moins accordez-moi une grâce : consentez à ce que, suivant l'usage des joueurs de lyre, je meure comme j'ai vécu. Lorsque j'aurai fait entendre mon dernier chant et que les cordes de ma lyre auront retenti encore une fois, que pour moi s'éteigne la lumière du jour ! »

Cette prière ne les fait point rougir, ils ne pensent qu'au butin. Cependant, entendre un chanteur si célèbre est un attrait pour leur cœur.

« Si vous voulez m'écouter avec calme, laissez-moi changer de vêtements : Apollon ne m'inspire que lorsque je suis richement paré. »

Le jeune homme couvre son beau corps d'une merveilleuse tunique d'or et de pourpre ; un léger manteau descend en plis ondoyants jusqu'à ses pieds ; ses bras sont ornés de bracelets; sur son cou, son front et ses joues flottent ses cheveux parfumés que ceint une couronne.

Dans sa main gauche repose la lyre ; de la droite, il tient l'archet d'ivoire ; il paraît respirer avec plaisir l'air vivifiant, et resplendit aux rayons de l'aurore. Muet d'étonnement, l'équipage l'entoure. Arion s'avance jusqu'au bord du navire et plonge ses regards dans la mer azurée :

« [2] Compagne de ma voix, ô ma lyre ! suis-moi dans le royaume des ombres. Nous n'avons rien à redouter des fureurs du gardien des enfers : la puissance de l'harmonie l'apaise à l'instant [3]. Héros de l'Élysée, qui avez échappé au sombre fleuve, âmes paisibles, déjà je vous salue !

« Mais pourrez-vous me délivrer de mon chagrin? Je laisse

1. Où resterions-nous devant Périandre (Germ.).
2. Il chanta : Compagne de ma voix, etc.
3. Lors même que le chien des enfers se mettrait en colère, etc.

mon ami sur la terre. Orphée, tu descendis aux enfers qui t'avaient dérobé Eurydice, tes amours, et lorsque tu vis s'évanouir comme un songe l'épouse que tes chants avaient su conquérir, tu maudis la lumière du jour.

« Et moi aussi je descendrai sans trembler [1] ; les dieux me contemplent du haut de l'Olympe. O vous qui avez frappé le poëte sans défense, tremblez quand je disparaîtrai dans les flots ! Néréides, sauvez celui qui implore de vous l'hospitalité ! »

Il dit, et s'élance dans la mer profonde.

Aussitôt les vagues l'engloutissent, et les matelots, libres d'inquiétude, continuent leur voyage. Comme s'ils eussent été attirés par des paroles magiques, des dauphins avaient suivi le vaisseau ; avant que les flots aient étouffé Arion, un d'eux lui offre son dos et le porte avec précaution jusqu'au rivage.

« Adieu ! que ne puis-je te récompenser, aimable et fidèle dauphin ! Mais tu ne peux vivre que dans les ondes, et moi que sur la terre. Toute relation est impossible entre nous. Un jour, Galathée t'attellera à son char, et tu traîneras avec orgueil ce fardeau sacré sur l'humide miroir des mers. »

Arion s'éloigne de ce rivage avec le même empressement qu'il avait mis à s'embarquer pour la terre étrangère. Déjà il voit briller les tours de Corinthe et traverse la campagne en chantant. Né avec un cœur aimant et un caractère enjoué [2], il oublie ce qu'il a perdu, pourvu que son ami et sa lyre lui restent.

Il entre dans le palais de Périandre : « Ami, je viens me reposer sur ton sein des fatigues de ma vie errante. L'art que j'ai reçu d'un dieu, des milliers d'hommes en ont joui. Des traîtres, des brigands se sont emparés, il est vrai, des

1. Je dois descendre, je ne veux pas perdre courage.
2. Toi ici, et moi là.

trésors que j'avais légitimement acquis; mais il me reste la conscience de ma gloire. »

Ensuite, il raconte ses merveilleuses aventures que Périandre écoute avec étonnement. « Eh quoi! un pareil brigandage resterait impuni[1] ! ce serait en vain que je possède le souverain pouvoir! Pour découvrir les coupables, tu te cacheras dans mon palais, et ils s'approcheront sans inquiétude. »

Et lorsque des matelots arrivent au port, Périandre les mande chez lui : « Avez-vous entendu parler d'Arion? J'attends son retour avec inquiétude[2]. — Nous l'avons laissé bien portant[3] à Tarente. » Tout-à-coup Arion se présente.

Son beau corps est couvert d'une merveilleuse tunique d'or et de pourpre ; un léger manteau descend en plis ondoyants jusqu'à ses pieds, ses bras sont ornés de bracelets ; sur son cou, son front et ses joues flottent ses cheveux parfumés que ceint une couronne.

Dans sa main gauche repose la lyre ; de la droite, il tient l'archet d'ivoire. Ils tombent à ses pieds comme frappés de la foudre : « Nous voulions l'assassiner ; il est devenu un dieu. Oh! puisse la terre nous engloutir ! »

Il vit encore, le chantre inspiré[4] ; les dieux veillent sur le poëte : « Je n'invoque pas les Furies vengeresses ; Arion ne demande pas votre sang. Allez habiter chez les barbares, vils esclaves de l'avarice, et que jamais le beau ne charme votre cœur ! »

W. Schlegel.

CHISTOPHE COLOMB.

« Qu'y a-t-il, Fernando? Pourquoi ce visage sombre et pâle ; tu m'apportes une triste nouvelle? — Hélas ! noble général,

1. Un pareil brigandage doit-il réussir à ceux-là?
2. C'est la forme latine : *Me tædet*, etc.
3. Bien dans le bonheur (Gorm.), bien content.
4. Le maître des sons.

préparez-vous. Je ne saurais contenir plus longtemps l'équipage révolté. Si la terre ne se montre pas tout-à-l'heure, vous serez victime de leur fureur; semblables aux rugissements de la tempête, leurs cris forcenés demandent l'auguste sang de leur général. »

Ces mots étaient à peine sortis de la bouche du chevalier que la foule se presse sur ses pas; comme des vagues tumultueuses, les soldats furieux se précipitent dans le paisible appartement. Le désespoir est peint dans leur regard farouche et à demi-éteint, la mort sur leur visage livide : « Traître ! où est-il maintenant ce bonheur que tu faisais luire à nos yeux? Sauve-nous de l'affreuse misère à laquelle nous sommes réduits.

« Tu ne nous donnes point des vivres; eh bien ! donne-nous du sang. — Du sang! du sang ! s'écrient les forcenés. » A la rage de la tempête, l'esprit calme du grand homme oppose la fermeté du rocher. « Si mon sang peut vous satisfaire, prenez-le et vivez; mais accordez-moi la grâce de jouir de la lumière[1] jusqu'à ce qu'une seule fois encore le soleil se lève au milieu des feux de l'Orient.

« Si ces premiers rayons n'éclairent pas un rivage sauveur, je me dévoue volontiers à la mort. Jusque-là, poursuivez courageusement votre route, et ayez confiance en la protection du Seigneur. » La dignité du héros, son regard calme, triomphe encore une fois de la fureur. Ils respectent sa tête et épargnent son auguste sang.

« Eh bien donc, qu'il en soit ainsi! Mais si les premiers rayons ne nous montrent pas la terre du salut, tu as vu le soleil pour la dernière fois. Tremble devant notre bras vengeur! » Le pacte cruel était conclu, les forcenés se retirent. Que l'aurore de demain nous apprenne le sort du héros résigné!

Le soleil s'incline à l'horizon, la lumière disparaît; la poi-

1. Accordez-moi le rayon bénissant.

trine du héros est oppressée[1]; la carène fend avec un bruit lugubre la mer vaste et déserte. Les étoiles se lèvent silencieusement; mais, hélas! aucune n'apporte l'espérance! Le vaisseau poursuit sa course solitaire, et le rivage du salut est bien loin encore.

Tenant en main son fidèle télescope, le cœur plein d'inquiétude, le héros veille pendant la nuit sombre et ne détourne pas ses regards de l'Occident. « Vers l'Occident, ô mon vaisseau! vole vers l'Occident! O terre! objet de mes ardentes aspirations, avant de mourir, mon cœur et mon esprit te saluent encore!

« O mon Dieu! du haut du ciel, abaisse sur mes matelots un regard de bonté; ne permets pas que, livrés au désespoir, ils trouvent un tombeau dans les vagues désertes! » Ainsi parla le héros, touché de compassion. « Mais qu'entends-je[2]? quelle est cette marche précipitée! Encore toi, Fernando, avec ton visage sombre et pâle? Que m'annoncent tes pas tremblants?

— Hélas! noble général, c'en est fait! Les rayons du soleil commencent à se montrer à l'Orient. — Du calme, mon ami. Des hauteurs célestes a jailli le rayon vivifiant; l'empire du Tout-Puissant s'étend d'un pôle à l'autre; c'est lui qui m'ouvre le chemin de la mort. — Adieu donc, mon général! adieu pour jamais! J'entends approcher les forcenés. »

Ces mots étaient à peine sortis de la bouche du chevalier que la foule se presse sur ses pas; comme des vagues tumultueuses, les soldats furieux se précipitent dans le paisible appartement. « Je sais ce que vous demandez; je suis prêt, allons! Jetez-moi dans la mer écumante; mais sachez que le rivage du salut n'est pas éloigné. Que Dieu vous protège, soldats égarés! »

Les glaives font entendre un sourd cliquetis; d'horribles

1. Était lourde.
2. Là, écoute!

clameurs remplissent les airs. D'un esprit calme et libre, le noble héros va chercher une tombe dans le gouffre écumant. Les liens les plus sacrés sont rompus; déjà l'illustre capitaine est traîné sur le bord du vaisseau[1]... « Terre ! terre ! » s'écrie-t-on, et d'immenses clameurs, semblables au bruit du tonnerre, répètent : « Terre! terre! »

Une bande étincelante, colorée de pourpre, se montre aux regards rapides[2]. Éclairé par les rayons dorés du soleil levant, le bonheur s'élève au sein des flots et les appelle; il apraît ce monde nouveau que de timides pressentiments soupçonnaient à peine, et qui s'était révélé aux courageuses méditations du génie[3]. Ils tombent aux pieds du grand homme et rendent grâces à la puissance divine.

Louise Brachmann.

LE LION FIDÈLE.

Écoutez! n'entendez-vous pas retentir sur les hauteurs du Carmel un cri plaintif et douloureux ? L'écho ne répète-t-il pas de sourds rugissements pareils au bruit du tonnerre lointain ? Ce son aigu ne ressemble-t-il pas au sifflement du vent à travers un bosquet de tamarins ?

Un cri de détresse, un cri rauque et étouffé appelle le bras d'un défenseur; il paraît que le combat est rude. Allons, hâte-toi, Astart, mon fidèle coursier ! Pour sauver l'innocence, sachons exposer[4] notre vie.

Plein d'un noble courage, fidèle aux devoirs de la chevalerie, ainsi parle, en suivant les traces imprimées sur le sable

1. Sur le bord vertigineux, — qui donne le vertige.
2. Ailés.
3. Le texte a beaucoup plus de concision et d'énergie : Rayonné par l'or du soleil montant s'éleva le bonheur faisant signe, que le sens découragé avait soupçonné à peine, que le grand (homme) avait pensé courageusement.
4. Parier, — jouer.

du désert, le chevalier Godefroi La Tour, le plus brave des pieux Français qui aient pris la croix.

Astart, qui a senti l'éperon, franchit les roseaux, les ronces et les épines; bruyant comme la tempête[1], il se précipite dans un sombre gouffre formé par des rochers entr'ouverts; il hésite, tremble, recule, couvre son mors d'écume, s'effarouche et se cabre.

Car, semblables à l'ardente lueur que jettent dans une profonde caverne les yeux d'un dragon qui garde un trésor, aussi brillants que la lumière sulfureuse de l'éclair sillonnant les nuées mères des orages, roulent avec un mouvement de plus en plus rapide les yeux étincelants d'un lion.

Furieux, il secoue la tête; il combat et gémit, rugit et halète; un énorme serpent entoure dans ses replis sa queue et ses flancs, et les dents avides du monstre s'enfoncent sous sa crinière ensanglantée.

Dans son œil roule un feu sombre; il vomit en sifflant du poison et de la fumée. Plus le lion se débat et plus les anneaux de son corps, couvert d'écailles, le serrent étroitement; l'horrible monstre s'efforce même d'enlacer les jambes roidies du noble animal.

Harassé par le combat, suffoqué par ses horribles étreintes, le lion tombe déjà dans les convulsions de l'agonie. « Que pour me récompenser il tourne vers moi sa rage, s'écrie Godefroi, n'importe ! mon épée le délivrera de ce monstre. »

Se dressant sur son coursier qui s'élance, La Tour brandit sa large épée, et, rapide comme l'éclair, il fend d'un coup de tranchant le ventre du serpent gonflé de poison; le reptile agite son dard, ouvre sa large gueule, menace, bondit; sa tête, sa croupe et sa queue se crispent convulsivement.

Tout-à-coup, délivré de son bourreau, le noble lion respire avec force, fait retentir les airs d'un mugissement d'allégresse,

1. Avec une violence mugissante

et secoue sa crinière et ses jambes. Dans l'ivresse de sa joie, il n'oublie pas les devoirs de la reconnaissance.

Il s'approche en rampant de Godefroi, le flatte avec la douceur d'un agneau, lèche le cercle d'argent de son bouclier et le gantelet de fer qui couvre sa vaillante main. Dès-lors le lion suit le chevalier comme un chien fidèle suit son maître.

Esclave dévoué, il le suit pas à pas quand il traverse les déserts, les montagnes, les fleuves. Pendant le jour, il le caresse ; quand vient la nuit sombre, il le garde lui et son coursier; tous les matins, il chasse pour lui procurer du gibier, et dans les batailles il combat à ses côtés.

Assez longtemps la gloire du chevalier au lion a fait trembler les infidèles ; maintenant, il tourne ses regards vers le rivage de sa patrie ; il veut que ses amis prennent plaisir à voir la reconnaissance du lion.

Mais c'est en vain qu'il prodigue l'or aux nautoniers, qu'il leur promet la plus riche récompense, nul ne veut recevoir dans son navire le terrible lion; impatient de revoir sa patrie, le chevalier l'abandonne sur le rivage.

Le noble animal fait retentir la plage de ses cris plaintifs ; en proie au désespoir, il court çà et là les yeux fixés sur le vaisseau ; il s'arrête enfin, et, du haut d'un rocher, il se précipite dans la profondeur des sombres vagues.

Il lutte, se débat, rugit et halète ; les habitants des mers s'enfuient épouvantés; autour de lui, les vagues courroucées bouillonnent et écument ; bien des fois déjà elles l'ont englouti, bien des fois ses efforts désespérés l'ont ramené à la surface.

« Voyez donc là-bas ce que le tourbillon entraîne, » s'écrie longtemps après le patron du haut du mât. Poussé par un secret pressentiment, Godefroy, à l'aide d'une corde, descend du tillac, regarde avec attention[1] et voit en frémissant la crinière de son lion s'élever sur les flots.

1. Aiguise le regard (Germ.).

Le lion, lui aussi, aperçoit le chevalier; et ses forces paraissent se ranimer comme par miracle; entraîné par le tourbillon, il lève la tête par un dernier effort, regarde son maître avec un adieu muet, et disparaît sous les vagues.

F. Kind.

LE LION CHASSEUR.

Le lion est le roi du désert. Veut-il parcourir son domaine, il chemine vers la lagune, et, couché dans les hautes herbes, où vont boire gazelles et bubales, il les épie du milieu des roseaux ; le feuillage du sycomore s'agite frémissant au passage du puissant animal.

Le soir, quand les feux illuminent de leurs rouges lueurs les krales des Hottentots, que les signaux changeants et bariolés ne brillent plus sur le cap de Bonne-Espérance, quand le Caffre erre solitaire dans la savane et que l'antilope sommeille dans le buisson et le guu au bord du fleuve ;

Voyez ! la girafe traversant majestueusement le désert se dirige vers la lagune pour rafraîchir dans l'onde saumâtre sa langue brûlante et desséchée. Dévorée par la soif, elle parcourt d'un pas rapide les plaines nues, et, les genoux ployés, étendant son long cou, elle boit avec volupté dans les flaques limoneuses.

Soudain les roseaux s'agitent, le lion s'élance sur son dos en rugissant. Quel magnifique coursier ! Vit-on jamais dans les écuries d'une résidence princière une housse plus splendide que la peau mouchetée du coursier monté par le roi des animaux.

Dans les muscles de la nuque, il enfonce ses dents avides, et la jaune crinière du cavalier flotte sur les épaules du cheval gigantesque. Torturée par la douleur, poussant de sourds gémissements, la girafe s'élance et fuit. Voyez ! elle associe la rapidité du chameau au pelage de la panthère.

Elle effleure d'un pied léger les plaines éclairées par la lune; ses yeux hagards sortent de leur orbite; un sang noir coule goutte à goutte sur son cou tigré de brun, et le désert silencieux entend battre le cœur de l'animal fugitif.

Comme la nuée dont la lueur guidait les enfants d'Israël vers le pays de Canaan, semblable au génie du désert, au simoun blafard, une trombe de sable tourbillonne derrière eux comme une colonne jaunâtre dans le vaste océan du désert.

Le vautour les suit en croassant; l'air siffle sous son aile rapide. L'hyène, la violatrice des tombeaux, se précipite sur leurs traces, ainsi que la panthère qui exerce son brigandage dans les parcs du Caffre : le sang et la sueur marquent le passage formidable de leur roi.

Tremblants, ils voient le monarque étendu sur ce trône vivant déchirer de sa griffe aiguë les coussins bariolés de sa couche. Sans repos ni trève, il faut que la girafe le porte jusqu'à ce que ses forces l'abandonnent. Contre un pareil cavalier, se cabrer et ruer ne sert de rien.

Sur la limite du désert, elle chancelle, s'abat et fait entendre un dernier râle. Couvert de poussière et d'écume, le coursier mort devient la proie du cavalier. A l'est, au delà de Madagascar, on voit au loin briller l'aurore. C'est ainsi que le roi des animaux parcourt nuitamment les frontières de son empire.

Freiligrath.

IV.

HYMNES, ODES, ÉLÉGIES.

HYMNE MATINAL.

La lune se cache; le voile grisâtre du brouillard ne couvre plus l'air et la terre; l'éclat des étoiles s'évanouit; les feux actifs du soleil arrachent tous les êtres au repos.

Le ciel se colore de pourpre et de saphirs; l'aurore matinale sourit, et l'éclat des roses qui ornent son front met en fuite les pâles légions de la nuit.

Sur la voûte[1] sereine des étoiles, à travers la porte enflammée de l'Orient, s'avance le flambeau resplendissant de l'univers. Les nuages blafards s'allument et brillent de rubis étincelants; l'or étend sur la campagne ses vives lueurs.

Les roses s'entrouvent et font miroiter au soleil les perles de la rosée matinale; les émanations ambrées du lys animent, pour charmer nos sens, le tendre satin de sa corolle grise.

Le diligent laboureur se hâte d'aller dans ses champs en friche et conduit gaîment la pesante charrue; les oiseaux agiles traversent d'un vol léger les airs et les forêts qu'il font retentir de leur chant matinal.

O Créateur! tout ce que je vois est l'ouvrage de ta toute-puissance; tu es l'âme de la nature; le cours et la lumière des étoiles, l'éclat et la force du soleil sont l'œuvre de ta main et en portent l'empreinte.

Tu allumes le flambeau qui brille dans la lune; tu donnes

1. La scène. — Dans le texte, la métaphore est tirée du théâtre.

des ailes aux vents ; tu prêtes à la nuit l'humide rosée ; tu règles la course et le repos des astres.

Arrondies par ta main, l'argile et la poussière sont devenues la matière des étoiles ; tu as forgé de sable l'airain enfoncé dans les entrailles de la terre ; tu as mis en son lieu la voûte du firmament et tu l'as enveloppée du voile des nuages.

C'est toi qui as creusé les veines du poisson qui lance des torrents et bouleverse les ondes de sa queue ; tu as formé de terre l'éléphant colossal, et animé cette masse d'os pareille à une montagne.

Tu as construit dans le vide les voûtes de saphir qui couvrent le vaste espace des cieux ; l'univers, qui n'est limité que par lui-même, ta seule parole le tira du néant.

Mais, ô Dieu trois fois grand ! les âmes créées sont beaucoup trop imparfaites pour comprendre tes œuvres, qui sont infiniment grandes ; pour les compter, il faudrait être infini comme toi-même.

Être incompréhensible ! je reste enfermé dans mes bornes ; soleil, tu éblouis mes faibles yeux. Celui auquel les cieux eux-mêmes doivent leur existence n'a pas besoin des louanges d'un vermisseau.

A. de Haller.

HYMNE DE LA CRÉATION.

Le temps n'était pas encore, l'éternité seule existait ; alors, ô mon Dieu ! tu créas l'armée céleste et les légions de tes esprits bienheureux. Aussi loin que s'étendent les cieux parés par toi seul, ils ne sont que des chaumières pour l'esprit plus parfait qui comprend que la béatitude ne réside qu'en toi.

Être premier, infini, sage, tout-puissant, miséricordieux, saint ! Jéhova ! notre Dieu !

Tu as orné le monde d'une beauté qui ravit l'âme. Ce soleil, qui inonde de sa lumière les espaces célestes et nous envoie

la vie avec ses rayons, c'est toi qui l'as conduit vers nous, et sans cesse il poursuit sa carrière.

Tu as formé la douce lune qui amène et embellit la nuit. De quelque côté que nous nous dirigions, aussi loin que puisse s'étendre le regard fatigué, partout nous voyons, ô Tout-Puissant ! la surabondance de tes grâces marquer la trace de tes pas.

La source coule et nous désaltère; les cieux distillent la rosée qui abreuve la prairie; la montagne, la vallée, la forêt, la campagne, la terre entière soutenue par ton bras, que tout cela est beau, fertile plein de tes bénédictions, ô Dieu tout-puissant !

Nous tenons à la vie, et tu as daigné en alléger et en adoucir le fardeau. La lumière de ta grâce rayonne sur la sueur de notre front. Tu as paré d'une beauté qui ravit l'âme cette terre, notre demeure.

Mais, hélas ! elle n'est plus ce qu'elle était; tu l'as maudite, et les tremblements de terre, les orages, les tempêtes, la fureur des mers, la guerre, une légion innombrable de maladies sont les ministres de ta justice. Nous mourons ! Tu envoies ton glaive, la mort, la mort qui nous moissonne ! Hélas ! Dieu terrible, devant toi, nous descendons dans la tombe pour devenir poussière !

Il suffit d'un souffle léger accouru à ta voix pour nous pousser dans la fosse qui est si près de nous. L'homme esclave de la misère, l'homme qui n'est que cendre, que serait-il devenu, si ton Médiateur ne l'avait racheté, ne l'avait réconcilié avec toi, être infini ? Que serions-nous en ta présence, Dieu souverainement juste, Jéhova, Juge suprême !

Klopstock.

HYMNE DE LA TERRE.

Non, ce n'est pas dans l'océan des mondes que je veux me plonger ! je ne planerai pas dans ces espaces où les premiers

êtres créés, les chœurs joyeux des enfants de la lumière adorent, adorent profondément et sont absorbés dans l'extase.

Une goutte d'eau échappée au bord du vase, la terre, voilà l'objet de ma contemplation, et j'adore. Alleluia ! alleluia ! cette goutte d'eau coula aussi de la main du Tout-Puissant.

Lorsque de la main du Tout-Puissant s'échappèrent des mondes plus vastes, lorsque des torrents de lumière jaillirent et formèrent les sept pléiades, toi aussi, petite goutte d'eau, tu coulas de la main du Tout-Puissant.

Lorsqu'un torrent de lumière jaillit et devint notre soleil, lorsque, semblable à l'avalanche descendue des rochers, les flots impétueux se précipitèrent du haut des nuages et formèrent la ceinture d'Orion; toi aussi, petite goutte d'eau, tu coulas de la main du Tout-Puissant.

Que sont ces millions et ces myriades d'êtres qui habitent et ont habité cette goutte d'eau? Que suis-je moi-même ? Alleluia au Créateur ! Nous sommes plus que ces mondes qui s'échappèrent de ses mains, plus que les sept pléiades formées de torrents de lumière !

Mais toi, petit insecte printanier, brillant d'or et d'émeraudes, qui joues près de moi, tu vis, et peut-être, hélas ! n'es-tu pas immortel !

Je suis sorti pour adorer, et je pleure. Pardonne, pardonne ces larmes à un être fini, ô toi qui seras?

Tu me délivreras de tous mes doutes, ô toi qui me conduiras à travers la sombre vallée de la mort. Alors j'apprendrai si le petit insecte doré avait une âme.

Si tu n'es que de la poussière façonnée, enfant de Mai, alors redeviens de la poussière qu'emporte le vent, ou ce qu'il plaira à l'Éternel !

O mes yeux, versez de nouveau des larmes de joie ! et toi, ma harpe, loue le Seigneur !

Ma harpe est entourée de palmes nouvelles ! je chante le Seigneur ! me voilà debout ! Autour de moi, tout révèle sa puissance, tout est merveille !

Plein d'un profond respect, je contemple la création; car c'est toi, Être sans nom, qui en es l'auteur.

Vents qui soufflez autour de moi et qui répandez la fraîcheur sur mon visage brûlant, c'est le Seigneur, c'est l'Être infini qui vous envoie.

Maintenant ils se taisent, ils soupirent à peine. Le soleil du matin devient lourd et ardent; les nuages s'élèvent à l'horizon comme des vagues. Il se montre, il vient; c'est l'Éternel!

Voilà que les vents planent et tourbillonnent en mugissant. Comme la forêt s'incline! comme le torrent se gonfle! tu deviens visible autant que tu peux l'être pour un mortel; oui, c'est toi qui deviens visible, Être infini!

La forêt s'incline, le torrent fuit, et je ne tombe pas la face contre terre. Seigneur! Seigneur! Dieu de miséricorde et de grâce! toi dont je sens la présence, prends pitié de moi!

Te courrouces-tu, Seigneur, parce que la nuit est ton vêtement? Cette nuit est la bénédiction de la terre. O mon Père! tu ne te courrouces pas.

Elle vient répandre la fraîcheur et la vie sur l'épi nourrissant[1], sur la grappe qui réjouit le cœur. Tu ne te courrouces pas, ô mon Père!

Ah! que ne puis-je, ô Seigneur, te louer comme je le devrais! Toujours tu te révèles avec plus de magnificence; toujours la nuit qui t'environne devient plus sombre et plus riche de bénédictions! Voyez-vous le témoin de sa présence, l'éclair qui sillonne la nue? entendez-vous le tonnerre de Jéhova? l'entendez-vous? entendez-vous le tonnerre formidable du Seigneur?

Seigneur! Seigneur! Dieu clément et miséricordieux! que ton saint nom soit loué et glorifié!

Et les vents de la tempête? ils portent le tonnerre! Comme

1. Fortifiant.

ils mugissent! Comme ils traversent la forêt de bruyantes rafales! Maintenant ils se taisent. Le noir nuage erre lentement.

Voyez-vous ce nouveau témoin de la présence du Seigneur, l'éclair jaillissant? Là-haut, dans les nuages, entendez-vous son tonnerre! Il crie : Jéhova! Jéhova! et la forêt broyée se couvre de vapeurs.

Mais hélas! notre chaumière[1]? notre Père a ordonné au ministre de sa vengeance d'épargner notre chaumière.

Ah! déjà dans le ciel et sur la terre on entend bruire la pluie qu'il envoie dans sa bonté? l'ardente soif de la terre est apaisée, et le ciel a versé l'abondante bénédiction dont il était chargé.

Voyez! Jéhova ne vient plus porté par les tempêtes; il arrive sur l'aile d'un doux et paisible zéphir, et sous lui se courbe l'arc de l'alliance!

Klopstock.

MORT DU FIDÈLE.

Oh! quelle sera ma félicité[2] lorsque, pour jouir entièrement de la présence du Seigneur, je m'endormirai dans son sein! lorsque, purifié des souillures du péché, déchargé du fardeau de cette vie mortelle, je ne serai plus cet homme formé de limon! Réjouis-toi, ô mon âme! réjouis-toi dans ta délivrance, de la vie nouvelle que tu recevras alors de ton Dieu!

Méprise donc les horreurs de la mort, ô mon esprit! il conduit à la lumière ce chemin qui traverse la sombre vallée! Qu'il ne t'inspire plus aucun effroi. Le chemin qui traverse l'obscure vallée te conduira dans le Saint des saints. Le repos de Dieu est inaltérable, surabondant; il sera pour les âmes délivrées de cette vie terrestre la source d'ineffables consolations.

1. Mais non pas notre chaumière.
2. Comment alors sera-t-il, comment sera-t-il à moi, etc. (Germ).

Seigneur ! Seigneur ! je ne sais pas le moment où, lorsque mon œil se fermera à la lumière, tu me recevras au nombre de tes morts. Peut-être la nuit m'environnera-t-elle avant que j'aie fini de t'implorer, de balbutier tes louanges. O mon Père, mon Père ! je remets mon âme entre tes mains !

Peut-être mes jours seront-ils nombreux encore ; peut-être suis-je encore éloigné du but où reluit la couronne ! Si je suis encore loin du terme de ma course, si cette chaumière qui abrite mon existence mortelle ne doit être détruite que bien tard, ô mon Père, permets que de bonnes actions m'accompagnent devant le trône des éternités.

Oh ! quelle sera ma félicité lorsque, pour jouir entièrement de la présence du Seigneur, je l'adorerai dans le ciel ; lorsque, purifié des souillures du péché, participant à l'immortalité, je ne serai plus cet homme composé de limon ! Saint ! Saint ! trois fois Saint[1] ! louange et honneur à toi qui as été et qui seras ! honneur à toi !

Klopstock.

ORAISON DOMINICALE.

Vous avez jeté les fondements de votre temple et élevé les colonnes qui le soutiennent. Aussi loin que s'étende le regard de la foi, c'est vous qu'il découvre, ô Seigneur et Père ! La splendeur de l'aurore et les astres nombreux de la nuit annoncent votre éternelle et auguste puissance, et, prosternés devant vous, tous les êtres s'écrient : *Notre Père, qui êtes aux cieux !*

Votre regard plein d'amour s'abaisse sur ce qu'a créé un signe de votre toute-puissance : les cieux distillent la douce rosée de vos bénédictions, et tous les soleils poursuivent joyeusement leur carrière. Seigneur, Seigneur ! le cœur qui vous connaît se réveille de la douleur et de l'affliction ; elles

1. Te chantons-nous.

tressaillent d'allégresse les lèvres qui vous nomment Père. *Que votre nom soit sanctifié!*

Vous qui êtes l'amour éternel et dont nul homme ne peut mesurer la grâce, que votre trône est bienheureux! La paix l'entoure de ses palmes, la joie chante des cantiques, la liberté fait retentir des accents d'allégresse : « Seigneur, Seigneur! dans votre immense royaume, partout règne la justice et l'égalité. » *Que votre royaume nous arrive!*

Du haut des célestes collines, anges, descendez sur cette pauvre terre! venez-y semer les fleurs du ciel, afin que ce monde devienne le jardin de Dieu. O sagesse éternelle, puissance infinie! c'est vous qui donnez à toute chose l'être et la vie. Votre voie est ténèbres, et mytérieux est le sentier que chacun doit suivre ; cependant vous nous conduisez tous auprès de vous, afin que nous soyons sanctifiés. *Que votre volonté soit faite sur la terre comme dans le ciel!*

Que les épis mûrissent aux rayons du soleil! que le fruit resplendisse dans le vert feuillage! que le troupeau paisse dans la tranquille vallée! que le raisin rougisse sur les collines! et que chacun jouisse de ces bienfaits avec joie et reconnaissance. *Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour.*

Vous qui, entouré de purs esprits, abaissez vos regards sur cette existence souillée par le péché, ayez pitié de nous! La faiblesse est le lot de l'humanité. Votre bonté est sans limite, votre miséricorde infinie. Que votre grâce nous soutienne dans cette misérable vie, et *pardonnez-nous nos offenses comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés!*

Seigneur, Seigneur, notre confiance! Dieu fort ne nous abandonnez pas! faites qu'affranchis des bornes étroites de la vie terrestre, méprisant la mort et le tombeau, nos regards et nos libres pensées s'élèvent vers le ciel. Nous espérons, nous attendons l'aurore, nous soupirons après votre lumière, votre auguste visage! *Ne nous laissez pas succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal.*

Car, ô notre Père ! vous êtes Seigneur et Dieu, et la gloire la puissance, la majesté vous appartiennent éternellement. *Ainsi soit-il.*

Mahlmann.

LOUANGES DU SAUVEUR.

Qu'aurais-je été sans toi ? que ne serais-je pas sans toi ? En proie à la crainte et aux angoisses [1], je serais seul dans ce vaste univers. Je ne saurais à quoi donner mon amour, l'avenir serait pour moi un gouffre sombre ; et si mon cœur était profondément affligé, à qui pourrais-je confier mes douleurs ?

Solitaire, consumé d'amour et de désirs, chaque jour serait pour moi sombre comme la nuit ; je suivrais, en répandant des larmes amères, le cours impétueux de la vie ; je trouverais l'inquiétude dans le tumulte du monde, et dans l'intérieur de ma maison une affliction sans espoir. Sans amis, qui pourrait supporter le ciel ? Sans amis, qui pourrait supporter la terre ?

Mais voilà qu'il est venu un Sauveur, un Rédempteur, un Fils de l'homme plein d'amour et de puissance qui a allumé au fond de notre âme un feu vivifiant. Alors seulement nous vîmes s'ouvrir pour nous le ciel, notre antique patrie, alors il nous fut donné de croire et d'espérer, et nous nous sentîmes étroitement liés à Dieu [2].

Depuis ce temps le péché disparut parmi nous, et tous nos pas furent joyeux ; on donna cette foi aux enfants, comme le plus beau présent qu'on leur pût faire. Sanctifiée par elle, la vie s'écoula comme un heureux songe ; livré à un plaisir et à un amour éternels, on s'aperçut à peine du moment du départ.

1. Choisi pour la crainte, etc.
2. Parents avec Dieu.

Entouré d'une merveilleuse auréole, notre divin Sauveur [1] est encore parmi nous. Émus à la vue de sa couronne d'épines et de son amour fidèle, nous répandons des larmes ; nous saluons comme notre frère tout homme [2] qui prend avec nous la main du Rédempteur et qui, trouvant une place dans son cœur, mûrit avec nous pour le paradis.

Novalis.

RÉSURRECTION DU CHRIST.

Alors, sors de ton tombeau ! Tu as remporté la victoire. Héros, élance-toi hors des ténèbres ! tu as vaincu la mort. La corruption ne pouvait t'atteindre, tu ne pouvais devenir la proie de la tombe obscure, toi la lumière des peuples.

Le rocher se fend, la terre tremble dans ses sombres profondeurs, lorsque le Christ se lève le premier parmi ceux qui dormaient en ces lieux. Maintenant, c'est en vain que la mort nous menace ; un jour elle tremblera encore et rendra les morts qu'elle recèle.

Creusez, creusez le gouffre sombre, et ensevelissez profondément les membres roidis par la mort ! Celui qui ressuscita par lui-même les rappellera à la vie ; il renouvellera mes os, et, comme lui, j'échapperai à la poussière.

Et vous ressusciterez avec moi, vous tous qui m'êtes chers ici-bas ! Alors nous nous reverrons, et, délivrés des angoisses et de la misère du tombeau, de la mort et de tout ce qui torturait notre cœur, nous célèbrerons ensemble la fête de la vie.

Éveillés du songe du temps, affranchis de la poussière, nous verrons dans sa gloire celui qui a combattu pour nous ; alors, ô Seigneur ! rien ne pourra séparer tes élus de toi et des joies de ton royaume.

A cette fin, aide-nous, ô Sauveur ! à mépriser les vanités terrestres et à diriger sans cesse nos efforts vers ce que la

1. Le saint amant.
2. Tout homme est pour nous bienvenu qui, etc.

main de Dieu nous prépare dans le ciel. Le plaisir vrai, le bonheur constant ne mûrit pas sous ce soleil; en toi sont les délices éternelles.

Gœpp.

LE MONDE A VENIR.

O foi! doux présent du ciel, objet des sarcasmes d'orgueilleux insensés! sur le chemin du tombeau, tu es pour moi un guide envoyé de Dieu, une étoile dont la lumière me dirige sûrement dans la sombre vallée de la vie. Comme une récompense de mes pieux efforts, tu me montres un beau pays lointain.

Quand les nuages s'amoncellent devant moi, que le péril et l'angoisse m'oppressent, que les torrents mugissent, que l'orage gronde et que de profondes ténèbres m'environnent; au milieu du tumulte, tu me prends par la main en me rassurant et tu diriges mes regards vers le ciel, le beau pays lointain.

Quand un noir chagrin ronge mon cœur profondément abattu; quand, torturée par d'amères douleurs, mon âme désolée exhale sa plainte et que mes yeux pleurent sur les tombes qui m'ont ravi ce que j'avais de plus cher, alors, révélé par toi, m'apparaît le beau pays lointain.

Et, plein de confiance, je lève vers le ciel mon regard languissant. A travers le voile brumeux de la terre, je vois déjà poindre l'aurore, cette aurore précurseur d'un soleil qui illumine le sombre rivage de la vie et me promet d'éternelles délices dans le beau pays lointain.

Pénétré de gratitude envers Dieu qui t'a donnée à moi, les yeux baignés de larmes de bonheur, c'est avec une douce et muette aspiration que je chemine vers la tombe. Non, elle ne peut engloutir ce que j'ai senti si profondément en moi-même! Là-bas, dans une lueur rosée, m'appelle un beau pays lointain.

Gopp.

POÈME DE LA CLOCHE.

Vivos voco ; mortuos plango ; fulgura frango.

Le moule d'argile, durci par le feu[1] est solidement fixé dans la terre; aujourd'hui, la cloche doit naître. Courage, compagnons, à l'œuvre! Pour que l'œuvre honore le maître, il faut que la sueur ruisselle du front brûlant; mais la bénédiction vient d'en haut.

Il convient de mêler des paroles sérieuses à l'œuvre sérieuse que nous préparons. Le travail marche avec plus d'ardeur quand de sages discours l'accompagnent. Considérons avec attention ce que produira notre faible pouvoir; il faut mépriser l'homme sans intelligence qui ne réfléchit pas aux entreprises qu'il accomplit. Le plus beau privilége de l'homme, la raison ne lui a été donnée que pour méditer dans son cœur sur le travail que sa main exécute.

Prenez du bois de sapin, veillez à ce qu'il soit bien sec pour que, refoulée dans le conduit, la flamme vienne frapper le creuset. Que le cuivre bouillonne! Apportez bien vite l'étain, afin que le bronze tenace coule d'une manière convenable.

La cloche que nous formons à l'aide du feu dans les profondeurs de la terre se balancera un jour au haut du beffroi, et sa voix sonore témoignera de notre zèle. Elle durera de longues années; bien des hommes l'entendront retentir à leurs oreilles; elle pleurera avec les affligés et mêlera ses accents aux prières des fidèles. Tout ce que les vicissitudes du sort apportent aux enfants de la terre monte vers cette couronne de métal qui le fait vibrer au loin pour l'édification des hommes.

Je vois jaillir des bulles blanches. Bien! la masse est en fusion. Laissons-la se pénétrer du sel de la cendre qui active

1. Le moule d'argile brûlée, — cuite.

et favorise la fonte. Il faut aussi que le mélange soit exempt d'écume, afin que la voix du métal pur retentisse pure et sonore.

Car elle salue de ses accents joyeux et solennels l'enfant bien-aimé qui fait sa première entrée dans la vie porté dans les bras du sommeil. Les événements joyeux ou sombres de sa destinée sont encore cachés sous les voiles du temps ; les tendres soins de l'amour maternel veillent sur son matin doré. — Les années fuient rapides comme la flèche. L'adolescent se sépare fièrement de la jeune fille ; il se précipite avec impétuosité dans la carrière de la vie, parcourt le monde avec le bâton du voyageur, rentre, étranger, au foyer paternel, et voit devant lui la jeune fille dans tout l'éclat de la jeunesse, les joues colorées d'une pudique rougeur, pareille à une céleste apparition. Alors une vague mélancolie, un désir sans nom saisit l'âme du jeune homme ; fuyant les réunions tumultueuses de ses compagnons, il erre solitaire, et des larmes coulent de ses yeux. Il suit en rougissant les traces de sa bien-aimée ; un salut d'elle le rend heureux ; il cherche pour la parer les plus belles fleurs des campagnes. Oh! tendres désirs, douce espérance, âge d'or du premier amour ! L'œil voit le ciel ouvert, le cœur nage dans des torrents de félicité. Oh ! s'il pouvait ne se flétrir jamais[1] cet heureux temps du premier amour !

Comme les évents brunissent déjà ! je plonge cette baguette dans le creuset ; si nous la voyons se couvrir d'une couche de verre, il sera temps de couler le métal. Maintenant, compagnons, alerte ! Essayez le mélange, et voyez si le métal dur est uni au métal doux par un heureux hymen[2].

Car de l'alliance de la sévérité et de la tendresse, de la douceur et de la force, résulte la bonne harmonie. Que celui qui va contracter des liens éternels examine donc avec soin

1. Rester éternellement vert.
2. Pour bon signe.

si le cœur répond au cœur. L'illusion est courte, le repentir de longue durée. La couronne virginale s'entrelace gracieusement à la chevelure de la fiancée, lorsque, par leur son argentin, les cloches invitent à la fête nuptiale. Hélas ! la plus belle fête de la vie termine aussi le printemps[1] de la vie. Avec le voile et la ceinture disparaît[2] la douce illusion; la passion s'enfuit, mais l'amour doit rester; la fleur se flétrit, mais le fruit doit mûrir. Il faut que l'homme affronte les orages de la vie[3], il faut qu'il agisse, lutte, plante, crée, et que, par l'adresse, l'énergie, le hasard et l'audace, il subjugue la fortune[4]. Alors des biens immenses affluent autour de lui, ses greniers se remplissent de dons précieux, ses domaines s'accroissent, sa maison s'agrandit, et dans le ménage règne la chaste épouse, mère des enfants. Elle gouverne sagement dans le cercle la famille, instruit les jeunes filles, modère les garçons. Ses mains diligentes sont sans cesse à l'œuvre; par son esprit d'ordre, elle augmente le bien-être du ménage; elle remplit de trésors les coffres odorants; le fuseau murmure sous ses doigts et se couvre de fil; elle amasse, dans l'armoire polie et nettoyée avec soin, la laine éblouissante, le lin blanc comme la neige; elle associe à l'utile l'élégance et l'éclat et jamais ne se repose.

Et de la terrasse[5] de sa maison qui domine la campagne, le père contemplant d'un œil joyeux ses propriétés florissantes, la charpente de ses vastes bâtiments, ses greniers qui plient sous le poids de l'abondance et les vagues ondoyantes de ses moissons, s'écrie avec orgueil : Ferme comme les fondements de la terre, la splendeur de ma maison brave la puissance de l'infortune. Mais, hélas ! on ne peut faire

1. Le mai.
2. Se déchire.
3. L'homme doit dehors dans la vie ennemie.
4. .... Plante, créé, ruse, s'efforce violemment, parle et ose pour conquérir (prendre à la chasse) la fortune.
5. Du pignon.

avec la destinée aucun pacte éternel, et le malheur arrive d'un pas rapide.

Allons! nous pouvons commencer à couler le métal; la cassure présente un beau grain. Mais avant de le laisser sortir, adressez au ciel une fervente prière. Enlevez la bonde, et que Dieu garde la maison! Voilà que des vagues d'un feu sombre se précipitent en fumant dans la courbure de l'anse.

Bienfaisante est la puissance du feu quand l'homme la dompte et la dirige. Ce qu'il façonne, ce qu'il crée, il le doit à cette force céleste; mais qu'elle est terrible lorsqu'elle échappe à ses liens, et fille libre de la nature, obéit à sa propre impulsion! Malheur! lorsque affranchie de tout obstacle, grandissant sans résistance, elle se répand dans les rues populeuses et allume l'effroyable incendie; car les éléments ont en horreur ce qu'a formé la main de l'homme. Des nuages descend la pluie, gage d'abondance[1]; des nuages aussi jaillit la foudre. Entendez-vous le tocsin gémir du haut de la tour? Le ciel est rouge comme du sang. Ce ne sont pas là les feux de l'aurore. Quel tumulte dans les rues! La fumée s'élève! la colonne de feu gagne en pétillant de proche en proche[2] et grandit avec la rapidité du vent. L'air est embrasé comme la gueule d'un four; les poutres craquent, les solives tombent, les fenêtres se brisent, les enfants se lamentent, les mères courent égarées, et les animaux mugissent sous les débris fumants. De tous côtés, on court, on fuit, on cherche à sauver son bien; la nuit est brillante comme le jour. Le seau circule de main en main dans une longue chaîne, et les pompes lancent dans les airs des gerbes d'eau. La tempête arrive en hurlant; elle mugit en cherchant la flamme; le feu éclate en pétillant dans la moisson sèche, il gagne les parois du grenier, la charpente desséchée des combles, et s'élance vers le ciel comme un terrible géant qui, dans sa fureur, voudrait en-

1. Des nuages coule la bénédiction, descend par torrents la pluie.
2. A travers la longue ligne de la rue.

traîner la terre. Privé de toute espérance, l'homme cède à la force des dieux ; immobile, frappé de stupeur, il voit périr son ouvrage.

Tout est consumé ; il ne reste plus qu'un espace vide balayé par les sauvages ouragans [1], la terreur habite dans les ouvertures vides des fenêtres, et l'on voit les nuages du ciel à travers ces trous béants [2].

L'homme jette encore un regard sur le tombeau de sa fortune et prend ensuite résolument le bâton de voyage ; car, au milieu des désastres de l'incendie, une douce consolation lui est restée ; il compte les têtes qui lui sont chères : O bonheur ! aucune ne lui manque.

La terre a reçu le métal, le moule est heureusement rempli ; la cloche en sortira-t-elle assez parfaite pour nous dédommager de notre peine et faire honneur à notre art ? Si la fonte n'avait pas réussi ! si le moule s'était brisé ! Hélas ! pendant que nous espérons, il nous est déjà peut-être arrivé malheur.

Nous confions l'œuvre de nos mains au sein ténébreux de la terre sacrée ; le laboureur lui confie ses semences, espérant, qu'avec le secours du ciel, elles germeront et produiront une moisson abondante. Nous ensevelissons avec douleur dans le sein de la terre des semences encore plus précieuses, dans l'espoir qu'elles sortiront du cercueil et fleuriront pour une vie meilleure.

Triste et lugubre, du haut du beffroi, la cloche fait entendre un chant de mort. Hélas ! c'est une épouse, une mère chérie, que le prince des ténèbres arrache aux bras de son époux, au cercle florissant des tendres enfants qu'elle lui a donnés et qu'elle a vus grandir sur son sein avec amour. Hélas ! les doux liens de la famille sont brisés à tout jamais, car elle habite le pays des ombres, celle qui fut la mère de

1. Brûlé-vide est le lieu, rude lit des ouragans sauvages.
2. Et les nuages du ciel regardent d'en haut dedans.

famille, c'en est fait de sa direction assidue, de sa vigilante sollicitude, et l'étrangère régnera sans amour à ce foyer devenu orphelin.

Jusqu'à ce que la cloche soit refroidie, reposez-vous de votre pénible travail ; que chacun de vous s'égaye comme l'oiseau sous la feuillée. Lorsque les étoiles brillent au ciel et que sonne la cloche du soir, l'ouvrier est libre de tout souci, mais le maître ne connaît pas de repos[1].

A travers la forêt sauvage, le voyageur hâte gaiement le pas pour revoir sa demeure chérie. Les brebis bêlantes rentrent au bercail ; le bœuf au large front, les génisses au poil luisant, viennent en mugissant reprendre dans l'étable leur place accoutumée ; le chariot, chargé de grain, s'avance en vacillant. La couronne diaprée brille sur les gerbes, et la troupe des jeunes moissonneurs court à la danse. La place du marché et les rues deviennent plus silencieuses, les habitants de la maison se réunissent autour de la lumière[2], et la porte de la ville se ferme en grinçant. La terre se couvre d'un voile sombre, mais la nuit qui assiége le méchant de ses terreurs n'effraye pas le paisible bourgeois, car l'œil de la justice veille.

Ordre saint, fils béni du ciel, qui formes de douces et libres unions entre les êtres qui se ressemblent, c'est toi qui, jetant les fondements des villes, as fait entrer dans leur enceinte les barbares farouches que tu as arrachés à leurs forêts ; c'est toi qui, pénétrant dans la demeure des hommes, leur donnas des mœurs plus douces et les enchaînas par le lien le plus précieux, l'amour de la patrie.

Mille mains occupées travaillent et s'entr'aident dans un joyeux accord, et, dans cette ardente agitation, toutes les forces se manifestent : le maître et l'ouvrier accomplissent leur tâche sous la protection sainte de la liberté ; chacun se réjouit de la place qu'il occupe, et brave le dédain. Le travail

1. Doit toujours se tourmenter,
2. De la lumière sociable.

est l'ornement du citoyen ; la prospérité est la récompense du travail. Si le roi s'honore de sa dignité, nous nous honorons du travail de nos mains.

Aimable paix, douce concorde, restez, oh ! restez dans cette ville ! Puisse-t-il ne paraître jamais, le jour où la guerre inonderait de ses hordes barbares cette paisible vallée, où le ciel, que colore le doux incarnat du soir, refléterait la terrible lueur de l'incendie des villages et des villes.

Maintenant brisez le moule [1], il a rempli sa destination ; que nos yeux et nos cœurs se réjouissent à l'aspect de notre œuvre heureusement réussie. Frappez, frappez avec le marteau jusqu'à ce que l'enveloppe de terre éclate. Pour que la cloche ressuscite, il faut que le moule soit mis en pièces.

Le maître peut briser la forme d'une main prudente et au temps convenable; mais malheur, quand le bronze enflammé se délivre lui-même de sa prison et se répand en torrents de feu ! Dans sa fureur aveugle, il s'élance avec le bruit du tonnerre, crève le moule qu'il fait voler en éclats, et, pareil à la gueule de l'enfer, vomit la ruine et l'incendie. Là où règnent des forces brutales et inintelligentes, nulle œuvre d'organisation ne peut s'accomplir; quand les peuples s'affranchissent d'eux-mêmes, le bien-être ne peut prospérer.

Malheur ! lorsqu'au sein des villes l'étincelle qui allume l'incendie a couvé longtemps en silence, lorsque le peuple, brisant ses chaînes, ne prend conseil que de sa fureur : alors l'émeute, suspendue aux cordes de la cloche, la fait hurler dans les airs, et force cette voie d'airain, consacrée à la paix, à donner le signal de la révolte.

Liberté et égalité ! voilà les mots qui retentissent : le paisible bourgeois prend les armes, la foule remplit les rues et les places, et des bandes d'assassins courent çà et là. Alors les femmes deviennent des hyènes et se font un jeu de l'horrible ; de leurs dents sanglantes, elles déchirent le cœur en-

1. L'édifice.

core palpitant d'un ennemi. Il n'y a plus rien de sacré ; tous les liens d'une sainte pudeur sont rompus ; le bon cède la place au méchant, et tous les vices règnent en liberté. Il est dangereux d'éveiller le lion, la dent du tigre est effroyable ; mais la plus terrible des épouvantes, c'est l'homme dans son délire. Malheur à ceux qui prêtent à cet aveugle éternel le flambeau céleste ! Il ne l'éclaire pas et ne peut lui servir qu'à réduire en cendres les villes et les campagnes.

Dieu m'a comblé de joie ! Voyez ! semblable à une étoile d'or, le métal[1] brillant et poli se dégage de son enveloppe. De son sommet jusqu'à la base[2], il reluit comme le soleil, et les armoiries nettement dessinées attestent l'expérience du mouleur.

Entrez, compagnons ! entrez tous ! formez le cercle ! baptisons la cloche et donnons-lui le nom de *Concorde*. Qu'elle ne rassemble la communauté que pour de pacifiques et cordiales réunions !

Qu'à l'avenir elle remplisse cette mission à laquelle l'a destinée le maître qui la forma. Élevée au-dessus de la vie terrestre, elle se balancera, voisine du tonnerre, dans la tente d'azur du ciel, et touchera au monde des étoiles. Elle sera une voix d'en haut, comme celle du chœur brillant des planètes qui, dans leur marche, louent le Créateur et amènent l'année ceinte d'une couronne. Que sa bouche d'airain ne soit consacrée qu'aux choses graves et éternelles, et qu'à chaque instant le temps la touche de son vol rapide. Que, sans cœur et sans compassion, elle prête sa voix au destin et accompagne de ses vibrations les vicissitudes de la vie ; et, comme le son frappe fortement l'oreille pour s'éteindre bientôt après, qu'elle nous enseigne que rien ne dure en ce monde et que toute chose terrestre s'évanouit.

Maintenant, à l'aide des câbles, arrachez de la fosse la

1. Le noyau métallique.
2. Ici comme précédemment nous évitons à dessein les mots techniques empruntés par Schiller à l'art du fondeur.

lourde cloche; qu'elle s'élève dans les airs, dans l'empire du son. Tirez! tirez! elle s'agite, elle se balance! Qu'elle annonce la joie à cette ville; que ses premiers accents soient des accents de paix!

Schiller.

LA POÉSIE.

Un torrent formé par l'orage s'échappe à travers les fentes des rochers et descend avec le fracas du tonnerre; la violence de sa course entraîne des débris de montagnes et des troncs de chênes. Le voyageur étonné écoute ce bruit avec une terreur mêlée de plaisir; il prête l'oreille, il entend les flots mugir en se précipitant du rocher, mais il ignore d'où ils viennent. Ainsi les vagues de la poésie s'échappent d'une source qu'on n'a jamais découverte.

Le poëte est allié aux êtres redoutables qui trament en silence les fils de la vie. Qui pourrait rompre son charme magique, qui pourrait résister à ses accents? Comme s'il tenait en main le caducée du messager des dieux, il subjugue le cœur ému : tantôt il le plonge dans l'empire des morts, tantôt il l'élève tout étonné vers le ciel et le balance, entre la joie et la tristesse, sur l'échelle mobile des sentiments.

Lorsque dans un cercle où règne le plaisir pénètre tout à coup à pas de géants, et mystérieux comme les esprits, un affreux destin, toutes les grandeurs de la terre s'inclinent devant cet étranger venu d'un autre monde. Les vaines clameurs de l'allégresse se taisent, tout masque tombe, et devant le triomphe éclatant de la vérité s'évanouit toute œuvre de mensonge.

Ainsi, lorsque la voix de la poésie se fait entendre, l'homme, se débarrassant de tout vain fardeau, s'élève à la dignité morale et subit l'empire d'une force sainte. Il appartient aux dieux; rien de terrestre ne peut arriver jusqu'à lui, toute autre puissance doit rester muette, nulle infortune ne peut l'atteindre,

et tant que dure la magie du chant s'effacent les rides creusées par le chagrin.

De même qu'après les désirs sans espoir, après la douleur amère d'une longue séparation, un enfant se précipite sur le sein de sa mère avec les larmes brûlantes du repentir, de même les accents de la poésie ramènent au berceau de sa jeunesse, au bonheur pur de l'innocence, le fugitif qui s'était égaré dans les régions étrangères ; elle le rend à la nature, qui réchauffe dans ses bras fidèles son cœur glacé par la contrainte des règles.

Schiller.

LE SOUHAIT.

Ah ! si je pouvais trouver une issue à cette vallée profonde sur laquelle pèse un froid brouillard, oh ! que je serais heureux ! J'aperçois là-bas de belles collines parées d'une verdure et d'une jeunesse éternelles. Hélas ! si j'avais des ailes, si je pouvais prendre mon essor, je m'élancerais vers ces collines.

J'entends résonner de douces harmonies, les accents du céleste repos, et les légers zéphyrs m'apportent des parfums balsamiques. Je vois briller [1] des fruits d'or à travers le sombre feuillage, et les fleurs qui s'épanouissent là ne sont la proie d'aucun hiver.

Oh ! qu'il doit être doux de vivre à cet éternel rayon de soleil [2] ! qu'il doit être rafraîchissant l'air de ces collines ! Mais les vagues mugissantes d'un torrent furieux me séparent de cette contrée, et ses flots amoncelés remplissent mon âme de terreur.

Je vois une nacelle se balancer sur l'onde ; mais, hélas ! il n'y a point de nautonier ! Allons, courage ! n'hésitons pas,

1. Je vois ardre faisant signe.
2. Clair de soleil.

les voiles sont enflées ; il faut croire, il faut oser, car les dieux ne nous donnent aucun gage de leur protection ; et, seul, un miracle peut nous porter dans cette contrée merveilleuse.

Schiller.

LA DÉCEPTION.

Semblable à la colombe que le faucon a longtemps poursuivie çà et là, mon amour croyait, dans une douce illusion, avoir enfin trouvé son nid dans les rameaux d'un bois sacré.

Pauvre petite colombe ! confiance cruellement déçue ! dure destinée à nulle autre pareille ! A peine l'asile, objet de ses vœux, s'est-il montré à ses regards, qu'il devient la proie de la foudre.

Et la voilà encore errant de côté et d'autre. La malheureuse plane entre le ciel et la terre sans trouver un lieu pour reposer son aile fatiguée.

Car un cœur qui ait pitié d'elle et où elle puisse se réchauffer comme autrefois, hélas ! un tel cœur ne bat plus pour elle sur la terre.

Buerger.

L'ESPÉRANCE.

O la plus bienfaisante des fées ! divinité au cœur compatissant ! toi que le ciel a choisie pour consoler les hommes ! tu es belle comme l'aurore au visage de roses, et de tes lèvres de pourpre découlent des paroles de miel.

Lorsque la félicité de l'innocence disparut avec l'âge d'or, les dieux conservateurs t'envoyèrent aux hommes affligés pour adoucir le malheur, ce géant fils du vice, et ramener les joies qui s'étaient enfuies avec l'innocence.

Maintenant le repos t'accompagne sans cesse. Dans la ré-

volte des passions et la lutte contre le mal, tu soutiens le courage fatigué avant qu'il succombe, et tu donnes au combattant la paix, le soulagement et une vigueur nouvelle et héroïque.

Tu chasses loin du guerrier la crainte du péril, et tu consoles les pauvres laboureurs dans les rudes années de disette. Par le vent, les tièdes ondées, les rayons du soleil, la rosée, tu annonces l'abondance à la plaine couverte de tendres épis.

Tes ailes exhalent un beaume qui guérit les douleurs, et l'air agité par ton vol dilate le cœur oppressé. Effleurée de ton haleine, l'infortune au visage flétri reprend de nouvelles forces; ta douce lumière ranime la séve engourdie et glacée.

C'est toi qui calmes chez le malade les terreurs de la mort et le remplis de la délicieuse pensée de l'avenir; c'est toi qui lui montres le paradis dans ses derniers rêves et qui, sous des arbres verdoyants, lui présentes la coupe de la vie.

C'est toi qui réjouis l'esclave dans son obscur cachot et lui prédis le terme de son injuste châtiment; c'est toi qui, dans la mer de Toscane, alléges le poids de l'aviron et planes sur les galères comme un souffle printanier.

Souvent, ô déesse! les accents de ta voix apaisent l'aveugle fureur du désespoir; ton doux regard détourne le danger qu'il cherche avidement, et renverse le breuvage mortel qui déjà touchait ses lèvres.

Buerger.

L'IMAGINATION.

A laquelle des immortelles revient le plus noble prix? Je ne veux contredire personne; mais je le donne à cette déesse éternellement mobile, toujours nouvelle, à la Fantaisie [1], fille étrange de Jupiter, son enfant de prédilection.

1. Les Allemands ont deux mots pour désigner l'imagination passive

Car il lui a octroyé tous les caprices qu'il a coutume de réserver pour lui seul, et la folle fait sa joie.

Soit qu'elle aille, couronnée de roses, une branche de lis à la main, fouler les vallées fleuries, commander aux papillons et, de ses lèvres d'abeille, sucer sur les fleurs la rosée, nourriture légère ;

Soit qu'elle aille, les cheveux épars et le regard sombre, gronder avec les vents autour des rochers, et qu'elle se montre aux mortels, diaprée de mille nuances, comme l'aurore et le crépuscule, toujours changeante comme les rayons de la lune ;

Rendons tous hommage au grand Jupiter, à l'antique père des dieux, qui a bien voulu associer à l'homme mortel une compagne immortelle et parée de tant de charmes !

Car c'est à nous seuls qu'il l'a unie par des liens célestes ; et il lui a ordonné, dans la joie ou la peine, de se conduire en épouse fidèle, et de ne pas nous abandonner.

Toutes les autres pauvres races de la terre vivante et riche d'enfants errent en cherchant leur pâture, et, courbées sous le joug de la nécessité, éprouvent tour à tour les vagues jouissances et les sombres douleurs d'une existence passagère et bornée,

Mais nous, il nous a accordé, ô bonheur [1] ! sa fille la plus accorte, son enfant gâté. Traitez-la gracieusement, comme on traite une amante ! laissez-lui dans la maison les prérogatives de la femme !

Prenez garde surtout que la Sagesse, cette vieille marâtre, n'inquiète la douce mignonne.

Cependant je connais sa sœur, plus âgée, plus posée, ma discrète amie. Oh ! puisse-t-elle ne me quitter qu'avec la lumière de la vie, cette noble espérance qui encourage et console !

Gœthe.

ou active Einbildungskraft et Phantasie. Il serait à désirer que cette distinction passât dans notre langue.

1. Réjouissez-vous !

LE FLEUVE.

Brillant comme un rayon émané des étoiles, voyez le ruisseau[1] s'échapper joyeusement du rocher ; de bons génies nourrirent son enfance dans la région des nuages, au milieu des broussailles et des rocs sourcilleux.

Avec l'impétuosité de la jeunesse, il s'élance, en se jouant, du sein de la nue sur les blocs de marbre, et plein d'allégresse, il jaillit de nouveau vers le ciel.

Dans le sentier qu'il se fraye sur les hauteurs, il court après les cailloux bariolés, et se fait déjà le guide des sources, ses sœurs, qu'il entraîne avec lui.

Il descend dans la vallée, et les fleurs naissent sous ses pas, et la prairie vit de son haleine.

Mais ni les ombrages de la vallée, ni les fleurs qui embrassent ses genoux et le regardent amoureusement, ne peuvent le retenir. A travers de sinueux détours, sa course se dirige vers la plaine.

Des ruisseaux viennent se réunir à lui ; alors, resplendissant comme l'argent, il s'avance dans la plaine qui resplendit avec lui, et les fleuves de la plaine et les ruisseaux de la montagne le saluent avec allégresse et s'écrient : Frère ! frère ! mène-nous avec toi chez ton vieux père, l'éternel Océan qui nous attend et nous ouvre ses bras ; hélas ! il les ouvre en vain, pour embrasser ses enfants, qui soupirent après lui. Sois notre guide, car le sable avide nous dévore dans l'aride désert ; du haut du ciel, le soleil suce notre sang, et une colline arrête notre cours et nous transforme en lac. Frère ! mène avec toi vers ton père tes frères de la plaine, tes frères de la montagne !

Venez tous ! — Et maintenant le héros promène plus ma-

1. La source. — Un substantif masculin était nécessaire pour conserver l'allégorie.

jestueusement ses ondes gonflées, et, soulevé par toute une race, il roule ses vagues triomphantes en donnant des noms aux contrées qu'il traverse : les villes naissent sous ses pas.

Poursuivant sans relâche sa course mugissante, il laisse derrière lui les tours décorées de banderoles et les palais de marbre, créations de l'abondance qu'il répand.

Semblable à Atlas, il porte des édifices de cèdre sur ses épaules de géant ; des milliers de pavillons flottent en frémissant dans les airs au-dessus de sa tête, et attestent sa majesté.

Et c'est ainsi que, bruissant de joie, il comble les vœux paternels de l'Océan en lui amenant ses frères, ses enfants, ses trésors.

Gœthe.

LE TORRENT.

Immortel jeune homme ! tu t'élances avec impétuosité du creux des rochers. Nul mortel n'a vu le berceau du robuste héros ; aucune oreille n'a entendu le bégayement du noble enfant dans la source jaillissante.

Que tu es beau avec cette chevelure d'argent ! que tu es terrible lorsque le bruit de ton tonnerre fait retentir les rochers d'alentour !

Le sapin tremble devant toi : tu déracines le sapin qui vient frapper le sol de sa tête orgueilleuse [1]. Les rochers te fuient : tu saisis les rochers et tu les fais rouler avec mépris comme des cailloux.

Le soleil te revêt des rayons de la gloire ; il pare des couleurs de l'arc céleste les nuages qui planent au-dessus de tes vagues écumantes.

Pourquoi descendre si vite vers la mer azurée [2] ? Ne te plais-tu pas près du ciel, au milieu des rochers retentissants,

1. Tu précipites le sapin avec racine et tête.
2. Verdâtre.

sous ce bosquet de hêtres qui inclinent leurs branches vers *toi*?

Oh! ne te hâte pas de courir vers la mer azurée! Jeune homme, tu es encore fort comme un dieu, libre comme un dieu!

Il est vrai que là-bas te sourit le paisible repos, le doux bercement de la mer silencieuse, tantôt argentée par la lune qui nage dans ses ondes, tantôt colorée d'or et de pourpre par les rayons du soleil couchant.

O jeune homme! qu'est-ce que le doux repos [1], l'aimable sourire de la lune, l'or et la pourpre du soleil couchant, pour celui qui se sent dans les liens de l'esclavage?

Tu précipites encore au gré de ton cœur ta course impétueuse! Là-bas soufflent souvent des vents inconstants, souvent le silence de la mort règne sur la mer enchaînée!

Oh! ne te hâte pas de courir vers la mer azurée! Jeune homme, tu es encore fort comme un dieu, libre comme un dieu!

L. de Stolberg.

LA TERRE.

Terre, ô toi, mère d'innombrables enfants, mère et nourrice, je te salue! je te bénis dans ce chant solennel! O mère! regarde, me voilà couché sur ton sein palpitant, doucement caressé par les boucles ondoyantes de ta verte chevelure, doucement rafraîchi par les zéphyrs qui distillent la rosée. Hélas! tu remplis à la fois mon cœur de volupté et de mélancolie [2]; et de mon âme enivrée, la mélancolie et la volupté s'épanchent en larmes, en actions de grâces et en saints cantiques.

1. Le repos de soie.
2. La traduction exacte nécessiterait une longue périphrase : tu me murmures la volupté par le frémissement de ta chevelure, et tu épanches en rosée la mélancolie dans mon cœur.

O terre ! tu es chérie par le soleil, par les étoiles saintes, par la lune qui parcourt la voûte céleste ! Dès que tu t'éveilles et que les nuages vaporeux répandent sur toi la rosée, le soleil t'envoie la pourpre, l'or et le safran resplendissant, afin que dans ton vêtement du matin tu sois parée comme une jeune épouse. Oh ! comme tu brilles alors sous ton voile rose, couronnée de mille jeunes fleurs, humectée de perles d'argent et entourée de la brillante ceinture de la mer azurée !

L. de Stolberg.

LE PRINTEMPS.

Sois le bien venu, enfant chéri, orgueil de l'année ! Sois la bien venue, toi qui t'éveilles de nouveau et nous souris, aimable fleur de la vie de cette terre qui déjà marche à grands pas vers la vieillesse !

Jadis, lorsque le doux génie du premier printemps caressait de son souffle le monde nouveau-né qui se berçait dans les saints rayons de l'âge d'or,

Sans jamais se fatiguer, cette aimable brise printanière effleurait la campagne de son aile, et sans attendre la semence et les soins de l'homme, les champs se paraient des plus beaux fruits.

C'est ainsi qu'à travers les îles des bienheureux, des vents bienfaisants soufflent sans jamais ravager ; c'est ainsi que les zéphyrs caressent de leur haleine toujours tiède les saintes régions des immortels;

C'est ainsi qu'un souffle léger, errant dans le bocage silencieux et voilé des ombres muettes, fait entendre son murmure enchanteur autour de la source bienfaisante du Léthé, et se joue dans les branches des funèbres cyprès.

Et lorsqu'un jour Dieu purifiera la terre par une sainte flamme et que reviendront brillants de jeunesse les siècles d'or de la paix et de l'innocence,

Alors, je le pressens, alors ce même génie si doux vien-

dra caresser la terre rajeunie sans lui causer aucun dommage, et le souffle de l'éternel printemps rafraîchira l'enveloppe aérienne de nos âmes.

Oui, je te salue, premier jour du beau mois de mai, jour de sublime pressentiment! Je te salue, image de la jeunesse de notre terre et du saint avenir qui la rajeunira!

Heidenreich.

LA FORÊT.

Salut, forêt que j'aime tant! Lorsque le soir la cornemuse retentit dans le lointain, un souvenir réveille dans mon cœur une douce volupté[1].

Il y a des milliers d'années, ô forêt! que tu es là debout dans ton imposante obscurité, défiant tous les arts humains, et continuant à tisser ton vert feuillage.

Que la courbure de ces branches est vigoureuse! que ce hallier est épais! La lumière étincelante du soleil qui se joue dans l'or peut à peine le traverser.

Les troncs robustes et élancés se dirigent vers le ciel, et les sucs de la terre tendent à s'élever vers la voûte azurée.

A travers le tissu des veines coule en secret un sang vivifiant, et la couronne de verdure s'épaissit quand arrive la chaleur du printemps[2].

Nature, ici je sens ta main et respire ton souffle; ton cœur pénètre le mien et l'oppresse, quoique nous soyons amis.

Alors, ô sombre forêt! je me souviens que dans les temps antiques, le fils de la Liberté se plaisait dans ta nuit, et je songe aux pensées qui occupaient son âme.

Tu servais aux anciens de maison et de forteresse; jamais

1. Nous lisons milber au lieu de wilber, qui est en contradiction avec la pensée.
2. S'épaissit dans la chaleur verte du printemps.

le cri de l'ennemi ne parvint jusqu'à cette tente de verdure ; là le monde était encore libre.

E. Schlegel.

LA MER.

Qui pourra me dire le nom de cette reine? Elle tient le globe terrestre fortement embrassé, et aussi loin que s'étendent les rayons brûlants du soleil, elle gouverne d'une main puissante. Le peuple qui s'est allié avec elle a bientôt dominé le monde entier; celui pour qui elle a tressé la couronne triomphale a éclipsé la gloire des plus grands héros.

La pourpre foncée lui appartient en propre; elle se pare de bleu d'azur; mais c'est lorsqu'elle emprunte le doux éclat de la fraîche verdure, dont le printemps orne les prairies, qu'elle se montre dans toute sa beauté. Le moindre frémissement de l'air, agité par la brise, fait ondoyer les mille plis du manteau qui l'enveloppe.

Aux premiers rayons du soleil resplendit la bordure brochée d'or de sa tunique; sur les contours de son beau sein étincellent des pierreries de la plus belle eau, et lorsque, dans le silence solennel de la nuit, la lune parcourt la voûte céleste, son voile au léger tissu est semé d'étoiles d'or.

Dans son noble et royal palais rayonne le cristal éblouissant, et une profusion de perles et de corail brille sur sa poitrine et sa ceinture. Elle orne son diadème et sa couronne des larmes de ses peuples dont les incalculables myriades habitent sa maison de diamant.

Cédant à une inclination secrète, elle a choisi le ciel pour époux. Elle se tait quand il l'ordonne, et élève la voix quand il l'appelle. S'il excite sa fureur sauvage, l'éclat de sa beauté s'évanouit, et, levant sa tête orgueilleuse, elle montre la puissance d'un monstre terrible.

Son corps, qui prend la forme d'un amas de dragons, se recourbe et se dresse comme un serpent. Avec mille gueules

béantes de lion, elle se précipite sur la terre d'un bond rapide. Il n'est pas de digue élevée qu'elle ne franchisse intrépidement; il n'est pas de campagne qui soit à l'abri de son audace et qu'elle ne se fasse un plaisir de dévorer avec une avidité sauvage.

Elle a l'écume à la bouche; on la voit avaler des rochers, on l'entend engloutir dans le gouffre profond de sa gueule les bancs de cailloux. Et lorsque le ciel recommence à sourire et lui adresse de douces paroles, il ne lui est pas facile de la calmer, elle exhale longtemps encore sa rage et sa fureur.

A la fin cependant s'aplanissent les vagues de son sein soulevé par ses sauvages transports; son regard devient transparent, et son œil limpide nage dans une céleste volupté. Du haut du ciel, les étoiles font luire leur douce lumière et se mirent dans l'humide azur, et nous rendons notre confiance à l'auguste reine.

F. Fœrster.

CHANT DE PAIX.

O terre! dans ces lieux où le sang coula naguère, fais croître des fleurs, même avant la saison, pour couronner l'aimable Paix qui revient après de longs combats et pour briller à ses yeux dans ta parure de printemps.

Elle revient à travers les campagnes désertes et pleines encore des traces récentes de la fureur guerrière; elle se hâte de fuir les bois infestés de brigands, et marche avec horreur sur le sang, les cadavres à demi corrompus, la cendre et l'incendie.

Sur tous les chemins, la Joie, entourée des doux parfums de l'encens, vole à sa rencontre avec une vive allégresse; son aspect console les affligés, et sa voix rappelle de la terre étrangère [1] les exilés qui renaissent à l'espérance.

1. De l'air étranger.

D'un pas timide et chancelant, ils s'approchent de leurs cabanes, séjour de la misère; ils trouvent des ruines fumantes, rougies du sang de leurs amis; ils voient la faim ronger le dernier morceau de pain.

Chefs couronnés de grands royaumes, voyez vos actions, voyez comme vous nous rendez heureux ! Comptez le nombre de vos sujets égorgés, lorsque, enflammés d'une héroïque ardeur, vous contemplez, avec un sourire orgueilleux, les drapeaux que vous avez conquis.

Combien de temps encore les princes soupireront-ils après les lauriers comme Mars après le sang ? O Destin ! couronne de honte et non de lauriers la tête de celui qui ravira encore la paix à notre patrie[1];

De celui qui, loin de répandre des bienfaits sur son peuple, voit la misère et ne nourrit pas ses sujets affamés, qui ne montre pas le cœur bon et compatissant d'un père lorsqu'un essaim de pauvres le salue de ses cris d'allégresse;

Afin qu'après de dures calamités, des jours sereins viennent réjouir le laboureur ; qu'il puisse cultiver maintenant ses champs ravagés, et que, sans crainte de la tyrannie, il goûte le bonheur dans ses prairies couvertes de troupeaux.

Uz.

CHANT DE GUERRE.

Le Dieu qui fit naître le fer n'a pas voulu d'esclaves. S'il a mis dans la main de l'homme le sabre, l'épée, la lance, s'il lui a donné un cœur plein de courage et le franc parler de la colère, c'est afin qu'il soutienne son défi jusqu'au sang, jusqu'à la mort.

Ce que Dieu a voulu, nous l'exécuterons fidèlement; jamais nous ne nous mettrons à la solde des tyrans pour égorger nos semblables[2]; quant à celui qui combat pour la mort

1. A nos frontières.
2. Pour fendre les crânes humains.

et la honte, nous le hacherons en pièces : jamais sur le sol de l'Allemagne il ne partagera les droits des citoyens allemands[1].

Allemagne, ô sainte patrie! terre d'amour et de fidélité! noble et beau pays! nous le jurons encore une fois, anathème sur les infâmes et les esclaves! qu'ils deviennent la pâture des corneilles et des corbeaux! nous partons pour renouveler la bataille d'Hermann; nous voulons nous venger.

Que les flammes étincelantes s'élèvent dans les airs en mugissant[2]! Pour vous, Allemands, serrez vos rangs pour défendre la patrie! Élevez vos cœurs, élevez vos bras vers le ciel! et tous d'une voix unanime écriez-vous : L'esclavage a une fin.

Que les clairons, que les fifres retentissent! Étroitement unis, nos glaives en ce jour se rougiront de sang, du sang des ennemis et des tyrans. O jour heureux de la vengeance! vengeance! mot si doux pour les oreilles allemandes, intérêt sacré de nos cœurs[3].

Que les drapeaux, que les étendards s'agitent au gré des vents! Nous voulons aujourd'hui nous encourager mutuellement à mourir de la mort des héros. Allons! flotte, noble bannière du triomphe, précède nos hardis bataillons! Nous vaincrons, ou nous trouverons ici le doux trépas des hommes libres.

Arndt.

LA SYLPHIDE.

Sylphes, agiles et légers, qui pourrait nous égaler sur la terre[4], nous nous mirons dans la rosée de la prairie illuminée

1. Il n'héritera avec les hommes allemands.
2. Laissez bruire ce qui seulement peut bruire en flammes claires lumineuses. — Ce germanisme se reproduit au commencement de chacune des strophes suivantes.
3. Cela résonne bien à tous les Allemands, c'est la grande affaire.
4. Sous la lune.

par les étoiles; nous dansons sur la mousse du ruisseau; nous nous berçons sur les jeunes rameaux printaniers, et reposons dans le tendre calice des fleurs.

Sylphes des collines, et vous sylphes des lacs, suivez votre reine sur le tapis verdoyant émaillé des perles de la rosée! Fantastique guirlande d'ombres aux reflets d'argent, à la lueur chatoyante des lucioles, accourez! accourez! venez danser au clair de lune!

Qu'un tissu éblouissant et délicat, blanchi à la lumière des étoiles, sur la fraîche tombe des morts, flotte autour de nous comme une vapeur aérienne! A travers la mousse et les roseaux, les blés et les forêts, les montagnes et les vallées, accourez! accourez! venez vous joindre à la ronde!

Courbées en voûte sur nos têtes, les orties nous font une salle de bal bien close; la brume étend sur nous un voile blanc. Nous tournons rapidement et planons avec légèreté. Une sombre troupe de gnomes, sortie du sein de la terre, nous sert d'orchestre [1],

Accourez à la danse, à la ronde fantastique des ombres! Étroitement enlacée, la troupe des sylphes tourne rapidement en cercle. Où est le pied qui n'a jamais glissé? Pour nous, sylphes, nous passons légers comme le zéphyr, et nos pas ne laissent jamais de trace.

Matthisson.

LES PATINEURS [2].

Nous planons, nous volons çà et là sur la mer retentissante, sur le cristal d'argent; l'acier nous tient lieu d'ailes, le ciel de toit; les zéphyrs nous sont favorables et nous suivent dans notre course. C'est ainsi, ô mes amis! que d'un

1. Joue pour nous du violon et de la harpe.
2. Cette pièce est une de celles qui échappent à la traduction. Elle nous paraît, du reste, peu digne de figurer dans ce recueil.

cœur joyeux nous descendons, en glissant sur des profondeurs d'airain, la carrière de la vie[1].

O voûte d'or[2] ! qui t'a courbée sur nos têtes ? qui a étendu sous nos pieds ce sol de diamant? qui nous a donné l'étincelle fugitive qui nous permet de planer, de tournoyer sur nos patins armés d'acier dans la salle fugitive? C'est ainsi, ô mes amis ! que nous descendons en glissant la carrière de la vie.

Le soleil s'enveloppe de vapeurs ; les montagnes frémissent ; son image flotte, disparaît, et la lune d'argent luit à la fois sur nos têtes et sous nos pieds. C'est ainsi, ô mes amis, que d'un cœur joyeux nous descendons, en glissant entre le soleil et la lune, la carrière de la vie.

Voyez les étoiles, brillantes étincelles, rayonner dans la mer d'azur du firmament et dans la glace qui nous entoure. Celui qui, là-haut, a parsemé les cieux de soleils, a couvert la terre des fleurs du givre. O mes amis ! d'un cœur joyeux, nous descendons, en glissant à travers les étoiles, la carrière de la vie.

Il nous a placés dans le vaste espace de cette salle aérienne; pour nous soutenir et glisser joyeusement sur les ondes, il nous a donné des pieds d'acier et un cœur qui nous réchauffe au milieu des frimats. C'est ainsi, ô mes amis qu'avec une volonté d'airain nous nous efforçons de descendre, sur les flots et les abîmes, la carrière de la vie.

Herder.

LE LEVER DU JOUR.

Que celui qui veut cheminer joyeusement aille au-devant du soleil. Quel calme dans la forêt ! on dirait une église. Pas un souffle dans l'air; les alouettes dorment encore; seul,

1. Nous glissons la vie. — Sur cette forme, voyez les notes du 1er volume.

2. Maison d'or.

dans les hautes herbes, le ruisseau chante doucement son hymne du matin.

Le monde entier est comme un livre étalé devant nous, et ses lignes bigarrées renferment maintes paroles mémorables qui témoignent de la bonté de Dieu à notre égard. Tout ce qui nous entoure, les bois, les fleurs, la brillante étoile du matin, sont des témoignages de son amour.

Alors, comme un souffle léger, le recueillement pénètre tous les sens. L'amour, lui aussi, vient doucement frapper à la porte du cœur; il frappe sans cesse jusqu'à ce qu'il s'ouvre, et, plein d'allégresse, déborde sur les lèvres en un cantique de louanges.

Soudain, dans le bocage, le rossignol fait entendre sa mélodie, le son s'éveille sur les collines et dans les vallées et monte vers le ciel; et l'aurore unit à ses accents sa lumière pourprée et dit avec lui : « Louons, louons le Seigneur ! »

Geibel.

L'AURORE SUR MER.

La matinée est fraîche, les vents favorables, le soleil brille de l'éclat le plus pur. Comme notre navire glisse rapidement sur l'onde mugissante !

Les flots l'assiégent avec furie, mais ils ont beau se cabrer, lui barrer le chemin, écumer dans leurs efforts insensés :

Plein d'une joyeuse ardeur, le vaisseau poursuit sa carrière, et sa poitrine puissante fend les vagues accumulées.

Tissu des rayons dorés du soleil et de l'écume des ondes, un ruban irisé vient entourer ses flancs et flotte chatoyant derrière lui.

En vain mes regards cherchent la terre; aussi loin qu'ils puissent s'étendre, je ne vois partout que la mer, une mer sans rivage, et un désir mélancolique s'empare de mon cœur.

Et dire qu'il faut que je vous quitte pour si longtemps, montagnes, prairies, verdure et fleurs!... à la fenêtre de la cabine, voilà qu'un enfant chante en souriant son cantique du matin.

Sous un ciel et des astres étrangers, au milieu du bruissement monotone des vagues, qu'il fait bon voir un visage humain avec sa muette sympathie!

Lenau.

LE COLYSÉE DE ROME.

Qu'il est beau cet édifice où les arcades entassées sur les arcades s'élèvent majestueusement dans les nues! Assiégé par la sauvage furie des siècles, maint pilier s'est écroulé; les gradins restent nus et déserts; personne ne vient en ces lieux goûter les plaisirs de la vie.

A travers les crevasses des murailles, la lune projette sur les ruines sa grave et paisible lumière; le paladin semble gémir en silence, car un tombeau couvre la splendeur des Césars. Je vois des ombres s'élever et descendre, des ombres, témoins muets de la mort.

Tu es éteinte, ô Rome! dont nous saluons encore avec transport l'orgueilleuse image dans ces antiques et sauvages combats des gladiateurs. Déjà les douces mœurs d'Athènes s'étaient introduites dans bien des cœurs, et lorsque les Romains se furent amollis, ils apprirent ici des barbares à mourir sans crainte.

Mais on ne versa pas seulement le sang des esclaves; le sang de héros, le sang le plus pur coula aussi. Maudits par les prêtres des idoles, ceux qui prêchaient le royaume éternel de Jésus moururent avec allégresse dans cette enceinte où le regard de l'amour adoucit souvent la rage des bêtes féroces.

Comme un agneau timide, le fier lion se couchait doucement aux pieds du martyr; mais les flammes de la haine et

de la vengeance ne s'en élevaient que plus haut ; le cri du meurtre retentissait tumultueusement dans le cirque. Ils croyaient, les insensés, que la vérité resterait muette si le sang de ses confesseurs coulait par torrents.

Mais la vérité ne se tait jamais, jamais elle ne peut se taire. Voyez, elle s'élève en ces lieux la croix du Seigneur qu'a fait croître le sang des martyrs ; elle crie : Arrière les serviteurs des idoles ! Le doigt de Dieu a touché le théâtre de l'orgueil, et son temple n'est plus qu'une majestueuse ruine.

Wessenberg.

VENISE.

Abandonnant la Piazetta, ma gondole se balance en gagnant la mer ; autour de moi, Venise semble enfoncée dans une profonde rêverie.

Les palais dessinent leurs noires ombres sur le gris verdâtre des flots, tandis que le plus caressant des zéphyrs se joue autour des édifices abandonnés.

L'aviron retentit en frappant les ondes, et, guidée par le vigoureux gondolier qui chante à demi-voix, ma nacelle s'éloigne du rivage.

Les vagues murmurent et se gonflent, le disque arrondi de la lune brille d'une pure lumière, et la souveraine des mers ressemble à une pierre tumulaire gigantesque.

Une silencieuse tristesse saisit le gondolier et s'empare de mon cœur ; avec le léger frémissement de la mélancolie, nous tournons les yeux vers toi, antique cité des doges.

Car, entourée par les flots mugissants, glacée par la douleur la plus profonde, tu reposes là solitaire au sein des mers, comme un cœur pétrifié.

Volg.

NAPLES.

Je quittai Naples de grand matin, et jetai mes soucis dans la mer étincelante. Bercé par les oscillations de ma gondole, je portais mes regards à gauche vers le Vésuve, dont la fumée, dorée par le soleil, se transformait en douce vapeur. Je laissai le géant derrière moi. La ville se déployait dans toute sa parure, le front couronné de châteaux, le bord de sa tunique baigné par les vagues. Je vis la reine dominer au loin et je naviguai le long de la frange de son manteau. Le tumulte de la rue de Tolède s'évanouissait, et je n'entendais plus que le bruit de ma rame. Le vent gonflait ma petite voile. J'étais arrivé à l'endroit où les dernières maisons, s'écartant des rues, viennent s'appuyer silencieusement au Pausilippe. En passant, j'adressai un salut au tombeau de Virgile :

« O toi dont la voix sonore chanta les armes et les guerriers! toi qui chantas la charrue et les champs, les jardins, les prairies et les bois, le dieu des bergers et des troupeaux, la mer, le ciel et la terre! c'est à bon droit, ô poëte! que l'on a assigné cette place à ton tombeau, qui, de ces hauteurs aériennes, domine la mer, la terre et le ciel. La tête ceinte de lauriers, entouré des splendeurs de l'aurore, es-tu maintenant debout sur ta tombe? tes yeux de poëte voient-ils le monde mieux que je ne puis le voir moi-même? Ici, autour du golfe, est l'Élysée que tu chantas; là-bas, derrière le Pausilippe qui le dérobe à nos regards, coule l'Averne. » O Pausilippe! toi qui mets un terme aux chagrins, qui dissipes les douleurs, ils se sont enfuis les soucis du poëte auquel tu as accordé une tombe si belle. Et moi aussi, libre d'inquiétude, comme si déjà j'étais enseveli sur ta cime, je navigue sur ta rive fleurie avec la sérénité de la jeunesse

Rueckert.

LE VÉSUVE.

Belles et pleines de magnificence sont les vagues de la mer quand elles sont agitées par la fureur de la tempête ; mais nul élément n'est comparable au feu, soit pour la puissance,

Soit pour l'attrait qu'il présente à l'œil. C'est ce que peuvent attester tous ceux qui, poussés par une curiosité téméraire, ont gravi, muets d'étonnement, les flancs escarpés du cratère, lorsque la nuit étend son voile sur la nature.

Du sommet conique de la montagne, qui semble se soulever sous vos pieds[1], s'élance, avec le fracas du tonnerre et de la tempête, une quantité innombrable[2] de pierres embrasées,

Qui, lancées[3] à travers les flammes et la fumée, tantôt sèment abondamment de rubis les collines des environs couvertes de cendres, tantôt roulent des flancs escarpés du cratère,

Tandis que la lave coule tranquillement de son gouffre ténébreux. — Alors, ô douce et paisible lune, de noirs et épais nuages de fumée assombrissent ton visage d'argent !

A. de Platen.

LE CLAIR DE LUNE.

Lorsque la lumière de la lune se répand dans les bois et qu'une fraîche brise mêle les exhalaisons de la terre aux parfums des tilleuls[4],

De sombres pensées viennent assiéger mon âme, je songe

1. Du cône escarpé menaçant croissance.
2. Dans une innumérabilité dorée.
3. Dont le fardeau lancé.
4. Et que les odeurs soufflent avec les émanations du tilleul sous les fraîcheurs.

au tombeau de ceux qui me sont chers ; dans la pénombre des forêts, mes regards n'aperçoivent que cet objet funèbre et l'haleine embaumée des fleurs n'arrive pas jusqu'à moi.

O morts chéris ! je goûtai avec vous ces délices. Comme nous étions entourés de parfums et de fraîcheur ! Comme tu étais embellie par la lune, ô belle nature !

Klopstock.

LES TOMBEAUX.

Je te salue, ô lune argentée ! belle et silencieuse compagne de la nuit ! Tu t'enfuis ! Ah ! ne précipite pas ta course ; demeure, amie de la pensée ! Voyez, elle est immobile : c'est le nuage seul qui voguait dans les airs.

Le réveil de Mai me paraît encore plus beau que la nuit d'été, lorsque la rosée, brillante comme la lumière, découle de sa chevelure et qu'il gravit la colline vêtu d'une tunique de pourpre.

Nobles cœurs, hélas! la triste verdure de la mousse couvre déjà vos tombeaux. Ah ! que j'étais heureux, lorsque je voyais avec vous rougir les feux de l'aurore, luire les astres de la nuit[1].

Klopstock.

LA CHUTE DES FEUILLES.

Les feuilles tombent, les brouillards s'élèvent, et déjà les arbres s'inclinant sur la campagne flétrie, se préparent au sommeil de l'hiver. Avant que les flocons de neige couvrent la terre, entretiens-moi encore une fois en silence, ô nature bien-aimée[2] !

1. Lorsque je voyais avec vous se rougir le jour, luire la nuit.
2. Apparentée.

Souvent tu t'es attristée avec moi, souvent aussi tu as pu voir la volupté qui remplissait mon âme. Ta tendresse maternelle nous sourit et nous parle : ici dans le bocage au doux murmure, là dans les couleurs qui associent leurs nuances ; elle se manifeste dans les rayons du soleil et dans la lumière voilée du crépuscule.

Sur les collines dépouillées où mugit le vent du Nord et dans les ondes où se mirent les fleurs, tu es le reflet et l'écho de nos penchants les plus secrets. Dans tes images et tes accents, nous trouvons l'espérance, l'amour, la joie et la douleur, les plaintes et les chants qui consolent.

La joie, quand ornées d'une brillante ceinture, de l'éclat de Mai, rayonnant de jeunesse, les montagnes retentissent des cris d'allégresse des bergers ; l'amour, lorsque les pampres s'entrelacent, que les roses se caressent, que les ruisseaux mêlent leurs ondes [1], et que, parée de la courone nuptiale, la prairie nous sourit.

La tristesse, lorsqu'au tumulte de la journée succède le silence, que les nuages du soir se tiennent immobiles dans le ciel gris, que les bosquets s'obscurcissent, et que le vent, qui n'agite plus que la cime des peupliers, nous remplit d'un secret effroi.

L'espérance brille dans l'étoile qui, après de noirs orages, sort des nuages sombres et nous sourit doucement. Aux rayons dorés do l'aurore, chaque bocage, chaque arbuste accompagne de son doux murmure les naïfs accents de la flûte champêtre.

Souvent une soirée d'été retrace aux cœurs ingénus des jeunes filles la joyeuse image de leurs jeux enfantins, lorsque de petits nuages d'argent se groupent dans l'azur d'un ciel serein qui ressemble à une prairie couverte de moutons.

Mais ta douce sympathie, ô nature ! s'enfuit des valons profanés : la source solitaire murmure sans amour, les ra-

1. Se trouvent.

meaux ne s'entrelacent plus, leur bruissement cesse d'être un langage partout où la méchanceté se tient aux aguets dans les buissons fleuris.

Elle est entourée d'ombres vaines, de forêts dépouillées ; sur des tapis de gazon, nulle fleur ne lui sourit [1] ; l'abondance ne jaillit pas des gerbes, et les couleurs de l'arc-en-ciel n'ornent point l'habit de fête de la Concorde.

Comme il tremble dans la caverne qui lui sert de refuge, le criminel que chaque bruit sourd vient effrayer ! Il entend partout des voix qui crient vengeance ; car le rocher qui abrite un coupable devient son complice.

Heureux celui qui dans les sombres forêts te présente son offrande avec des mains toujours pures, ô nourrice de tous les êtres ! Heureux celui qui, du haut des collines inondées de lumière, s'élance vers ton temple élevé sur l'aile de la brise matinale !

Heureux, trois fois heureux les cœurs fidèles qui trouvent le bonheur dans ta simplicité et qui contemplent tes attraits avec un cœur pur ! Au milieu des mélodies de la terre et des roses qui se flétrissent, tu les conduiras vers l'Invisible.

La prairie, rajeunie par le printemps, nous offre l'image de l'Eden qui nous attend ; la paix, douce comme la rosée du ciel, inaltérable comme les étoiles, la paix rayonne dans le lointain, lorsque le soleil s'enveloppe dans un voile de pourpre.

La paix, semblable à cette douce et céleste joie qui, un jour, dans la terre sainte se révéla en songe au pèlerin fatigué : tout à coup la terre devint pour lui plus sereine, la clarté de la lune se changea en une échelle qui touchait aux astres, et le ciel tout entier descendit vers lui.

G. Jacobi.

1. Ne lui est parente.

LE VIEUX CHÂTEAU.

La campagne repose en silence sous le voile du crépuscule; le murmure mélodieux des bois s'évanouit, et, seul, le grillon fait entendre dans les murailles en ruine son cri mélancolique. Le calme descend du ciel serein; les troupeaux reviennent lentement du pâturage, et le laboureur fatigué se hâte d'aller chercher le repos dans la cabane de ses pères.

Sur ces côteaux couronnés de bois, au milieu de ces ruines accumulées par les siècles où le souffle du passé frémit autour de moi, que ce chant te soit consacré, ô mélancolie! Le cœur plein de tristesse, je me demande ce qu'étaient dans les temps reculés ces débris tombant en poussière? — un château flanqué de tours qui s'élevait majestueusement sur le front sourcilleux de la montagne.

Dans ces lieux où le lierre s'enlace avec un triste murmure autour des sombres ruines de ce pilier, où la pâle lueur du crépuscule se glisse à travers l'espace vide qu'occupaient les fenêtres, les larmes d'un père bénissaient peut-être le plus noble des enfants de l'Allemagne, dont le cœur ardent, plein d'une noble ambition, se gonflait à l'idée du combat[1].

Pars en paix, disait le vieux guerrier en lui ceignant l'épée des héros; ne reviens jamais ou reviens vainqueur; sois digne du nom de tes aïeux! Et les yeux du noble jeune homme lançaient des flammes[2]; ses joues brûlantes ressemblaient à un rosier fleuri coloré par les rayons pourprés de l'aurore.

Comme une nuée orageuse, un Richard Cœur de Lion, le chevalier volait au combat; à l'égal d'un bois de sapins assiégé par la tempête, les ennemis se courbaient sous la force de son bras. Avec la douceur du ruisseau qui coule à travers

1. Se gonflait à la rencontre du combat prochain.
2. Des flammes de mort.

les fleurs, il retourne au château de la montagne, dans la demeure de son père qui verse des larmes de joie, dans les bras de sa mère chérie.

Aussitôt le bruit des coupes retentit dans ces lieux où des plantes rampantes étendent maintenant leur noir et sauvage réseau sur des nids de hiboux ; le festin se prolonge jusqu'au moment où pâlit la lueur argentée des étoiles. Le récit des victoires chèrement achetées, des effrayantes aventures de la guerre sainte réveillent dans le rude cœur des héros des souvenirs mêlés de plaisir et d'horreur.

Quel changement ! la terreur et la nuit voilent maintenant de leurs ombres la scène de ces splendeurs; dans ces lieux où les vaillants guerriers goûtaient les plaisirs du banquet, le vent du sud fait entendre ses sifflements mélancoliques ; les chardons se balancent solitaires à cette place où l'enfant demandait en suppliant un bouclier et une lance, lorsque retentissait le cri du combat et que le père s'élançait sur son cheval de bataille.

Et maintenant, ensevelis dans les sombres profondeurs de la terre, ils ne sont plus qu'un peu de cendre, les ossements de ces héros ! C'est à peine si une pierre funéraire à demi engloutie indique encore la place où ils reposent. Depuis longtemps, plusieurs d'entre eux sont devenus le jouet des vents, et leur mémoire a disparu comme leurs sépulcres. Devant les actions d'éclat des temps héroïques plane le nuage de l'oubli.

C'est ainsi que passent les splendeurs de la vie, que s'évanouit le songe d'une vaine puissance, c'est ainsi que dans la course rapide du temps tout ce que porte la terre est englouti dans l'abîme de la nuit ! Les lauriers qui couronnent le front du vainqueur, les faits héroïques qui brillent gravés sur le marbre et l'airain, les urnes vouées au souvenir et même les chants d'immortalité !

Tout ce qui, dans ce monde de poussière, remplit un noble cœur de désirs ardents et le transporte d'enthousiasme, tout cela s'efface comme un rayon de soleil d'automne, lors-

qu'un orage voile l'horizon. Ceux qui le soir s'embrassaient joyeusement, l'aurore du lendemain les voit déjà mourir ; l'amitié et le bonheur de l'amour ne laissent même pas de traces sur la terre.

Matthisson.

LE CIMETIÈRE D'OTTENSEN.

Avec recueillement, j'entre dans ce lieu saint.... Qui étaient-ils ceux qui, plongés dans le songe mystérieux de la nuit du sépulcre, attendent ici dans le jardin du Seigneur, l'aurore du monde futur? Je ne vois, sur les monticules, qu'un petit nombre de pierres funéraires, et les lettres d'or n'étincellent pas aux rayons du soleil. De pauvres gens trouvèrent ici le repos désiré. Ni le marbre ni le granit ne couvrent leurs tombeaux, mais seulement les fleurs ; et le gazon entoure d'une ceinture verdoyante tous les cœurs qui oublièrent ici le monde. O verdure ! aimable verdure, douce et gracieuse couleur de l'espérance, qui jamais ne nous abandonne, tu t'enlaces comme un symbole prophétique autour de chaque gerbe mûre au jour solennel de l'abondante moisson !

Cependant, ensevelie dans l'herbe et les fleurs, je vois une croix noire s'élever sur chaque tombe. On y peut lire le nom de ceux qui dorment et la date de leur délivrance ; car, en se couchant dans le sépulcre, l'homme fatigué laisse volontiers derrière lui une croix qui porte son nom.

C'étaient des villageois. Derrière ces bouleaux leur foyer fume encore ; là-bas, on voit ondoyer leurs champs. Les arbres, qui répandent sur leurs tombeaux une neige fleurie, ont été soigneusement élevés par leurs fidèles mains ; le tilleul qui étend sur le cimetière les fraîches ombres, ils l'entourèrent jadis de leurs rondes enfantines.

Après une vie de labeur, vous reposez en paix, fils innocents de la nature ; un songe serein bercera votre sommeil et cette riche et fertile campagne que vous avez cultivée en-

toure comme un monument, votre demeure dernière. Heureux celui qui loin du monde et de ses vices accomplit sa tâche sur le domaine paternel et reste voisin dans la tombe de celui qui fut son voisin dans la modeste école du village!

Il ne connaît pas grand'chose de ce vaste univers, mais sa pauvre destinée est riche de la grâce de Dieu. Sa vie est pleine de fatigue, mais exempte d'une lourde responsabilité. Chaque soir lui apporte un calme parfait, et quand vient la dernière heure, une douce mort lui ferme les yeux.

Oh! que ne puis-je, dépouillant le poids de mes chaînes, me réfugier sous ces paisibles chaumières et goûter en paix la douceur de cet humble destin! Dans la sérénité de l'innocence, ma vie ne connaîtrait pas de plus grand bonheur, de plus délicieuse aspiration que d'être homme parmi les hommes.

Là-bas, sous l'ombre de ce tilleul, un simple monument attire mes regards : c'est un monticule revêtu du gazon que le lierre enlace de ses rameaux. Quel est le voyageur fatigué qui a déposé son bâton sur le seuil de ce dernier asile? L'inscription comment le nomme-t-elle? O lieu saint à tout jamais! c'est le tombeau de mon cher Klopstock!

O grand cœur qui tombes ici en poussière, que tu as été divin quand la vie t'animait! Par tes paroles, par tes chants, combien de milliers d'hommes n'as-tu pas ravis dans ton monde céleste! Tu n'as jamais poursuivi de tes efforts que le but le plus noble et le plus digne, et tu as vécu de la vie la plus pure jusqu'à ce que ton ange t'enlevât à la terre.

Étranger à l'orgueilleuse ostentation de la gloire, aux misères de la vanité, un dieu s'est révélé à toi dans le sanctuaire de ton cœur. Tu chantas l'hymne sublime de la grande rédemption du monde accomplie sur le Golgotha. Plein de patriotisme, tu chantas l'apothéose des héros de la Germanie, le bardit triomphal de la bataille d'Hermann; tu chantas le bonheur de l'amitié, les célestes délices de l'amour, les saints cantiques de la piété et le jour de la résurrection. Ton aigle

s'élança vers la source éternelle de lumière qui enflamme les soleils, portant la liberté sur ses ailes [1].

O grand cœur plein de profondeur germanique ! il est heureux pour toi de reposer profondément dans la terre et de ne pouvoir jeter un regard sur notre misère. Oh ! qui ne souhaiterait dormir en paix auprès de toi ? Escortés par quelques plaisirs fugitifs et bien d'amères douleurs, nous nous acheminons vers l'heure solennelle qui nous transfigurera un jour. Celui-là seul a bien vécu qui, dès à présent, trouve dans son propre cœur le ciel du monde à venir. Adieu, tombe sacrée ! adieu, collines silencieuses ! La fleur me parle un langage muet [2]; la brise murmure dans le feuillage. Sommeillez en paix, dormeurs fatigués ! le temps poursuit son vol, et, comme le vôtre, mon cœur oppressé ne sera bientôt plus qu'un peu de poussière.

Mahlmann.

LA JEUNE VILLAGEOISE.

Un tintement sourd et mélancolique retentit du haut du clocher couvert de mousse ; pères, mères, enfants, fiancées, tout le monde verse des larmes, et le fossoyeur creuse une fosse. Revêtue d'une robe funèbre, une guirlande de fleurs dans ses blonds cheveux, Rose, l'orgueil de sa mère et de tout le village, Rose dort du dernier sommeil.

Accablées par ce cruel événement, ses compagnes ne songent plus aux jeux [3] et à la danse. Debout, près du cercueil, les yeux mouillés de larmes, elles tressent pour leur amie une couronne funéraire. Ah ! personne ne fut plus digne d'être pleurée que toi, douce et pieuse jeune fille ; il n'est pas dans le ciel un esprit brillant d'un éclat plus pur que l'âme de Rose.

1. Et le battement de ses ailes était la liberté.
2. Me fait signe.
3. Aux jeux où l'on donne des gages.

Belle comme un ange, on la voyait dans son costume de bergère devant la porte de sa petite cabane. Les fleurs des champs étaient ses pierreries, et une violette l'ornement de son sein. Les ailes du zéphyr étaient son éventail, et le brouillard du matin[1] son cabinet de toilette; cette source argentée lui servait de miroir, et ce ruisseau lui tenait lieu de fard.

La modestie respirait dans ses yeux et ses joues de rose comme la paisible lumière de la lune. Jamais l'ange de la pureté n'abandonna cette aimable bergère. Ivres d'amour, les jeunes gens suivaient de leurs regards enflammés les charmes de cette aimable jeune fille; mais nul autre que son fidèle amant ne sut toucher son cœur.

Nul autre que son Guillaume. Lorsque la fête du printemps appelait ce couple vertueux dans le bosquet de hêtres, sous le feuillage, à travers lequel perçait l'azur du ciel, ils couraient prendre part à la valse allemande. Quand venait la moisson, Rose donnait à son fiancé des rubans de plusieurs couleurs pour orner son chapeau de paille[2], s'asseyait avec lui sur une gerbe de blé et l'encourageait au travail par un sourire.

En liant les épis que moissonnait Guillaume, elle lançait à son amant de doux regards jusqu'à ce que la fraîcheur arrivât et que la pourpre du soir perçât les nuages blafards de l'Occident. Guillaume aimait Rose par-dessus tout; elle était sa pensée du jour, son rêve de la nuit; les anges s'aiment à peine comme s'aimaient Rose et son fidèle amant.

Guillaume! Guillaume! le glas funèbre retentit, on entonne le chant des morts. Paré de crêpes noirs, le lugubre cortége s'avance précédé par la couronne funéraire agitée par les vents. Son livre de prières à la main, l'œil baigné de larmes, Guillaume s'avance en chancelant de la tombe ouverte, et essuie avec le blanc suaire les pleurs qui coulent de ses yeux.

1. Quelques éditions de Hœlty donnent Morgenhain au lieu de Morgenthau.

2. Son chapeau de moissonneur.

Repose en paix, âme douce et pieuse, jusqu'à ce que ce sommeil s'enfuie pour toujours ! Qu'à l'heure du crépuscule, Philomèle entonne sur sa tombe un chant plaintif ! O brises du soir ! en passant à travers les fleurs qui croîtront sur son tombeau, que votre murmure ressemble aux accords voilés des harpes, et qu'un couple de tourterelles construise son nid sur le sommet de ce tilleul qui ombrage le cimetière.

Hœlty.

LA DERNIÈRE HEURE.

Fortifie-moi par tes mortelles blessures, Homme-Dieu, lorsque la plus fortunée des heures, cette heure dont la balance est chargée de couronnes, s'approchera de mon lit de mort.

Alors, ô repos ! ombrage-moi de tes ailes douces et paisibles ! Fantômes de mes péchés, ne vous approchez pas de cette couche de douleur où s'éteint mon œil agonisant[1] !

Et toi, mon ange, quitte le trône de Dieu, apporte-moi la brillante couronne du triomphateur ; que le souffle de ta palme agitée sur moi me donne les délices du ciel et la paix des esprits bienheureux !

Par ces voies qu'éclairent des miliers de soleils, conduis-moi dans ce paradis des anges où ma bonne mère[2] jouit depuis si longtemps de la félicité ;

Dans cet heureux séjour où les âmes de mes jeunes frères jouent au milieu des fleurs, accompagnent des accords du luth de douces mélodies, et, brillants de jeunesse et de beauté, veillent sur moi parmi les anges.

Que ne puis-je déjà dire adieu au tumulte de cette terre pour habiter votre paradis de délices, âmes chéries ! que ne puis-je déjà m'agenouiller devant le trône du divin Rédempteur !

Hœlty.

LA TOMBE D'UN PÈRE.

Heureux ceux qui se sont endormis dans le Seigneur! Toi aussi, ô mon père! toi aussi tu es heureux! les anges t'apportèrent la couronne; ils t'appelèrent, et tu allas dans le repos de Dieu.

Tu chemines au-dessus de millions d'étoiles, et ne vois pas la terre, cette poignée de poussière; porté sur l'aile des vents, tu traverses les orbites de milliers de soleils, et tu contemples le visage de Dieu.

Le livre des mondes est ouvert devant toi; tu bois avidement à la source de la vie; les nuits, pleines de labyrinthes, s'éclaircissent, et ton regard devient brillant comme le jour.

Cependant, couronné des lauriers du vainqueur, tu abaisses encore sur moi ton regard paternel; tu pries pour moi auprès du trône de Jéhova, et Jéhova écoute ta prière.

Lorsque s'écoulera cette goutte de temps que Dieu à laissé tomber pour moi de son urne, lorsque commencera mon agonie, oh! plane, plane sur mon lit de mort!

En agitant ta palme sur moi, remplis mon âme de cette fraîcheur qui découle de l'arbre de vie; que je puisse voir sans effroi la vallée où la résurrection se prépare[3]!

Puissé-je, avec toi, m'envoler vers les cieux, rayonnant de volupté et partageant ton bonheur! Puissons-nous habiter ensemble la même étoile et reposer dans le sein de Dieu.

En attendant, fleuris, ô rosier! pour répandre ta pourpre sur son tombeau. Semence confiée à la terre, dors, ô dépouille chérie! comme dans un paisible sanctuaire.

Hœlty.

1. Où se brise mon œil nageant.
2. Où la bonne qui m'a enfanté.
3. Mûrit.

LE COEUR D'UNE MÈRE.

Cœur maternel ; ô cœur maternel ! Ah ! qui a mis en toi cette exquise sensibilité, ces alternatives d'émotions[1], cette volupté, cette douleur, ce mélange d'horreur et de tendresse ? Dieu qui forme les cœurs dit à la liqueur rouge qui circule dans les veines : Coule plus doucement, sois paisible et bonne.

Et voilà que toutes les flammes, se précipitant du haut du ciel comme un torrent, vinrent se concentrer dans un cœur, et ce fut un cœur maternel. Cœur maternel, ô cœur maternel ! ce sentiment plein d'amour, ces alternatives d'émotions, cette volupté, cette douleur, c'est un Dieu qui les a mis en toi.

Schubart.

LA PRIÈRE DU GUERRIER.

O mon Père ! je t'invoque. L'artillerie rugit et m'enveloppe de fumée ; les éclairs jaillissent avec fracas et m'environnent ; toi, qui diriges les combats, je t'invoque. O mon Père ! guide-moi.

O mon Père ! guide-moi, guide-moi à la victoire ou à la mort. Seigneur, je me soumets à tes décrets ; Seigneur, conduis-moi selon ta volonté ; Dieu, je te reconnais.

Dieu, je te reconnais dans le bruissement des feuilles d'automne comme dans la tempête des combats. Source de miséricorde, je te reconnais. O mon Père ! bénis-moi.

O mon père ! bénis-moi. Je remets ma vie entre tes mains ; tu peux la prendre, tu me l'as donnée. Pour la vie ou pour la mort, bénis-moi. O mon Père ! je t'honore.

O mon Père ! je t'honore. Ce n'est point ici un combat

1. Ce mouvement fluctuant.

pour les biens de la terre ; nous défendons par le glaive ce qu'il y a de plus sacré ; aussi, que je tombe ou que je triomphe, je t'honore. Dieu ! je m'abandonne à toi.

Dieu ! je m'abandonne à toi. Que le tonnerre de la mort me salue, que mon sang s'écoule de mes veines ouvertes, mon Dieu ! je m'abandonne à toi. O mon Père ! je t'invoque.

Kœrner.

LE GUERRIER MOURANT.

La blessure est brûlante, mes lèvres livides tremblent ; je le sens aux faibles battements de mon cœur, me voilà arrivé au terme de mes jours. O mon Dieu ! que ta volonté soit faite, je me suis abandonné à toi.

J'ai vu bien des images dorées voltiger autour de moi et ce beau rêve se change en funèbres gémissements. Courage ! courage ! ce que je porte si fidèlement dans mon cœur vivra éternellement avec moi dans le ciel.

Ce qui, sur la terre, fut toujours pour moi un objet sacré, ce qui sous le nom d'amour ou de liberté, embrassait mon cœur d'une ardeur juvénile,

Je le vois devant moi comme un lumineux séraphin, et, à mesure que mes sens m'abandonnent, un souffle me porte sur les hauteurs éclairées par l'aurore.

Kœrner.

LE CHAMP DE BATAILLE.

Les blanches vapeurs du soir flottent sur le champ de bataille ; dans les sombres demeures du sépulcre résonnent le glaive et le bouclier des héros. Depuis longtemps, sous les coups de la tempête, leurs os sont tombés en poudre dans leur cuirasse d'acier ; mais on voit frémir aux rayons de la lune leurs ombres indécises.

Solitaire, je m'arrête sur ces tombeaux où la mort tient

prisonniers sous ses durs verrous de fer ces vaillants guerriers qui ne sont plus qu'un peu de cendre. A travers les branches centenaires et le feuillage du chêne, les étoiles jettent leur pâle lueur sur la pierre couverte de mousse.

Les vents soufflent avec plus de furie, les esprits errent à travers la campagne. L'image de leurs actions vient se peindre en traits de feu dans mon âme, et me remplit d'une secrète horreur. Couverts de leurs armes qui jettent un éclat sinistre, ils se promènent lentement. Une lueur sanglante jaillit de leur lance funèbre, des étincelles menaçantes de leur casque et de leur javelot.

Les sons effrayants de leur voix sourde frappent mon oreille tremblante. Les héros des temps antiques sortent de leurs cercueils et m'entourent ; de sauvages bardits célèbrent l'essor gigantesque qui produit les grandes actions ; la tristesse et l'enthousiasme pénètrent jusqu'au fond de mon âme.

F. Kind.

V.

MORCEAUX ÉPIQUES ET DESCRIPTIFS.

POËME DU MESSIE.

I

DÉBUT.

Chante, âme immortelle, la rédemption de l'homme pécheur que, dans son humanité, le Christ a accomplie sur la terre; chante les souffrances, la mort, la glorification de l'Homme-Dieu qui a racheté la race d'Adam et l'a ramenée au culte de l'amour divin ! C'est ainsi que s'accomplit la volonté de l'Éternel. Vainement Satan se leva contre le Fils de Dieu, vainement Juda se ligua contre lui ; il accomplit son œuvre, le grand œuvre de la rédemption.

Mais ce mystère, que seule connaît la miséricorde divine, la poésie osera-t-elle en approcher, même dans un lointain obscur ? Sanctifie-la, Esprit créateur que j'adore en silence, cette poésie qui crée elle aussi[1] ; conduis-la devant moi pleine d'enthousiasme, de force immortelle, rayonnante de beauté ! Donne-lui ton regard de feu, ô toi qui sondes les profondeurs de la divinité, et fais un temple saint de l'homme formé de poussière ! Que mon cœur soit pur, et, quoique ma voix soit la voix tremblante d'un mortel, j'oserai chanter le Rédempteur, et parcourir d'un pas chancelant cette carrière redoutable.

1. Conduis-la comme ton imitatrice. — Il faudrait un long commentaire pour justifier notre traduction ; nous laissons aux professeurs le soin de la légitimer ou de la combattre.

Mortels qui comprenez la dignité qui vous est échue en partage lorsque le Créateur du monde devint votre Rédempteur, écoutez mes chants! Vous surtout, petit nombre de nobles cœurs, chers et tendres amis de l'aimable Médiateur, âmes qui attendez avec confiance le jugement dernier, écoutez-moi, et que la pureté divine de votre vie célèbre le Fils de l'Éternel!

II

L'ANGE GABRIEL S'ÉLEVANT AUX CIEUX.

. . . .

Jésus était encore en présence de Dieu, et les souffrances de la rédemption commençaient déjà pour lui. Prosterné loin de là, Gabriel était en adoration, et son âme était transportée par des pensées nouvelles. Il a vécu des siècles aussi longs que l'éternité que peut rêver l'âme lorsque, se détachant des liens du corps, elle s'envole sur l'aile rapide de la pensée, et, durant ces siècles, jamais il n'avait conçu des pensées aussi sublimes. La divinité, les hommes rachetés par elle, l'amour éternel du divin Médiateur, tout se révèle à lui; c'est Dieu lui-même qui dévoile ces mystères à l'esprit du séraphin. Dans ce moment, l'Être éternel se considérait comme un père miséricordieux pour les créatures. Le séraphin se lève, reste debout en admiration et adore; des joies ineffables font tressaillir son cœur, et il répand autour de lui une éclatante lumière. La terre qui le porte semble se fondre en un torrent de splendeur céleste. Voilà quelles étaient les pensées de Gabriel. Le divin Médiateur voit l'ange et les flots de clarté qu'il répand au loin sur la cime de la montagne.

Gabriel, lui dit-il, voile ton éclat, songe que tu me sers sur la terre, pars et va porter ma prière devant mon Père. Que les plus nobles d'entre les hommes, que les saints patriarches, que les cieux tout entiers apprennent qu'ils sont accomplis ces temps qu'ils appelaient de leurs ardentes aspira-

tions. Là, comme messager du Médiateur céleste, va briller de ta splendeur angélique.

Obéissant en silence, le front rayonnant d'une sérénité divine, le séraphin prend son essor, Jésus le suit des yeux du haut de la montagne des Oliviers. Avant que le rapide séraphin ait atteint les frontières du ciel, l'Homme-Dieu a vu quelle serait sa conduite devant le trône auguste de la divinité.

Alors commencèrent entre Jésus et son Père de nouveaux et mystérieux entretiens, dont le sens profond et sublime est obscur même pour les immortels. Ces entretiens avaient pour objet des choses qui doivent révéler un jour à tous les hommes rachetés par le Christ les glorieuses merveilles de la rédemption.

Cependant, semblable à l'aurore, le séraphin atteignait les limites les plus reculées du ciel. Là des soleils remplissent seuls l'espace, et, semblable à un rideau éthéré tissu de lumière, leur éclat s'étend autour des célestes demeures. Aucun globe ténébreux n'ose affronter le regard destructeur du ciel. La nature nuageuse passe en fuyant; les sphères terrestres, si petites que l'œil peut à peine les apercevoir, sont emportées dans l'espace comme la poussière peuplée d'insectes qui s'élève et s'abaisse sous les pas du voyageur. Autour du ciel s'étendent des milliers de voies immenses dont l'œil ne peut mesurer la longueur et qui sont entourées de soleils.

Au milieu de la voie lumineuse qui se dirige vers la terre coulait, après la création du monde, un fleuve aux ondes brillantes, éthérées, qui venait de l'Éden et avait sa source dans les cieux. Au-dessus de ce fleuve ou sur ses bords formés de nuages, les anges et Dieu lui-même venaient dans une douce familiarité s'entretenir avec les hommes. Mais lorsque, par le péché, l'homme se constitua l'ennemi de Dieu, les eaux furent rappelées vers leur source; car les immortels ne voulurent plus visiter dans une beauté visible des lieux ravagés

par la mort. Dès lors ils s'en éloignèrent en frissonnant. Les montagnes silencieuses qui gardaient encore la trace de l'Éternel, les bocages aux doux murmures qui, animés par le souffle de Dieu, tressaillaient à sa présence, les heureuses et paisibles vallées que la jeunesse du ciel aimait à visiter, ces berceaux ombragés sous lesquels les premiers hommes, inondés de joie et de douces émotions, pleuraient parce que Dieu les avait créés immortels, la terre entière, sous le poids de la malédiction, était pour ses enfants déchus de l'immortalité un immense tombeau. Un jour cependant, lorsque l'univers rajeuni sortira triomphant des cendres du jugement dernier, lorsque Dieu, par la puissance de son regard présent partout, réunira avec les cieux les orbites de tous les mondes, le fleuve éthéré, jaillissant plus pur et plus beau de sa céleste source, descendra vers un nouvel Éden; alors ses rives ne seront jamais veuves de la noble réunion des anges qui rechercheront sur la terre la société des nouveaux immortels.

C'est par cette voie sainte que Gabriel s'avançait vers le ciel où réside la Majesté divine.

Au milieu de l'armée des soleils s'élève le ciel sphérique, incommensurable, archétype des mondes, plénitude de la beauté visible qui se répand en ruisseaux rapides et reflète ses images à travers l'espace infini [1]. Lorsqu'il se meut, l'harmonie des sphères célestes, portée sur l'aile des vents, va retentir sur la rive des soleils. Les harpes divines marient à ces accents leurs accords sonores et vivifiants. Ce sublime concert s'élève vers le Très-Haut comme un cantique de louange [2]. De même que l'œil du Seigneur est réjoui par la contemplation de ses œuvres, de même l'harmonie des sphères charme son oreille divine.

1. Qui, semblable à des ruisseaux rapides, se verse en imitant à travers l'espace infini.

2. Ce son réuni mène devant l'immortel auditeur son haut chant de louange.

III

DISCOURS DE GAMALIEL AU SANHÉDRIN.

Déjà l'assemblée allait se séparer en fureur, lorsque Gamaliel se leva. La sérénité de la raison illuminait son visage. Le Sage parla ainsi : Si, au milieu de cette tempête de passions haineuses, la raison conserve encore quelque empire, si la sagesse vous est chère, écoutez-moi, pères d'Israël. Si cette cause éternelle de discorde se réveille sans cesse parmi vous, si les noms de Pharisien et de Saducéen vous divisent toujours, comment pourrez-vous anéantir le Prophète? Mais peut-être Dieu a-t-il envoyé parmi vous la jalouse discorde, parce qu'il a réservé à sa justice suprême le droit de juger le Nazaréen. Pères d'Israël, laissez à Dieu ses arrêts! Vous seriez trop faibles pour soulever son tonnerre, et, sous ces armes puissantes qui font trembler les cieux, vous tomberiez anéantis dans la poussière. Restez muets devant Dieu, écoutez en silence la voix du Juge qui s'approche; cette voix, elle se fera bientôt entendre de l'Orient à l'Occident. Si Dieu dit à la foudre : « Écrase-le! » s'il dit à la tempête : « Emporte à tous les vents[1], comme de la poussière, ses os broyés par ton souffle! » s'il dit au glaive étincelant : « Allons, arme un bras vengeur et bois le sang du coupable! » s'il dit aux gouffres de la terre : « Ouvrez-vous et engloutissez-le, » oh! alors le Nazaréen est un coupable rêveur. Mais si, par de célestes merveilles, il continue à répandre les bénédictions sur la terre; si, par lui, l'aveugle élève joyeusement ses regards vers le soleil et voit, plein d'étonnement, celui qui lui sert de guide ici-bas (pardonnez-moi si, transporté par la grandeur de ses actes, je choque vos opinions en parlant de lui d'une manière trop avantageuse); si, par lui, le sourd dont l'oreille s'est ouverte aux accents humains entend la voix de sa fiancée, les

1. A tous les quatre vents, — les quatre points cardinaux.

pleurs de joie d'une mère, les bénédictions du prêtre, les chœurs solennels, les chants d'allégresse; si, par lui, les morts ressuscitent, témoignent contre nous, élèvent vers le ciel, en pleurant, leurs yeux rendus à la lumière du jour, et, abaissant leurs regards vers nous avec une sainte colère, nous montrent le tombeau qu'ils ont quitté et nous menacent du Juge suprême, devant lequel ils ont comparu déjà; si enfin, ce qui est plus divin encore, il continue à vivre devant nous d'une manière irréprochable, et opère des miracles par cette vertu puissante qui le fait, en quelque sorte, l'égal du Très-Haut; oh! alors, je vous en conjure par le Dieu vivant, parlez, pères d'Israël, devons-nous le condamner?

IV

MORT DU SAUVEUR.

.... Le messager de la justice divine abaisse son vol vers la terre, s'abat sur le Sinaï, et s'y arrête frappé d'épouvante. Il est là seul sur la montagne, accablé sous le poids des ordres de l'Éternel; il lui semble que le ciel et la terre s'enfuient, s'abîment, disparaissent. Le conservateur des êtres finis lui donne des forces, afin que lui-même ne se perde pas dans le néant. La terreur cesse de l'étreindre de son bras de fer; mais il est encore plein d'étonnement et de tristesse. Sa main défaillante soutient avec effort le glaive flamboyant. Au lieu de cet éclat sanglant dont chaque rayon brûle et tue lorsque le Juge suprême l'envoie pour moissonner les hommes, cette arme redoutable ne jette plus qu'une pâle lueur. Accablé à l'aspect du Rédempteur mourant, l'ange exterminateur se prosterne sur la colline avant d'accomplir les ordres de Jéhova. Sa voix, naguère menaçante comme celle du tonnerre, n'est plus qu'un gémissement étouffé; cependant, il est entendu par le saint cortége qui entoure le Sauveur. « Fils de l'Éternel, dit-il, je suis, humble créature, envoyé vers toi par Celui dont ta mort seule peut désarmer la justice. O être incréé!

fortifie mon bras défaillant, afin que je puisse exécuter l'ordre qui m'a été donné. Hélas! Seigneur, depuis que, par un arrêt impénétrable, tu es attaché à la croix, cet ordre terrible pèse sur mon âme finie comme des mondes écroulés. Dieu, juge suprême, que suis-je; que suis-je, hélas! pour que Dieu m'envoie t'annoncer la mort la plus terrible? un esprit créé d'hier, enfermé dans un corps qui me rappelle mon néant et que tu as formé d'une vague de feu et d'un nuage nocturne! Médiateur tout-puissant, je suis environné d'une terreur, d'une tristesse, d'une angoisse que je n'avais jamais ressenties; mais Jéhova l'ordonne, il faut que j'obéisse. »

Il dit et se dresse en frissonnant sur les hauteurs du Sinaï. Jéhova lui rend toutes ses épouvantes; il se lève terrible, dirige vers le Golgotha son glaive flamboyant; une tempête se forme derrière lui, et la voix de l'ange domine la tempête; les forêts de palmiers, le Jourdain, Genezaret, tremblent sous la violence de l'ouragan, et, activées par son souffle, les flammes du sacrifice du soir s'élancent vers le ciel. « Jéhova accepte ton divin sacrifice, s'écrie le séraphin. La colère de Dieu est infinie, et tu t'es soumis à cette colère; tu l'as assumée seul sur ta tête pour sauver les créatures[1]. La voix de ton sang qui implorait la miséricorde du Juge suprême est arrivée jusqu'à lui; il t'a abandonné, il te laissera seul jusqu'à ce que tu aies subi la mort qui doit désarmer sa justice. Encore quelques courts instants, et tu auras terminé ton existence terrestre[2]. » Ainsi parla l'ange de la mort, et il détourna son visage.

Jésus-Christ lève vers le ciel ses regards éteints; d'une voix forte, que les approches du trépas n'ont pas affaiblie, de la voix du Tout-Puissant qui subit la mort avec une obéissance volontaire pour racheter les péchés des hommes en

1. Toi seul! Et avec toi, aucun des êtres créés.

2. Encore seulement des signes volants, et tu la mourras (la mort) ô divin!

admiration devant ce sublime spectacle, il s'écrie : « Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'as-tu abandonné? » Dominé, mais pour la dernière fois, par les faiblesses humaines, sa bouche desséchée profère ces mots : « J'ai soif ! » Il boit, soupire, frémit, une pâleur livide se répand sur ses traits, le sang coule de ses blessures : « Mon père, je remets mon âme entre tes mains ! » Puis il ajoute : « (O Dieu médiateur, ayez pitié de nous !) Tout est consommé !... » Il incline la tête et meurt.

Klopstock (*Le Messie.*)

POËME DE HERMANN ET DE DOROTHÉE.

FUITE ET ACCUEIL DES ÉMIGRÉS.

« Je n'ai pourtant jamais vu la place et les rues si désertes. La ville est comme abandonnée [1], comme morte. Il ne reste pas, je crois, cinquante de tous ses habitants. Que ne fait pas la curiosité ! Chacun court et se précipite pour voir le triste cortége de ces malheureux fugitifs. D'ici à la chaussée où ils doivent passer, il y a bien une petite lieue, et tout le monde court là-bas en plein midi à travers la poussière. Pour moi, je ne bougerais pas de ma place pour voir l'infortune de ces braves gens qui, avec ce qu'ils ont pu sauver, abandonnent, hélas ! les belles campagnes de l'autre rive du Rhin, et, pour venir vers nous, traversent l'heureux recoin et les sinuosités de notre fertile vallée. Tu as très-bien fait, ma femme, d'avoir charitablement envoyé notre fils pour distribuer à ces malheureux du vieux linge et de quoi boire et manger; car donner est le devoir du riche. Que notre fils mène bien ! comme il sait maîtriser les chevaux ! La petite voiture neuve a vraiment très-bonne mine; quatre personnes y seraient commodément assises, sans compter le cocher sur le siége. L'autre jour, il est parti seul ; comme elle roulait légèrement

1. Balayée.

en tournant le coin de la rue. » Ainsi parlait avec bonhomie, à sa femme, l'hôte du Lion-d'Or assis devant la porte de sa maison, située sur la place du marché.

« Mon ami [1], répondit la bonne et intelligente ménagère, je n'aime pas à donner le vieux linge ; car on a mainte occasion de l'employer, et quand on en a besoin, on ne saurait en trouver pour de l'argent ; mais aujourd'hui j'ai donné de bien bon cœur ce que j'avais de mieux en fait de chemises et de couvertures ; car j'ai entendu dire qu'il y avait là des enfants et des vieillards dans le plus complet dénuement. Me le pardonneras-tu, j'ai mis aussi ton armoire à contribution. J'ai donné notamment ta robe de chambre d'indienne à fleurs de fine cotonnade doublée de moelleuse flanelle ; elle était vieille, usée et tout à fait hors de mode. »

Le bon hôtelier répondit en souriant : « Je regrette cependant cette vieille robe de chambre, véritable indienne de fin coton ; on ne trouve plus rien de pareil. Soit ! je ne la portais plus. D'ailleurs, on veut aujourd'hui qu'un homme ne se présente qu'en surtout et en bottes ; les pantoufles et le bonnet sont proscrits.

— Regarde, dit la femme, voilà déjà quelques personnes qui reviennent de voir les émigrés ; probablement tout est fini. Voyez comme leurs souliers sont couverts de poussière, comme ils ont le visage enflammé ! Chacun a son mouchoir à la main pour essuyer la sueur de son front. Par la chaleur qu'il fait, je ne voudrais pas courir si loin pour voir un si triste spectacle. En vérité, je me contenterai bien des récits qu'on nous en fera. »

Le bon père l'interrompant dit d'un ton expressif : « Nous avons eu rarement un si beau temps pour une si belle moisson. Nous avons rentré le foin bien sec ; il en sera de même du blé. Le ciel est pur, on ne voit pas un nuage, et le vent qui souffle de l'est répand une agréable fraîcheur. Ce temps

1. Père.

durera. Le blé est déjà complétement mûr ; demain, nous commencerons à faucher la riche moisson. »

Pendant qu'il parlait ainsi, on voyait grossir la troupe d'hommes et de femmes qui traversaient le marché pour retourner chez eux. A l'autre extrémité de la place, le riche voisin, le premier marchand du lieu, revenait rapidement avec ses filles dans une voiture découverte, faite à Landau, et s'arrêtait devant sa maison nouvellement réparée. Les rues devinrent vivantes ; car cette petite ville était bien peuplée ; elle possédait plusieurs fabriques et divers genres d'industries.

Le fidèle couple était donc assis sous la porte cochère, causant et faisant mainte remarque sur les gens qui passaient. « Regardez, dit enfin la digne hôtesse, voici le pasteur qui arrive avec notre voisin l'apothicaire ; il faut qu'ils nous racontent tout ce qu'ils ont vu là-bas, et dont le spectacle est peu fait pour inspirer la joie. »

Ils s'approchèrent tous deux amicalement, saluèrent les deux époux, et, s'asseyant sur les bancs de bois sous la porte cochère, ils secouèrent la poussière de leurs pieds et se donnèrent de l'air avec leurs mouchoirs.

Après des compliments réciproques, l'apothicaire prit la parole et dit presque avec humeur : « En vérité, voilà bien les hommes ! ils se ressemblent tous. Chacun prend plaisir à assister au spectacle du malheur qui frappe le prochain. Chacun court pour voir la flamme désastreuse de l'incendie qui s'élève dans les airs, pour contempler le pauvre criminel que l'on conduit tristement au supplice. Maintenant, tout le monde se promène hors ville pour voir la misère de ces braves gens chassés de leur pays, et personne ne pense qu'une semblable destinée peut l'atteindre tôt ou tard. Je trouve cette légèreté impardonnable, mais elle est dans la nature de l'homme. »

Le sage et vénérable pasteur prit la parole. Il faisait l'ornement de la ville. C'était un jeune homme touchant à l'âge

mûr. Il connaissait la vie et les besoins de ses auditeurs. Pénétré de la haute importance des livres saints qui nous dévoilent le sort de l'homme et ses pensées, il connaissait aussi les meilleurs écrivains profanes. « Je n'aime pas à blâmer, dit-il, les innocentes inclinations que la nature bienfaisante nous a données; car ce que l'intelligence et la raison seraient souvent impuissantes à opérer, un heureux et irrésistible penchant le produit. Si la curiosité n'attirait pas l'homme par un charme puissant, connaîtrait-il jamais, dites-moi, l'ordre et l'harmonie qui unissent tous les êtres dans la nature? Car, d'abord, il veut du nouveau; puis il cherche l'utile avec une ardeur infatigable, et enfin il désire le bien, ce qui l'élève et l'ennoblit. Dans la jeunesse, la légèreté est pour lui une joyeuse compagne qui lui cache le danger, et d'une main salutaire efface bien vite les traces de la souffrance aussitôt qu'elle est passée. Heureux l'homme qui, dans l'âge mûr, voit cette gaieté se transformer en calme raison! Heureux celui dont l'activité se déploie énergiquement dans la prospérité comme dans l'infortune! car il fait naître le bien et répare les désastres. »

Cependant l'hôtesse impatiente dit avec douceur : « Racontez-nous ce que vous avez vu; car je suis curieuse de le savoir.

— Après tout ce dont j'ai été témoin, dit l'apothicaire d'un ton expressif, je ne reprendrai pas ma gaieté de si tôt; qui pourrait raconter une telle variété de misères? Avant de descendre vers la prairie, nous voyions déjà de loin un nuage de poussière; la longue file des émigrés s'étendait à perte de vue de colline en colline, et l'on ne distinguait pas très-bien. Même, après avoir gagné le chemin qui traverse obliquement la vallée, la presse, la confusion des voyageurs et des chariots étaient grandes encore. Hélas! nous n'en avons vu que trop de ces infortunés! L'aspect de chacun d'eux nous a fait connaître combien la fuite est amère et douloureuse, et quel joyeux sentiment on éprouve d'avoir pu à la hâte sauver

sa vie. Il était triste de voir les effets nombreux qu'une seule maison bien pourvue renferme, et auxquels un propriétaire soigneux assigne une place convenable pour les trouver toujours au besoin, car tout est utile, nécessaire; il était triste, dis-je, de voir tous ces objets sauvés à la hâte, entassés sur des voitures et des chariots de toute espèce. Sur l'armoire est le crible et la couverture de laine; dans la huche, le lit, et les draps sur le miroir. Comme nous l'avons éprouvé il y a vingt ans, quand l'incendie éclata dans notre ville, le danger ôte si bien à l'homme le sentiment de ce qu'il fait, qu'on laisse les choses les plus précieuses pour sauver les moins importantes. C'est ainsi que, surchargeant les bœufs et les chevaux, ces malheureux fugitifs voituraient avec une prévoyance irréfléchie les meubles les plus vils : de vieilles planches, des tonneaux, la cage aux oies, la volière. On voyait aussi les femmes et les enfants se traîner péniblement avec des paquets, des corbeilles, des hottes pleines de choses inutiles; car c'est avec la plus vive répugnance que l'homme abandonne la dernière parcelle de son bien. Ainsi la foule, se pressant en désordre, s'avançait dans le chemin poudreux. Celui-ci, dont les chevaux sont faibles, veut marcher lentement; celui-là veut aller vite. Les clameurs des femmes et des enfants froissés dans la foule se mêlaient aux mugissements des bestiaux, aux aboiements des chiens, aux gémissements des vieillards et des malades assis sur des matelas et cahotés au sommet du lourd chariot surchargé. Tout à coup, au haut d'un monticule, la roue du chariot sort de l'ornière et s'approche en criant du bord de la chaussée; le chariot se renverse dans le fossé et, par la violence de la secousse, les hommes sont lancés au loin dans les champs en poussant des cris épouvantables. Cependant ils sont encore heureux dans leur chute : les caisses tombent après eux et plus près du chariot. En les voyant précipités ainsi, on s'attendait véritablement à les voir écrasés sous le poids des coffres et des armoires. Le chariot reste là brisé, et les malheureux, dénués

de secours, car les autres, uniquement occupés d'eux-mêmes, passent devant eux et s'éloignent à la hâte emportés par le torrent de la foule. Nous accourons, et ces vieillards, ces malades qui, chez eux, dans leur lit, avaient à peine la force de supporter leurs longues souffrances, nous les trouvons là étendus sur le sol, couverts de blessures, poussant de douloureux gémissements, brûlés par le soleil, étouffés par des flots de poussière.

— Puisse mon Hermann les rencontrer, les reconforter et les vêtir, dit d'un ton ému l'hôte plein d'humanité. Pour moi, je ne voudrais pas les voir : l'aspect de l'infortune m'afflige. Touchés au premier récit de si grandes infortunes, nous avons envoyé à la hâte une obole de notre superflu, afin de secourir quelques-uns de ces malheureux et trouver nous-mêmes le calme. Mais ne renouvelons pas ces tristes images; car dans le cœur de l'homme se glisse bientôt la crainte et le souci que je hais plus que le mal même. Entrez dans cette petite salle reculée, elle est plus fraîche ; car le soleil n'y pénètre jamais, jamais la chaleur de l'air ne traverse ses murs épais. Ensuite ma bonne petite femme[1] nous apportera un verre de quatre-vingt-trois pour dissiper nos idées noires. Ici, il n'est pas agréable de boire : les mouches bourdonnent autour des verres.... » Et tous les quatre s'en vont dans la petite salle et se réjouissent d'être au frais.

Gœthe.
(*Hermann et Dorothée*).

POËME DE LOUISE.

SCÈNE CHAMPÊTRE DU PÈRE DE FAMILLE.

...... Il dit, et se tournant vers la jeune fille aux joues de rose : « Allons, ma fillette, chante-nous la nouvelle romance qu'a composée ici, le printemps dernier, notre hôte de Eutin.

1. Petite mère.

Il s'était glissé furtivement dans le bosquet; mais l'aimable Ernestine, Amélie et toi, vous courûtes à sa poursuite en l'appelant jusqu'à ce que vous l'eussiez découvert. » Pleine d'une rougeur toujours croissante, la jeune fille commença, d'une voix douce, ce chant que le père renforçait en l'accompagnant avec vigueur.

« Levez les yeux, regardez comme il est sublime cet azur lumineux qui s'arrondit en voûte sur nos têtes! Voyez comme la renoncule[1] jaunit au loin la brillante verdure des prairies! Le tendre feuillage des hêtres se berce autour de nous aux rayons du soleil, et des milliers d'oiseaux font retentir les airs de leur bruyant ramage[2].

« De toutes parts, sur les arbres, les buissons, se développent de jeunes pousses. Quelle fraîcheur sous ces ombrages! comme on respire librement! comme on s'abreuve de sentiments d'amour! Pénètre nos cœurs, esprit d'amour, dans cette résurrection de la nature, comme tu nous feras un jour sortir rajeunis du tombeau pour nous élever à une existence bienheureuse.

« Alors des millions d'hommes, appartenant à tous les peuples, habiteront, réunis dans une association fraternelle, la nouvelle planète. Cessant d'être séparés par leur couleur ou leur foi, plus nobles dans leurs sentiments et leurs actions, ces peuples frères seront plus près de Celui dont nulle bouche humaine ne saurait prononcer le nom[3].

« Que déjà sur cette terre la multitude des hommes soit réunie dans l'amour et la justice! Nous sommes tous formés de la même poussière, le même ciel s'arrondit sur nos têtes; tous, nous jouissons aux rayons du soleil des biens communs à tous; nous nous endormons du sommeil de la mort, et

1. Butterblume, nom générique de plusieurs fleurs jaunes dont on se sert pour colorer le beurre.

2. Et de mille gosiers retentit (comme c'est beau!) des cris aigus à plusieurs voix.

3. Que même aucun cri d'allégresse ne nomme.

tous, grands et petits, nous sortons fortifiés de notre tombeau.

« Quels que soient le culte et le prophète qu'ils ont choisis, que de tous les peuples s'élève un hymne vers l'Être sans nom ! De même qu'ici le jeune feuillage retentit de chants divers, ainsi le père commun de tous les hommes aime à s'entendre implorer par les bégayements variés de ses enfants. »

C'est ainsi qu'ils chantaient tous deux, et la forêt était devenue le temple de la divinité, et tous sentaient s'éveiller dans leur cœur des sentiments plus nobles et plus humains. Cependant, la jeune fille se leva de son siége de mousse et s'inclina vers le feu en toussant pour allumer la pipe de son père ; car le vieillard l'avait laissée s'éteindre dans la chaleur de la conversation. Elle la lui rendit allumée en crachant beaucoup et en faisant une charmante petite grimace. Celui-ci la remercia en souriant et embrassa la jeune fille au teint vermeil qui, enlaçant ses bras autour de son cou, lui prodiguait ses caresses filiales.

« Enfants, le café refroidit, dit alors d'un ton d'humeur la bonne et intelligente ménagère, vous discourez à n'en pas finir [1]; voilà que M. Walter a besoin d'être rappelé à l'ordre ; lui et le papa peuvent aller ensemble [2] : comme les vieux chantent, les jeunes gazouillent. Verserons-nous quelque chose de chaud par là-dessus ? Allons, remuez ça gentiment avec la petite cuiller ! Aimable nature, tu me parais par trop naturelle ! »

Quand ils eurent savouré la délicieuse boisson exotique, la bonne mère en donna aussi au domestique qui, vêtu de sa jaquette des dimanches, se promenait sur la rive boisée en sifflant gaiement son air favori. Il s'en défendit d'abord d'un air un peu confus, et finit cependant par accepter. Tout à

1. Vous prêchez toujours et éternellement.
2. Vont dans la fournée (Germ.).

coup, tu pris la parole au milieu du cercle, vénérable pasteur de Grünau : « Enfants, nous restons là immobiles comme une borne ou un vieux préjugé populaire! Allons, la vie spirituelle demande de l'excitation et du mouvement. » Ainsi parla le vieillard, et il se leva; les autres suivirent joyeusement son exemple. Alors, accompagnés des ombres qui s'allongeaient dans la campagne, ils traversèrent près de sa source le ruisseau qui coulait vers la mer sur un lit de gravier, et dirigèrent leur promenade vers les collines vaporeuses. Là, des bouleaux élancés élevaient vers le ciel leurs branches doucement agitées par les vents, les sapins de l'année étalaient leurs pousses jaunâtres, et sur les fosses des Huns, monuments de l'ancien monde, rampaient des touffes abondantes de genévriers qui faisaient briller au soleil leurs baies entourées de feuilles piquantes. On voyait çà et là quelques mâts isolés qui s'élevaient jusqu'aux nues en grinçant ;. tous étaient courbés vers l'ouest par la tempête de l'année quarante-sept. Ils promenèrent leurs regards sur les riantes campagnes, les champs couverts de moissons, les prairies pleines de troupeaux, les bois et les villages qui perçaient de côté et d'autre, jusque vers Eutin, où le rusé chanoine avait su guetter une prébende ; ils causèrent beaucoup et chantèrent les romances si bien senties de Stollberg, d'Hagedorn, de Claudius, de Gleim et de Jacobi ; ils chantèrent : « Oh! qu'elle est belle la terre de Dieu! » avec Hœlty qui regarde la mort en riant, et déplorèrent ton sort, brave jeune homme. Alors la bonne et intelligente ménagère dit d'un ton ému : « Ici aussi la terre est belle, et ma Louise mérite d'être née en ces lieux et d'y couler une heureuse existence ; mais, voyez, le soleil qui s'incline à l'horizon est sur le point d'atteindre la cime des arbres de la forêt, et les sons voilés de la cloche du soir nous arrivent du village par-dessus la mer. Cette nuée de vapeur nous annonce la rosée qui favorise la croissance des plantes, mais peut facilement donner des refroidissements aux personnes qui

s'attardent dans la campagne. Notre bon père est vieux, et cette jeune demoiselle se costume toujours comme un zéphir. Aujourd'hui, l'œuf veut en savoir plus que la poule. Allons, venez souper mes enfants, l'air des champs aiguise l'appétit. » Elle dit, prit le chemin de la vallée, et la société la suivit sans trop de peine. Lorsqu'ils eurent atteint le tronc moussu du hêtre au vaste ombrage, la mère et la fille coururent au rivage vers l'esquif, et apportèrent, dans un joli panier, de fines serviettes, des cuillers, des fourchettes, des couteaux anglais, le sucrier de cristal violet, enchâssé dans une monture d'argent en forme de corbeille, présent de la noble comtesse ; elles apportèrent des assiettes de faïence, des fraises d'Espagne dans des plats ovales, et de la crème de lait dans un vase de porcelaine à couvercle simulant un chou pourpré et que le père remplissait de punch généreux et de bischof quand il recevait en hiver, par un temps de bise, la visite d'un ami. Elles apportèrent sur un lit de feuilles d'ache les écrevisses du ruisseau qui ressemblaient à des homards, et deux chapons froids qu'on avait enveloppés pour les garantir des mouches. Elles apportèrent aussi, pour Walter et Charles, des gaufres aux mille losanges entassées en pyramide et chef-d'œuvre de Suzanne, l'excellente cuisinière. Elles apportèrent enfin le fruit parfumé du melon rayé de vert, du beurre couleur d'or dans un vase bleu dont le couvercle avait pour poignée un enfant occupé à manger, du fromage délicat de lait de brebis, du fromage de Hollande, une énorme rave pour le papa, des cerises savoureuses de plusieurs espèces, des gadelles grosses comme des prunes et des groseilles bien mûres. Après avoir symétriquement disposé sur le tapis ce repas confortable, la florissante jeune fille s'inclina gracieusement et invita la société à faire honneur au souper.

Voss. (*Louise.*)

POËME DE CÉCILE.

LA CHASSE INFERNALE.

C'est ainsi qu'ils parcourent la campagne couverte d'épaisses ténèbres. Dans la plaine régnait au loin un horrible silence. A la voûte céleste était suspendue la lune à demi voilée par les nuages, et la forêt étendait ses branches menaçantes couvertes d'un noir déguisement. Sur mainte montagne, on voyait les formes gigantesques de fantômes muets qui tantôt plongeaient dans les vallées un regard immobile et tantôt gravissaient les hauteurs. Le bruissement des vagues retentissait comme des gémissements et des sanglots, et le feuillage agité par le vent murmurait mystérieusement dans l'ombre de la nuit.

Mais, écoutez, un grondement sourd qu'on n'entend qu'à demi a retenti au loin, et du sommet des montagnes est descendu un brouillard qui s'avance sans cesse avec des mugissements de plus en plus sauvages. Alors commençent les hurlements, les aboiements, les cris, le bruit retentissant. Les branches des arbres tremblent comme sous l'impression d'une secrète horreur ; les feuilles se pressent contre les feuilles, les tiges contre les tiges, et, dans sa terreur furieuse, le fleuve écumant semble sortir de son lit pour arroser la cime des arbres.

De même qu'un amas confus de figures s'accumule dans l'air sombre parcouru par les nuages rapides, et que la vaste étendue des cieux semble peuplée de monstres qui tantôt se fuient et tantôt combattent de pied ferme. L'un roule, l'autre court; celui-ci rampe, un autre vole, et ces formes ennemies se réunissent dans un hideux accouplement ; mais l'ouragan s'élance en hurlant dans l'immense carrière des airs et emporte bien loin, au delà de la terre et des mers, ces sombres escadrons.

Ainsi l'on voit s'entasser pêle-mêle dans le ciel les milliers de têtes, les milliers de membres d'une foule compacte d'animaux. Ici le serpent et le griffon se sont associés dans une même forme; là, le lion étend pour combattre la serre de l'aigle. Le sanglier se précipite en avant le corps emplumé et le pied armé du sabot du cheval; l'ours marche fièrement la tête surmontée d'une menaçante ramure, et, la gueule ensanglantée, le loup déchire le dragon tacheté de rouge qui forme l'extrémité de sa queue.

Ce monstrueux cortége paraissait produit par une vapeur blafarde; mais prise isolément, chacune de ces figures nuageuses avait une couleur pâle qui lui donnait un air de vie et semblait se mouvoir par une force propre. De même que le sauvage aquilon fait résonner ses mille voix, lorsque son souffle impétueux est arrêté par un abîme de rochers, ainsi retentissaient au loin des hurlements, des rugissements de rage, des soupirs, des râlements, des cris, des sifflements aigus et des croassements.

Bientôt s'avancent en tumulte, sur d'épais nuages, les sombres chasseurs à la taille gigantesque, revêtus de noires armures, montés sur des coursiers qui vomissent le feu, et tenant la lance haute. La fureur fronçait leurs sourcils, leurs joues étaient creuses et livides, leurs bouches béantes et contournées, leurs yeux à demi éteints, leurs cheveux hérissés, leur voix sourde et rauque, et le frisson faisait claquer avec un bruit affreux leurs os décharnés.

Les sons éclatants et prolongés du cor retentissaient avec force, on entendait le claquement perçant des fouets et le cliquetis des arcs et des flèches. Ce bruit formidable s'étendait au loin dans la vallée, et les nuages, quittant le front des montagnes, se précipitaient dans la plaine. Les chiens aboyaient, la terre et l'air résonnaient sous les violents piétinements des coursiers; essoufflés, chevaux et cavaliers respiraient avec effort. C'était un mélange confus d'ordres donnés, de cris de joie, d'éclats de rire, de menaces, et au

milieu du sauvage fracas de la tempête, la troupe chantait d'une voix sourde :

« Hallo ! hallo ! à la chasse ! à la chasse ! hourrah ! pâles enfants des nuages ! l'ouragan siffle, la nuit hurle, le rocher tremble, le pin craque, le torrent mugit, les cavernes rugissent, le droit et la puissance des esprits durent encore. Allons, marchons ! avant que le réveil du jour vienne mettre fin à nos hardis plaisirs. »

« Allons, noirs chasseurs, donnez du cor jusqu'à faire éclater les rochers d'alentour. A travers les bruyères et les forêts, à travers les buissons et les ronces, comme le vent qui fouette l'air, comme l'éclair qui l'aiguillonne, images fantastiques pâles et dépourvues de sang, au milieu des cris et des fureurs de la tempête, précédés et suivis de nuages, c'est ainsi que marchent les puissances de la nuit. »

Ainsi chantait le sombre escadron, et, traversant les airs en tumulte, il s'abaissait de plus en plus vers la vallée. Le vent hurlait toujours avec plus de furie autour des rochers et des cavernes, et fouettait d'une aile courroucée la forêt et le fleuve. La lune luttait péniblement contre les brusques assauts des nuages; tantôt elle montrait son visage désolé, tantôt elle se dérobait aux regards ; et cette nuit effrayante n'était éclairée que par une lumière trouble, livide, lugubre comme le rire du désespoir.

Les héros s'arrêtent glacés d'effroi, leurs yeux hagards restent fixés sur la voute céleste ; leurs esprits sont engourdis, ainsi que leurs oreilles, et leur sang est prêt à se figer d'horreur dans leur poitrine. Le chevalier s'arrache à cette lâche crainte. Fuyez, impurs fantômes, fuyez loin de cette forêt, s'écrie-t-il d'une voix menaçante en levant son javelot. Il le brandit, le lance, et, au milieu du mugissement des vents, on entend la longue hampe siffler à grand bruit en s'élevant dans les airs.

En tête de la puissante armée des esprits infernaux marchait un audacieux géant, monté sur un noir coursier. Cou-

verte à demi par un casque entouré d'une couronne de flammes ardentes, sa sombre chevelure flottait au gré de la tempête. Son arc immense ressemblait à l'aurore boréale, sa lance à l'éclair, son bouclier aux nuées qui enfantent les orages, et de la noire cuirasse qui protégeait son corps jaillissaient çà et là de rouges étincelles.

Le javelot du chevalier l'atteint, traverse en sifflant le nuageux fantôme, et tombe dans la forêt avec un grand bruit. Comme on voit les vagues de la mer en furie se mêler les unes aux autres, s'élever et s'abaisser, se chercher et se fuir, ainsi s'agite et se confond l'armée aérienne des esprits, et chaque fantôme commence aussitôt, avec un hurlement sourd et terrible, à tomber en pièces.

Ici c'est un cavalier qui paraît s'évanouir en un pâle brouillard, ou un superbe coursier qui se dissipe comme une vapeur légère. D'un côté on voit une tête, et de l'autre un tronc; là c'est un bras séparé du corps qui s'efforce encore de tendre l'arc; plus loin un pied tâche encore de se maintenir sur l'étrier, lorsque déjà la cuisse, la poitrine, le corps entier ont perdu leur forme et se sont évaporés dans l'air. Enfin, la tempête dévore cet assemblage fantastique, et l'emporte dans son vol vers la mer lointaine.

Indignées du nouvel outrage qu'elles viennent d'essuyer, les sombres puissances exercent même en fuyant leur antique droit. Partout où passe avec fracas le nuage emporté par l'ouragan, le rocher se brise, le chêne se fend. Cependant un calme délicieux succède à l'apparition de ces spectres nocturnes ; c'est ainsi que les flots se bercent plus doucement derrière la carène rapide; et, du haut de la voûte azurée, la lune éclaira de sa douce et paisible lumière les derniers vestiges de la chasse infernale.

E. Schulze.

VI.

SCÈNES DRAMATIQUES.

SCÈNES DE JEANNE D'ARC.

I

ADIEUX DE JEANNE A SON VILLAGE.

PROLOGUE. SCÈNE IV.

JEANNE *seule.*

Adieu, montagnes, pâturages chéris, aimables et paisibles vallées, adieu ! Jeanne ne se promènera plus dans vos sentiers[1], Jeanne vous dit un éternel adieu. Prairies que j'arrosais, arbres que j'ai plantés, continuez à verdir joyeusement! Adieu, grottes et vous sources fraîches et toi écho, aimable voix de la vallée qui répondis si souvent à mes chansons, Jeanne s'en va et ne reviendra plus.

Lieux témoins de mes joies paisibles, je vous abandonne[2] pour toujours! Agneaux, dispersez-vous sur la bruyère, vous êtes maintenant sans berger ; je vais là-bas guider un autre troupeau à travers les périls, sur les champs ensanglantés. Ainsi l'ordonne la voix de l'Esprit qui s'est fait entendre à moi; ce n'est pas un vain, un terrestre désir qui m'entraîne.

Car Celui qui, sur les hauteurs de l'Horeb, apparut en flammes à Moïse dans le buisson ardent, et lui ordonna de se présenter à Pharaon; Celui qui, jadis, choisit pour champion un jeune et pieux berger, enfant d'Isaï; Celui qui s'est toujours montré favorable aux bergers, celui-là m'a parlé à ravers les branches de cet arbre.

. Sur vous.

2. Je vous laisse derrière moi.

« Va, m'a-t-il dit, tu me rendras témoignage sur la terre.

« Tu enfermeras tes membres dans une rude cuirasse d'airain, et tu couvriras d'acier ta poitrine délicate. Que jamais les flammes coupables, les vains plaisirs de l'amour terrestre n'approchent de ton cœur; jamais la couronne nuptiale ne parera ta chevelure, et nul doux enfant ne fleurira sur ton sein; mais je t'élèverai, par la gloire des armes, par-dessus toutes les femmes de la terre [1].

« Quand au milieu du combat, les plus braves verront faiblir leur courage, quand le destin de la France semblera toucher à son terme, alors tu porteras mon oriflamme, et, comme l'active moissonneuse abat les épis, tu terrasseras l'orgueilleux vainqueur. Tu feras tourner la roue de sa fortune ; tu secourras les fils héroïques de la France, et, après avoir délivré Reims, tu couronneras ton roi. »

Le ciel me donne un signe de ma mission; il m'envoie ce casque; ce casque vient du ciel. Le fer, en touchant ma tête, me remplit d'une force divine, et le courage des chérubins enflamme mon cœur. Ce sentiment m'entraîne dans le tumulte de la guerre et me pousse en avant avec la violence de la tempête. J'entends le cri terrible des combats qui résonne jusqu'à moi, le cheval de bataille se cabre et la trompette retentit.

II

MORT DE JEANNE D'ARC.

ACTE V, SCÈNE XIV.

Des soldats portant des étendards flottants remplissent le fond du théâtre. Sur le devant, le roi et le duc de Bourgogne soutiennent dans leurs bras Jeanne mortellement blessée, qui ne donne aucun signe de vie; ils s'avancent lentement sur l'avant-scène. Agnès Sorel accourt précipitamment.

AGNÈS (*se jetant dans les bras du roi*). Vous êtes libre... vous vivez.... vous m'êtes rendu !

1. Ou terrestres ; Erdenfrauen réveille une double idée.

LE ROI. Je suis libre.... je le suis à ce prix ! (*il montre Jeanne.*)

AGNÈS. Jeanne ! Dieu ! elle expire !

LE DUC DE BOURGOGNE. C'en est fait [1]. Voyez mourir un ange ! voyez comme elle repose calme et sans douleur, comme un enfant qui sommeille. La paix du ciel se reflète sur ses traits [2], aucun souffle ne soulève plus son sein ; cependant la vie se révèle dans sa main, que la chaleur n'a pas encore abandonnée.

LE ROI. C'en est fait.... elle ne s'éveillera plus ; ses yeux ne verront plus la terre ; déjà elle plane là-haut comme un esprit glorieux ; elle ne voit plus notre douleur ni notre repentir.

AGNÈS. Elle ouvre les yeux ! elle vit.

LE DUC (*étonné*). Revient-elle à nous de son tombeau ? subjugue-t-elle la mort ? Elle se relève, elle est debout !

JEANNE (*debout et regardant autour d'elle.*) Où suis-je ?

LE DUC. Au milieu de ton peuple, Jeanne, au milieu des tiens.

LE ROI. Dans les bras de tes amis, de ton roi.

JEANNE (*après avoir longtemps fixé ses regards sur le roi*). Non, je ne suis pas une magicienne ; non, je le jure.

LE ROI. Tu es sainte, tu es angélique ; nos yeux étaient obscurcis par les ténèbres.

JEANNE (*elle promène autour d'elle un regard serein et souriant.*) Suis-je réellement au milieu de mon peuple ? ne suis-je plus méprisée et proscrite ? On ne me maudit plus, on me regarde avec bonté.... Oui, maintenant je reconnais tout, je vois tout distinctement. Voilà mon roi, voilà les étendards de la France ; mais je ne vois pas ma bannière. Où est-elle ? je ne puis me présenter sans ma bannière ; elle me fut confiée par mon maître, je dois la déposer devant son trône, je dois la lui montrer ; car je l'ai portée fidèlement.

1. Elle a fini.
2. Joue autour de ses traits.

Le Roi (*détournant les yeux*). Donnez-lui sa bannière (*on la lui présente ; elle se tient debout, sa bannière à la main. Le ciel brille d'une lumière rosée*).

Jeanne. Voyez-vous l'arc-en-ciel briller dans les airs? Le ciel ouvre ses portes d'or; elle est là, rayonnante de splendeur, au milieu du chœur des anges; elle porte son Fils éternel sur son sein, et étend vers moi les bras avec un doux sourire. Que se passe-t-il en moi ? Des nuages légers me soulèvent.... ma lourde cuirasse se transforme en tunique ailée. Là-haut ! là-haut !.... la terre fuit derrière moi.... la douleur est courte et la joie éternelle (*la bannière échappe de sa main ; elle tombe morte dessus. Tous les assistants l'entourent dans une émotion muette. Sur un signe du Roi, on étend doucement sur elle tous les étendards et on l'en couvre entièrement*).

Schiller.
(*La Pucelle d'Orléans.*)

SCÈNES DE MARIE STUART.

I

MARIE DANS LE PARC DE FOTHERINGAY.

ACTE III, SCÈNE Ire.

Marie, Hanna, Kennedy.

Kennedy. Vous courez comme si vous aviez des ailes; je ne puis vous suivre; attendez donc.

Marie. Laisse-moi jouir de ma liberté récente, laisse-moi redevenir enfant et sois-le avec moi. Laisse-moi, sur le vert tapis de la prairie, essayer l'agilité de mon pied[1]. Ai-je échappé à ma prison obscure? Ce triste tombeau ne me tient-il plus enfermée? Laisse-moi m'abreuver à longs traits de l'air libre des cieux.

Kennedy. Oh! ma chère maîtresse, votre cachot est seulement un peu élargi, et si vous ne voyez plus les murs qui

1. Mon pas léger, ailé.

nous enferment, c'est que l'épais feuillage des arbres nous dérobe.

MARIE. Ah ! grâces, grâces soient rendues à l'aimable verdure de ces arbres qui me cachent les murs de mon cachot ! Je veux rêver que je suis libre et heureuse. Pourquoi me réveiller de ma douce illusion ? l'immense voûte du ciel ne se déploie-t-elle pas autour de moi ? Les regards libres et sans entraves se perdent dans un espace sans bornes. Là où s'élèvent ces montagnes grises, voilées par le brouillard, commencent les frontières de mon royaume, et ces nuages que le vent pousse vers le sud vont chercher la mer lointaine de la France.

Nuages rapides, vaisseaux aériens, que ne puis-je naviguer, voler avec vous [1] ? Saluez tendrement la terre de ma jeunesse. Je suis prisonnière, je suis dans les chaînes ; hélas ! je n'ai pas d'autre ambassadeur. Vous traversez librement les airs, vous n'êtes pas soumis au pouvoir de cette reine.

KENNEDY. Hélas ! chère maîtresse, vous êtes hors de vous ; cette liberté dont vous fûtes si longtemps privée vous égare.

MARIE. Là-bas, un pêcheur aborde avec sa nacelle. Ce misérable esquif pourrait me sauver, me transporter rapidement dans quelque ville amie. Il ne procure à ce pauvre homme qu'un modique entretien. S'il me prenait dans sa barque pour me sauver, je le chargerais de trésor ; il ferait une pêche [2] comme il n'en a jamais faite ; c'est la fortune qu'il trouverait dans ses filets.

KENNEDY. Inutiles souhaits ! ne voyez-vous pas que les pas des espions nous suivent de loin ? Un ordre sinistre et cruel éloigne de nous toute créature compatissante.

MARIE. Non, ma bonne Hanna, crois-moi, ce n'est pas en vain que la porte de mon cachot s'est ouverte ; cette légère

1. Qui voyagerait et naviguerait, etc. (Germ.).
2. Zug signifie expédition, traversée et coup de filet. Le sens que nous avons adopté est plus en harmonie avec la métaphore renfermée dans le dernier membre de phrase.

faveur me présage un bonheur plus grand. Je ne me trompe pas; c'est à la main active de l'amour que je dois rendre grâces. Je reconnais le bras puissant de lord Leicester. On veut élargir graduellement ma prison; par un peu de liberté m'accoutumer à une liberté plus grande, jusqu'à ce qu'enfin je voie le visage de celui qui doit rompre mes liens pour toujours.

KENNEDY. Hélas! je ne puis m'expliquer cette contradiction. Hier encore on vous annonçait la mort, et aujourd'hui on vous donne tout-à-coup une telle liberté. J'ai entendu dire qu'on ôte aussi les chaînes à ceux qui attendent l'éternelle délivrance.

MARIE. Entends-tu le cor de chasse? entends-tu ses sons puissants résonner à travers les bois et les campagnes? Ah! que ne puis-je m'élancer sur un coursier fougueux et me joindre à cette troupe joyeuse! Oh! retentissez encore, sons connus de mon oreille et pleins de souvenirs à la fois doux et cruels! Souvent je les entendis avec transport, quand le tumulte de la chasse retentissait sur les bruyères des montagnes.

II

MORT DE MARIE STUART.

ACTE V, SCÈNE VIII.

MARIE, MELVIL, BURLEIGH, LEICESTER et PAULET (*Leicester reste tout à fait dans l'éloignement sans lever les yeux. Burleigh, qui observe sa contenance, s'avance entre la reine et lui.*)

BURLEIGH. Lady Stuart, je viens pour recevoir vos derniers ordres.

MARIE. Je vous remercie, mylord.

BURLEIGH. La volonté de la reine est qu'on ne vous refuse rien de ce qui est juste.

Marie. Mon testament exprime mes derniers vœux ; je l'ai déposé entre les mains de sir Paulet, et je demande qu'il soit fidèlement exécuté.

Paulet. Vous pouvez y compter.

Marie. Je demande que mes serviteurs puissent, sans être inquiétés, se retirer, suivant qu'ils le désireront eux-mêmes, en Écosse ou en France.

Burleigh. Cela sera fait comme vous le souhaitez.

Marie. Et, puisque mon corps ne doit pas reposer en terre sainte, permettez que ce fidèle serviteur porte mon cœur à mes parents, en France. — Hélas ! il y a toujours été !

Burleigh. Cela sera fait. N'avez-vous rien de plus à ordonner ?

Marie. Portez à la reine d'Angleterre les adieux d'une sœur. — Dites-lui que, de tout mon cœur, je lui pardonne ma mort, et que je déplore avec un vif repentir mon emportement d'hier.... Que Dieu la conserve et lui accorde un heureux règne !

Burleigh. Dites, n'êtes-vous pas revenue à de meilleures pensées ? Dédaignez-vous encore l'assistance du doyen ?

Marie. Je suis réconciliée avec mon Dieu. — Sir Paulet, je vous ai fait sans le vouloir beaucoup de peine, je vous ai ravi l'appui de votre vieillesse. — Ah ! laissez-moi espérer que vous ne garderez pas de moi un souvenir de haine.

Paulet (*lui tendant la main*). Que Dieu soit avec vous ! allez en paix.

SCÈNE IX.

Les Précédents (*Hanna Kennedy et les autres femmes de la reine entrent avec des signes de terreur ; le shérif les suit une baguette blanche à la main ; derrière lui, et à travers la porte qui reste ouverte, on voit des hommes armés.*)

Marie. Qu'as-tu, Hanna ? — Oui, voici le moment ! le shérif vient pour nous conduire à la mort. Il faut se séparer !

Adieu ! adieu ! (*Ses femmes s'attachent à elle avec une violente douleur. A Melvil.*) — Vous, digne sir, et ma fidèle Hanna, vous m'accompagnerez dans ce moment suprême. Mylord, ne me refusez pas cette satisfaction.

Burleigh. Je n'ai aucun pouvoir sur ce point.

Marie. Eh quoi! pourriez-vous me refuser une si légère faveur? Ayez égard à mon sexe! Qui pourrait me rendre les derniers services? Jamais la volonté de ma sœur n'a pu être que mon sexe fût offensé en ma personne, et que la rude main des hommes me touchât.

Burleigh. Nulle femme ne doit monter avec vous les degrés de l'échafaud.... Ses cris, ses gémissements....

Marie. Elle ne fera point entendre de gémissements; je réponds de la fermeté d'âme de mon Hanna. Soyez compatissant, mylord; ne me séparez pas, dans ce moment suprême, de ma fidèle nourrice, de celle qui a pris soin de moi; elle me reçut dans ses bras quand je vins à la vie, que sa douce main me conduise à la mort.

Paulet (*à Burleigh.*) Consentez-y.

Burleigh. Soit.

Marie. Maintenant je n'ai plus rien à demander au monde (*elle prend le crucifix et le baise*). Mon Sauveur, mon Rédempteur, comme vous avez étendu les bras sur la croix, étendez les vers moi pour me recevoir (*elle se détourne pour partir; dans ce moment, ses regards rencontrent le comte de Leicester, qui, troublé par ses paroles, a jeté les yeux sur elle. — A cet aspect, Marie tremble, ses genoux fléchissent, elle est sur le point de tomber; le comte de Leicester la soutient et la reçoit dans ses bras. Elle le regarde un moment avec gravité et en silence; il ne peut soutenir ce regard. Enfin elle parle.*) Vous tenez parole, comte de Leicester.... Vous m'aviez promis votre bras pour me conduire hors de ce cachot, et maintenant vous me le prêtez (*il demeure comme anéanti ; elle continue d'une voix douce*). Oui, Leicester; et ce n'était pas seulement la liberté que votre main devait

me donner, vous deviez me rendre cette liberté plus chère. Soutenue par votre main, heureuse de votre amour, j'aurais joui d'une nouvelle existence. Maintenant que je vais quitter le monde et devenir un esprit céleste qu'aucun désir terrestre ne séduira plus, je puis vous avouer sans rougir la faiblesse dont j'ai triomphé. — Adieu, et si vous le pouvez, vivez heureux! Vous pouviez prétendre à la main de deux reines; vous avez dédaigné, vous avez trahi un cœur tendre et aimant, afin d'obtenir un cœur orgueilleux. Tombez aux pieds d'Élisabeth, et puisse votre récompense ne pas être pour vous un châtiment! Adieu! — Maintenant je n'ai plus rien sur la terre (*elle sort, précédée du shérif. Melvil et la nourrice sont à ses côtés; Burleigh et Paulet la suivent; les autres personnages la suivent des yeux avec l'expression de la douleur, jusqu'à ce qu'elle ait disparu; puis ils s'éloignent par les deux autres portes.*)

Schiller.
(*Marie Stuart.*)

SCÈNES DE WALLENSTEIN.

I

MONOLOGUE DE WALLENSTEIN.

ACTE III, SCÈNE XIII.

WALLENSTEIN *seul.*

Tu as raison, Octavio! — Me voilà maintenant presque aussi abandonné que je l'étais jadis au sortir de l'assemblée des princes, à Ratisbonne. Là je n'avais d'autre appui que moi-même; mais ce que peut valoir un homme, vous l'avez déjà éprouvé; vous avez enlevé à l'arbre l'ornement de ses rameaux, et me voilà comme une tige dépouillée; mais au-dedans, dans la moelle, subsiste encore la force créatrice qui a enfanté un monde. Déjà une fois je vous ai valu, à moi seul, tout une armée. Les vôtres s'étaient évanouies devant la

puissance des Suédois ; le Lech avait vu tomber Tilly, votre dernier espoir ; comme un torrent débordé, Gustave inondait la Bavière, et, à Vienne, l'Empereur tremblait dans son palais. On ne trouvait plus de soldats[1] ; car la foule s'attache à la fortune. — Alors on tourna les yeux vers moi, moi le sauveur dans le danger ; l'orgueil de l'empereur s'abaissa devant celui qu'il avait si cruellement offensé. On me pria de paraître, de faire entendre cette voix qui crée des armées[2], et de rassembler des soldats dans les camps déserts. J'y consentis ; le tambour bat, mon nom retentit dans le monde comme celui du dieu de la guerre. La charrue, l'atelier sont abandonnés, on accourt en foule sous ce vieux drapeau bien connu, gage d'espérance. — Je me sens encore ce que j'étais alors. C'est l'esprit qui se crée un corps, et Friedland saura autour de lui remplir son camp de soldats. Conduisez hardiment contre moi vos bataillons[3] ; ils sont accoutumés à vaincre sous mes ordres et non contre moi. — Si la tête et les membres se séparent, on verra où était l'âme (*Illo et Terzky entrent.*) Courage ! amis, courage ! nous ne sommes pas encore à terre. Cinq régiments de Terzky et les braves escadrons de Buttler sont encore à nous — Demain une armée de seize mille Suédois vient nous rejoindre. Je n'avais pas des forces plus considérables, lorsqu'il y a neuf ans je partis pour conquérir l'Allemagne à l'Empereur.

1. Les soldats étaient chers.
2. De me lever avec le mot de la création.
3. Vos milliers.

II

MORT DE MAX PICCOLOMINI.

ACTE IV, SCÈNE X.

THÉCLA, fille de WALLENSTEIN ; Mlle de NEUBRUN ; un CAPITAINE suédois.

LE CAPITAINE (*il s'approche respectueusement*). Princesse, j'ai à vous demander pardon.... Mes paroles imprudentes et irréfléchies.... Comment pouvais-je penser....

THÉCLA (*avec un ton plein de noblesse*). Vous avez été témoin de ma douleur ; un malheureux hasard vous a fait, vous étranger, confident de mon secret.

LE CAPITAINE. Je crains que mon aspect ne vous soit odieux, car ma bouche a prononcé de tristes paroles.

THÉCLA. C'est ma faute, c'est moi-même qui vous les ai arrachées ; c'est mon destin qui a parlé par votre voix. Mon effroi a interrompu le récit commencé ; je vous prie de l'achever.

LE CAPITAINE (*avec hésitation*). Princesse, je vais renouveler votre douleur.

THÉCLA. Je suis calme.... je serai calme..... Comment le combat commença-t-il ? Achevez.

LE CAPITAINE. Nous étions, sans craindre aucune attaque, faiblement retranchés dans notre camp, près de Neustadt, lorsque vers le soir un nuage de poussière s'élève du côté de la forêt, et notre avant-garde en déroute se précipite dans le camp en criant : Voilà l'ennemi ! A peine avions-nous eu le temps de monter précipitamment à cheval, que déjà les cavaliers de Pappenheim, lancés au grand galop, avaient traversé les abatis d'arbres ; bientôt après, le fossé qui entourait notre camp fut franchi par ces impétueux escadrons. Mais leur courage irréfléchi les avait séparés du reste de l'armée ;

l'infanterie était encore bien en arrière, et les cavaliers de Pappenheim suivaient seuls avec audace leur chef audacieux (*Thécla fait un mouvement; le capitaine s'arrête un instant, jusqu'à ce qu'elle lui fasse signe de continuer.*) Alors, rassemblant toute la cavalerie, nous les pressons de front et sur les flancs; nous les repoussons jusqu'au fossé, où l'infanterie, qui s'était promptement rangée en bataille, leur oppose un rempart inexpugnable de piques. Pressés de tous côtés dans cette terrible enceinte, ils ne peuvent ni avancer ni reculer. Alors le Rhingrave crie à leur chef de se rendre[1]; mais le colonel Piccolomini... (*Thécla chancelle et s'appuie à un fauteuil*). On le reconnaissait au cimier de son casque et à ses longs cheveux, qui s'étaient détachés dans sa course rapide... Il montre le fossé, et, le premier de tous le fait franchir à son noble coursier; le régiment se précipite après lui.... Mais.... c'en est fait : percé d'un coup de pertuisane, son cheval entre en fureur, se cabre, jette au loin son cavalier, et tous les chevaux, qui n'obéissent plus au frein, lui passent sur le corps (*Thécla qui, pendant ces dernières paroles, a laissé voir tous les signes d'une anxiété croissante, est saisie d'un tremblement violent; elle va s'évanouir; Mlle de Neubrunn accourt et la reçoit dans ses bras*).

MLLE DE NEUBRUNN. Ma chère maîtresse!

LE CAPITAINE (*ému*). Je m'éloigne.

THÉCLA. Ce n'est plus rien. — Achevez.

LE CAPITAINE. En voyant tomber leur chef, un désespoir furieux s'empare des soldats; aucun d'eux ne songe plus à son propre salut; ils combattent comme des tigres féroces; leur résistance opiniâtre anime l'ardeur des nôtres, et le combat ne finit que lorsqu'ils ont tous succombé, jusqu'au dernier.

THÉCLA (*d'une voix tremblante*). Et où.... où est?... Vous ne m'avez pas tout dit.

1. De se rendre honorablement en bon combat (Germ.).

Le Capitaine (*après un moment de silence*). Ce matin, nous l'avons enseveli. Douze jeunes gens des plus nobles familles portaient le corps, et l'armée entière le suivait. Des lauriers paraient le cercueil, et le Rhingrave lui-même y avait déposé son épée victorieuse. Les larmes n'ont pas manqué à sa triste destinée ; car beaucoup d'entre nous ont éprouvé sa générosité et la douceur de son caractère, et tous étaient touchés de son sort. Le Rhingrave aurait bien voulu le sauver, mais lui-même a rendu ses efforts impuissants : on dit qu'il voulait mourir.

Mlle de Neubrunn (*émue, à Thécla qui s'est voilé le visage*). Mademoiselle.... ma chère maîtresse, levez les yeux. Oh! pourquoi avoir voulu subir cet entretien!

Thécla. Où est son tombeau?

Le Capitaine. On l'a enseveli dans l'église d'un cloître, près de Neustadt, jusqu'à ce qu'on ait reçu des nouvelles de son père.

Thécla. Comment s'appelle ce cloître?

Le Capitaine. Le couvent de Sainte-Catherine.

Thécla. Est-il loin d'ici?

Le Capitaine. On compte sept milles.

Thécla. Quel chemin y conduit?

Le Capitaine. On passe par Tirschenreut et Falkenberg, à travers nos avant-postes.

Thécla. Qui les commande.

Le Capitaine. Le colonel Seckendorf.

Thécla (*elle s'approche d'une table et prend une bague dans un écrin*). Vous avez été témoin de ma douleur et vous m'avez montré un cœur compatissant. (*Elle lui présente la bague.*) Recevez un souvenir de cet instant.... Allez!

Le Capitaine. Princesse.... (*Thécla garde le silence et lui fait signe de sortir ; le capitaine hésite et veut parler ; Mlle de Neubrunn lui fait un nouveau signe ; il sort.*)

SCÈNE XI.

THÉCLA.

C'est son ombre qui m'appelle, c'est la troupe des fidèles soldats qui se sont sacrifiés pour le venger. Ils m'accusent d'un lâche retard. Ils n'ont pas voulu abandonner même dans la mort celui qui pendant sa vie avait été leur chef. — Voilà ce qu'ont fait ces rudes cœurs, et moi je vivrais!... Non; elle a été aussi tressée pour moi cette couronne de lauriers qui ornait son cercueil. Qu'est-ce que la vie sans le soleil de l'amour? Je la rejette, puisqu'elle a perdu tout son prix. Oui, lorsque je t'eus trouvé, mon bien-aimé[1], la vie eut quelque valeur à mes yeux. Un jour nouveau, un jour d'or se leva brillant devant moi. Je rêvai deux heures belles comme les cieux.

Je te trouvai sur le seuil du monde, où j'entrais avec l'hésitation des vierges du cloître; ce monde, il me semblait éclairé par des milliers de soleils, et tu me parus un bon ange envoyé pour me transporter des jours fabuleux de l'enfance jusqu'au sommet de la vie. Ma première sensation fut une joie céleste, mon premier regard rencontra ton cœur. (*Elle tombe dans une profonde rêverie, puis continue avec l'accent de la terreur.*) Mais voilà que la fatalité arrive.... sa main rude et glacée saisit mon noble ami[2] et le précipite sous les pieds de ses chevaux. — Tel est sur la terre le sort de tout ce qui est beau!

Schiller.
(*La Mort de Wallenstein.*)

1. Toi l'aimant.
2. La forme délicate de l'ami.

SCÈNES D'IPHIGÉNIE EN TAURIDE.

I

MONOLOGUE D'IPHIGÉNIE.

ACTE I[er], SCÈNE I[re].

IPHIGÉNIE.

Sommets touffus agités par les vents du bois antique et sacré, en m'avançant sous vos ombrages, en entrant dans le sanctuaire silencieux de la déesse, j'éprouve un sentiment de crainte comme si mes pas touchaient ces lieux pour la première fois, et mon esprit ne s'y accoutume point. Depuis plusieurs années, une volonté suprême, à laquelle je me résigne, me tient cachée en ces lieux, et cependant je suis étrangère comme le premier jour[1]; car, hélas! la mer me sépare de ceux que j'aime, et, debout sur le rivage, je passe mes longs jours cherchant avec mon âme la terre des Grecs ; en retour de mes soupirs, la vague ne m'apporte que de sourds mugissements. Malheur à celui qui, loin de ses parents et de ses frères et sœurs, mène une vie solitaire! Le chagrin dévore le bonheur qu'il était sur le point de goûter[2]. L'essaim de ses pensées s'envole toujours vers la demeure de ses pères, où le soleil ouvrit pour la première fois le ciel à ses regards, où, livrés à leurs jeux, des enfants de même âge s'attachaient de plus en plus l'un à l'autre par de doux liens. Je ne juge point les décrets des dieux[3]; mais le sort des femmes est digne de pitié. Dans sa maison, à la guerre, l'homme commande, et, dans les pays étrangers, il sait pour-

1. Comme dans la première (année).
2. Le chagrin lui dévore le bonheur le plus prochain en l'écartant de ses lèvres.
3. Je ne plaide point contre les dieux.

voir à ses besoins[1]. C'est lui qui a les joies de la possession, c'est lui que la victoire couronne, c'est à lui qu'est réservée une mort glorieuse. Dans quelles limites étroites le bonheur de la femme n'est-il pas renfermé! Obéir à un époux farouche, voilà son bonheur et sa consolation. Qu'elle est malheureuse, si un destin ennemi la pousse dans une contrée lointaine! Tel est mon sort. Vouée au culte des autels, le noble Thoas me retient dans l'esclavage[2]. Oh! comme je suis confuse d'avouer que c'est avec une secrète répugnance que je te sers, ô déesse, ma libératrice! Ma vie devait être librement consacrée à ton culte; aussi ai-je toujours espéré en toi, et c'est encore en toi que j'espère, ô Diane! puisque tu as accueilli dans tes bras sacrés et secourables la fille abandonnée du plus grand des rois. Oui, fille de Jupiter, si le héros que tu désespéras en lui demandant sa fille, si Agamemnon, semblable aux dieux, qui offrit sur tes autels ce qu'il avait de plus cher, a été glorieusement ramené par toi, des murs de Troie renversée, dans sa patrie; si tu lui as conservé son épouse, Électre et son fils, précieux trésors, rends-moi aussi à ma famille; et toi qui m'as sauvée de la mort, sauve-moi de la vie que je mène en ces lieux, et qui est une seconde mort.

II

ENTRETIEN D'ORESTE ET DE PYLADE.

ACTE II, SCÈNE Ire.

Oreste, Pylade.

Oreste. C'est vers la mort que nous nous acheminons. A chaque pas, mon âme devient plus calme. Quand je priai Apollon d'écarter de moi l'effroyable cortége des Euménides[3],

1. S'aider.

2. Voici la phrase mot à mot : ... dans une contrée lointaine! C'est ainsi que Thoas, homme noble, me retient dans des liens d'esclavage sérieux et sacrés.

3. Des esprits de vengeance.

il sembla me promettre, par certaines paroles riches d'espoir, que je trouverais secours et délivrance dans le temple de sa sœur bien-aimée qui règne sur la Tauride, et maintenant l'oracle s'accomplit; car tous mes malheurs vont finir avec ma vie [1]. Qu'il me sera facile de renoncer à la brillante lumière du soleil, à moi dont une main divine comprime le cœur et trouble l'esprit! Puisque les petits-fils d'Atrée ne peuvent obtenir dans les combats un trépas couronné par la victoire, puisque je dois, ainsi que mes aïeux et mon père, mourir d'une mort misérable, comme une victime dévouée au sacrifice, que mon sort s'accomplisse! Mieux vaut tomber ici devant l'autel que dans un réduit obscur sous les embûches de parents homicides! Jusque-là laissez-moi en paix, ô puissances infernales! qui, semblables à des chiens déchaînés, suivez avec acharnement le sang qui marque la trace de mes pas [2]. Laissez-moi, je descendrai bientôt vers vous; ni vous ni moi ne devons voir la lumière du jour. Le beau, le verdoyant tapis de la terre n'est pas destiné à être le séjour des fantômes. C'est là-bas que je vais vous chercher; là, une même destinée unit tout dans l'horreur d'une nuit éternelle [3]. Toi seul, mon Pylade, complice innocent de ma faute et banni comme moi, que je sens de peine à t'entraîner sitôt avec moi dans ce séjour de douleur! Ta vie ou ta mort peuvent seules m'inspirer encore l'espérance ou la crainte.

PYLADE. Oreste, je ne suis pas encore préparé comme toi à descendre dans le royaume des ombres. A travers ces sentiers tortueux qui semblent conduire aux ténèbres de la nuit, je songe à revenir à la vie. Je ne pense pas à la mort; je cherche à savoir [4] si par hasard les dieux ne nous fourniront pas les moyens [5] d'une heureuse fuite. Redoutée ou non, la

1. Et maintenant cela s'accomplit que tous mes malheurs.
2. Qui indique mon sentier en découlant à terre.
3. Dans une éternelle terne nuit.
4. Je réfléchis et guette (écoute).
5. Le conseil et les voies.

mort vient sans qu'on puisse l'arrêter. Encore, au moment où la prêtresse lèvera la main pour couper et consacrer les boucles de notre chevelure, ton salut et le mien sera mon unique pensée. Relève ton âme de cet abattement; ton hésitation accroît l'imminence du péril. Apollon nous a promis que tu trouverais dans le sanctuaire de sa sœur consolation, secours et retour dans ta patrie : les paroles des dieux ne sont point équivoques comme le malheureux l'imagine dans sa douleur.

Oreste. Déjà ma mère étendit autour de ma jeune tête le sombre voile de la vie; c'est ainsi que je grandis, image fidèle de mon père, et mon regard muet était un amer reproche pour elle et son amant. Lorsque, dans la vaste salle, ma sœur Électre était assise silencieuse auprès du foyer, combien de fois, l'âme oppressée, je me serrai contre son sein et regardai d'un œil fixe et étonné les pleurs amers qu'elle versait[1]; alors elle parlait beaucoup de notre noble père. Combien je désirais le voir, être près de lui ! Tantôt je souhaitais aller à Troie, tantôt l'en voir revenir[2]. Le jour vint....

Pylade. Oh! laisse les esprits infernaux s'entretenir de cette heure dans les ténèbres de la nuit, et que le souvenir d'un temps plus heureux te donne une force nouvelle pour la carrière héroïque que tu as à parcourir. Pour les servir sur cette vaste terre, les dieux ont besoin de plus d'un homme de bien. Ils ont encore compté sur toi et n'ont pas voulu que tu suivisses ton père quand une mort violente l'a fait descendre dans le royaume des ombres[3].

Oreste. Plût aux dieux que, m'attachant à lui, je l'eusse accompagné[4].

Pylade. C'est donc pour moi qu'ont travaillé les dieux qui t'ont sauvé; car je ne puis m'imaginer ce que je serais de-

1. Et fixai avec de grands yeux comme elle pleurait amèrement.
2 Tantôt lui par ici. — Ellipse fréquente en allemand.
3. Quand il alla malgré lui (*invitus*) vers l'Orcus.
4. Oh! l'eussé-je suivi en saisissant son bord (le bord de son manteau).

venu si tu avais cessé d'exister : depuis mon enfance je ne vis et ne puis vivre qu'avec toi et pour toi.

Oreste. Ne me rappelle pas ces beaux jours où ta maison m'offrit un libre asile, où, plein de prudence et de tendresse, ton noble père ranima, par ses soins, la jeune plante à demi desséchée [1]; tandis que toi, compagnon toujours joyeux, semblable à un léger papillon diapré, voltigeant autour d'une fleur sombre, tu faisais passer, en te jouant, une nouvelle vie dans mon âme, de telle sorte, qu'oubliant mon infortune, je m'abandonnais avec toi à l'entraînement d'une bouillante jeunesse.

Pylade. Ma vie ne commença que lorsque je t'aimai.

Oreste. Dis plutôt mon malheur commença, et tu diras vrai. Ce qu'il y a de plus cruel dans ma destinée, c'est que, semblable au pestiféré que l'on bannit, je porte secrètement dans mon sein la douleur et la mort; aussitôt que mes pas touchent le lieu le plus salubre, les visages naguère florissants de santé trahissent autour de moi le trait douloureux d'une lente mort.

Pylade. Je serais le premier à succomber, cher Oreste, si ton haleine était un poison, et cependant ne suis-je pas toujours plein de courage et de gaieté? Et la gaieté et l'amitié sont les ailes qui nous portent aux grandes actions.

Oreste. Les grandes actions? Oui, je sais le temps où nous les voyions en perspective : lorsque, à la poursuite des bêtes sauvages, nous parcourions ensemble les monts et les vallées et que nous espérions pouvoir aussi quelque jour, égaux par le bras et le cœur à notre illustre aïeul, poursuivre avec la massue et le glaive les monstres et les brigands; lorsque, ensuite, appuyés l'un sur l'autre, nous reposions sur le rivage de la mer immense, que les vagues venaient se jouer jusqu'à nos pieds et que le monde se déployait devant nous si grand, si vaste, alors il arrivait maintes fois que l'un de nous portait la main à son glaive, et les hauts faits à venir sortaient en

1. Engourdie, transie.

foule autour de nous du sein de la nuit, innombrables comme les étoiles.

Pylade. La tâche dont notre âme poursuit l'accomplissement est infinie; nous voudrions que toutes nos actions fussent, dès leur naissance, à la hauteur de celles qui nous sont transmises exagérées par la voix des poëtes après avoir grandi en traversant les siècles, les pays et les générations. Ils sonnent si bien les hauts faits de nos pères, lorsque, dans les ombres du soir, ils pénètrent, mêlés au son de la harpe, dans l'oreille avide du jeune homme[1] ! Et cependant, comme les leurs, nos actions ne sont qu'un vain travail aussi pénible qu'imparfait. C'est ainsi que nous courons après ce qui fuit devant nous, sans tenir compte du chemin que nous parcourons, et nous voyons à peine près de nous les pas de nos aïeux et les traces qu'ils ont laissées en traversant cette vie terrestre. Nous poursuivons sans cesse leur ombre qui, semblable à une divinité assise sur des nuages d'or, couronne dans le lointain le sommet des montagnes. Je ne fais aucun cas de l'homme qui a de lui-même une opinion aussi élevée que pourrait peut-être en concevoir le peuple. Cependant, ô jeune homme ! remercie les dieux de ce que, si jeune encore, ils ont opéré tant de choses par ton bras.

Gœthe.
(Iphigénie en Tauride.)

SCÈNES DU TASSE.

COURONNEMENT DU POËTE.

ACTE Ier, SCÈNE III.

Alphonse, la Princesse, Léonore, Le Tasse.

Le Tasse. *(Il offre au duc de Ferrare sa* Jérusalem délivrée.*)* Je viens lentement t'apporter un ouvrage, et j'hésite encore

1. Le jeune homme les hume, les avale mêlés au son de la harpe.

à te le présenter. Je le sais trop bien, il est encore imparfait, quoiqu'il puisse paraître terminé; mais, si j'étais retenu par la crainte de te l'offrir dans cet état d'imperfection, j'ai dû céder à une autre crainte: je ne voudrais point passer pour trop timide, je ne voudrais point paraître ingrat. De même qu'un homme n'a qu'à dire : Me voici, pour que ses amis l'accueillent avec indulgence et satisfaction; je ne puis de même que te dire : Prends ce livre!

Alphonse. Ton présent me cause une agréable surprise et fait pour moi de ce beau jour un jour de fête. Je le tiens donc enfin dans mes mains, et puis, en quelque sorte, l'appeler mon ouvrage. Depuis longtemps déjà je souhaitais que tu pusses te décider et dire enfin : Le voilà! c'est assez.

Le Tasse. Si vous êtes content, mon poëme est parfait; car il vous appartient à tous les titres. Quand je considérais le travail qu'il m'a coûté, quand je regardais les caractères tracés par ma plume, je pouvais dire : cet ouvrage est le mien. Mais lorsque j'examine de plus près ce qui donne à ce poëme son mérite et sa véritable valeur, je reconnais bien que je le tiens de vous seul. Si la nature bienveillante daigna d'une main libérale épancher sur moi le don gracieux de la poésie, la fortune capricieuse m'avait repoussé avec une cruelle rigueur, et si le monde, dans toute la plénitude de sa beauté, attirait les regards de mon enfance, l'injuste détresse de parents chéris affligea bientôt mon jeune cœur. Mes lèvres s'ouvraient-elles pour chanter, il ne s'en échappait que des chants de tristesse, et j'accompagnais de mes faibles accents les douleurs de mon père et les angoisses de ma mère. Toi seul daignas m'arracher à cette existence étroite et m'élever à une heureuse indépendance; c'est toi qui déchargeas ma tête des soucis qui l'accablaient et donnas à mon âme cette liberté qui lui permit de se répandre en mâles accents. Oui, quel que soit le mérite de mon ouvrage, je vous en rends grâces; car c'est à vous qu'il appartient.

Alphonse. Pour la seconde fois, tu mérites toutes nos

louanges, et ta modestie t'honore et nous honore en même temps.

Le Tasse. Oh! que ne puis-je exprimer combien je sens vivement que je ne dois qu'à vous ce que je vous offre. Est-ce de lui-même qu'un jeune homme, qui ne s'est encore signalé par aucune action d'éclat, a tiré son poëme? La prudente direction de la guerre impétueuse, l'a-t-il devinée? La science des armes que chaque héros montre avec tant de vigueur au jour décisif, l'habileté du général et le courage du chevalier, la lutte entre la ruse et la vigilance, n'est-ce pas toi, prince aussi prudent que brave, qui m'a tout inspiré, comme un génie qui se plairait à révéler, par la bouche d'un simple mortel, son essence sublime et inaccessible?

La Princesse. Jouis maintenant de l'ouvrage qui fait nos délices.

Alphonse. Réjouis-toi des suffrages de tous les nobles cœurs.

Léonore. Réjouis-toi de la gloire sans bornes qui t'attend.

Le Tasse. Ce moment me suffit. Je ne pensais qu'à vous en méditant et en écrivant : vous plaire était le plus ardent de mes vœux; vous récréer, mon dernier but. Celui qui ne voit pas l'univers dans ses amis ne mérite pas que le monde s'occupe de lui. Ici est ma patrie, ici est la sphère dans laquelle mon âme s'arrête avec joie; ici, j'épie chaque mot, chaque geste; ici parlent l'expérience, le goût, le savoir. Oui, je vois devant moi l'univers et la postérité. La multitude égare l'artiste et l'intimide : celui qui vous ressemble, qui sait comprendre et sentir comme vous, celui-là seul a le droit de juger et de récompenser.

Alphonse. Eh bien! si nous représentons le monde et la postérité, nous ne devons pas nous borner à recevoir passivement ton offrande. Ce signe glorieux qui honore le poëte, que le héros lui-même voit sans envie ceindre la tête de celui dont le talent est nécessaire à sa gloire [1], je l'aperçois sur le

1. Que même le héros qui a toujours besoin de lui voit sans envie, etc.

front d'un génie aïeul du tien. Est-ce le hasard, est-ce un être invisible qui a tressé cette couronne et qui l'a portée en ces lieux? Ce n'est pas en vain qu'elle se montre à nos regards. J'entends Virgile lui-même nous dire : « Pourquoi honorer les morts? Ils ont eu, lorsqu'ils vivaient, leurs récompenses et leurs joies; si vous nous admirez, si vous nous rendez hommage, que les vivants aient aussi leur part. Mon buste de marbre est assez couronné; ce vert rameau appartient à la vie [1]. » (*Alphonse fait un signe à sa sœur; elle prend la couronne sur le buste de Virgile et s'avance vers Le Tasse; il recule.*)

Léonore. Tu refuses? Vois quelle main te présente cette belle, cette impérissable couronne.

Le Tasse. Oh! pardonne à mon hésitation [2]! je ne sais comment je pourrais vivre après un pareil moment.

Alphonse. Tu vivras en possession de la noble récompense qui t'effraye au premier abord.

La Princesse (*en élevant la couronne*). Tu m'accordes le rare bonheur de t'exprimer sans paroles ce que je pense.

Le Tasse. C'est à genoux que je reçois de tes mains chéries le noble fardeau destiné à ma faible tête. (*Il se met à genoux, la princesse lui pose la couronne sur la tête*).

Léonore (*applaudissant*). Vive celui qui reçoit sa première couronne! Qu'elle sied bien au front de l'homme modeste! (*Le Tasse se relève.*)

Alphonse. Ce n'est qu'un présage de celle qui l'attend au Capitole.

La Princesse. Là, tu seras salué par des voix plus éclatantes; ici l'amitié t'honore à petit bruit.

Le Tasse. Oh! enlevez-la, enlevez-la de dessus ma tête!

1. L'indication du jeu de scène dont nous donnons la traduction a été omise dans le texte.

2. Oh! laisse-moi différer!

elle embrase mes cheveux; comme un rayon de soleil trop ardent qui atteindrait ma tête, elle consume dans mon cerveau les forces de la pensée! l'ardeur de la fièvre agite mon sang. Grâce! c'en est trop!

Léonore. Ce rameau protége, au contraire, la tête de l'homme destiné à marcher dans les brûlantes régions de la gloire, et rafraîchit le front.

Le Tasse. Je ne suis pas digne de sentir cette fraîcheur qui ne doit caresser que le front du héros. O dieux! prenez cette couronne, transfigurez-la dans les nues; qu'elle plane dans d'inaccessibles hauteurs; que ma vie soit un éternel pèlerinage vers ce but.

Alphonse. Celui qui acquiert de bonne heure apprend de bonne heure à connaître la valeur des biens précieux de cette vie; celui qui jouit de bonne heure ne renonce pas volontairement, pendant le reste de sa vie, à ce qu'il a possédé une fois; et celui qui possède doit être armé contre les dangers.

Le Tasse. Oui, mais celui qui veut s'armer pour le combat doit sentir dans son cœur une force qui ne l'abandonne jamais. Hélas! elle m'abandonne dans ce moment même! Elle me délaisse dans la prospérité, cette force que j'ai reçue de la nature et qui m'apprit à supporter le malheur avec constance, l'injustice avec fierté. La joie, les transports que j'éprouve en ce moment ont-ils donc dissous la moelle de mes os? Mes genoux fléchissent. O princesse! tu me vois de nouveau prosterné devant toi; exauce ma prière, reprends cette couronne; qu'éveillé de ce beau rêve, je retrouve la tranquillité d'une vie nouvelle.

La Princesse. Si tu sais porter avec calme et modestie le génie que les dieux t'ont donné, apprends aussi à porter ces rameaux, le plus bel hommage que nous puissions t'offrir. Quand ils ont touché un front digne de les porter, ils planent continuellement autour de lui.

Le Tasse. Souffrez alors que, dans ma confusion, je me

retire de ces lieux; souffrez que j'aille cacher ma félicité dans le bocage épais, comme autrefois j'y cachais mes douleurs. Là, je veux errer solitaire; là, nul regard ne me rappellera le bonheur que je n'ai pas mérité. Si, par hasard, le miroir limpide d'une claire fontaine me montre dans le reflet du ciel, parmi les arbres et les rochers, un homme qui, merveilleusement couronné, se repose pensif, il me semblera voir l'Élysée dans ce cristal magique. Alors je rêve en silence et je me demande quelle peut être cette ombre, ce jeune homme des temps passés qui porte une si belle couronne. Qui me dira son nom? Je m'arrête longtemps et je me dis : Que n'en vient-il d'autres se livrer avec lui au plaisir d'un amical entretien! Que ne puis-je voir les héros et les poëtes des temps antiques rassemblés autour de cette fontaine! Que ne puis-je les voir ici indissolublement liés comme ils l'ont été dans la vie! Comme l'aimant a la propriété d'attacher fortement le fer au fer, ainsi une tendance mutuelle lie le héros et le poëte. Homère s'oublia lui-même; sa vie entière fut consacrée à la contemplation de deux hommes, et, dans l'Élysée, Alexandre s'empresse de chercher Achille et Homère. Ah! que ne suis-je en ces lieux pour voir ces grandes âmes maintenant réunies!

Gœthe.
(*Torquato Tasso*.)

SCÈNE DE FAUST.

LE JOUR DE PAQUES.

LES LÉGIONS CÉLESTES.

RAPHAEL. Comme autrefois, le soleil mêle ses accents[1] au concert harmonieux des sphères ses sœurs, et accomplit avec la rapidité du tonnerre la carrière qui lui est prescrite. Sa vue fortifie les anges, bien qu'aucun ne puisse le sonder; les

1. Le soleil résonne, d'après l'ancienne manière, dans.... etc.

œuvres sublimes, incompréhensibles, sont aussi belles qu'au premier jour.

Gabriel. Et avec une rapidité incompréhensible, la terre, dans toute sa magnificence, tourne autour du soleil; la splendeur du paradis, l'horreur d'une nuit profonde se succèdent tour à tour; au fond de l'abîme immense de son lit de rocher, la mer roule ses vagues écumantes, et la mer et les rochers sont entraînés avec rapidité dans l'éternel mouvement des sphères.

Michel. Les tempêtes mugissent à l'envi, s'élancent de la mer sur la terre, de la terre sur la mer, et amènent par leurs fureurs un enchaînement de révolutions profondes qui se font sentir au loin. Alors la funeste lueur de l'incendie éclaire le sentier suivi par la foudre; mais tes anges, ô Seigneur! adorent la marche paisible de ton jour pur.

Tous les trois. Ta vue fortifie les anges, bien que nul ne puisse sonder ton essence, et tes œuvres sublimes sont aussi belles que le premier jour.

SON DES CLOCHES ET CHOEURS.

Choeur des anges. Le Christ est ressuscité! Bonheur aux mortels qui étaient affligés par des maux cruels, des infirmités héréditaires.

Faust. Quels sourds murmures, quel son éclatant arrachent avec violence la coupe de mes lèvres? O cloches au sourd bourdonnement! annoncez-vous déjà la première heure solennelle de la fête de Pâques? Et vous, chœurs, entonnez-vous déjà le chant de consolation, gage assuré d'une alliance nouvelle que jadis fit entendre la voix des anges autour d'un sombre tombeau?

Choeur des femmes. Nous l'avions embaumé avec des aromates; nous l'avions enseveli, nous ses fidèles; nos mains pieuses[1] avaient entouré ses membres de linges et de ban-

1. Nous l'entourâmes proprement, etc.

delettes, et maintenant, hélas! nous ne trouvons plus le Christ.

CHOEUR DES ANGES. Le Christ est ressuscité! Heureux celui qui, plein d'amour, a subi la pénible, salutaire et fortifiante épreuve des tribulations!

FAUST. Chants du ciel à la fois puissants et doux, pourquoi venir me chercher dans la poussière? Retentissez là-bas pour les hommes dont vous pouvez émouvoir le cœur[1]. J'entends bien le message que vous m'apportez, mais la foi me manque; le miracle est l'enfant le plus chéri de la foi. Pour moi, je n'ose aspirer à ces sphères où retentit l'heureuse nouvelle; et cependant, accoutumé à ces chants dès mon enfance, ils me rappellent maintenant à la vie. Autrefois, le baiser de l'amour céleste descendait sur moi pendant le silence solennel du dimanche; alors, le son majestueux des cloches remplissait mon cœur de pressentiments, et je trouvais dans la prière une ardente jouissance; un désir pur, incompréhensible, m'entraînait dans les forêts et dans les prairies, et, au milieu de larmes brûlantes, je sentais un monde nouveau se révéler en moi. Ces chants annonçaient les joyeux ébats de la jeunesse et les plaisirs sans entraves de la fête du printemps. Ce souvenir, en réveillant dans mon âme les sentiments de mon enfance, m'arrête au moment où j'allais faire le grand, le dernier pas. Ah! continuez à retentir, doux hymnes célestes; mes larmes coulent; je suis rendu à la terre.

CHOEUR DES DISCIPLES. Tandis que celui qui était enseveli est sorti vivant du tombeau et s'est majestueusement envolé vers les cieux pour y goûter les joies de son existence nouvelle, nous, hélas! nous resterons ici-bas pour souffrir. Tu nous abandonnes, tu nous laisses languir sur la terre; hélas! ô divin Maître! nous pleurons ton bonheur.

CHOEUR DES ANGES. Le Christ est ressuscité du sein de la corruption. Débarrassez-vous joyeusement de vos liens. Cé-

1. Retentissez là-bas autour, où il y a des hommes tendres.

lébrez sa gloire, exercez la charité, nourrissez fraternellement vos semblables, parcourez l'univers pour faire entendre la parole de Dieu, promettez les félicités de l'autre vie, et le divin Maître sera près de vous, il sera au milieu de vous sur la terre.

Gœthe. (*Faust.*)

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE DES MORCEAUX

CONTENUS DANS CE VOLUME.

PROSE.

I. Fables et Allégories.

II. Maximes et Réflexions.

III. Narrations.

IV. Descriptions.

V. Définitions et Portraits.

VI. Discours.

VII. Lettres.

VIII. Dialogues et Scènes familières.

POÉSIE.

I. Fables et Légendes.

II. Maximes et Épigrammes.

III. Stances, Ballades, Romances.

IV. Hymnes, Odes, Élégies.

V. Morceaux épiques et descriptifs.

VI. Scènes dramatiques.

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Imprimerie de Ch. Lahure et Cie, rue de Fleurus, 9.



